BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
199
NAPOLI

Se vend chez Borel et Pichard Libraires de sa Majesté le Roi des deux Siciles, piazza S. Angelo a Nilo N.° 13.
à Naples.

76.1.18.

715.7

II Suppl. Palaf. 199

LES SIÈCLES
CHRÉTIENS,
OU
HISTOIRE
DU CHRISTIANISME.

TOME PREMIER.

627381

LES SIÈCLES CHRÉTIENS, OU HISTOIRE DU CHRISTIANISME.

DANS SON ETABLISSEMENT ET SES PROGRÈS DEPUIS J. C. JUSQU'A NOS JOURS.

*Par M. l'Abbé ***.*

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

A PARIS,

Chez
- GUEFFIER, Imprimeur-Libraire, au bas de la rue de la Harpe.
- MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Mad. Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

AVERTISSEMENT

SUR

CETTE NOUVELLE ÉDITION.

» Tous les grands Empires que nous » avons vu ſur la terre, diſoit l'éloquent » Boſſuet à ſon auguſte Elève, ont concouru » par divers moyens au bien de la Religion » & à la gloire de Dieu, comme Dieu même » l'a déclaré par ſes Prophêtes ». Cette penſée ſi grande & ſi vraie ſelon toutes les applications qu'on en peut faire, le ſavant Evêque de Meaux l'a développée d'une manière admirable dans ce Diſcours ſublime qu'il a écrit pour l'inſtruction du fils unique de Louis XIV; ouvrage immortel, qui, ſuivant la judicieuſe remarque de Voltaire, n'a point eu de modèle parmi les anciens, & n'aura point de copie chez les modernes. Le but de ce grand Ecrivain eſt de rendre ſenſible juſqu'à l'évidence, cette importante vérité, conſignée dans l'Ecriture, & confirmée par l'expérience, que dans toutes les révolutions du monde, Dieu tendant ſans ceſſe à l'exécution de ſes deſſeins, pour l'établiſſement, les progrès, le règne & la ſtabilité de ſa Religion, n'a rien fait, rien promis, depuis la création de l'univers juſqu'à nos jours, qui ne ſe rap-

porte à cet unique objet. En parcourant d'une marche rapide toutes les époques de l'hiſtoire, & en peignant à grands traits les événemens mémorables qui les caractériſent, Boſſuet fait paroître tour-à-tour dans ce vaſte & magnifique tableau, tous les peuples anciens & nouveaux, qui ont occupé ſucceſſivement la ſcène du monde. On les voit éclore, ſe former peu-à-peu, s'affermir enſuite, étendre leur domination, accroître leur puiſſance; & quand ils ſont parvenus au faîte de la grandeur, on les voit bientôt ſe heurter contre d'autres peuples, qui les ébranlent, les renverſent, & s'élèvent ſur leurs débris, pour céder la place à des Nations nouvelles, qui paſſent auſſi par les mêmes degrés de foibleſſe, d'accroiſſement, de ſplendeur. Mais tout cela, dans le plan de la Providence, ne s'exécute que pour conduire à l'établiſſement du plus intéreſſant & du plus noble de tous les Empires, qui eſt celui de l'Egliſe, dont J. C. eſt le fondateur, le Monarque & le Pontife, empire univerſel dans ſon étendue, invincible dans ſa force, éternel dans ſa durée, qui ne ſera borné ni par les lieux, ni par les tems.

Cette frappante idée de l'immortel auteur du Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle, a été le germe de l'Ouvrage que nous préſentons pour la ſeconde fois au Public. Ce n'eſt pas que nous ayons eu la témérité de nous élever en rival de cet inimitable Ecrivain. La chaleur d'un génie ſublime, tel que Boſſuet, peut bien échauffer l'eſprit, exciter à des efforts

généreux, inſpirer même la noble audace de marcher, quoique de loin, après lui : mais plus on l'admire, plus on eſt pénétré de ſa ſupériorité, & plus on ſent combien il eſt impoſſible de l'atteindre. Auſſi, quand nous diſons qu'une de ſes penſées a fait naître le projet que nous avons exécuté, c'eſt un hommage que nous rendons à ce grand homme ; & ſi l'on veut que la vanité d'Auteur y entre pour quelque choſe, nous ne diſconviendrons pas, que c'eſt en même tems un préjugé favorable au ſuccès de notre travail, que nous ne ſommes pas fâchés de faire prendre à nos Lecteurs.

Parmi les Catholiques & les Proteſtans, pluſieurs Savans, d'un mérite également reconnu dans les deux Communions, ont éclairci les rapports de l'Hiſtoire des anciens peuples avec celle des Hébreux, depuis les premières époques, juſqu'à la naiſſance du Meſſie. Ils ont conſidéré dans tous ſes états la Nation que Dieu avoit choiſie pour la rendre dépoſitaire de ſon culte, garant de ſes promeſſes, témoin perpétuel & authentique des prodiges qu'il a opérés en ſa faveur, & du deſſein de conſerver par elle le dépôt des vérités primitives, qui s'étoient perdues ou altérées par-tout ailleurs que dans la famille des Patriarches & chez leurs deſcendans ; ils l'ont ſuivie dans toutes ſes révolutions, & ils ont démontré qu'il ne s'eſt rien paſſé de remarquable chez les autres Nations qui n'ait été lié plus ou moins étroitement avec les intérêts & la deſtination

de celle-ci. Ainſi l'Hiſtoire des Egyptiens, des Aſſiriens, des Médes & des Perſes, celle d'Alexandre & de ſes ſucceſſeurs, tant en Europe qu'en Afrique & en Aſie, celle des Grecs & des Romains, ont été rapprochées de tous les événemens & de toutes les variations intéreſſantes dans l'ordre politique & civil, qui compoſent le tiſſu de celle des Juifs; & ce rapprochement a mis dans le plus grand jour les voies merveilleuſes de la Providence, & les moyens plus merveilleux encore par leſquels elle fait arriver sûrement à ſon but.

Il reſtoit à montrer que la même liaiſon & les mêmes rapports ſe trouvent également, & qu'ils ſe trouveront toujours entre l'Hiſtoire de tous les peuples modernes & celle de la Religion chrétienne, depuis les tems de ſon divin auteur juſqu'à la fin des ſiècles. Il falloit faire ſentir que ces nouveaux rapports ne ſont pas moins réels, & moins faciles à reconnoître, qu'ils frappent tous ceux qui ſe rendent attentifs à la manière dont Dieu a conſtamment diſpoſé l'ordre des choſes, & qu'ils ſe manifeſtent ſur-tout dans la réunion des cauſes & l'enchaînement des faits qui ont concouru à l'établiſſement & aux progrès du Chriſtianiſme ſous tous les climats du globe que nous habitons, d'une extrémité de la terre à l'autre.

Ce travail qui reſtoit à faire pour apprendre tout-à-la-fois aux Chrétiens & aux mécréans, que le plan de la Providence n'a point changé,

& qu'après avoir conſommé le grand ouvrage de la Rédemption du monde, par la venue & les mérites du Meſſie, elle l'affermit & le perpétue encore par les mêmes moyens; ce travail, diſons-nous, qui nous a paru néceſſaire pour compléter l'Hiſtoire du Chriſtianiſme, & la faire enviſager ſous ſon point de vue le plus intéreſſant, nous avons oſé l'entreprendre. Sans doute une plume & plus ſavante & plus exercée, auroit traité ce beau ſujet avec une force, une élévation & un intérêt qui euſſent répondu à ſa dignité. Mais tandis que le deſir d'être utile à l'Egliſe, & de contribuer au triomphe de la Religion ſur l'impiété, nous empêchoit de nous livrer au ſentiment de notre foibleſſe, des ſuffrages reſpectables nous encourageoient à ſurmonter les difficultés qui ſe rencontroient dans la pénible & longue carrière que nous avions à parcourir.

Qu'on imagine un édifice de la plus vaſte étendue, partagé en autant de grandes ſalles qu'il s'eſt écoulé de ſiècles, depuis la miſſion de J. C. & des Apôtres, juſqu'à l'année de l'Ere Chrétienne où nous ſommes arrivés; que chacune de ces ſalles ſoit ornée de pluſieurs tableaux, dont les uns repréſentent la ſituation tant extérieure qu'intérieure de toutes les puiſſances politiques; les autres, l'état progreſſif de l'eſprit humain, par rapport à la Philoſophie, aux Sciences & aux Arts; ceux-là, ce que les Nations barbares ou civiliſées ont ſucceſſivement acquis ou perdu relativement aux loix & aux mœurs; ceux-ci

enfin, les progrès plus ou moins rapides du Chriſtianiſme dans toutes les contrées de la terre, ſes victoires ſur l'idolâtrie, les perſécutions & les erreurs, ſes conquêtes & ſes pertes, ſes héros, ſes défenſeurs, & l'influence qu'il a toujours eu ſur la proſpérité des Gouvernemens & le bonheur du genre-humain, dans les tems de lumière, comme ſous l'empire des ténèbres & de l'ignorance; qu'on ſe faſſe, autant qu'il eſt poſſible, une idée juſte & préciſe de tout cet enſemble, & l'on ſaura, non pas ce qu'eſt devenu ſous notre plume l'ouvrage déjà connu ſous le titre *de Siècles Chrétiens*, mais ce qu'il devroit être d'après le plan que nous avons conçu.

Ce n'eſt donc pas, à proprement parler, comme quelques-uns l'ont penſé, une Hiſtoire de l'Egliſe, ni même un abrégé de celles qu'on a déjà publiées, ſoit en France, ſoit dans les pays étrangers; c'eſt en même tems quelque choſe de plus concis & de plus étendu, que tous les ouvrages qui ont paru juſqu'à préſent ſur le même ſujet. En effet, notre deſſein a été de mettre ſous les yeux du Lecteur l'ordre & l'enchaînement perpétuel des révolutions du monde, conſidérées dans leurs rapports intimes & néceſſaires avec l'accompliſſement des vues de Dieu, dans l'établiſſement & les progrès du Chriſtianiſme; de faire voir comment la ſucceſſion des Monarchies, la diverſité des Gouvernemens, & l'Hiſtoire des Sciences, de la morale, des vérités & des erreurs,

ſont eſſentiellement liées à celle de l'Egliſe dans ſes divers états de foibleſſe & d'obſcurité, de combats & de triomphe, de grandeur & de ſtabilité; d'accoutumer les hommes à rapporter en toute rencontre les choſes humaines, aux ordres de cette ſageſſe éternelle qui les modifie & les dirige à ſon gré; & par-là, de montrer que le règne de la loi nouvelle n'eſt que la ſuite & la perfection de l'ancienne économie; qu'il n'y a jamais eu qu'une ſeule vraie Religion dans le monde, promiſe & préparée ſous la première alliance, développée & conſommée par la ſeconde; que dans l'une comme dans l'autre, tout vient ſe rendre & aboutir à J. C., par qui & pour qui Dieu a tout fait au Ciel & ſur la terre, à l'Egliſe, qui eſt ſon Royaume, & aux élus qui ſont ſa famille, ſes courtiſans, ſes amis; & qui ſeront ſes co-héritiers dans la gloire, parce qu'ils auront été ſes diſciples & ſes imitateurs dans la vie préſente; enfin, que J. C. promis, attendu, donné aux hommes, a toujours été le grand, l'unique objet des deſſeins éternels de ſon père, & que ſuivant la ſublime penſée de l'Apôtre St. Paul, il étoit hier, comme il eſt aujourd'hui, & comme il ſera dans toute la ſuite des ſiècles, l'ame de la Religion, & le terme des œuvres de ſon père. (*Hab. XIII.* 8.)

Il ſuit de-là, que les *Siècles Chrétiens* ſeroient, dans ſe ſens le plus exact, un traité populaire, & à la portée de tous les eſprits, de la vérité & de la ſainteté de la Religion

chrétienne, ſi cet ouvrage étoit porté au degré de perfection dont il eſt ſuſceptible. Mais nous ſommes loin de penſer que, malgré nos efforts, nous ayons pleinement rempli la tâche difficile, & peut-être au-deſſus de nos forces, que nous nous ſommes impoſée. Tout ce que nous pouvons aſſurer, c'eſt que nous n'avons rien négligé pour que cette nouvelle édition fût moins imparfaite que la première, dont nous ſavons que pluſieurs perſonnes éclairées, ſages & ſans paſſion, ont fait quelque cas. Nous avons profité de toutes les obſervations judicieuſes qui nous ont été communiquées, ſoit par des Mémoires particuliers, ſoit par la voie des Journaux, & nous y avons joint les réflexions que nous avons faites nous-mêmes, lorſque nous ſommes revenus de ſens-froid ſur toutes les parties de notre travail.

C'eſt ici le lieu de témoigner notre ſincère reconnoiſſance à tous ceux qui ont paru s'intéreſſer au ſuccès de cet Ouvrage, par les changemens, les corrections & les améliorations qu'ils ont bien voulu nous indiquer. Puiſſent n'être pas infructueux les nouveaux efforts que nous avons faits pour meriter l'eſtime des Lecteurs qui ont dans le cœur l'amour de la paix & de la vérité! Nous ne pouvons ignorer que la parfaite équité dont nous faiſons profeſſion, & dont nous ne croyons pas nous être jamais écartés, n'a pas été pour nous une recommandation, auprès de certaines perſonnes qui ne voient rien de bon & d'eſtimable, hors des opinions exclu-

ſives qu'ils ont adoptées. De juſtes éloges donnés à de grands hommes qui leur déplaiſent, & quelques réflexions moins flatteuſes, mais également juſtes, ſur d'autres, que leurs préjugés élèvent au-deſſus de tout ce qu'il y a jamais eu de Perſonnages illuſtres dans la Religion & les Lettres, les ont irrités, au point de leur faire prendre le ton que prennent entre eux les gens du plus bas peuple, dans les accès d'une colère fortement exaltée. Nous leur devrions des remercîmens, ſi par des critiques honnêtes & ſolidement motivées, ils nous euſſent éclairé ſur les défauts de notre Ouvrage, & ſi, par des conſeils utiles, ils nous euſſent indiqué les moyens de corriger nos fautes. Mais nous leur en devons encore pour nous avoir donné librement acte de notre entière & ſcrupuleuſe impartialité. Ils ne pouvoient rien faire qui nous fût plus agréable, & ſous ce point de vue nous regardons les traits d'humeur qui leur ſont échappés, non pas ſimplement comme un éloge, mais comme une apologie publique de nos intentions, & de notre fidélité à les ſuivre.

D'ailleurs, ſi la règle de tout Ecrivain qui conſacre ſes veilles à l'inſtruction des hommes, & de tout Hiſtorien en particulier, eſt, au jugement de Cicéron, de ne rien haſarder ſciemment de faux, & d'oſer dire, ſans diſſimulation tout ce qui eſt vrai: *Ne quid falſi dicat, ne quid veri non audeat*, cette règle eſt encore plus obligatoire & plus ſacrée pour celui qui prépare un Ou-

vrage hiſtorique, dont toutes les parties ſe rapportent à la Religion, que la vérité ſeule peut défendre & honorer. Cette réflexion ſera toute la réponſe que nous nous permettrons de faire aux invectives de deux Folliculaires (*), qui, quoique nourris à des Ecoles bien oppoſées de principes & d'intérêts, ſe ſont déchainés contre nous avec le même emportement, en ſe copiant l'un l'autre, comme des gens diviſés entre eux s'uniſſent quelquefois contre l'ennemi commun.

(*) L'Auteur des NN. EE. & celui des Affiches de Province.

LES SIÈCLES

LES SIÉCLES CHRÉTIENS, OU HISTOIRE DU CHRISTIANISME,

DANS SON ÉTABLISSEMENT ET SES PROGRÈS;

Depuis J. C. juſqu'à nos jours.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

CE n'eſt pas ſeulement parce que la lecture de l'Hiſtoire, comme l'a dit l'illuſtre & judicieux Rollin, nous rend citoyens de tous les pays, contempo-

rains de tous les grands hommes, témoins de tous les événemens remarquables, qu'elle eſt de tous les amuſemens de l'eſprit le plus intéreſſant & le plus utile. Son principal avantage réſulte plutôt des leçons importantes qu'elle donne aux ſages, que des ſpectacles agréables qu'elle préſente à ceux qui ne cherchent qu'un vain amuſement. Elle nous apprend à connoître l'homme, en mettant ſous nos yeux le tableau ſi varié des paſſions qui l'agitent, & qui, toujours les mêmes dans tous les tems & dans tous les climats, ſe revêtiſſent de couleurs ſi différentes, & produiſent des effets ſi peu ſemblables, par l'influence des cauſes qui les développent, & des circonſtances qui les modifient. Elle fait éclorre devant nous les ſociétés, qui naiſſent dans le même berceau que le genre-humain, & qui, foibles dans leur origine, s'étendent peu à peu, deviennent inſenſiblement de grands corps, & ſe perfectionnent par le ſecours du tems & de l'expérience. Nous admirons avec elle les foibles eſſais de la Légiſlation, chez les plus anciens habitans de la terre qui s'unirent enſemble, pour leur défenſe commune;

nous voyons toutes les Loix naître d'un principe unique, qui contient le germe de la morale & de la politique; & les premiers établiſſemens du genre-humain nous préſentent l'image & le modèle de tous les Gouvernemens, qui ont partagé dans la ſuite les peuplades ſorties des branches primitives d'une même famille, en tant de Nations ſi différentes de mœurs & de génie : elle nous montre les Arts de néceſſité & d'agrément, naiſſant tour-à-tour du beſoin & de l'induſtrie, & ces deux principes d'activité, modifiés l'un par l'autre, multipliant les inventions & les découvertes de tout genre, produiſant une foule de chefs-d'œuvre, & dirigeant les entrepriſes les plus hardies, par la combinaiſon des moyens les plus propres à en aſſurer l'exécution; enfin, elle caractériſe par les traits qui les différencient, tous les perſonnages qui ont figuré ſur la ſcène du monde pendant toute la durée des ſiècles, & ſon pinceau les reproduit à nos yeux, en les repréſentant, non de caprice & d'imagination, mais par leurs mœurs, leurs actions, leurs vertus & leurs vices.

I. Hiſtoire de l'Egliſe. Son utilité. Ce qui la diſtingue de toutes les autres.

Ce ſpectacle, que la grandeur & la ſingularité des objets raſſemblés ſous un même point de vue rendent ſi frappant & ſi riche, devient ſublime, lorſque la Religion nous montre ſon origine toute céleſte, ſes progrès, & la preuve la plus ſenſible de ſa divinité, dans le cours des événemens, & leur imprime ce caractère de dignité qu'elle communique à tout ce qui a quelque rapport avec elle. Alors ce grand ſpectacle élève l'ame, il la remplit d'un feu ſacré, il étend ſes vues & ſes connoiſſances, il la met en commerce avec la Divinité. C'eſt par cet avantage que l'hiſtoire de l'Egliſe l'emporte ſur toutes les autres, & qu'elle peut fixer pendant un long cours de ſiècles, l'attention du Lecteur, ſans que l'intérêt s'affoibliſſe, & ſans que les objets dont elle ſe nourrit perdent rien de leur importance, ni de l'impreſſion vive qu'ils ſont capables de faire ſur les eſprits.

L'hiſtoire des peuples belliqueux eſt remplie d'événemens tragiques, de révolutions ſoudaines, d'entrepriſes audacieuſes, de ſuccès, de revers, de combats ſanglants, de Villes détruites, de

campagnes ravagées, de déſolation & de carnage. L'hiſtoire des Nations ſavantes & polies répand un jour plus doux; c'eſt l'eſprit humain qui ſe déploie comme par degrés, après avoir eſſayé ſes forces par d'heureux efforts; ce ſont les connoiſſances qui s'étendent, la raiſon qui s'épure, les Arts qui reculent les bornes de leur empire, à meſure que leurs principes s'éclairciſſent, & que leur théorie ſe perfectionne, & la Philoſophie qui porte ſon flambeau ſur toutes les ſciences ſpéculatives & pratiques, dont elle fixe les principes & dirige les procédés. L'hiſtoire des fondateurs d'Etats & des Conquérans expoſe tout à la fois aux regards étonnés ce que peuvent la ſageſſe & l'audace, la modération & la témérité, l'amour de l'ordre, & l'ambition effrénée qui n'en connoît point, les crimes heureux, & les vertus mêmes employées à faire réuſſir les projets de l'injuſtice & de l'oppreſſion. Enfin, l'hiſtoire des Héros pacifiques & amis de l'humanité, porte dans les cœurs un ſentiment de joie & de volupté qui les enchante. On ne peut ſe laſſer d'y voir les talens encouragés, le mérite honoré, les établiſſemens

utiles multipliés & affermis, les mœurs rendant en quelque ſorte les Loix ſuperflues, les Loix ne déployant leur reſſort que pour le maintien des mœurs, & le bonheur public réſultant de l'intérêt que prend chaque particulier à la proſpérité commune, & de l'ardeur avec laquelle tous les ordres de l'Etat s'empreſſent d'y concourir.

Ce n'eſt point par des ſcènes de terreur & de ſang, que l'hiſtoire de l'Egliſe excite la curioſité ; ce n'eſt pas non plus par la peinture effrayante des ravages & du malheur, qu'elle ſoutient l'intérêt vif & durable qu'elle inſpire. Si quelquefois elle nous montre le fanatiſme armé pour la deſtruction de ceux qui ne partagent pas ſes fureurs, & faiſant ſervir le fer & la flamme à l'exécution de ſes horribles deſſeins, elle nous apprend en même tems combien la Religion déteſte ces excès, & n'oublie rien pour nous les faire regarder comme l'opprobre de la raiſon & de l'humanité. Il n'y a point là d'armées rangées en bataille, de combats dont l'iſſue entraîne la chûte des Empires, de peuples traînés en captivité, ni de ſoldats farouches & cruels qui abuſent de leurs ſuccès, ni de Héros

ſanguinaires, qui, dans l'ivreſſe de la victoire, oublient ce qu'on doit aux malheureux. Mais à la place de ces objets plus affligeans encore qu'ils ne ſont terribles, l'hiſtoire de l'Egliſe expoſe avec une ſimplicité noble, & qui gagne la confiance des eſprits les plus difficultueux, la ſuite & l'enchaînement des vues miſéricordieuſes de la Providence dans l'établiſſement & les progrès du Chriſtianiſme, cette Religion ſi pure & ſi ſublime au jugement de ſes ennemis mêmes, dont la divine ſageſſe avoit tracé le plan avant tous les tems, & dont elle préparoit la naiſſance depuis tant de ſiècles. On y voit avec étonnement le choix & l'application des moyens admirables dont elle s'eſt ſervie, pour diſpoſer les hommes à la recevoir, malgré tous les obſtacles qui s'élèvoient contre elle, & dont l'orgueil de la raiſon, ſon amour exceſſif pour l'indépendance & la liberté, qui la rend ennemie de toute eſpèce de contrainte, & ſurtout la profonde corruption du genre-humain, n'étoient pas les moins difficiles à ſurmonter. On y voit un corps de vérités, dont toutes les parties ſont liées enſemble par un nœud ſi étroit,

qu'on ne peut en détruire une ſeule ſans les anéantir toutes ; & ces vérités, parmi leſquelles il n'y en a pas une qui ne tende à la gloire de Dieu, à l'utilité de l'homme, ſe préſentent ſous des traits ſi reſpectables, & dans un jour ſi lumineux, qu'il n'eſt point d'eſprit ſage & libre de préjugés, qui refuſe de les embraſſer, point de cœur droit & vertueux, qui n'y trouve ſa conſolation & ſon bonheur. On y voit un plan de réformation, qui ne ſe propoſe rien moins, que de ramener tous les hommes à la raiſon & au devoir, de ſoumettre toutes les conditions aux loix de l'ordre & de la vertu, de pourſuivre le vice ſous toutes les formes qu'il emprunte pour ſe déguiſer, de régler juſqu'aux penſées, aux déſirs & aux motifs qui n'ont que la conſcience pour témoin ; & ce plan eſt ſi ſavamment combiné, ſi habilement conduit, qu'il s'exécute en tous lieux, qu'il eſt adopté de tous les peuples, & qu'il n'eſt point d'endroit ſur la terre où l'on ne le trouve encore en vigueur au bout de dix-huit ſiècles. On y voit enfin un ſyſtême de gouvernement, dont la ſageſſe ſeroit admirée des plus célèbres Légiſ-

lateurs de l'antiquité, qui paſſeroit pour le chef-d'œuvre de la raiſon, tant par la ſimplicité de ſon idée générale, que par la multiplicité preſqu'infinie des détails qu'il embraſſe, s'il étoit l'ouvrage d'un homme; & ce ſyſtême eſt tout-à-la fois ſi uniforme & ſi fécond, qu'il s'étend à tous les événemens, qu'il ſe plie au caractère de toutes les Nations, & qu'après une infinité de variations & de changemens, ouvrage néceſſaire du tems & de l'inconſtance humaine, il demeure toujours le même dans ſes principes & dans ſes effets, après une durée de dix-huit ſiècles.

Mais les paſſions qui ont été données à l'homme pour être les reſſorts de ſon cœur & pour l'exciter aux grandes choſes, viennent troubler ſouvent la majeſté de ce ſpectacle, & diſtraire du plaiſir dont on jouiſſoit en le contemplant, par l'image des déſordres qu'elles cauſent, quand c'eſt la vanité, l'intérêt ou l'amour-propre, & non la vérité, qui les guide. Ainſi, quoique l'œuvre de Dieu s'annonce par ſes caractères les plus frappans dans l'hiſtoire de l'Egliſe, & que la ſainteté de la Religion s'y manifeſte de toutes parts, ſous les attri-

buts les plus capables de lui concilier le respect & l'amour, on n'a que trop souvent la douleur de voir l'ambition de dominer sur les esprits, & de prescrire aux autres ce qu'ils doivent penser, le desir de s'insinuer dans la faveur des Princes & de diriger l'usage de leur pouvoir, la jalousie des rangs & des dignités, l'envie d'écarter ou d'abaisser des rivaux odieux & redoutés à proportion de leur mérite, la haine, la vengeance, les intrigues, franchir toutes les bornes, & faire usage de leurs manœuvres ordinaires pour arriver à leurs fins. Plus d'une fois la paix du sanctuaire a été altérée par les entreprises de l'orgueil & les coups de la tyrannie. La confusion & le trouble ont pénétré jusques dans les Temples, & changé les asyles de la piété en champs de bataille. Le chant des Pseaumes a été interrompu par des cris de guerre, & le sang des Ministres sacrés a été confondu avec celui de la Victime qu'ils offroient au Dieu de paix. L'histoire de l'Eglise ne dissimule pas ces scandales; mais en les rapportant avec la fidélité dont elle ne peut s'écarter, sans manquer au premier de ses devoirs, elle a grand soin de faire remarquer

que jamais ces affligeantes ſcènes, quelques larmes qu'elles aient coûté à la Religion, n'ont intéreſſé la ſubſtance de ſes dogmes, vicié les pratiques eſſentielles de ſon culte, détourné le cours de ſes traditions, ni même interverti l'ordre & la ſucceſſion de ſes Paſteurs. Il en eſt de ces tems malheureux dans les faſtes du Chriſtianiſme, comme des nuages & des brouillards qui nous dérobent ſouvent les rayons du ſoleil, & qui n'empêchent pas que ce bel aſtre ne répande par-tout ſa lumière quand ils ſont diſſipés, & qu'il ne ſoit toujours l'ame de la Nature & le bienfaiteur du Monde.

II. Objet que doit ſe propoſer un Hiſtorien de l'Egliſe.

Quel eſt donc le but que doit ſe propoſer celui qui entreprend d'écrire l'Hiſtoire de l'Egliſe? C'eſt de mettre dans tout leur jour les caractères de l'œuvre de Dieu, dans l'établiſſement & les progrès de la Religion qu'il a fondée par Jéſus-Chriſt, répandue par les Apôtres, perpétuée d'âge en âge, depuis ſon berceau juſqu'à nos jours, par le miniſtère & l'autorité des Paſteurs. Il doit ſuivre les traces de la Providence, qui veille ſans ceſſe à la con-

ſervation & à l'aggrandiſſement de ce vaſte édifice, à travers tous les obſtacles qui s'élèvent pour le détruire, & démêler ſon opération dans le chaos des événemens, où le commun des hommes n'apperçoit que l'action des cauſes ordinaires, & le réſultat d'une foule de circonſtances produites par le haſard. Sous ſa plume, tout ce qu'on regarde comme l'effet des paſſions humaines, doit paroître l'ouvrage d'une intelligence également ſage & puiſſante, qui tient dans ſa main la clef des cœurs, comme les reſſorts de la Nature, & qui dirige infailliblement les principes les plus contraires, de la manière dont il faut qu'ils le ſoient, pour arriver à la fin qu'elle s'eſt propoſée. Le Philoſophe prévenu, & le Critique défiant, doivent trouver dans ſon récit le germe d'une lumière qui diſſipe leurs doutes & détruiſe leurs objections, de même que le Chrétien docile y trouve les motifs de ſa ſoumiſſion & l'aliment de ſa piété. En un mot, il faut que le Lecteur, en marchant ſous ſa conduite, voie le triomphe de la foi dans les perſécutions & les orages, comme dans le calme & la proſpérité; dans les

tems de relâchement & d'ignorance, comme dans les siècles de ferveur & de lumière.

Il est sur-tout quatre grands objets qu'il ne doit jamais perdre de vue dans toute l'étendue de sa carrière; la conservation de la vérité, malgré cette multitude d'héréſies qui se sont reproduites successivement sous des formes nouvelles, depuis les tems apostoliques jusqu'à nos jours, de même que les têtes de l'hydre fabuleuse, & qui ont employé tout ce que l'esprit humain a de ressources, tout ce que l'art de séduire peut inventer de ruses & de manœuvres, pour s'accréditer dans le monde, & pour substituer aux dogmes austères de l'antiquité, des opinions commodes qui se recommandoient encore par l'attrait si enchanteur de la nouveauté; la conservation de l'unité, malgré les Schismes cruels qui ont déchiré l'héritage de J. C., inspiré des haines que le tems n'a souvent pu détruire, & rendu les Chrétiens furieux jusqu'à se baigner par zèle dans le sang de leurs frères; la conservation de l'autorité, malgré les jalousies & les défiances perpétuelles du Sacerdoce & de l'Empire, malgré les atteintes portées à

la juriſdiction légitime des Pontifes par des Princes ambitieux, & malgré l'abus que des Pontifes plus ambitieux encore ont trop ſouvent fait du pouvoir ſpirituel, qui ne peut être utile & reſpecté, qu'en ſe renfermant dans ſes juſtes bornes; enfin la conſervation de la vraie piété, malgré les ſcandales de toute eſpèce qui ont altéré la diſcipline, dénaturé les règles anciennes, conſacré, pour ainſi dire, les vices nationaux, déshonoré la ſainteté du Sacerdoce même, & quelquefois porté l'audace juſqu'à faire aſſeoir le crime dans la Chaire Pontificale.

III. Avantages d'une Hiſtoire de l'Egliſe faite ſur un plan bien digéré.

Une Hiſtoire de l'Egliſe exécutée ſur ce plan, & rapprochée dans toutes ſes parties du principe qui doit lui ſervir de flambeau, ſeroit un des meilleurs traités qu'on eût encore écrit en faveur du Chriſtianiſme. Tous les événemens s'y tourneroient en preuves; les réflexions qu'ils aménéroient naturellement, ſerviroient à développer ces preuves, de manière qu'il ſeroit facile aux eſprits les moins pénétrans, d'en ſaiſir tous les rapports & d'en ſuivre l'enchaînement. L'ordre ſucceſſif des ſiècles ajouteroit un

nouvel éclat à la vérité. Les héréſies, les ſchiſmes, les variations de la diſcipline, en écartant de l'enſeignement tout ce qui pourroit être contraire à ſa pureté, contribueroient à le rendre plus clair & plus énergique ; les dogmes, en paſſant à travers tant de luſtres, acquerroient d'âge en âge un nouveau caractère de ſtabilité, & la Religion deſcendroit des tems où le Miniſtère de la Loi nouvelle fut ſubſtitué à l'ancien ſacerdoce, juſqu'à nous, comme un fleuve abondant & rapide, dont le cours devient plus majeſtueux & plus libre, à meſure qu'il approche du terme où il doit ſe perdre pour toujours dans le ſein des mers.

On ſent évidemment, qu'il réſulteroit de cet enſemble une démonſtration complète & lumineuſe en faveur de la Religion Chrétienne. Il ne ſeroit pas néceſſaire pour l'inſtruction de ceux qui ſe bornent au titre de ſimples fidèles, ſans aſpirer à celui de ſavans, de remonter aux premières vérités, comme on eſſaie trop ſouvent de le faire d'une manière auſſi pénible qu'elle eſt peu fructueuſe. On n'auroit pas beſoin de les engager à diſcuter les textes, ana-

lyſer les argumens, comparer les objections & les réponſes, & marcher toujours environnés d'un appareil embarraſſant de citations, de raiſonnemens & de corollaires ; opérations longues & fatigantes, auxquelles ils ne ſont point en état de ſe livrer. Il ſuffiroit d'établir ſolidement les faits, de les raconter avec fidélité, de leur donner une juſte étendue, pour que chacun fût en état d'en tirer la concluſion ultérieure; & cette concluſion ſeroit toujours, que la Religion eſt évidemment ſainte & divine.

IV. Accompliſſement des Prophéties.

D'abord on verroit les promeſſes faites à l'ancien peuple, & conſignées dans les Ecritures dont il a religieuſement conſervé le dépôt, perdre chaque jour quelque choſe de leur obſcurité par la clarté que les faits évangéliques répandent ſur elles, & parvenir par degré à leur entier accompliſſement. L'étoile ſort de Jacob, ſa lumière s'étend de proche en proche, & remplit bientôt toute la terre ; la tige qui doit réparer la gloire d'Iſraël s'élève de ſon antique tronc ; foible d'abord, elle acquiert peu-à-peu de la vigueur & de l'éclat, & ſes rameaux

bienfaiſans couvrent enfin toutes les Nations de leur ombre. Le ſceptre s'échappe des mains de Juda, un étranger s'en empare, & ſa puiſſance, ouvrage de l'oppreſſion & de l'intrigue, eſt éclipſée par un peuple qui s'étoit avancé par la patience & les victoires à la domination de l'univers. Les bornes marquées par Daniel à la durée des Empires, parviennent au terme que ce Prophète leur avoit preſcrit, & celui qui devoit donner des loix au monde entier, lorſque les tems fixés pour la naiſſance du Meſſie viendroient à éclorre, s'eſt affermi ſur les ruines de tous les autres. Les ſoixante & dix ſemaines d'années, dont la dernière devoit être conſacrée par la mort du Meſſie & la deſtruction de l'ancien culte, tendent à leur fin. L'Envoyé de Dieu paroît, & toutes les circonſtances du tems, du lieu, de la manière dont il devoit faire ſon entrée dans le monde, ſe vérifient en lui avec tant d'exactitude, qu'il faut être auſſi aveugle que les Juifs, ou auſſi opiniâtre que nos incrédules, pour ne les pas reconnoître. Il ſe montre revêtu de tous les caractères que les divins oracles attribuent au Miniſtre de la nouvelle

alliance. Il marche avec la puiſſance des miracles, les élémens obéiſſent à ſa voix, les loix de la Nature ſe plient à ſes ordres, & la mort elle-même ne ſait pas réſiſter à ſa volonté. Le pouvoir qu'il a ſur tous les ouvrages de la création, il ne l'emploie qu'à faire du bien aux hommes. Il eſt doux, modeſte, toujours égal à lui-même; il ne s'émeut ni de l'ingratitude, ni des perſécutions, ni des outrages, & l'on diroit qu'il eſt ſans paſſions, s'il ne montroit pas le zèle le plus ardent pour la gloire de celui qu'il appelle ſon Père, & s'il ne déclaroit pas la guerre au vice heureux & puiſſant, avec un courage que rien ne peut ébranler. C'eſt ſur-tout au milieu des affronts & des tourmens que ſa patience éclate, car il ne recueille pas d'autre ſalaire de ſes travaux & de ſes bienfaits. Sa vie avoit été d'un Sage, ſes vertus ſont d'un Ange, & ſa mort eſt d'un Envoyé, d'un Miniſtre de Dieu. Tout ce qui précède ſa fin tragique, tout ce qui l'accompagne, eſt littéralement conforme aux prédictions conſervées par le peuple injuſte & barbare qui le fait périr. Mais à peine a-t-il diſparu de deſſus la terre, que les ma-

lédictions prononcées par les Prophètes ſe raſſemblent de toutes parts, pour écraſer les furieux qui ont demandé que ſon ſang retombât ſur eux & ſur leurs enfans; la Ville ſainte eſt détruite, le Temple eſt brûlé, démoli; les ſacrifices ceſſent, le culte eſt détruit, & la Nation diſperſée, fugitive, ſans gouvernement, ſans patrie, porte en tous lieux avec les titres de ſon ancienne gloire, les motifs de ſa condamnation, & la preuve authentique de la Religion Chrétienne, par les moyens & à l'époque préciſe qui ſe voient dans les Livres divins. Un rapport ſi parfait entre les événemens & les prédictions, une conformité ſi exacte de l'exécution avec les promeſſes, les attribuera-t-on à la volonté, à l'induſtrie des hommes, qui ne peuvent rien ni ſur le paſſé, ni ſur l'avenir? Les fera-t-on dépendre de je ne ſais quelle fatalité, qui ne ſeroit au fond qu'une cauſe aveugle, ſi elle exiſtoit? Et le rapprochement de l'Evangile & des Oracles prophétiques, ne formant enſemble qu'un même tiſſu & une même hiſtoire, ne démontre-t-il pas qu'ils ſont l'ouvrage d'une Intelligence éternelle, indépendante, qui ramène

tout à ſa volonté ſuprême, & devant qui tous les tems ſont également préſents.

V. Les Miracles.

A ce premier tableau, l'Hiſtoire dont nous traçons l'idée, en feroit ſuccéder un autre non moins digne du divin ouvrier dont elle expoſeroit les chefs-d'œuvres divers : les miracles. Elle n'invoqueroit pas le ſecours d'une métaphyſique ſouvent frivole à force d'être profonde, pour en prouver la poſſibilité. Elle n'examineroit pas, comme l'incrédule ſe permet de le faire, quelles ſont les reſſources cachées de la Nature, quelle eſt la ſoupleſſe ou la réſiſtance de ſes reſſorts, & quel peut être dans tous les cas poſſibles le réſultat de ſes opérations, pour ſe déterminer à croire ou à rejeter les prodiges rapportés dans les Livres ſacrés. C'eſt par les faits qu'elle en établiroit l'exiſtence; c'eſt en montrant qu'il y a eu des miracles, qu'elle démontreroit aux Philoſophes qu'il peut y en avoir. Les eaux de la mer & des fleuves ont été diviſées, affermies, diroit-elle; les ruiſſeaux ont coulé du ſein des rochers; ſix cens mille combattans ont été nourris dans un déſert

pendant quarante ans d'un pain deſcendu du Ciel ; toujours en marche & dans un état de guerre, leurs habits & leurs chauſſures ne ſe ſont point uſés; une Loi divine a été donnée au milieu du tonnerre & des éclairs à une Nation compoſée de deux millions d'ames & davantage ; une multitude d'hommes, de femmes, d'enfans a été raſſaſiée dans une ſolitude avec cinq pains & deux poiſſons, les aveugles ont recouvré l'uſage de la vue, les boiteux ont marché droit, les ſourds ont entendu, les morts ſe ſont relevés du tombeau. Voilà des preuves pour leſquelles il ne faut que des yeux & du bon ſens.

La Religion n'a pas été donnée aux hommes ſeulement pour les Philoſophes & pour les Savans, dont la claſſe eſt ſi peu nombreuſe ; auſſi n'eſt-elle pas fondée ſur des raiſonnemens profonds, ni ſur les recherches de la critique & de l'érudition. Dans les vues de ſon divin auteur, tout le monde eſt peuple, & ſes principes auſſi bien que ſes preuves ne ſurpaſſent point la capacité des eſprits ordinaires. Ce ſont des faits ſenſibles, publics, éclatans, que l'envie n'a pu déſavouer, que la fourberie n'a

pu déguiſer, ni contrefaire, que l'incrédulité ne peut rejeter ſans renverſer tous les monumens de l'Hiſtoire, & ſans répandre la plus affreuſe confuſion dans les affaires du monde, qui ſont toutes eſſentiellement fondées ſur la certitude des témoignages, & ſur l'autorité de la foi publique. Celui qui conſidéreroit attentivement ce genre de preuves, & qui ne conſulteroit, pour en juger, qu'une raiſon pure & dégagée de toute prévention, pourroit-il ſe défendre de les admettre? Et ſi des Ecrivains armés de ſophiſmes & de paradoxes, venoient, pour ébranler ſa crédulité, lui faire un vain étalage d'obſervations tirées, non des règles certaines de la Logique & des loix connues de la Nature, mais des ſubtilités d'une fauſſe Dialectique, & d'une foule de ſuppoſitions plus gratuites, plus inſoutenables les unes que les autres, ne ſeroit-il pas en droit de leur dire: Ou croyez les miracles avec nous, ou ceſſez de croire cette Egypte dont vous nous vantez ſi fort la ſageſſe & les loix, cette Grèce dont les chefs-d'œuvre en tout genre ſervent encore de modèles aux Littérateurs & aux Artiſtes, cette

me ſi féconde en Héros, ſi célèbre l'éclat de ſes victoires & l'étendue de domination ; en un mot, les Annales tous les Peuples, les Arrêts de tous Tribunaux, & juſqu'à votre propre ſtence.

VI. Les Hiſtoriens du Nouveau Teſtament.

Les Ecrivains ſacrés du Nouveau ſtament s'avanceroient enſuite, appuyés de tous les titres qui nous les ident reſpectables. La ſimplicité, j'ai eſque dit la négligence, de leur narion, comparée avec la majeſté ſume & la pompe brillante des Proètes, ſeroit la première choſe que n y remarqueroit. Dans ceux-ci, quelle ce & quelle élévation de penſées ! elle énergie & quelle chaleur d'exeſſions ! quelle hardieſſe & quelle maſificence d'images ! quelle nobleſſe & elle rapidité de ſtyle ! On ne peut éditer leurs Ouvrages ſans que l'ame ſente échauffée de cette flamme vicieuſe, de cet enthouſiaſme divin dont étoient embraſés. Ce qu'ils diſent eſt-deſſus de l'homme, auſſi-bien que qu'ils annoncent. Au contraire, quelle iveté & même quelle eſpèce de froiur dans le récit des Hiſtoriens évan-

géliques ! ils ne paroiſſent preſque pas affectés de ce qu'ils rapportent ; ils narrent d'un ton ſi ſimple, qu'on ſeroit tenté de croire qu'ils ne prennent pas un intérêt bien vif au ſuccès de ce qu'ils écrivent. On ſent que leur conviction, de même que leur travail, n'a rien de pénible, & que les choſes s'étant paſſées ſous leurs yeux, leur imagination n'a pas eu beſoin d'efforts pour ſe les repréſenter, & qu'elle a dédaigné de les embellir. Ce que les Prophêtes avoient prédit avec tant d'appareil ſur la naiſſance du Meſſie, à quoi ſe réduit-il dans les Evangéliſtes ? A cette phraſe commune : *Marie mit au monde ſon premier né, elle l'enveloppa de langes, & le coucha dans une crêche.* La mort du Chriſt, cet événement le plus grand dont le Ciel & l'Eternité puiſſent être témoins, que les Auteurs inſpirés de l'ancienne économie peignent avec des couleurs ſi vives & ſi touchantes, comment eſt-il raconté par ceux qui le virent accomplir ? Avec ce peu de mots : *il baiſſa la tête, & rendit l'eſprit.* D'où vient une ſi grande différence dans les idées, la manière & le ſtyle, avec une ſi parfaite conformité dans le fond des choſes

choſes & la liaiſon des circonſtances ? N'eſt-ce pas que la Religion Chrétienne a une double face qu'un même coup-d'œil doit réunir, pour en connoître la nature & le vrai caractère ; une grandeur, une majeſté toute divine, dont l'impreſſion agiſſoit ſur l'ame des Prophètes, ce qui les raviſſoit hors d'eux-mêmes, & les rempliſſoit d'admiration ; une ſimplicité, on pourroit même dire, une ſorte d'indifférence, qui laiſſoit l'eſprit des Evangéliſtes dans ſon état naturel, ſans l'émouvoir & l'exalter. Qu'un homme fortement occupé d'un objet ſublime, important, mais éloigné, peu ſenſible, & caché encore dans les ténèbres de l'avenir, veuille attirer l'attention des hommes ; ſon imagination, s'allume, ſes idées prennent de l'élévation, ſon langage eſt plein de figures & d'images, & ſa chaleur ſe communique à tous ceux qui l'écoutent : mais qu'un Hiſtorien fidèle, impartial, déſintéreſſé, raconte les mêmes choſes après qu'elles ſont paſſées ; il eſt calme, naïf, ſa raiſon eſt tranquille, rien ne l'agite, ſa narration eſt dégagée de tout ce qui ſent la verve & l'enthouſiaſme, & ſa manière de dire annonce le repos

de ſon ame & ſon déſintéreſſement. Tels ſont les Prophètes & les Evangéliſtes.

La ſincérité ſeroit la ſeconde choſe dont on ſeroit frappé dans ces derniers; ſincérité qui va juſqu'à raconter leurs foibleſſes, juſqu'à divulguer leurs défauts, juſqu'à publier les jalouſies qui s'élèvent entre eux, & les juſtes reproches que tout cela leur attire de la part de leur maître; ſincérité qui ne leur permet pas d'ajouter la moindre réflexion à leur récit, ſoit pour ſe concilier la confiance de ceux qu'ils veulent perſuader, ſoit pour écarter les impreſſions défavorables qu'on pourroit prendre à leur ſujet; ſincérité qui laiſſe ſubſiſter entre eux des différences conſidérables dans les détails, quoique leur témoignage ſoit le même pour le fonds. Dira-t-on que des Hiſtoriens de ce caractère ont formé le projet abſurde & téméraire de tromper, non-ſeulement leur Nation & leurs contemporains, mais l'univers & la poſtérité? Sans obſerver encore que des impoſteurs à qui la ſéduction ne peut être d'aucun avantage, & peut cauſer les plus horribles malheurs, des impoſteurs qui reçoivent la mort ſans effroi pour ſoutenir ce qu'ils atteſtent,

ſont des hommes tels qu'on n'en a jamais vu & qu'on n'en verra jamais, il faudroit ſuppoſer que ceux-ci fuſſent bien mal-adroits, & connuſſent bien peu les difficultés de leur entrepriſe, pour eſpérer d'y réuſſir par les moyens qu'ils ont choiſi. Quoi! cette ſociété de ſéducteurs qui ſe ſont unis, pour faire croire à leur ſiècle & à tous ceux qui le ſuivront, des événemens inouis, des prodiges étonnans, des myſtères inacceſſibles à toutes les lumières de la raiſon, ſe ſont accordés à écrire dans le tems & dans le lieu où ils prétendent que les faits ſe ſont paſſés; & il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul parmi eux, qui eût aſſez de bon ſens pour leur faire ſentir, que mille voix alloient s'élever à l'inſtant, réclamer contre eux, s'inſcrire en faux, les démentir & les confondre! Ils ſe ſont mis dans l'eſprit d'arracher aux hommes toutes les erreurs qui les flattoient, de changer toutes leurs idées ſur les vrais biens & ſur les vrais maux, de les ſoumettre au joug le plus dur & le plus gênant, de les captiver ſous une loi également impérieuſe & ſévère; & c'eſt en racontant des fables dont tous ceux qui vivent

avec eux connoiſſent la fauſſeté, qu'ils comptent y réuſſir ! Ils veulent anéantir le Culte de leur Nation, Culte ſenſible, majeſtueux, impoſant, & ſur ſes ruines, ils ſe propoſent d'élever une Religion toute ſpirituelle, qui ne donne rien aux ſens, qui tranſporte dans une autre vie le bonheur qu'elle promet, & les châtimens dont elle menace ; & pour venir à bout de ce projet, ils commencent par irriter cette même Nation, en la peignant comme dominée par les paſſions les plus baſſes, en la chargeant à la face de toute la terre du plus horrible des crimes ! Il faut convenir que voilà des impoſteurs bien ſinguliers ; & ce qui l'eſt encore plus, c'eſt qu'ils ont réuſſi dans toutes les parties de leur projet, & que leur impoſture, quelque mal ourdie qu'en fut la trame, quelqu'imprudente qu'en ait été la conduite, ſoit devenue la foi de l'univers. D'où vient ne s'eſt-il jamais trouvé deux troupes d'impoſteurs ſemblables à ceux-ci ? & d'où vient leur exemple n'a-t-il pas fait naître à d'autres, qui auroient été ſans doute plus habiles & plus expérimentés, le deſſein de les imiter, depuis dix-huit ſiècles ?

On ne gagneroit rien à dire, que les auteurs d'une entrepriſe ſi déraiſonnable, & pourtant ſi merveilleuſe dans ſes ſuccès, ont été ſéduits par les promeſſes magnifiques de leur maître, & que cet éblouiſſement a été le principe de leur perſévérance dans la même doctrine, & du courage invincible qu'ils ont fait paroître juſqu'à la mort. Mais que leur a-t-il donc promis, ce maître qui ne poſſédoit rien ſur la terre? Nous avons dans l'Evangile le récit de l'entretien qu'il eut avec eux en leur confiant ſon miniſtère. Quel prix de leurs travaux, de leurs ſouffrances & de leur ſang, s'engage-t-il à leur donner? Des perſécutions, des tourmens, des opprobres, mille genres de mort. Les Chefs de votre Nation, leur dit-il, les dépoſitaires de l'autorité, vos amis, vos parens, tout s'armera contre vous. On vous chargera de chaînes; on vous couvrira de plaies; on vous accablera ſous le double fardeau des tortures & de l'infâmie. La fureur & la haine dans les Prêtres de l'ancien Culte, la ſuperſtition & le faux zèle dans les partiſans de l'idolâtrie, toutes les paſſions qui rendent les hommes injuſtes & cruels, s'allume-

ront pour vous perdre ; & contre tant d'ennemis, la patience, la douceur, le recours au Ciel ſera votre unique défenſe. Voilà ce que je vous promets, pour vous être attachés à ma perſonne, pour avoir épouſé mes intérêts & embraſſé ma Loi, pour vous êtes ſéparés de tout ce que vous aviez de plus cher, pères, mères, parens, amis, patrie, & vous être dévoués à mes ordres, juſqu'au péril de votre vie. Des maux certains, continus, inouis, les ſeuls que l'homme ait à redouter ſur la terre, le trépas, la honte & la diffamation, tel eſt le ſalaire que je vous réſerve dans ce monde, n'en attendez pas d'autre de moi. Cependant que votre ame ne ſoit point effrayée, ni votre courage ébranlé; & malgré ces préſages auſſi affreux qu'inévitables, allez, annoncez dans le plus grand jour, ce que je vous ai appris dans le ſecret, prêchez ſur les toits & à la face de l'univers, ce que je vous ai enſeigné tout bas & comme à l'oreille ; portez en tout lieu, avec le glaive dont j'ai armé votre bouche, le flambeau que j'ai remis dans vos mains, & ne craignez que le Dieu dont je vous fait les Miniſtres..... Ils obéiſſent, & on ſe fait égorger.

Un impoſteur, un fourbe qui veut ſe faire des partiſans tient-il un pareil langage ? & s'il en étoit un qui fût aſſez ſtupide pour employer une pareille voie de ſéduction, ſeroit-il poſſible qu'il ſe fît un ſeul diſciple, & qu'il lui communiquât ſes vues, ſon eſprit, ſon audace ? Combien le prodige n'augmenteroit-il point, ſi ce n'étoit pas ſeulement un ou deux diſciples qu'il parvînt à corrompre ou à charmer ; mais douze, ſoixante, ſix-vingt perſonnes, qui donnaſſent dans le même piège, & parmi leſquelles il ne s'en fût pas trouvé une ſeule à qui dans les interrogatoires & les tortures, il ne fût point échappé, je ne dis pas un déſaveu, mais un doute & une contradiction ? Séduit-on les hommes en leur enlevant tout ce qu'ils eſtiment, tout ce qui les enchante, ſans rien mettre d'équivalent à la place ; & des hommes ainſi trompés, ont-ils tant de force & de conſtance à ſoutenir un menſonge ſi funeſte ? Non, il n'y a que Dieu, parce qu'il tient les cœurs dans ſes mains, qui puiſſe leur imprimer ces déterminations puiſſantes, & les faire agir perſévéramment contre leur intérêt préſent, dans l'eſpoir d'une récompenſe

éloignée, qui a tous lesdehors d'une chimère! Ce ſont ſans doute ces réflexions qui ont fait dire à un Ecrivain de nos jours, dont les Ouvrages ſont d'ailleurs un amas de tout ce qu'on a jamais imaginé de plus ſpécieux contre la révélation, *que ſi l'hiſtoire évangélique étoit fauſſe, l'inventeur ſeroit plus étonnant que le Héros.*

VII. Etabliſſement de l'Egliſe.

Ces premières obſervations amèneroient naturellement l'expoſition de la preuve que les Apologiſtes de la Religion, à la ſuite de tous les Pères, tirent avec tant d'avantage de l'établiſſement de l'Egliſe. On la verroit dans ſon origine, craintive & timide, ne jetter qu'une tige foible & délicate, comme le grain de ſénevé par lequel J. C. lui-même la figure dans une de ſes allégories; mais bientôt accrue comme lui, par un développement rapide, elle étendroit ſes rameaux, & l'ombre ſalutaire de ſon feuillage couvriroit tous les peuples de la terre, qui viendroient y chercher un aſyle. On verroit l'œuvre de J. C. à peine ébauchée pendant la courte durée de ſon miniſtère, & l'entrepriſe immenſe pour laquelle il étoit venu dans

le monde, ſur le point d'être enſévelie avec lui dans le même tombeau. Les Apôtres prendroient la fuite à la mort de leur Maître ; diſperſés & tremblans, ils ſe tiendroient cachés, par la crainte d'être enveloppés dans ſa condamnation. Mais à la deſcente du S. Eſprit, ces hommes craintifs & puſillanimes ſortiroient tout-à-coup de leur retraite, ſe montreroient au grand jour, avec une aſſurance & un zèle que rien ne pourroit déconcerter, reprochant aux Juifs d'avoir comblé la meſure de leurs crimes, en mettant à mort le Meſſie, prêchant en tous lieux Jéſus crucifié, atteſtant ſes Miracles, ſa Réſurrection, ſa Divinité, & ne pouvant être intimidés, ni par les ordres du Sanhédrin, ni par la puiſſance Romaine invoquée contre eux, pour arrêter leurs progrès.

Déjà capable d'alarmer les Prêtres & les Docteurs de la Loi, la ſociété Chrétienne ſe formeroit à la voix des Apôtres, & leurs travaux produiroient en peu de tems la plus abondante moiſſon. Leur zèle encouragé par le bonheur de leurs premiers eſſais, prendroit un plus noble eſſor, & chercheroit à s'ouvrir une carrière plus étendue. Ils ſe diſperſeroient dans toutes

les parties du monde, pour y porter le flambeau de la vérité, & diſperſer les ténèbres où le genre-humain étoit plongé depuis tant de ſiècles. Ni les vaſtes mers, ni les fleuves profonds, ni les ſables brûlans de l'Arabie & de l'Inde, ni les glaces éternelles de la Scythie & du Caucaſe, ne pourroient retarder la rapidité de leur courſe. Partout ils renverſeroient les idôles, forceroient les oracles au ſilence, & conſtruiroient des temples au vrai Dieu. Les limites de la domination Romaine, quelque vaſte que fût le contour qu'elles embraſſeroient, ne ſerviroient point de barrières à leurs travaux. Ils pénétreroient chez les peuples barbares, où les aigles n'avoient pas encore étendu leur vol; ils gagneroient des ſoldats à J. C. dans des lieux où l'on ne ſauroit pas s'il eſt ſur la terre une Rome, un Sénat, un Empereur; & à leur mort, l'Egliſe auroit acquis déjà une conſiſtance ſolide; ſes dogmes ſeroient fixés, ſa diſcipline établie, ſes loix en vigueur, & ſa Hiérarchie déterminée dans tous les degrés qui la compoſent. Cependant les orages gronderoient de toutes parts contre elle. Le Sacerdoce payen, dépouillé de tous

ſes avantages & prêt à ſe voir enſéveli ſous les ruines de ſes autels, appelleroit à ſon ſecours la ſuperſtition & le zèle fanatiqué des peuples. La Philoſophie vaincue & dégradée, s'armeroit de tous ſes rafinemens. La puiſſance Impériale emploieroit tout ce que la force & les loix ont de pouvoir ſur les hommes, pour ſoutenir un culte auquel des préjugés anciens & reſpectés attachoient la proſpérité de la République. Des édits ſanguinaires émaneroient chaque jour du Trône, & les Magiſtrats aveugles ou politiques, & ceux à qui l'exécution de ces ordres cruels ſeroit confiée, enchériſſant encore ſur les fureurs de ceux qui les auroient dictés, oublieroient tout ſentiment d'humanité, toute compaſſion naturelle, & l'équité qu'on doit aux coupables mêmes, lorſqu'il s'agiroit des Chrétiens. En vain ces malheureuſes victimes d'une haine abſurde & forcenée, expoſeroient-elles pour toute défenſe, la pureté de leurs mœurs, leur déſintéreſſement, leur piété envers l'Etre ſuprême, & la ſeconde Majeſté qui le repréſente ſur la terre, leur modération au milieu de la guerre injuſte qu'on leur déclare, quoiqu'elles ſoient en aſſez

grand nombre pour faire trembler leurs ennemis ; en vain la raiſon d'Etat ſe joindroit-elle à la juſtice, pour intéreſſer l'autorité publique à leur conſervation ; non-ſeulement parce que ce ſont des citoyens paiſibles & vertueux, mais encore parce que leur multitude devroit les rendre ſinon formidables, au moins dignes de ménagement. On ne connoîtroit ni règle d'équité, ni principes de gouvernement, lorſqu'on s'occuperoit à les exterminer. Il ſuffiroit qu'on fût Chrétien, ce nom ſeul ſeroit le plus grand des crimes, & c'en ſeroit aſſez pour être jugé digne de tous les ſupplices. Tel ſeroit l'état du Chriſtianiſme pendant trois ſiècles, & au milieu de cette longue tempête, le vaiſſeau de l'Egliſe toujours balancé ſur les flots, ne pourroit être entamé, ni renverſé par le ſouffle impétueux des perſécutions.

VIII. Les Martyrs.

Les Martyrs s'attireroient une attention particulière, par leur nombre qui étonne, par la nature de leurs combats, dont la peinture effraie l'imagination, & par les effets de leurs victoires. Leur nombre ; il eſt ſi grand, que malgré les

réflexions haſardées & les calculs fautifs d'un Dodwel & de ſes Copiſtes, on peut aſſurer qu'il n'eſt connu que de Dieu. Qu'on obſerve d'abord que pendant trois cents ans, toute l'autorité des Empereurs & du Sénat fut occupée à pourſuivre les Chrétiens, qu'une foule d'Edits & de Loix pénales parut contre eux, que les Trajans & les Antonins, ces Princes amis de l'humanité, qui furent les délices de la terre, devinrent des tyrans envers ceux qu'on regardoit comme ennemis des Céſars, parce qu'ils refuſoient de l'encens aux Dieux de l'Empire; qu'après la converſion de Conſtantin, dans le tems même où l'Evangile portoit ſa lumière juſqu'aux extrêmités du monde, l'héréſie diſputa de fureur & de cruauté avec l'idolâtrie, & que les noms des Conſtance, des Valens, des Genſeric, des Baſile, des Zenon, &c. ſont écrits en caractères de ſang dans les annales de la Religion, avec ceux de ſes anciens perſécuteurs.

Après cela, que l'on ſuive les ouvriers évangéliques dans toutes les parties de la terre, en Aſie, en Europe, en Afrique, & juſques dans ce nouveau conti-

nent où l'avarice & la curiosité se sont ouvert une route, à travers les flots & les écueils; par-tout on verra des échafauds dressés, des bûchers allumés, des Juges sanguinaires, cachant leur haine pour les disciples de J. C., sous l'apparence d'une fausse obéissance aux volontés du Souverain, & faisant servir à leur ambition, l'ardeur qu'ils montroient à seconder l'animosité de ceux qui provoquoient l'exécution des Edits de proscription. Que l'on considère ensuite que depuis Néron jusqu'à Constantin, à quelques intervalles près, le feu de la persécution fut toujours allumé dans toutes les Provinces de l'Empire. Les cadavres des Chrétiens palpitoient dans les amphithéatres, leurs entrailles déchirées par les tigres & par les lions couvroient les arênes, leurs membres épars se corrompoient dans les places publiques; les fleuves se teignoient de leur sang, & rouloient avec horreur leurs restes échappés aux flammes. Enfin, que l'on parcoure l'univers, depuis l'Orient qui fut le berceau du Christianisme, jusqu'aux isles les plus reculées de l'Occident, & jusqu'aux climats glacés du Nord, où l'Evangile ne pénétra qu'au

bout de quelques ſiècles, depuis les bords de l'Euphrate & de l'Indus, juſqu'aux rivages du Danube & du Rhin, & que l'on compte, ſi l'on peut, cette foule innombrable de Chrétiens qui furent tourmentés ſur les chevalets, étendus ſur les grils brûlans, conſumés dans les flammes, déchirés par les bêtes féroces, plongés dans les chaudières d'huile brûlante, écraſés ſous les meules, précipités du haut des rochers, ſubmergés dans les eaux, entraînés par des chevaux fougueux, étouffés par l'infection des cachots, mis en pièces par des roues armées de pointes aiguës & de lames tranchantes, & qu'on nous diſe ſi c'eſt exagérer, que d'en porter le nombre à pluſieurs millions.

Si l'on jette les yeux ſur la nature de leurs combats, quel ſujet d'admiration! Car ce n'étoit pas ſeulement contre la chair & le ſang qu'ils avoient à ſe défendre, comme le reſte des Chrétiens; c'étoit contre ce que les tortures ont de plus effrayant, contre ce que l'infâmie a de plus déſolant pour des ames honnêtes, contre ce que l'appareil de la mort, rehauſſé par les menaces des tyrans, les cris d'une populace forcenée,

& la rage des bourreaux, a de plus formidable. Et encore, qui étoient ceux qui marchoient d'un pas ferme à de si rudes épreuves? Etoient-ce des hommes exercés à la fatigue & endurcis dans les travaux, des guerriers accoutumés aux périls, des tempéramens robuſtes & aguerris contre les maux? Non, c'étoient des femmes délicates, des courtiſans nourris dans les délices, de jeunes vierges, qui ne connoiſſoient encore que les careſſes de leurs parens & les douceurs de la maiſon paternelle, des vieillards affoiblis par le poids des années, des Pontifes & des Prêtres qui avoient blanchi à l'ombre du Sanctuaire, quelquefois même des enfans à peine ſortis des bras de leurs nourrices. D'où tiroient-ils donc ce courage auquel ils n'avoient point eu occaſion de s'exercer? N'eſt-on pas forcé de reconnoître en eux quelque choſe de divin? Le ſecours du Ciel n'eſt-il pas évidemment le principe de leur force, & la main de Dieu qui les ſoutient, ne ſe manifeſte-t-elle pas en eux d'une manière ſi ſenſible, qu'en mettant à l'écart tout préjugé, on eſt contraint par la preuve qui réſulte du fait même, de la reconnoître & de

l'adorer ? En effet, quand on voit les Martyrs confeſſer librement J. C. au milieu de ces tourmens inouis qu'on invente pour eux, & dont l'image ſeule fait frémir ; quand en voit la ſérénité ſur leur front & la joie dans leurs yeux ; quand ce ne ſont plus leurs membres, mais leurs plaies qu'on déchire ; quand les Juges, les Préfets, les Empereurs eux-mêmes, appeſantiſſent toute la rigueur des peines & tout le poids de l'autorité ſur des hommes ſans défenſe & ſans protection ; quand les Pontifes des faux Dieux & les Grands de l'Empire ſoulèvent contre eux la terre entière, & qu'ils triomphent de toutes les Puiſſances réunies pour les accabler, peut-on s'empêcher de s'écrier, que la force & le ſalut viennent du Tout-Puiſſant ; & de rendre grâces à Dieu qui leur a donné la victoire par Jéſus-Chriſt ?

Leurs victoires ! Si l'on y remarque une vertu ſupérieure à toutes les forces humaines, les effets qu'elles produiſent, ne tiennent-ils pas également du prodige ? Quel eſt l'homme qui jugeant des deſtinées du Chriſtianiſme naiſſant, par les règles de la ſageſſe ordinaire, & appliquant à ce culte nouveau les

principes de l'expériencence, n'eût garanti ſa chûte prochaine, après avoir conſidéré, calculé de ſens froid, les moyens employés pour le détruire? Cependant tout le contraire arrive, & ce ſont ces moyens mêmes qui l'affermiſſent & qui l'étendent. Le ſang des Martyrs, pour me ſervir d'une expreſſion qui ne perd rien de ſa beauté, quoique ſouvent répétée depuis Tertulien qui s'en eſt ſervi le premier, étoit en tout lieu une ſemence féconde de Chrétiens. En effet, pouvoit-on être témoins de leur conſtance héroïque, ſans admirer une Religion qui élevoit l'homme au rang des Intelligences pures, en le dégageant de ſon corps & de ſes ſens, & le rendant, pour ainſi dire, inacceſſible aux atteintes de la douleur? De-là vient que les Juges, les Sacrificateurs idolâtres, & les bourreaux eux-mêmes, malgré les préjugés qui les aveugloient, ne pouvoient s'empêcher de convenir que les Chrétiens traînés au ſupplice avec tant de barbarie, renfermoient au-dedans d'eux un germe de grandeur & d'héroïſme, qui n'étoit point dans le cours ordinaire de la nature. De-là vient encore que Julien, malgré toute la

haine qu'il avoit jurée à la Religion de J. C., & tous les ſtratagêmes qu'il mit en uſage pour l'anéantir, refuſa toujours d'accorder la mort d'aucun de ceux qui la profeſſoient, aux ſollicitations des Prêtres & des Philoſophes payens, de peur qu'un Martyr ne fît naître de ſes cendres un nouvel eſſain de Chrétiens. Il ſavoit mieux que perſonne, que, dans l'hiſtoire des Martyrs, la Religion Chrétienne ſe préſente toute entière avec tout l'éclat des preuves dont elle eſt environnée, puiſque leur témoignage tombe également ſur les Prophéties, les miracles, les vérités ſpéculatives, & les préceptes moraux, & il ne vouloit pas le rendre plus ſenſible & plus frappant, ce témoignage, par de nouveaux exemples de grandeur d'ame & de fermeté.

Si quelques nouveaux Philoſophes, animés du même eſprit que ce Prince apoſtat, & auxquels il ne manqueroit que ſon pouvoir pour ſe porter aux mêmes excès, nous objectoient qu'on a vu des ames fortes & courageuſes ſoutenir les coups du ſort & les aſſauts de la douleur, ſans trahir leur conſtance par une ſeule plainte; que chez les an-

ciens peuples, & ſur-tout dans cette Rome où les caractères eurent tant d'élévation, on a vu des héros conſidérer d'un œil tranquille les apprêts de leur mort, & ne laiſſer aux tyrans qui les ſacrifioient, que la honte d'avoir fait périr des gens de bien; on leur répondroit en premier lieu, que ces exemples rares de magnanimité ne peuvent être comparés à la foule innombrable des Martyrs; en ſecond lieu, que ces victimes immolées au caprice & à l'avidité d'un maître jaloux, trouvoient leur récompenſe dans les traits d'héroïſme qui caractériſoient leurs derniers momens, & qu'ils ſe croyoient bien payés de quelques années de vie par la gloire dont ils ſe flattoient que leur nom ſeroit accompagné dans tous les âges. Rien de ſemblable ne pouvoit inſpirer aux Martyrs ce noble orgueil qui porte quelquefois les grandes ames à braver les revers & le trépas. C'étoient pour la plupart des hommes ſans titres, des citoyens obſcurs, dont les noms à peine connus de leur tems, n'ont pas même été conſervés à l'édification des ſiècles ſuivans, par les témoins de leur conſtance; c'étoient des troupes de femmes, de Prê-

tres, de vieillards qu'on égorgeoit par milliers, ſans obſerver les formes judiciaires preſcrites par les Loix; c'étoient des artiſans, des habitans de la campagne, des ſoldats ſans nom pendant leur vie, ſans ſouvenir après leur mort : cela eſt ſi vrai, que d'environ quinze millions de Martyrs dont le ſang a rougi la terre, dans toutes les parties du monde Chrétien, à peine nous reſte-t-il dequoi former un Volume de leurs actes authentiques. On peut donc aſſurer, non ſeulement que la vanité du nom étoit un motif étranger pour eux, mais encore que c'eût été le comble de la folie en eux d'en concevoir l'idée. Ce n'a donc pû être que la conviction profonde & inébranlable des vérités dont ils s'étoient pénétrés, qui les a conduit d'un pas ferme aux pieds des tribunaux où ils étoient appellés, & qui leur a ſuggéré ces réponſes intrépides qui déconcertoient leurs ennemis.

Au reſte, leur témoignage ſubſiſte encore, malgré le cours des ſiècles qui ſe ſont écoulés depuis eux. Il acquiert même tous les jours une nouvelle force & un nouvel éclat, à meſure que les tems s'éloignent & que les générations ſe ſuccédent. La voix de leur ſang dont

les traces ne paroiſſent plus ſur la terre ; s'éleve vers le Ciel, & retentit puiſſamment dans tous les climats du monde ; elle y annonce, que dis-je ? elle y perſuade mieux que ne pourroit faire l'éloquence des plus grands orateurs, cette Religion qui leur a paru ſi certaine, ſi évidemment démontrée, ſi ſenſiblement marquée au coin de la Divinité, qu'ils n'ont point balancé à la croire & à mourir pour elle, eux qui l'ont vu naître, qui l'ont examinée dans ſes fondemens, & qui n'ont pu ſe refuſer aux caractères ſacrés qui la font reconnoître pour l'ouvrage de Dieu.

IX Converſions célèbres.

L'Hiſtorien de l'Egliſe, en parcourant ces beaux ſiècles d'héroïſme & de ferveur, pourroit-il ne ſe pas arrêter avec quelque complaiſance à ces converſions célèbres qui ont manifeſté, & tout l'empire de la grace ſur les cœurs, & toute la lumière dont la Religion ſe montre environnée aux eſprits qui ne cherchent que la vérité ? Contentons-nous de parcourir quelques-uns de ces faits éclatans, ſeulement pour montrer quelles ſont à cet égard nos richeſſes.

De tous les éléves de la Synagogue,

Paul eſt celui qui ſe diſtingue le plus, par ſa haine pour les Chrétiens & par ſon ardeur à les pourſuivre. Il ne reſpire que leur ſang, & pour leur porter des coups plus sûrs, il ſe fait autoriſer par les Chefs de la Religion. Muni de ces ordres ſacrés, il part; déjà dans ſon cœur il goûte le plaiſir de ſignaler ſon zèle par les empriſonnemens, les ſupplices & le carnage. Mais, que les vues de Dieu ſont profondes, & ſes jugemens adorables! C'eſt dans le tems même que Paul court à l'exécution de ſon projet, & que ſa fureur exaltée va l'entraîner aux plus grands excès contre les Chrétiens, qu'il eſt arrêté tout-à-coup. Le Ciel s'ouvre, la foudre éclate & le renverſe, un nuage lumineux l'enveloppe, une voix divine lui reproche l'acharnement avec lequel il pourſuit J. C. & ſes diſciples; tout cela ne dure qu'un inſtant, & Paul eſt déjà changé. L'Egliſe n'a plus rien à craindre de lui; c'eſt un Chrétien, un Apôtre. Il effacera par ſes travaux pour le progrès de l'Evangile, le ſouvenir du zèle perſécuteur auquel il s'étoit livré pour le détruire. Il ne connoîtra déſormais ni la crainté, ni le repos. Toute ſa vie ſera une ſuite de

fatigues, de navigations, de voyages. La Synagogue & l'Aréopage admireront tour-à-tour la force de ſon éloquence, & la liberté de ſa prédication; & couronnant ſon Apoſtolat par une mort glorieuſe, ſon ſang mêlé avec celui de Pierre cimentera les fondemens de l'Egliſe Romaine, pour la rendre inébranlable à tous les efforts de l'enfer. Dira-t-on que S. Paul a été ſéduit par les Chrétiens? L'idée d'en faire un Apôtre pouvoit-elle leur venir à l'eſprit, & le prodige qui opére ſon changement dépend-il du pouvoir humain? Dira-t-on que c'étoit un impoſteur? Mais quel motif avoit-il d'abandonner la Synagogue où ſon attachement à la Loi de ſes peres, ſoutenu d'un beau génie, du talent précieux de la parole, & de tout le crédit de la ſecte des Phariſiens, qu'il avoit embraſſée dès ſa jeuneſſe, le faiſoient jouir de la plus haute conſidération? Par quelle vue d'intérêt ou d'ambition pouvoit-il être pouſſé à ſe jetter dans l'Egliſe, ſociété foible & perſécutée, où il n'y avoit ni crédit, ni richeſſes à gagner, & dont tout préſageoit la ruine certaine, ſelon les maximes ordinaires de la raiſon? Dira-t-on enfin, que ce fût pour ſatisfaire une

une paſſion déréglée, qu'il ſe détermina à prendre cet étrange parti? Mais ce ne pouvoit être le mécontentement & le dépit, puiſque les Chefs de ſa Religion l'honoroient de toute leur confiance, & l'avoient revêtu de toute leur autorité contre les Chrétiens; ce ne pouvoit être non plus le goût de l'indépendance, & encore moins celui du libertinage, puiſque la morale dont il devenoit le diſciple, a pour premiers principes de combattre les vices, de mortifier les paſſions, d'obéir ſans murmurer aux Puiſſances légitimes, & qu'on ne voit d'ailleurs dans ſa vie aucun trait qui décéle un cœur vicieux & corrompu. Il faut donc avouer que la conviction intime de la vérité qu'il a prêchée, a été le motif de ſon changement, & que les ſuccès étonnans qu'il a eû dans ſa prédication, ont été l'effet du pouvoir divin qui l'a ſecondé.

Dans la converſion de S. Paul, Dieu, pour ainſi dire, ſe montre avec cet appareil de force & de puiſſance, dont il ſe fait accompagner, lorſqu'il veut ſurmonter en un inſtant tous les obſtacles; & quoique le pouvoir divin ne violente jamais les cœurs, cependant l'action de

la grace eſt ſi prompte & ſi rapide dans cet événement, qu'on n'y apperçoit point celle des facultés humaines. Mais il eſt d'autres converſions moins ſubites & non moins honorables à la Religion, où l'on remarque les progrès de la conviction, & où la raiſon exerçant tous ſes droits, marche pas à pas vers la vérité, & arrive par degrés à cette plénitude de lumières qui ne lui permet plus de refuſer ſon conſentement. On diſtingue tous ces caractères dans la converſion de S. Juſtin. On trouve dans ſes Ecrits le détail des motifs qui le déterminent à ſe faire Chrétien. Né dans le Paganiſme, il cultiva de bonne heure la philoſophie de Platon, qui lui parut la plus propre à dégager l'ame de l'empire des ſens, & à lui donner cette liberté précieuſe qui lui permet de s'élever à la contemplation des choſes intellectuelles. Mais il étoit extrêmement jaloux des priviléges de la raiſon humaine, comme tous les prétendus Sages qu'il avoit pris pour guides & pour modéles. Il vouloit qu'elle fût le juge ſuprême de toutes les doctrines, & n'admettoit aucunes vérités, qu'elles ne fûſſent comme ſcellées de ſon approbation. Un

ami vénérable par ſon âge & par ſa prudence le détrompa de cette vanité philoſophique, en lui faiſant voir les erreurs de principe & de conduite, où ceux qu'il appelloit Sages étoient tombés. Ce fut le premier pas qu'il fit vers la lumière. Il ſe mit enſuite à étudier les ſaintes Ecritures. Le ton de grandeur, & l'énergie puiſſante qui regne dans les écrits des Prophètes, le frappa ſingulièrement. Il en fit la comparaiſon avec les Philoſophes & les Poëtes dont il s'étoit nourri juſques-là. Il y reconnut le ſceau de la Divinité, qui peut ſeule annoncer l'avenir, & juſtifier ſes prédictions par les événemens. Il y trouva des principes de morale ſupérieurs à tout ce qu'il avoit lû dans les Ecrivains profanes. Il y vit la vanité des idoles, l'abſurdité de leur culte, l'unité de Dieu, ſes auguſtes attributs, la promeſſe du Meſſie, après quoi il ne lui fut pas difficile de ſe convaincre que les Prophéties étoient accomplies, que J. C. étoit l'Emmanuel, le Dieu avec nous, tant de fois annoncé par les divins oracles, & que ſa Religion étoit le culte figuré par toute l'économie Moſaïque. On obſerve ici une progreſſion de con-

noiſſances qui donne à la raiſon le tems d'examiner, de comparer, de choiſir, & qui lui laiſſe tout le calme néceſſaire pour ſe mettre en garde contre les preſtiges du menſonge, & ſe pénétrer lentement du goût de la vérité. Voilà un homme à qui les préjugés de l'éducation, les préventions de l'eſprit, & les lumières acquiſes par une longue étude, inſpiroient l'éloignement le plus décidé pour le Chriſtianiſme, & qui l'embraſſe après un mûr examen, par la conviction que produit en lui une application réfléchie des principes de la raiſon, aux preuves alléguées en ſa faveur. Que l'incrédule nous diſe après cela ce qu'il exige de plus, & s'il ne trouve pas ici les procédés dont il preſcrit l'obſervation dans la recherche de la vérité ?

La raiſon n'étant pas la ſeule faculté de l'homme, elle n'eſt pas non plus la ſeule qui le dirige dans ſes choix. Le ſentiment, mobile actif & impérieux, entraîne preſque toujours le cœur par ſa véhémence, ou par ſes charmes. Il falloit donc pour rendre le triomphe de la Religion complet, qu'il y eût des converſions où le ſentiment déployât toutes ſes douceurs, & où les délices pures de

là vertu exerçaſſent tout le pouvoir qu'elles ont ſur les ames. Or il ſuffit de jetter un coup-d'œil ſur les diverſes circonſtances de la converſion de S. Auguſtin, pour y trouver tout cela.

Depuis long-tems ſa raiſon qui avoit été le jouet des opinions humaines, étoit déſabuſée des vains ſyſtêmes où elle s'étoit égarée. La divinité du Chriſtianiſme étoit pour lui une vérité ſur laquelle il n'étoit pas permis à un homme judicieux d'élever le moindre doute. Il avoit fait une étude particulière de ſes preuves & de ſes dogmes. Perſonne n'avoit plus approfondi que lui la doctrine de la foi, & perſonne n'étoit plus convaincu qu'elle peut ſoutenir dans toutes ſes parties l'examen le plus ſévere & la diſcuſſion du Critique le plus rigoureux. C'eſt-à-dire que ſon eſprit étoit chrétien, mais ſon cœur étoit idolâtre. Des penchants vicieux auxquels il s'etoit livré, le captivoient ſous un joug qu'il craignoit de rompre, quoiqu'il en ſentît la dureté. Ses habitudes fortifiées de jour en jour, par les ſacrifices qu'il leur faiſoit aux dépens de ſes lumières & de ſa conſcience, étoient devenues pour lui une chaîne de fer

qu'il n'oſoit briſer, quoiqu'il la traînât avec peine. La volupté des ſens & les attraits du plaiſir avoient pris ſur ſa volonté un tel empire, qu'il ne pouvoit s'y ſouſtraire, lors même qu'il rougiſſoit des honteux excès par leſquels il dégradoit ſon ame, faite pour Dieu & pour la vertu. Cependant l'amertume & les dégoûts s'emparoient de ſon cœur au milieu de ſes jouiſſances. Il réfléchiſſoit ſouvent ſur la dignité de ſon être, ſur la certitude d'un avenir, ſur les beautés de la nature & de l'art qui le rappelloient ſans ceſſe à cette beauté toujours ancienne & toujours nouvelle, dont la poſſeſſion étoit, comme malgré lui, l'unique objet de ſes vœux, & alors il ne ſe voyoit plus qu'avec horreur, il déteſtoit ſa vie déréglée, & l'inquiétude empoiſonnoit tous ſes plaiſirs. Dans cette ſituation de ſon cœur, il entendit raconter la vie toute céleſte de ceux qui avoient quitté les eſpérances & les charmes du monde pour ſuivre J. C. Son ame déjà troublée ne put ſoutenir le parallele qu'elle fit de ſon aviliſſement & de ſa misère, avec la gloire & le bonheur de ces vrais ſages. Plus agité que jamais, il ouvre les Epitres de S. Paul,

& l'endroit ſur lequel il tombe eſt un de ces préceptes de la morale Chrétienne, qui proſcrit les excès de bouche, les impuretés, la licence, les querelles, & qui recommande l'imitation des vertus dont J. C. a donné l'exemple au monde. Vaincu par tant de coups répétés, il ſe rend enfin aux pourſuites de la grace, & il ne veut plus connoître d'autres douceurs, que celles qu'on goûte au ſervice de Dieu. Ce n'eſt point ici un homme foible qu'on ſéduit par des peintures brillantes & des raiſonnemens inſidieux; ce n'eſt pas non plus un enthouſiaſte qui ſe laiſſe entraîner aux délires de ſon imagination; c'eſt un ſavant profond, un génie ſublime qui s'eſt convaincu par ſes propres recherches, mais qui réſiſte long-tems à ce que la vérité connue exige de lui, & qui ne prend enfin la réſolution de vivre conformément à ſes principes, qu'après avoir longtemps diſputé ſon cœur à la vertu.

X. Ecrivains Eccléſiaſtiques.

Celui qui voudroit ſuivre notre plan d'Hiſtoire dans toutes ſes branches, ne négligeroit pas les Ecrivains Eccléſiaſtiques; & quelle abondance de richeſſes ne ſauroit-il pas tirer de ces mines fé-

condes, en y portant le flambeau de la Critique & de la Philoſophie? Nous ne diſons pas, qu'il s'appeſantiſſe ſur tous les écrits qui ont pour objet des matières relatives au dogme, à la morale & à la diſcipline, ni qu'il s'attache à repréſenter par des analyſes traînantes & littérales tout ce que les différens ſiècles ont produit; mais nous deſirons qu'il choiſiſſe & les Ecrivains & les ouvrages; que dans les premiers, il s'attache aux plus célèbres, à ceux qui ont le mieux approfondi leur ſujet, & dont le génie a le plus influé ſur l'eſprit général de leur ſiècle; que dans les ſeconds, il s'occupe ſur-tout de ceux où le dogme eſt expoſé de la façon la plus claire, où la morale eſt mieux détaillée, où la diſcipline eſt caractériſée par les traits les plus frappans. Par cette méthode, il rendra ſes extraits intéreſſans, & ſaura les lier avec le corps de l'Hiſtoire, de manière qu'ils ne feront qu'un même tout avec elle, & qu'ils réfléchiront la lumière ſur la narration, principalement lorſqu'il s'agira des diſputes qui ſe ſont élevées ſur la foi, & de faire connoître les moyens employés dans l'attaque & dans la défenſe. Quel ſervice ne ſeroit-

ce pas rendre à la Religion, que de mettre ſous les yeux de ſes ennemis, les raiſonnemens démonſtratifs de ſes Apologiſtes, les inſtructions lumïneuſes de ſes Docteurs, les diſcuſſions ſavantes de ceux qui ont écrit contre les héréſies les plus accréditées, par les talens & l'éloquence de leurs partiſans? Quel honneur pour les défenſeurs du Chriſtianiſme de trouver dans les ouvrages de ſes premiers défenſeurs, les armes victorieuſes qui triomphent encore dans leurs mains, de toute la ſubtilité des incrédules! Quelle confuſion pour une foule d'Ecrivains irréligieux, qui n'ont pas rougi de ſe déchaîner avec une fureur impie contre Dieu, ſes Myſtères & ſes Autels, de voir que ces argumens dont ils font tant de bruit, ces objections qu'ils donnent pour inſolubles, pour le fruit de leur ſagacité, ſont les mêmes dont ſe ſervirent les mécréans des premiers ſiècles, les Celſe, les Porphyre, les Julien, & les mêmes auſſi que nos plus anciens Docteurs, les Juſtin, les Athénagore, les Tertulien, les Origéne, ont mille fois pulvériſées, par les mêmes réponſes que nous leur oppoſons encore aujourd'hui! De quel

front pourroit-on traiter d'hommes ſimples & d'eſprits crédules, ceux qui abandonnerent la Synagogue, & qui abjurerent le Paganiſme dans les premiers tems, pour ſe mettre ſous la conduite des Apôtres & de leurs diſciples, quand on verroit les plus beaux génies, les orateurs les plus ſublimes, les ſavans de la plus vaſte érudition, au rang de ceux que l'Egliſe appelle ſes Peres ! L'Antiquité profane a-t-elle des orateurs avec qui les Grégoire de Nazianze, les Baſile, les Chryſoſtôme ne puiſſent ſoutenir le parallele? A-t-elle des Philoſophes, qui, pour la force du raiſonnement, l'art de mettre les preuves d'une vérité dans le jour le plus impoſant, la connoiſſance approfondie des principes de la métaphyſique & de la morale, ne cédent la ſupériorité aux Lactance, aux Minutius Felix, aux Auguſtin? A-t-elle enfin des Critiques conſommés dans toutes les parties de la Littérature & de l'Erudition, qu'on puiſſe comparer avec les Clément d'Alexandrie, les Origéne, & tant d'autres? Quelle beauté de génie, quelle fleur de goût & de ſentiment dans ce Grégoire de Nazianze, dont l'Empereur Julien avoit été le rival

& l'admirateur ! Quelle élévation de penſées, quelle richeſſe d'images, quelle variété de tours, quelle véhémence & quelle énergie, dans ce Chryſoſtôme qu'on ne pouvoit entendre ſans être forcé de penſer comme lui ! Quelle dialectique preſſante, quelle abondance de lumières, quelle connoiſſance du cœur humain, dans cet Auguſtin qui eut à combattre l'éloquence brillante d'un Fauſte, la ſubtilité d'un Céleſtin, l'érudition & la philoſophie d'un Julien d'Eclane !

Un homme d'un ſens droit & d'un eſprit déſintéreſſé qui liroit les différens morceaux de leurs ouvrages heureuſement choiſis, & habilement fondus dans le récit de l'hiſtorien, pourroit-il s'empêcher d'être pénétré d'une religieuſe vénération pour ces hommes ſi ſimples dans leurs mœurs, ſi ſoumis dans la foi, ſi dociles à l'enſeigement de l'Egliſe, & ſi redoutables aux ennemis de la Religion, lorſqu'ils attaquoient l'impiété, les erreurs & les vices ? Ce ſage obſervateur ne ſe ſentiroit-il pas porté, comme malgré lui, à reconnoître les caractères de la Divinité où ces rares génies les ont reconnus, à croire & à

honorer une Religion qu'ils ont crue & honorée ? Pourroit-il contenir ſon indignation, lorſqu'il verroit de prétendus Philoſophes armés de petites difficultés qu'ils croient inſurmontables, & bouffis d'un petit ſavoir qu'ils croient ſans bornes, faire de ridicules efforts, après quinze & dix-huit ſiècles de poſſeſſion, pour ébranler des dogmes qui ont ſoutenu les plus violens aſſauts dès leur naiſſance, & qui n'en ont été que plus ſolidement affermis ? Pourroit-il ne pas rire de pitié, quand il verroit de beaux-eſprits du dix-huitieme ſiècle, enorgueillis de quelque ſuccès dans un genre où il ne faut que de l'imagination & du ſtyle, ſe perſuader qu'ils portent au Chriſtianiſme des coups redoutables, en parlant avec mépris des grands hommes qu'il a produits, & qu'en diſant : *l'attrabilaire Jérôme*, *le ſophiſte Auguſtin*, *le déclamateur Boſſuet*, ils ont *anéanti*, *pulvériſé*, tout ce que ces génies ſupérieurs ont écrit, pour confondre les incrédules anciens & modernes ?

XI. Les Schiſmes & les Héréſies.

Les auteurs & les plus célèbres appuis des ſchiſmes & des héréſies, dont la plupart ne nous ſont connus que par

les écrits des Peres qui ont combattu leurs principes, & déconcerté leurs entrepriſes, fourniroient encore à notre Hiſtoire des articles intéreſſans, par la ſingularité des opinions qu'elle auroit à décrire, & par la trempe des caractères qu'elle auroit à peindre. Elle remarqueroit, ſous une prodigieuſe variété de nuances, mille traits de reſſemblance entre tous les ennemis de l'unité, tous les adverſaires de la foi; les mêmes artifices lorſqu'ils commencent à dogmatiſer; la même ſoupleſſe & les mêmes intrigues pour ſe faire des partiſans; la même audace lorſqu'ils voient groſſir le nombre de leurs diſciples, ſur-tout s'ils ont eu le talent de faire goûter leurs idées à des perſonnes puiſſantes par le crédit que donnent la naiſſance & le rang, ou recommandables par le reſpect qu'attire la vertu; les mêmes détours & la même diſſimulation pour déguiſer leurs ſentimens & ſe dérober à la vigilance des Paſteurs; les mêmes ruſes & le même abus du langage Catholique pour ſe ſouſtraire aux cenſures; enfin la même haine contre l'Egliſe, lorſqu'ils ſont condamnés par ſes jugemens canoniques, & que leur opi-

niâtreté les a fait retrancher de ſon ſein.

Ainſi, l'Hiſtoire toujours fidèle & courageuſe, diroit que Dieu en permettant ces égaremens déplorables de l'eſprit humain, s'eſt propoſé d'humilier la raiſon, pour la tenir plus dépendante ſous le joug de la foi, & de convaincre les hommes, que l'enſeignement de l'Egliſe eſt la ſeule bouſſole qui puiſſe les conduire sûrement, à travers ces flots d'opinions qui s'élevent & ſe heurtent, comme les vagues de l'océan, & qui cauſent les plus triſtes naufrages. Elle feroit voir qu'au milieu de ces grandes ſecouſſes, qui ébranlerent tant de fois l'Orient & l'Occident, qui firent naître entre le Trône & l'Autel, faits pour ſe prêter un mutuel appui, des rivalités fatales à tous les deux, & qui entraînerent des Royaumes entiers dans les voies d'égarement, l'efficacité des promeſſes & la poſſeſſion de la vérité, maintenoient l'Egliſe Romaine dans l'éclat le plus pur & l'aſſiette la plus ſolide. Elle raconteroit qu'à l'origine de chaque ſchiſme, à la naiſſance de chaque héréſie, avant d'entrer dans aucune diſcuſſion de preuves & de faits, on a toujours commencé par oppoſer à la

reauté, la tradition des siècles précé-
s, & la prescription victorieuse
ne possession immémoriale opéroit
faveur de ceux qui demeuroient at-
iés à l'ancienne doctrine, contre ceux
méditoient des changemens & des
rations dont on n'avoit point encore
endu parler. Elle feroit voir que le
emier cri de la foi a toujours été de
re aux hérétiques : d'où venez-vous,
t étiez-vous avant de former un corps
part? Pour nous qui étions dans l'Eglise
rsque vous avez commencé, notre ori-
ine est aussi ancienne, aussi noble,
ue la vôtre est nouvelle & honteuse.
ous tirez votre existence de Valentin,
le Marcion, d'Arius ; pour nous, qui
ne connoissons ni Arius, ni Marcion,
ni Valentin, nous descendons des Apô-
res & de J. C.

Une dernière observation qui n'é-
chapperoit pas à l'historien de l'Eglise,
c'est que les ruptures de l'unité, & les
innovations de l'erreur, quelque profon-
des & douloureuses que soient les plaies
qu'elles font à la Religion, contribuent
infiniment à sa gloire : car outre qu'elles
épurent le dogme, en mettant les Doc-
teurs & les Juges de la foi dans la né-

ceſſité de l'éclaircir & de le fixer, qu'elles dégagent le Culte public de tout ce que l'ignorance & la ſuperſtition y ajoutent, en s'éloignant de la ſource, elles fourniſſent aux ſiècles à venir un moyen triomphant contre les Novateurs qui pourroient s'y élever, parce qu'en remontant aux âges qui les ont précédés, on leur prouve invinciblement, que les vérités combattues ſe ſont conſervées de temps immémorial, dans les ſociétés Chrétiennes qui ſe ſont ſéparées de la Communion Romaine depuis des mille & douze cents ans; d'où il réſulte que ces vérités découlent de l'enſeignement des Apôtres, & qu'elles ont toujours fait partie du dépôt inaltérable de la Doctrine. C'eſt ainſi qu'à la naiſſance de l'Arianiſme, on réfutoit les adverſaires de la Divinité du Verbe, en leur oppoſant la croyance des Millenaires, des Pauliciens & des Montaniſtes, ſur ce dogme toujours crû & toujours enſeigné dans l'Egliſe; que dans ces derniers tems, on a convaincu d'innovation les Auteurs de la Réforme ſur la Préſence réelle, le Sacrifice de la Meſſe, le Culte des Images, la Prière pour les Morts, &c. par la foi des ſociétés Neſtoriennes & Eu-

ennes qui ſubſiſtent encore dans l'O-
, & par les ſymboles des Cophtes,
Arméniens & des Grecs, qui pro-
nt comme nous la même doctrine.
ce preuve eſt indépendante de toutes
ſubtilités & de toutes les défiances
'eſprit humain. Nul artifice qui puiſſe
iter, nulle chicane qui puiſſe en élu-
la force. C'eſt une attention mer-
lleuſe de la Providence de l'avoir
ménagée à ſon Egliſe, même par les
iſmes & les héréſies qui l'ont déſo-
, puiſque par ce ſeul titre elle ſera
ujours en état de repouſſer les attaques
l'erreur, & de venger les intérêts de
vérité.

Avant de quitter cet article, il ſe pré-
ente une réflexion qu'il ne faut point
mettre; c'eſt qu'en ſuivant avec atten-
ion le fil de l'Hiſtoire, on découvre
ue les grandes héréſies dont les rava-
es ont éclaté pendant les premiers ſiè-
cles, ſont toutes nées les unes des autres,
quelque oppoſition que l'on croie apper-
cevoir dans leurs principes au premier
coup-d'œil. L'Arianiſme contenoit le
germe que Macédonius a développé;
Neſtorius employa les matériaux que
celui-ci lui avoit fournis; Eutichès

trouva dans leurs idées les élémens du ſyſtème qu'il imagina ; & les Monothélites à leur tour, bâtirent le leur, des pièces diverſes qu'ils enleverent à ceux qui les avoient précédés. Mais une choſe plus ſenſible encore dans l'analyſe de ces grands objets, c'eſt que la condamnation de toutes ces erreurs ſe trouve renfermée dans celle de la première, qui, par le mêlange des penſées humaines avec les vérités révélées, vint troubler l'harmonie de la foi, & que pour combattre les Macédoniens & ceux qui prirent leur place dans ce vaſte champ de bataille, il ne fallut que remanier les armes dont on s'étoit ſervi contre les ſectateurs d'Arius. C'eſt une preuve de l'accord parfait qui regne entre toutes les vérités de la foi Chrétienne, & de l'unité de principe qui en fait la force.

XII. Les Conciles.

C'eſt par les écrits des Peres, que la tradition s'ouvre d'âge en âge un canal qui fait paſſer le dépôt de la foi ſans aucune altération, des tems apoſtoliques aux ſiècles les plus reculés. C'eſt auſſi par les déciſions des Conciles, que l'Egliſe exerce le pouvoir qu'elle a de ſtatuer ſur tout ce qui concerne le dogme,

te, les mœurs & la diſcipline. ſpectacle plus beau, plus impoque celui de ces auguſtes aſſem-! On y voit réuni tout ce que le r a de plus précieux, tout ce que & l'expérience ont de plus reſ-ble, tout ce que les vertus ont de propre à inſpirer la vénération & onfiance. La ſageſſe préſide à ces ıſeils ſuprêmes de la ſainte Cité; ımen le plus mûr y prépare les Juıens; la douceur & la charité y conſent le zèle; & les oracles émanés du ıctuaire dans les ſiècles précédens, y vent de flambeau pour éclairer les ſteurs de l'Egliſe dans les Arrêts qu'ils ɔnoncent ſur tous les objets ſoumis à ır déciſion. Que fait alors, au milieu : ſes Collègues & de ſes freres, chaque ıge de la foi? il dépoſe qu'en prenant s rênes de ſon Egliſe, il y a trouvé :lle doctrine enſeignée de tout tems, :lle vérité reconnue, profeſſée généra-ement, par tous ceux qui avoient occupé e même Siège avant lui. Tous les autres :n diſent autant, & de cette union de témoignages ſe forme un corps de lumière, qui ne permet plus d'élever aucun doute, ni de recourir aux tergiverſa-

tions & aux ruſes du menſonge confondu. Les déciſions claires, préciſes & nettement exprimées, ſont envoyées à toutes les Egliſes qui les confirment, & alors le jugement devient irréformable, & le monde Catholique y reſpecte le ſceau de l'infaillibilité. Cette voie eſt ſimple, abrégée, & l'on peut dire qu'indépendamment de toute aſſiſtance divine, elle a tous les caractères de certitude qui peuvent ſatisfaire un eſprit raiſonnable.

Dans toutes les diſputes qui s'élèvent ſur la doctrine de la foi, c'eſt toujours à ces caractères eſſentiels des Jugemens eccléſiaſtiques qu'il en faut revenir, quelles que ſoient d'ailleurs les clameurs du parti qui ſuccombe, & les prétextes dont il s'appuie, pour ſe faire un rempart contre l'autorité qui l'accable de ſon poids. Les formes peuvent varier ſuivant la nature des erreurs & la combinaiſon des circonſtances. Le Pélagianiſme n'a pas été condamné avec les mêmes ſolemnités, que les ſyſtêmes impies d'Arius & d'Eutichès. Les Conciles d'Orange, de Carthage & de Tolède, n'ont pas été célébrés avec le même appareil, que ceux de Conſtantinople & d'Ephêſe, quoiqu'ils ſoient devenus preſ-

: auſſi reſpectables par l'acceſſion des
iſes ; mais le fonds eſt toujours le
me, c'eſt toujours l'Egliſe qui pro-
ıce ; & quand ſa définition a réuni
›luralité ſenſible des ſuffrages, on
ıt dire en tout genre d'affaires, que
cauſe eſt finie. Or cette dignité des
gemens eccléſiaſtiques en matière de
ctrine, ce coin de certitude auquel
ſont marqués, & qui eſt une ſuite
:eſſaire de la conſtitution de l'Egliſe,
Hiſtorien attentif à marcher ſans ceſſe
's le but qu'il ſe propoſe, ne man-
era pas d'en faire ſentir l'excellence
les effets. Il montrera qu'en conſé-
ence de l'ordre établi dès les premiers
ns ; & qui s'eſt conſtamment obſervé
qu'à nos jours, il eſt impoſſible que
reur prévale jamais dans l'Egliſe,
que l'enſeignement public, univer-
, perſévérant, devienne une voie de
luction. Ce nouveau caractère de divi-
é dans la Religion de Jéſus-Chriſt
a mis à portée des eſprits les plus
mmuns, & les prémunira contre
ıs les ſophiſmes qu'on pourroit em-
›yer pour les tirer d'un poſte où ils
›nt à craindre que les ſurpriſes de
nnemi, toujours aſſurés de le repouſ-

ſer, lorſqu'il oſera ſe préſenter à découvert. Envain citeroit on, & des faits authentiques, & des anecdotes ſecrettes, pour démontrer que ſouvent on a vu dans les Conciles des cabales puiſſantes, des manœuvres ſouterraines, toutes les pratiques odieuſes de l'intérêt & de l'ambition, toutes les inquiétudes de l'eſpérance & de la crainte, rien de tout cela ne ſera diſſimulé, ni affoibli; on s'y étendra même, autant que l'importance des queſtions & les ſuites qu'elles ont eu paroîtront l'exiger; mais en même tems on inſiſtera ſur une aſſertion que les faits & les anecdotes, les régles & les événemens s'accorderont à confirmer; c'eſt que quand ces moyens ont été favorables à l'erreur, le preſtige, s'ils en ont opéré pendant quelques momens, a bientôt été diſſipé, & que quand une politique trop humaine les a appellés au ſecours de la vérité, Dieu qui les faiſoit ſervir au triomphe de ſon Egliſe, lui donnoit en même tems par d'autres voies, tant de marques éclatantes de ſa protection, que l'univers reconnoiſſoit l'inutilité de tout autre appui que le ſien.

XIII. Gouverne- Les promeſſes de J. C. dont toute

liſtoire de la ſociété chrétienne rend ment de l'E-
técution ſenſible aux eſprits les moins gliſe.
ɔliqués, aſſurent à l'Egliſe une durée
i la fera triompher de toutes les ſe-
ıſſes par leſquelles ſes ennemis tra-
lleront à l'ébranler, & de toutes les
'olutions que l'eſprit inquiet & re-
ıant des Novateurs tâchera d'y occa-
nner, juſqu'aux derniers jours du
ɔnde. Sa conſtitution & ſon gouver-
ment, ouvrage de ſon divin Chef,
nt le principe de cette ſtabilité, qui
ɪra naître & finir les ſiècles, ſans éprou-
r la moindre altération dans ſes élé-
ens primitifs. Ses autres priviléges,
s que l'unité, la viſibilité, l'infailli-
lité, repoſent ſur le même fondement.
r cette conſtitution & ce gouvernement
l'Egliſe, dont tous les événemens ſer-
nt à montrer les avantages, ne doi-
nt rien à la politique, ni à la ſageſſe
s hommes, & n'ont rien emprunté
ı tems & de l'expérience. Dès le com-
encement, leur baſe étoit établie, &
ur forme combinée, telles qu'on les
ɔit aujourd'hui. L'édifice majeſtueux
: ſimple des loix fondamentales de
ſociété Chrétienne, ſubſiſtoit avant
ıême que cette ſociété ſe fût formée,

& il n'eſt pas poſſible de concevoir un ſyſtême d'adminiſtration plus convenable à un Corps de cette nature, que celui dont l'économie ordonnée dans tout ſon enſemble, déploia ſa vigueur dès qu'il y eût des Chrétiens. L'Égliſe ne pouvoit être gouvernée démocratiquement; le peuple eſt trop incertain, trop lent, ou trop précipité dans ſes réſolutions, trop facile à ſéduire, & trop opiniâtre quand une fois on eſt parvenu à lui donner une impulſion favorable au parti qu'on veut faire prévaloir. D'ailleurs, il ſeroit impoſſible de faire concourir les volontés d'une multitude innombrable, à la réduction de ces jugemens ſages & lumineux qui ſont néceſſaires à la conſervation de la foi & au maintien de la diſcipline. La monarchie abſolue convenoit encore moins, à cauſe de la pente naturelle qui l'entraîne ſans ceſſe vers le deſpotiſme. L'abus du pouvoir eſt preſque inévitable, lorſqu'un ſeul homme l'exerce, & qu'il lui eſt aiſé d'étayer ſon ambition ſur des motifs reſpectables, & de faire ſervir à la réuſſite de ſes projets, des préjugés propres à identifier ſa cauſe avec celle de Dieu. L'ariſtocratie avoit encore de plus grands inconvéniens.

nvéniens. Bientôt l'unité, d'où réſulte
ute la force & tout le nerf du Gou-
rnement, eût été rompue. Chaque
:ince ſe ſeroit fait des règles d'admi-
ſtration, & auroit travaillé à ſe ren-
e indépendant; de-là plus de concert
ur le bien public, plus de zèle pour
manutention des Loix, plus d'intérêt
mmun, plus de fraternité, ni de
triotiſme, enfin plus d'uniformité
ns la foi, dans l'enſeignement, dans
s mœurs eſſentielles, & parconſéquent
viſion, trouble, anarchie.

Que reſtoit-il donc? Le ſeul plan que
C. a tracé aux Apôtres, & que ceux-
ont cimenté de manière qu'il a tra-
rſé tous les ſiècles, ſans que le nœud
r lequel toutes les parties rapprochées
communiquent une ſolidité mutuelle,
: perdu quelque choſe de ſon étreinte.
ne théocratie, dont l'autorité ſe par-
ge en autant de portions qu'il y a de
agiſtrats prépoſés à la conduite des
gliſes particulières, & dont le centre
trouve pour toujours attaché à la préé-
inence d'un Magiſtrat ſuprême, qui,
us le titre de Vicaire ou de Lieute-
nt de Dieu, rappelle à lui toutes les
anches éparſes du pouvoir, que la par-

ticipation du même Miniſtere, répand également dans tous ceux qui préſident aux différentes parties de ce grand Corps.

A peine le Chriſtianiſme commençoit-il à franchir les limites de la Judée, que l'on voit ce beau gouvernement dans toute ſon activité. Un Sénat compoſé de douze Apôtres avec égalité de caractère & de pouvoir eſſentiel ; un Chef dans la perſonne de Saint Pierre, qui par ſa dignité perſonnelle & ſa qualité de repréſentant & de Vicaire perpétuel de J. C., tient toujours le premier rang, & ſe montre toujours à la tête des Apôtres, dans les circonſtances déciſives ; au tombeau, lorſqu'il s'agit de vérifier le fait de la Réſurrection, ce point fondamental de tout le Chriſtianiſme ; au jour de la Pentecôte, où le Miniſtère évangélique eſſaya ſon empire ſur les cœurs, devant le Sanhédrin, où le courage apoſtolique fit éclater ſon intrépidité, dans la converſion des Gentils, à qui l'entrée de l'Egliſe fut ouverte comme aux enfans des Patriarches, dans le Concile de Jéruſalem, où fut décidée la première queſtion qui ſe ſoit élevée ſur les matières eccléſiaſtiques, à Antioche, tant qu'il y occupa

premier Siége de l'Orient, à Rome
ıfin, où il tranſporta la prééminence
: ſa Chaire & le pouvoir qui en eſt
ıſéparable; par-tout il parle, il agit,
préſide comme Chef de l'Egliſe, &
ır-tout ſes égaux dans les fonctions de
Apoſtolat ſe font une gloire de recon-
ɔître & d'honorer ſa primauté. Sous
: premier ordre de l'Egliſe, des Mi-
iſtres d'un rang inférieur exercent les
mplois qui leur ſont confiés, ſelon les
ègles d'une ſubordination qui main-
ent l'harmonie, & fortifie le nerf de
ıutorité.

Ce même plan d'adminiſtration, cette
ıême gradation de pouvoir & de digni-
:, ſe perpétue d'âge en âge, & toutes
:s fois que l'indépendance & l'orgueil
nt rompu ce cercle tracé par la main
e Dieu, ceux qui ſe ſont éloignés du
:ntre ont été regardés comme des pro-
ınes & des étrangers. L'unité de doc-
ine, de culte & d'autorité, découle
éceſſairement de cette chaîne de la
liérarchie, qui lie tous les membres
vec le Chef, & tous les membres entre
ux, qui ne fait qu'un même corps de
ɔutes les parties du Miniſtère, quelque
tendu & ſubdiviſé qu'il ſoit, & qui ne

permet pas qu'il y en ait aucune portion ſolitaire & flottante entre les mains de celui en qui on l'a confiée.

La viſibilité, ce caractère ſi eſſentiel de l'Egliſe, & ſi éloquemment célébré par les Prophètes, découle également de la même ſource. L'Ecriture repréſente l'Egliſe ſous l'image d'une Ville bâtie ſur une haute montagne, & toute éclatante de lumière, enſorte que les Nations la verront des quatre parties du monde, & ſe diront les unes aux autres : allons à la Cité du Seigneur, nous y jouirons d'un repos inaltérable, & ſa gloire rejaillira ſur nous. La ſociété Chrétienne gouvernée par les premiers Paſteurs unis à leur Chef, remplit toutes les parties de cet emblême. Son principal Siège, ſemblable à une cité fortifiée de toute part, eſt placé ſur un lieu éminent & ſublime, d'où partent les rayons de la vérité qui, comme un aſtre brillant, entretiennent dans ſes murs un jour qu'aucun nuage ne peut obſcurcir, & qui ſe diſtribue dans toutes les contrées de la terre. Les peuples pour la voir, n'ont qu'à tourner les yeux vers elle. Il n'eſt pour elle ni ténebres, ni obſcurciſſement, parce qu'il n'eſt point de

tems & de circonſtances, où l'on ne puiſſe dire que l'Egliſe eſt là, parce que c'eſt là qu'on voit les Paſteurs unis à leur Chef, qu'on y entend l'accord de leurs voix, & qu'on y reçoit de leur bouche un enſeignement unanime.

Enfin l'infaillibilité des jugemens prononcés par l'Egliſe, dernier caractère ſans lequel il n'y auroit rien de fixe dans la Religion, & qui peut ſeul empêcher que les diſputes une fois élevées ne deviennent éternelles, eſt encore l'effet néceſſaire & précieux de ce même gouvernement, perpétué juſqu'à nous. Car il eſt impoſſible que dans un corps dont Dieu eſt le Chef ſuprême, repréſenté par un Lieutenant qui doit être regardé comme immortel par la ſtabilité de ſon Siége, & où tout ſe décide par le nombre & le poids des ſuffrages, il eſt impoſſible, dis-je, que dans un tel corps, les jugemens ne ſoient pas néceſſairement conformes à la vérité. La perpétuité du Miniſtère, la continuité de l'enſeignement toujours le même, la tranſmiſſion de la vérité dans chaque Chaire Epiſcopale, depuis celui qui l'occupa le premier, juſqu'à celui qui la remplit dans le moment de la déciſion; l'inaltération

du dépôt qu'il a trouvé dans ſon Egliſe, & dont il rend témoignage; tout cela, joint à l'union toujours ſenſible & frappante des Paſteurs iſolés, avec leur Chef, aſſurent aux déciſions qui émanent de ce tribunal, une certitude qu'on ne pourra jamais ébranler, quand on raſſembleroit tous les ſophiſmes & toutes les chicanes dont l'erreur s'eſt armée de ſiècle en ſiècle, pour ſe ſouſtraire à la foudre qui l'écraſoit.

Il eſt évident que la réunion du corps Epiſcopal dans un même lieu, & ſa diſperſion dans tous les Sièges où leur conſécration les a fait monter, eſt une choſe abſolument indifférente à l'infaillibilité des jugemens eccléſiaſtiques; car c'eſt en vertu de leur caractère, qu'ils jugent, & non en vertu de leur réunion dans un même lieu; de même que c'eſt par la voie du témoignage & de l'enſeignement, qu'ils manifeſtent leur jugement, & non par des formes judiciaires. Or leur caractère, n'en jouiſſent-ils pas ſur leur Siège? Leur témoignage & leur enſeignement n'y éclatent-ils pas avec toute l'énergie dont ils ſont ſuſceptibles? N'eſt ce pas même de cette tranſmiſſion graduelle du témoignage rendu

à la vérité ſur chaque Siège, & de cet enſeignement ſucceſſif de chaque Paſteur dans la portion du troupeau qu'il gouverne, que ſe forme ce corps de lumière qui ſe diſtribue dans toute l'Egliſe, & qui a toujours ſuffi pour percer les ténebres où s'enveloppe l'erreur? C'eſt ainſi que les flambeaux qui éclairent un vaſte & ſuperbe palais, n'ont pas beſoin d'être réunis en un ſeul faiſceau, pour produire une clarté plus vive, & que même leur égale diſtribution fait jaillir ſur toutes les parties de l'édifice, un éclat de lumière plus sûr & plus continu.

Après tous ces détails intéreſſans, l'Hiſtorien de l'Egliſe inſiſteroit encore ſur deux points, d'autant plus importans, qu'on peut les regarder comme la théologie des ſimples; l'un eſt la ſucceſſion des Paſteurs, & l'autre l'ordre & les cérémonies du culte public.

XIV. La ſucceſſion des Paſteurs.

L'état actuel de la ſucceſſion Paſtorale, & la ſeule exiſtence de chaque Paſteur dans la diviſion du grand troupeau qui lui eſt échue en partage, mettent toute la Religion, & toutes ſes preuves, ſous les yeux du peuple. En

effet, quand le Pasteur est dans l'Eglise par une mission légitime & une succession bien constatée, l'Eglise toute entière est en lui. Ainsi pour être tranquille dans ma foi, pour être inébranlable dans la confession des vérités dont mes premiers maîtres ont nourri mon enfance, je n'ai pas besoin d'avoir présent à l'esprit le tableau de tous les siècles, de savoir d'après le témoignage des contemporains & l'autorité des critiques, l'Histoire de toutes les contestations qui se sont élevées sur le dogme & la morale, ni d'avoir puisé dans les sources de la tradition, les Jugemens doctrinaux qui d'âge en âge ont flétri l'erreur, & affermi la vérité. Je sais en général qu'il y a eû des schismes, des hérésies, des Conciles, des décrets dogmatiques; mais il n'est pas nécessaire que j'aie discuté, en Théologien profond, toutes les questions agitées de part & d'autre, tous les points de controverse qui ont fait éclore tant de volumes. Je n'ai besoin de connoître qu'un seul fait, sur lequel il m'est impossible de me tromper, c'est que mon Pasteur ayant succédé par une ordination & une mission canoniques, à tous ceux qui l'ont précédé, & vivant

en communion, c'eſt-à-dire en unité de foi, en ſociété de prières avec tous les autres Paſteurs, je ſuis certain que c'eſt l'Egliſe qui me l'a envoyé, que c'eſt au nom de l'Egliſe qu'il m'inſtruit dans l'aſſemblée des fidèles où il préſide, que l'Egliſe m'ouvre par ſes mains les ſources de la grace dans les Sacremens qu'il m'adminiſtre; & de-là je conclus, ſans craindre que perſonne me convainque de faux raiſonnement, que toute l'Egliſe eſt dans mon Paſteur, que je ſuis uni par lui avec tous ceux qui ont été établis de Dieu dépoſitaires & organes de la foi, que je poſſéde en lui toute l'antiquité Chrétienne, tous les témoins de la tradition, & qu'en recevant de ſa bouche l'enſeignement des vérités auxquelles le ſalut eſt attaché, c'eſt l'enſeignement de l'Egliſe entière, & la doctrine de tous les ſiècles qui parvient juſqu'à moi par un canal sûr & fidèle.

Il n'y a que le Catholique qui puiſſe tenir ce langage; car toute ſociété Chrétienne qui eſt gouvernée par d'autres Paſteurs que ceux dont les noms ſe trouvent dans la chaîne de la ſucceſſion apoſtolique, & qui peuvent remonter de ſiècle en ſiècle juſqu'aux

Apôtres & à J. C., n'eſt point le vrai troupeau du fils de Dieu. Retranchée de l'ordre Hiérarchique, réduite à elle-même, ne tenant ni aux ſiècles qui l'ont précédée, ni aux Egliſes qui l'environnent, une telle ſociété porte imprimée ſur le front la marque honteuſe de ſon illégitimité, avec la date de ſon exiſtence, & pour la convaincre d'être dans une voie d'égarement, il ſuffit de lui montrer dans le tableau de l'hiſtoire, le moment trop connu où elle a commencé de former un corps à part, & de ſe regarder elle-même comme étrangère au reſte de l'Egliſe.

Il ne faut pas une opération bien longue, ni un raiſonnement bien ſubtil & bien compliqué, pour que chaque fidèle puiſſe appliquer cette preuve au Paſteur ſous lequel il vit. Cela ne paſſe pas la portée de l'homme champêtre, de l'artiſan, de la femme ſimple, qui ne connoiſſent ni l'étude, ni les livres. Je ſais, peuvent-ils dire, en raiſonnant avec autant de juſteſſe que les Philoſophes & les Savans, je ſais que mon Curé, dans l'exercice des fonctions ſacrées qu'il remplit, c'eſt l'Evêque du Diocèſe où cette Paroiſſe eſt ſituée, qui l'a envoyé.

Cet Evêque lui-même a reçu ſa miſſion de ceux qui lui ont impoſé les mains, comme ſucceſſeurs des Apôtres & repréſentans de toute l'Egliſe. Son élection a été reconnue légitime par le ſouverain Pontife, qui eſt d'inſtitution divine le Vicaire de J. C., le Paſteur univerſel, le centre de l'unité Catholique. Ainſi je puis remonter de mon Curé à mon Evêque, de mon Evêque au ſouverain Pontife, & du ſouverain Pontife aux Apôtres & à J. C. Ainſi dans mon Curé je vois toute l'Egliſe, je trouve tous les Paſteurs, & la majeſté de toute la Religion m'eſt rendue ſenſible en lui, lorſqu'il célébre le ſacrifice redoutable à l'Autel, & qu'il annonce la parole de vérité dans la Chaire Paſtorale où l'Egliſe l'a fait aſſeoir.

Mais une réflexion qui me trouble, vient tout-à-coup frapper mon eſprit. Ne peut-il pas arriver, que mon Curé, devenu prévaricateur de ſon Miniſtère, embraſſe l'erreur, & travaille à me la perſuader? S'il s'égare, cet oracle infidèle & trompeur de l'Egliſe, qui lui a donné le droit de m'enſeigner, & qui m'impoſe l'obligation de l'écouter, ne m'entraînera-t-il pas avec lui? Ne

ſerai-je pas expoſé au danger preſque certain de tomber dans le piége qu'il me dreſſera ? Et quel moyen aurai-je pour m'en garantir, moi, qui n'ai d'autres vues & d'autres connoiſſances en fait de doctrine, que celles qu'il me communique par ſes inſtructions ?

A cette difficulté, capable en effet d'alarmer le ſimple fidèle, qui ſe trouveroit dans le cas très-poſſible ſur lequel elle eſt fondée, la réponſe eſt claire, avouée des Théologiens, & ſans inconvénient pour la conſcience. Ou le Paſteur ſécondaire qui tombe dans l'erreur n'eſt point repris & cenſuré par ſon ſupérieur immédiat, ſoit que celui-ci ne connoiſſe point ſes écarts, ſoit que des raiſons de prudence & de charité l'oblige à temporiſer, ſoit même qu'il diſſimule par foibleſſe, ou par connivence, & dans ce cas, la foi des ouailles, qui ne ceſſe pas d'être celle de l'Égliſe, ne perd rien de ſon mérite & de ſa ſécurité ; ou l'Évêque informé de la mauvaiſe doctrine de ſon inférieur, met un frein à ſa témérité, par les moyens que la puiſſance ſpirituelle dont il eſt revêtu lui permet d'employer, en ſuivant les formes établies, & alors

on doit ſuivre la voix du premier Paſteur, que Dieu a conſtitué guide & ſurveillant de ceux à qui l'enſeignement public a été confié ſous ſon inſpection.

On propoſe encore ſur cette matière une difficulté qui ſuit de la précédente, & qui mérite auſſi quelque attention, parce qu'elle ne porte pas ſur une hypothèſe chimérique. Un Paſteur du ſecond ordre, dit-on, enſeignera l'erreur à ſon peuple, & ſon Évêque bien-loin de le réprimer, bien-loin de le ramener aux principes de la ſaine doctrine, par la voie de la perſuaſion, ou de l'autorité, le protégera, le ſoutiendra dans ſa façon de penſer, ou parce qu'il n'aura ni ſcience, ni zèle, ou parce qu'il ſera déclaré pour les mêmes ſentimens, & que par conſéquent ſes intérêts ſeront les mêmes; que ſera pour lors le pieux Laïc, l'homme obſcur & ſans lettres, accoutumés depuis l'enfance à croire ce que leur prêche au nom de l'Égliſe, celui que l'Égliſe leur a donné pour Maître & pour Docteur? Il faut convenir que les circonſtances où ſe trouvent dans cette ſuppoſition, ces fidèles peu éclairés, que l'un de leurs

Paſteurs inſtruit mal, & que l'autre abandonne ſans défenſe à la ſéduction, eſt délicate & périlleuſe ; cependant ils ne ſont pas abſolument privés de tout moyen de connoître la malignité du poiſon qu'on leur prépare, & de s'en garantir. Ils ont, en effet, dans les Catéchiſmes, & les Livres Liturgiques qui ſont à leur uſage, le ſupplément & le correctif de la doctrine, ou ſuſpecte, ou clairement erronée, qu'on leur annonce, ſans qu'ils puiſſent diſcerner juſqu'à quel point elle eſt condamnable ; & dans le cas où ce préſervatif ſeroit encore au-deſſus de leur portée, ils trouveroient leur ſûreté dans leur ſimplicité même, & les oracles impoſteurs qui en auroient abuſé pour les tromper, ſeroient les ſeuls coupables, les ſeuls dignes de châtiment aux yeux de la juſtice divine.

Qu'une Egliſe particuliere ait perdu ſon Paſteur, & il eſt indifférent que ce ſoit un vaſte Diocèſe ou une ſimple Paroiſſe, faudra-t-il que celui qui vient le remplacer, pour conſtater ſa miſſion & autoriſer ſon Miniſtère, ſoit revêtu, comme les Apôtres, de la puiſſance des miracles, qu'il ait le don des Langues

& l'esprit de Prophétie, qu'il chasse les Démons, qu'il guérisse les malades, qu'il commande aux élémens & à la mort ? Non, sa mission & l'autorité de son Ministère ne sont point attachées à ces moyens extraordinaires, à ces voies miraculeuses qui entroient dans les vues de Dieu, lorsqu'il falloit jeter & affermir les fondemens du Christianisme, & qui ne sont plus nécessaires aujourd'hui, que la Croix de J. C. couvre le monde entier de son ombre. Que fera-t-il donc ? il montrera le titre en vertu duquel il vient se mettre en possession du Ministère Pastoral, & à la seule inspection de ce titre, on connoîtra plus infailliblement que par les miracles, & la certitude, & la légitimité de sa mission ; on saura qu'il n'est point entré dans la bergerie pour y détruire, mais pour y édifier, & qu'il porte un caractère avéré, un droit d'enseigner & de conduire, garanti par l'Eglise même ; on commencera de voir en lui un Ministre public & autorisé, de l'alliance que Dieu a contractée avec les hommes par son Fils ; & en produisant l'acte légal où sont contenues les prérogatives qu'il s'attribue, & le pouvoir dont il

vient commencer l'exercice, il démontrera qu'il tire sa mission de la source apostolique, & que son Ministère est appuyé sur toutes les preuves qui établissent l'origine sacrée & l'autorité divine de l'Eglise.

XV. Le Culte public.

L'ordre & les cérémonies du Culte public subsistant dans la Religion, sont à leur tour le livre, & si je puis ainsi parler, l'érudition du peuple dans les choses de la foi. L'appareil du Culte, & les rits différens des solemnités religieuses, que disent-ils aux yeux des simples fidèles qui manquent de tems, de moyens, de dispositions pour étudier la Religion dans les ouvrages où ses preuves sont discutées savamment, son esprit & ses mysteres développés avec art & avec éloquence? Ils lui disent que chaque Chrétien, comme eux, est membre d'une société sainte dont l'objet est de rendre à Dieu l'hommage suprême qui lui est dû, & la fin de parvenir à un bonheur qui sera la récompense des hommes vertueux. Ils sont donc instruits par la seule vue, de ce qui se passe dans nos Temples, qu'il y a un premier Etre, que l'adoration & la louange lui sont

ıes, qu'il y a dans la Religion un Culte lemnel & autoriſé, dont le but eſt de ıonorer & d'obtenir ſes graces. De tte premiere idée, quel eſt l'homme ıi ne puiſſe paſſer aux conſéquences ımédiates qu'elle indique ſi naturelle- ıent, & dire : Ce Culte, qui doit être ı choix de Dieu pour lui être agréa- le, ne s'eſt pas établi tout ſeul ; il doit voir été propoſé aux hommes par un Miniſtre de la Divinité, & ce Miniſtre, our être écouté des hommes comme agent & l'organe de la Divinité, a eu eſoin de produire les preuves de ſa miſ- ion, & de les établir d'une manière in- onteſtable, en faiſant intervenir le Ciel lans l'autoriſation de ſon Miniſtère ? Ainſi voilà l'homme du peuple, l'homme imple & agreſte, parvenu à connoître a néceſſité de la révélation, dont il connoît auſſi l'exiſtence, par celle du Culte ſacré dont il conſidère la pompe. Que dis-je ? la ſeule vue des édifices conſacrés à l'Etre ſouverain, pour ſervir aux aſſemblées religieuſes, élevent ſon eſprit ſans peine & ſans effort aux mêmes penſées. Par quel motif ont-ils été conſtruits, pourquoi ont-ils été tirés de l'ordre des choſes profanes, & uni-

quement deſtinés aux exercices de la Religion ? Elle exiſtoit donc cette Religion, puiſqu'elle a élevé, ſanctifié des Temples, & qu'elle y a établi des exercices pieux ? Mais elle-même, d'où venoit-elle ? par qui a-t-elle commencé ? comment s'eſt-elle introduite & maintenue dans le monde ? Il faut, ou qu'elle ait commencé d'être avec la terre & les élémens, ou qu'un Miniſtre extraordinaire l'ait apportée du Ciel : dans l'un ou l'autre cas, elle eſt l'ouvrage de Dieu, & mérite que tous les eſprits ſe ſoumettent aux vérités qu'elle propoſe.

Pouſſons encore plus loin cette induction, ſans ſortir des bornes où l'intelligence du plus grand nombre des hommes ſe trouve renfermée. Une Croix élevée dans les places publiques qui ſont l'ornement des Villes, ou plantée dans les routes qui traverſent les campagnes, en rappellant l'homme du peuple à un ſentiment de piété, devient pour lui une démonſtration complette de la Religion, s'il veut y réfléchir. Pourquoi, doit-il dire, cette Croix, ſymbole reſpectable aux yeux des Chrétiens, ſe trouve-t-elle en ce lieu ? Quelle eſt l'origine du ſentiment de piété qu'elle

inſpire, & de la vénération avec laquelle on en approche ? C'eſt qu'elle retrace le Myſtère d'un Dieu mort pour les péchés des hommes, & ſorti vivant du tombeau après avoir rendu les derniers ſoupirs ſur une Croix. Que de vérités renfermées dans ce ſigne muet ! Le dogme du péché originel y eſt clairement énoncé ; car quelle néceſſité qu'un Dieu mourût pour racheter les hommes, ſi la nature humaine n'avoit pas été viciée & dégradée par quelque grand crime ? La misère profonde & l'impuiſſance de faire le bien, ſans le ſecours tout-puiſſant de Dieu, état funeſte où l'homme étoit tombé par le péché, ne s'y montrent pas d'une manière moins ſenſible ; car qu'étoit-il beſoin que ce fût un Dieu qui ſe chargeât de la réparation, ſi le coupable pouvoit ſatisfaire par lui-même à la Majeſté offenſée ? Le Myſtère de l'Incarnation & la Divinité de J. C. s'y trouvent écrits en caractères frappans ; cela n'a pas beſoin d'être prouvé, puiſque c'eſt la ſignification directe du Symbole qu'on a ſous les yeux. Mais ces vérités ſublimes & qui s'élevent ſi fort au-deſſus de la raiſon, comment & ſur quelle garantie ont-elles

été reçues des hommes ? Pour qu'on les adoptât, pour qu'on les crût, n'a-t-il pas fallu qu'on les appuyât ſur des miracles ſi manifeſtes, ſi nombreux, ſi évidemment ſcellés au coin de la puiſſance divine, qu'on n'a pu ni les attribuer aux agens naturels, ni ſe défendre de l'impreſſion qu'ils faiſoient ſur les eſprits ? Cependant elles ſont adoptées, elles ſont crues dans tout l'Univers, ces vérités inacceſſibles à la raiſon humaine; les Nations les plus éclairées les ont reçues, les hommes du plus grand génie & les plus ſavans ont plié ſous ce joug, & leur empire ſubſiſte encore d'un bout de la terre à l'autre. Elles ont donc été revêtues de tout l'éclat dont elles avoient beſoin pour être admiſes. Sans cela, il faudroit dire que la Religion s'eſt établie ſans preuves & ſans miracles, ce qui ſeroit ſans doute le miracle le plus incroyable, parce qu'il faudroit ſuppoſer que tout le genre humain, fût tombé tout à la fois, d'un bout de la terre à l'autre, dans la démence & l'abſurdité. C'eſt ainſi que la rencontre d'une Croix fait d'un payſan groſſier, d'une femme du peuple, un Théologien conſéquent.

Mais il y a plus encore ; un Miniſtre

la Religion ſe préſente aux yeux d'un
èle de la claſſe de ceux qui n'ont pu
nſtruire par leurs propres recherches ;
Miniſtre porte les derniers ſecours de
Egliſe à un malade ; un autre conduit la
épouille mortelle d'un Chrétien au lieu
e ſa ſépulture : que doit penſer alors
homme du peuple qui s'arrête pour don-
er à cette occaſion des marques de ſa
iété ? Quelles inſtructions ce Prêtre ne
ui donne-t-il pas, tant par la forme &
a couleur des ornemens dont il eſt revê-
u, que par les ſymboles qui l'accom-
pagnent & les fonctions ſacrées qu'il
exerce ? Le dogme de l'Euchariſtie, qui
tient à toutes les autres vérités de la foi,
s'offre d'abord à ſon eſprit, & par une
liaiſon néceſſaire, lui rappelle tous ceux
dont il eſt la conſéquence ou le prin-
cipe, la dignité du Chrétien conſacré à
Dieu par le Baptême, l'eſpérance du
bonheur éternel qui eſt une ſuite de cette
conſécration, l'immortalité de l'ame,
la réſurrection des corps, la communi-
cation de prières & des ſecours ſpiri-
tuels, qui règne entre les diverſes por-
tions de l'Egliſe. Une foule d'autres
vérités qui dérivent de celles-là, vien-
nent ſucceſſivement l'occuper ; & s'il

s'arrête aux réflexions qu'elles font naître, il parcourra la Religion toute entière, en ſuivant le fil qui conduit d'une vérité à l'autre.

Obſervons avant de finir, que ſi le ſpectacle extérieur de la Religion porte à l'eſprit du peuple tant d'inſtructions & de lumières, il ne produiroit pas un effet moins ſalutaire ſur la raiſon des hommes éclairés, s'ils s'y rendoient attentifs. On ne peut faire un pas dans le Chriſtianiſme, ſans que de la multitude des objets ſacrés & vénérables qui ſont répandus de toutes parts, il ne jailliſſe de nouvelles ſources de lumière; de ſorte que, quand nos incrédules nous demandent des preuves, & nous preſſent par des raiſonnemens qu'ils croient démonſtratifs contre nous, il nous ſuffit de leur répondre: Ouvrez les yeux, promenez vos regards autour de vous, & voyez-les briller dans tout ce qui vous environne, ces preuves que nous ne vous refuſâmes jamais. Tout ne vous annonce-t-il pas l'exiſtence actuelle d'une Egliſe & d'un Culte chrétien? Or le fait de cette exiſtence actuelle, eſt la plus irrécuſable de toutes les preuves, puiſqu'elle ſuppoſe & ranime conſtamment

pour vous, comme pour nous, tous les faits qui ont concouru à l'établiſſement, aux progrès & à la perpétuité de la Religion depuis ſes fondateurs juſqu'à nous. Ainſi le Chriſtianiſme exiſtant reproduit toute la durée des ſiècles, qui en atteſtent la divinité, le conſentement de toutes les Nations qui l'ont embraſſée, & le ſuffrage de tous les Empires qui le profeſſent. Si les incrédules y faiſoient réflexion, ils ſe ſentiroient accablés de ce poids immenſe, & rougiroient des doutes frivoles qu'ils oſent élever. Ce n'eſt donc pas un paradoxe de dire que des moindres pratiques du Culte extérieur, on peut déduire les démonſtrations les plus fortes en faveur de la Religion, comme on peut deſcendre des premières vérités aux préceptes de l'Egliſe ſur le jeûne, l'abſtinence, &c. par une chaîne de propoſitions qui ſuivent néceſſairement l'une de l'autre.

XVI. L'union de l'Egliſe & de l'Etat.

Il reſte à conſidérer un dernier objet trop important & trop honorable au Chriſtianiſme, pour que ſon Hiſtorien le paſſe ſous ſilence; c'eſt l'adoption de l'Egliſe par l'Etat, qui lui ouvre ſon ſein, après l'avoir long-tems repouſſée,

& l'heureuſe aſſociation des deux Puiſſances, qui, ſans perdre leur caractère diſtinctif, & ſans confondre leurs droits, s'uniſſent par une convention ſacrée, pour ſe prêter un mutuel appui.

L'Egliſe perſécutée pendant trois ſiècles par tous les moyens que la haine, la politique & la ſuperſtition avoient pu mettre en uſage pour ſapper ſes fondemens, n'avoit pas ceſſé de faire chaque jour de nouveaux progrès, tandis que tout concouroit à l'anéantir. Au bout de ces trois ſiècles, tems d'épreuves & de gloire, elle rempliſſoit tout l'Empire, & s'étoit même accrue par la conquête de pluſieurs Peuples barbares à qui les armes & la langue des Romains étoient inconnues. Des Philoſophes célèbres par leur ſcience & leurs talens, qui étoient entrés dans ſon ſein, avoient préſenté aux Empereurs des apologies pleines de force & de lumières en faveur des Chrétiens; mais elles eurent peu d'effet, quoique très-belles & très-convaincantes. La Providence le permettoit ainſi, & cette longue réſiſtance des maitres de la terre, entroit dans ſes vues, afin que l'établiſſement & les progrès de la Religion fuſſent une preuve inconteſtable de ſa divinité.

divinité. C'eſt pourquoi elle attendit que la foi eût pénétré dans les climats les plus reculés, malgré l'oppoſition de toutes les Puiſſances, pour la tirer de l'état de gêne & d'oppreſſion où elle étoit; & la Sageſſe divine voulut que ſon œuvre fût affermie, conſommée, par la formation de la ſociété chrétienne, quoique le glaive eût été conſtamment ſur la tête de ceux qui la compoſoient, avant d'appeller les Maîtres du monde à la connoiſſance de l'Evangile.

Mais lorſque la Religion Chrétienne, uniquement ſoutenue par la protection du ciel, eut rempli toute la terre, elle commença d'être enviſagée par les Souverains, ſous un point de vue plus juſte, qu'elle ne l'avoit été juſques-là. Ils voyoient les enfans de l'Egliſe répandus dans les Villes & dans les Campagnes, compoſant les armées, occupant les Tribunaux, rempliſſant les poſtes ſubordonnés à l'autorité ſouveraine, exerçant la puiſſance des Empereurs dans les différens emplois qui leur étoient confiés, & formant le corps même de la République. Alors ils ſentirent que ce n'étoit plus le tems de contraindre & de perſécuter, que l'Egliſe avoit une exiſtence

trop étendue & trop floriſſante pour céder aux coups de la force, & que l'intérêt même de l'Etat exigeoit ſa réconciliation avec elle. Les vues d'une ſaine politique puiſée dans la connoiſſance des hommes, & dans la conſidération des circonſtances où ſe trouvoit l'Empire Romain, convainquirent Conſtantin des avantages qui réſulteroient de cette union.

Pour connoître les vrais principes qui ſervirent de baſe au contrat, par lequel la ſociété civile & la ſociété religieuſe s'unirent, ſans ceſſer d'avoir des objets différens & des loix ſéparées, il faut remonter à l'origine de ces deux ſociétés, & déterminer leur nature. L'union des hommes dans un même corps, en ſe dépouillant de la liberté naturelle, a eu pour fondement le beſoin de ſe procurer une protection réciproque, une force plus grande, & les douceurs d'un commerce mutuel; leur but a été la poſſeſſion paiſible de leurs perſonnes, de leurs droits & de leurs biens. Le fondement de la ſociété religieuſe n'a pu être que la néceſſité de s'unir dans un même culte extérieur, pour s'acquitter envers l'Etre ſuprême des devoirs de la

Religion, ſous une même forme de rits ſacrés & de cérémonies ſenſibles ; ſon objet & ſa fin ne ſont donc au vrai, que la jouiſſance des biens ſpirituels ſur la terre, & le bonheur éternel de l'ame dans une meilleure vie, promiſe aux efforts de la vertu.

De ces notions priſes dans la nature des choſes, il ſuit que l'Egliſe & l'Etat ſont eſſentiellement indépendans l'un de l'autre. Cette vérité fondée ſur la diſtinction & les propriétés des deux puiſſances, ſe trouve encore conſtatée par les faits. Car d'un côté l'Egliſe avoit une conſiſtance aſſurée, des loix, une police, un gouvernement, dans le tems même qu'elle étoit en butte à tous les traits de l'autorité ſéculiere ; & d'un autre côté, les droits de la Souveraineté civile ont toujours été reſpectés dans la main des Empereurs idolâtres & des Princes hérétiques, par l'Egliſe ſouffrante & tyranniſée. La foi, la morale, la diſcipline intérieure, voilà le diſtrict de l'Egliſe ; elle n'a d'elle-même ni pouvoir coercitif au-dehors, ni juriſdiction territoriale. La proſpérité temporelle, l'obſervation des Loix, la conſervation & le ſoutien du Corps politi-

que, voilà le diſtrict de l'Etat ; il n'a de ſa nature ni influence ſur les opinions, ni empire ſur les conſciences.

L'Egliſe par ſa conſtitution & ſes loix fondamentales, eſt néceſſairement intolérante, parce qu'elle s'anéantiroit inévitablement, ſi elle ſouffroit dans ſon ſein, diverſité, mêlange, ou altération des dogmes primitifs de la foi & des principes fondamentaux de la morale. Mais ce n'eſt que par la proſcription des ſentimens pervers, & le retranchement des membres corrompus, qu'elle exerce ſon intolérance. Elle ne peut rien au-delà, parce qu'elle n'a comme ſociété purement religieuſe, ni force coactive, ni droit ſur les perſonnes. L'Etat, ou ce qui revient au même, le tout réſultant des différentes parties qui compoſent le corps politique, n'eſt pas moins intolérant, mais il l'eſt à ſa manière ; premièrement pour la conſervation de la Religion nationale, qui depuis l'alliance contractée avec l'Egliſe, eſt devenue loi de l'Etat ; ſecondement pour le maintien de l'ordre public, que la diverſité des opinions & des cultes peut jetter dans le trouble & la confuſion, par les haines de parti qu'elle ne man-

que jamais d'allumer, & le fanatiſme qui vient toujours à ſon appui. Mais comme le Chef de l'Etat n'eſt guidé que par la vue du plus grand bien de la ſociété qu'il gouverne, & par l'obligation de la conſerver paiſible & floriſſante, c'eſt à lui ſeul qu'il appartient de juger quels ſont les cas où il doit tolérer ou proſcrire.

On voit préſentement quels ſont les avantages réciproques que l'Egliſe & l'Etat recueillent de leur alliance, & les devoirs reſpectifs que cette aſſociation leur impoſe. L'Egliſe étant ſans force au-dehors, obtient de ſon union avec l'Etat une protection qui donne aux loix de ſa diſcipline un effet civil, à ſon miniſtère de l'honneur & de la conſidération, à ſon culte une pompe extérieure, & à ſon gouvernement un nerf que lui ajoute la conceſſion d'une autorité réprimante & coercitive. L'Etat, qui ne peut ſe faire obéir que par la crainte des peines & l'appareil des Jugemens; obtient de ſa confédération avec l'Egliſe, que ſon pouvoir ſera reſpecté comme émané du Ciel, que ſes ordonnances ſeront ſuivies par un principe de conſcience, que la vertu plus active &

plus sûre que l'honneur, portera les Sujets à tout sacrifier pour sa prospérité, & que les Loix uniquement soutenues par une sanction temporelle, dont les effets ne peuvent s'étendre au-delà du terme de la vie, seront fortifiées d'une autre sanction plus redoutable, je veux dire, les peines éternelles & le malheur des ames, que ne peuvent éluder, ni l'heureuse audace, qui met quelquefois de son côté la fortune & les apparences de la justice, ni l'intrépidité farouche, qui brave les tourmens & la mort.

Des obligations respectives des deux Puissances, découlent les avantages que leur procure la confédération. L'Eglise par ses instructions, & plus efficacement encore par ses exemples, doit faire aimer l'Etat & ses loix, intéresser tous les Sujets à sa prospérité, faire connoître le bonheur de la paix & le mérite de la subordination, & montrer l'image de la Divinité, dans la personne de ceux en qui réside la plénitude de la puissance. L'Etat doit protéger la société religieuse, la maintenir dans la jouissance de ses droits naturels & des priviléges qui lui ont été accordés, & procurer l'exécution de ses loix contre les

rétiques & les rebellés. Que les paſ-
urs ſe renferment dans les fonctions
crées de leur Miniſtère, uniquement
cupés à préſerver la foi du poiſon
e la nouveauté, à écarter du troupeau
s loups raviſſans, & à maintenir le
erf de la diſcipline par des réglemens
ges; mais que de ſon côté, le Magiſ-
at politique ſe contente du titre & des
evoirs de protecteur, ne portant point
a main à l'encenſoir, ne s'attribuant
oint le droit de prononcer ſur le dog-
ne, de régler l'ordre du culte, & de
reſcrire les maximes qui doivent con-
luire les Miniſtres dans la diſtribution
les biens ſpirituels; qu'il maintienne
es loix de la diſcipline extérieure qui
ont admiſes & conſacrées par celles de
'Etat, qu'il en réprime les infracteurs,
qu'il les puniſſe même, s'il le faut,
our empêcher le mal de croître & de
'étendre par le nombre des coupables;
qu'il faſſe jouir les fidèles de tous les
avantages & de tous les droits, qui ſont
attachés à la Catholicité, lorſque la pré-
vention, l'ignorance, ou le faux zèle
entreprendront de les en priver arbitrai-
rement; il fera ce qu'il doit, ce qu'il
ne peut pas négliger de faire, ſans

manquer à la patrie, & à l'Egliſe même. Alors tout ſera dans l'ordre, les deux ſociétés ſe prêteront un mutuel ſecours, & contribueront à la ſplendeur l'une de l'autre; mais ſitôt que ces bornes ſacrées ſeront déplacées par l'une des deux puiſſances, il n'y aura plus que troubles, ſoupçons, rivalités, & ce qui devoit faire le bonheur du monde, deviendra la ſource d'une infinité de maux. Trop d'exemples funeſtes, dont l'Hiſtoire a conſervé le ſouvenir, ont vérifié ces remarques. Plaiſe au Ciel que de pareils événemens ne ſe renouvellent jamais!

Que de maux n'ont pas cauſé à l'une & l'autre ſociété, les guerres d'ambition qui s'élevèrent entre le Sceptre & la Tiare, au milieu du XIe. ſiècle, ſous le Pontificat de l'impérieux Grégoire VII? Quelles ſecouſſes n'ont-elles pas données à l'Europe entière, & combien n'a-t-il pas fallu de tems, pour revenir aux anciennes maximes, au véritable eſprit de l'Évangile, dont on s'étoit écarté de part & d'autre? Tant que ces malheureuſes diviſions ont duré, (& perſonne n'ignore que malgré le progrès des lumières, & les utiles leçons de l'expérience, leurs fu-

neſtes effets ſe ſont preſque étendus juſqu'à nos jours) quelle confuſion dans les idées! quelle agitation dans les eſprits! quel renverſement des vrais principes! quels ſcandales pour les Nations Chrétiennes! quelles occaſions de chûte pour les foibles! quel ſujet de triomphe pour les ennemis de l'Égliſe! & quelles attaques ceux-ci ne lui ont-ils pas livrées, en ſe prévalant des entrepriſes, qu'on ne doit attribuer qu'à l'ambition mal conſeillée de quelques-uns de ſes Chefs, & aux ſuggeſtions des flatteurs, dont leur cour étoit compoſée! Mais heureuſement, des tems plus ſerains ont ſuccédé à ces époques déſaſtreuſes. Un jour plus pur fut levé ſur l'Europe & ſur tout le monde chrétien. Il a diſſipé les nuages. La raiſon & la vérité ſont rentrées dans leurs droits ſi long-tems méconnus. Et de tous les déſaſtres dont nos peres furent témoins, il ne nous reſte plus qu'un Souverain, triſte, il eſt vrai, mais très-utile pour notre inſtruction. Ne l'oublions jamais, afin de mieux ſentir combien il eſt intéreſſant pour l'Égliſe & pour l'État de ne pas retomber dans les mêmes écarts, qui ſeroient infail-

liblement ſuivis des mêmes déſordres. Si quelques Écrivains mal intentionnés, ſe plaiſent à rappeller des fautes, qui font encore gémir les hommes ſages, & que ne diſſimulent pas les défenſeurs de l'Egliſe, quel avantage en peuvent-ils tirer contre elle & ſes Miniſtres? Ne ſavent-ils pas que la Religion n'a été que le prétexte ou le voile de ceux qui ont abuſé du pouvoir ſacré qu'elle avoit dépoſé dans leurs mains, pour la ſeule édification, & non pour la deſtruction? Ils parlent donc contre leur conſcience & leur propre conviction. D'après cela, quel cas doit-on faire des vaines déclamations dont ils rempliſſent leurs ouvrages?

Tel eſt le plan général d'Hiſtoire Eccléſiaſtique dont je me ſuis formé l'idée, & que j'ai tâché de remplir. Il eſt tems de faire connoître plus particulièrement la manière dont je me ſuis attaché à l'exécuter dans cet ouvrage, la méthode que je m'y ſuis preſcrite, ſa deſtination & ſon uſage.

PLAN PARTICULIER DE CET OUVRAGE.

MÉTHODE qu'on y a ſuivie; ſa deſtination & ſon uſage.

L'HISTOIRE de l'Egliſe renferme un grand nombre d'objets qui, quoique liés enſemble par des rapports étroits, ne peuvent être rapprochés dans un même tiſſu de narration, ſans qu'il en réſulte une confuſion preſque inévitable. Pour donner au récit la chaleur & la rapidité qui en augmentent l'intérêt, on eſt ſans ceſſe obligé de renverſer l'ordre des choſes, de ſerrer ce qui demanderoit d'être plus étendu, de réunir des matières faites pour être conſidérées ſéparément, & de ſacrifier la méthode & la clarté, à l'art plus ingénieux qu'utile des tranſitions & des analogies. A meſure que la carrière s'étend ſous les pas du Lecteur, par les progrès de l'Evangile & l'ag-

grandiſſement de la ſphère où l'aſtre de la foi déploie ſes rayons, il faut le ramener continuellement d'un climat à l'autre, pour le faire paſſer encore par les routes qu'il vient de parcourir. On quitte l'expoſition d'un événement dont il faudroit développer les cauſes & ſuivre les effets, pour décrire la célébration d'un Concile, ou faire l'extrait d'un Ecrivain. On ſe tranſporte tour-à-tour des Gaules en Afrique, de Rome à Conſtantinople. On interrompt & on reprend ſans ceſſe les mêmes affaires, & par ces courſes & ces retours fréquens, on briſe & on renoue mille fois le fil des événemens, & l'on jette dans les matières qu'on parcourt, un embarras dont l'attention la plus ſoutenue a bien de la peine à ſe démêler.

Quelle que ſoit l'utilité des Hiſtoires générales, néceſſaires ſans doute à ceux qui aiment à ſuivre la mémoire du paſſé, juſques dans ſes moindres traces, & qui ne veulent rien perdre des précieux détails que les anciens monumens ont conſervés, on ſait quels ſont les avantages des hiſtoires rédigées, où les faits principaux, les événemens qui font époque, ſont les ſeuls qu'on s'attache à dé-

velopper. En effet, cette méthode a le mérite de ranger les matières ſous les idées générales auxquelles elles ſe rapportent, d'écarter tout ce qui eſt étranger au ſujet, & qui ne peut ſervir à le mettre dans un plus grand jour, de ſéparer les objets qui ne doivent pas être confondus, de les traiter avec la juſte étendue qui leur convient, & d'y répandre une clarté qui en rend la diſcuſſion plus facile à l'Hiſtorien, & plus commode au Lecteur.

Cette méthode eſt encore plus appropriée à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique qu'à toute autre, tant à cauſe de la vaſte étendue de l'horiſon qu'elle embraſſe, que par rapport à la nature des objets ſi nombreux & ſi variés qui entrent dans ſa compoſition. Dans l'hiſtoire d'un Empire, d'un peuple fameux, d'un homme illuſtre, les faits s'arrangent comme d'eux-mêmes, à meſure que le tems déploie ſon cours; guerres, batailles, conquêtes, traités de paix & de commerce, projets médités, expéditions hardies, diviſions inteſtines, changement dans l'ordre politique & civil, tout cela ſe ſuccéde & s'engendre pour ainſi dire, tour-à-tour. Point d'écarts, peu d'épiſo-

des, encore moins de digreſſions. Il ne s'agit que de ſe laiſſer entraîner à la rapidité des événemens, & de les peindre ſuivant qu'ils ſe préſentent. Une narration vive & continue ſuffit aux beſoins de l'Hiſtorien; & ſi le ſtyle eſt pur, naturel & brillant, le Lecteur ſe livre au charme qui le promene d'objets en objets, & qui repand mille fleurs ſur ſa route.

Mais dans une Hiſtoire de l'Egliſe, le tiſſu des événemens eſt compoſé d'un ſi grand nombre de fils épars, qu'il eſt comme impoſſible de les raſſembler ſans les brouiller. Il y a des faits généraux qui concernent toute la ſociété Chrétienne, & des faits particuliers qui intéreſſent certains pays ou certaines claſſes d'hommes; il y a des digreſſions continuelles, occaſionnées par les diſparates qui ſont inévitables, quand on a une foule de matières toutes diſtinguées, quoique analogues, à parcourir; il y a l'hiſtoire du dogme & celle de la morale; l'hiſtoire des Conciles & celle des Ecrivains; l'hiſtoire des inſtitutions publiques, & celle des perſonnages célèbres par la ſcience ou par la vertu. Si on ne s'expoſoit pas à devenir obſcur &

confus, en rapprochant tant de choſes dans un même tableau, ne riſqueroit-on pas au moins de ſe rendre inutile à la plupart des Lecteurs ?

Suppoſons un Artiſte qui auroit à peindre une campagne de pluſieurs lieues d'étendue, où la nature ſe ſeroit plû à répandre la plus grande variété, des plaines enrichies d'abondantes moiſſons, des prairies couvertes de bétail, des ruiſſeaux bordés de fleurs & de peupliers, des coteaux chargés de vignes fertiles, & couronnés par d'arides rochers, & qui voudroit placer tout cela ſur la même toile, ſans oublier une maſure, ni un buiſſon ; ne lui diroit-on pas au nom de ceux dont la vue trop foible ou trop bornée ſe perdroit dans un ſi vaſte horiſon, ſéparez les beautés qui s'offrent à vos regards dans cette riche enceinte, formez-en des ſujets diſtingués, par les grouppes qui ſemblent ſe chercher & s'unir, pour ſe prêter une grace mutuelle, & vous aurez autant de payſages rians & gracieux, où votre pinceau pourra déployer les charmes d'une touche brillante & légère.

Il me ſemble entendre les préceptes que la raiſon & le goût adreſſent à celui

qui ſe propoſe de raconter avec fidélité, tout ce qui s'eſt paſſé dans la Religion depuis ſa naiſſance juſqu'à nos jours. N'amoncelez pas trop d'objets dans un eſpace borné, détaillez pour ne pas confondre, & tracez autant de deſſeins, que vous avez de parties différentes à mettre ſous les yeux du ſpectateur.

On me prêteroit des vues contre leſquelles je proteſte hautement, ſi l'on inféroit de ces réflexions, que je veux déprimer l'excellente Hiſtoire du pieux & ſavant Abbé Fleury. Loin de moi, & de tout homme judicieux, une idée qui me feroit rougir, quand je ſerois ſûr qu'elle trouveroit des approbateurs, dans un tems où l'on s'efforce d'ébranler, par des Critiques audacieuſes & injuſtes, les réputations les mieux établies en Littérature. Je me plaindrois plutôt que cet ouvrage immortel ſoit aujourd'hui ſi peu lu, ſi peu étudié. L'hiſtoire de l'Egliſe n'a jamais été traitée avec plus de ſageſſe & de dignité. J'oſe même prédire qu'elle ne le ſera jamais, malgré la bonne opinion que notre ſiècle ſe forme de ſes propres lumières. Les autres Nations, l'antiquité même n'ont rien à nous oppoſer, qui puiſſe être

comparé à ce grand & magnifique tableau. L'ordonnance en eſt vaſte & majeſtueuſe, la touche forte & ſévére, le ſtyle grave & noble, comme le ſujet l'exige. Riche, abondant, plein de choſes, l'Abbé Fleury eſt toujours maître de ſa matière, & ſon jugement exquis règle toujours ſon choix dans ce qu'il doit dire, & ce qu'il doit rejetter. Dans la multitude infinie des objets qu'il embraſſe, chacun d'eux eſt mis à la place qui lui convient, & le ton qu'il prend eſt toujours celui qu'il faut prendre. On revient encore avec profit à ſon livre, après avoir conſulté les originaux, & l'on y trouve encore des choſes neuves, en ſortant d'étudier les anciens, qui ont été ſes guides. Quand on a parcouru avec lui une partie ſi conſidérable de l'immenſe carrière qu'il s'étoit ouverte, on eſt affligé de ne pouvoir le ſuivre plus loin, tant ſa manière eſt inſtructive & attachante. On regrette que la mort l'ait forcé de laiſſer à d'autres une portion de la tâche que lui ſeul peut-être étoit capable de remplir. Ainſi, loin de refuſer à cet illuſtre Ecrivain la juſtice que l'Europe entière lui rend, je ne puis trop recommander l'uſage de ſon hiſ-

toire ; & à ceux qui ne peuvent ſe la procurer, ou qui n'ont pas le tems d'en entreprendre la lecture, je ne ceſſerai de leur dire qu'ils ne peuvent ſe diſpenſer de joindre à mon Ouvrage, le Volume de ſes admirables Diſcours, qui ſont autant de chefs-d'œuvres.

Je n'ai donc choiſi l'ordre analytique auquel j'ai ramené l'hiſtoire de chaque ſiècle, conſidéré ſeparément, que pour ſuivre d'un pas plus égal la marche du tems, & celle de l'eſprit humain dans ſes divers rapports avec la Religion Chrétienne. Les matières du même genre ſont réunies ſous des titres diſtingués qui les indiquent ; faits purement hiſtoriques ; naiſſance, progrès, extinction des ſchiſmes & des héréſies ; diſputes ſur le dogme & ſur la morale ; Ecrivains célèbres ; Conciles généraux & particuliers, leur déciſions & leurs réglemens ; détails de mœurs & de diſcipline ; réſultats de ces différens objets ; tout cela ſe préſente dans l'ordre le plus clair, & dans la proportion la plus exacte, qu'il ſoit poſſible de garder, au milieu d'une ſi grande diverſité, & l'enſemble qui s'en forme, produit un tableau où tout eſt à ſa place, & facile à ſaiſir.

Dans les premiers siècles où tout est précieux, j'ai voulu tout recueillir. Dans les suivans où les affaires de l'Eglise prennent un cours plus étendu, j'ai choisi ce qu'il y a de plus intéressant; je me suis attaché aux grandes masses, aux événemens remarquables qui font époque dans les annales de la Religion, qui servent à caractériser le génie & les mœurs des tems où ils se sont passés. Comme une Histoire du Christianisme ne doit point être proprement un recueil de vies des Saints, ni une bibliothéque des Peres, je ne me suis arrêté aux actes des Martyrs, aux détails de l'agiographie, & à l'analyse des Ecrivains ecclésiastiques, qu'autant que cela m'a paru nécessaire, pour compléter l'idée que j'ai voulu donner de chaque siècle. Lorsqu'un saint personnage a influé par son caractère, ses talens & sa conduite sur les grandes affaires de son tems, comme un Athanase, un Chrysostôme; lorsqu'un Ecrivain, un Auteur célèbre, est entré dans les disputes importantes qui se sont élevées de son vivant, qu'il a beaucoup contribué, par des ouvrages profonds & lumineux, à la réfutation de l'erreur & au triomphe de la vérité,

comme un Auguſtin, un Bernard, je me ſuis cru obligé de le faire connoître d'une manière plus particulière. J'en ai uſé de la ſorte pour établir un rapport entre cet ouvrage & quelques autres avec leſquels j'ai eu intention de le lier ; & c'eſt une idée ſur laquelle je vais m'expliquer plus clairement.

Dom calmet nous a donné une très-bonne Hiſtoire de l'Ancien & du Nouveau Teſtament & des Juifs, pour ſervir d'introduction à l'ouvrage du ſavant Abbé Fleury. Je ſuppoſe cette Hiſtoire comme une tâche deja remplie, & une lecture qui a précédé celle de la mienne, & je commence preſque où elle finit, ne rappellant que les faits abſolument néceſſaires, pour former l'enſemble de mon plan. Quant aux autres, j'ai jugé qu'il étoit ſuperflu de les remanier, la connoiſſance en ayant dû être puiſée dans l'ouvrage du laborieux Bénédictin, avant d'entreprendre la lecture de celui que je préſente au public. C'eſt pour cela que je ne parle des dernières guerres des Juifs contre les Romains, du ſiège de Jéruſalem & de la deſtruction du Temple par Tite, ſous l'Empire de Veſpaſien, qu'autant qu'il m'a paru né-

ceſſaire pour ne pas rompre la chaîne des événemens, & ne pas laiſſer entre eux un vuide, qu'on m'auroit juſtement reproché.

Les actes authentiques des Martyrs, recueillis par Dom Thierry Ruinart, ayant été parfaitement traduits en notre langue par M. Drouet de Maupertuis, c'eſt encore un livre que je ſuppoſe connu de mes Lecteurs, ou que je leur conſeille d'acquérir, pour ſervir de ſupplément au mien, où je n'ai pas voulu le répéter. Par cette raiſon, j'ai cru ne devoir pas donner à ce qui regarde les Martyrs, plus d'étendue que cet objet n'en doit occuper dans un ouvrage élémentaire, pour être dans une juſte proportion avec les autres parties.

Enfin M. Tricalet, pieux & ſavant Eccléſiaſtique de nos jours, a fait une Bibliothéque portative des Peres, ouvrage très-bien exécuté, où la bonne critique & l'eſprit d'analyſe ont raſſemblé tout ce qu'il y a de plus utile & de plus curieux dans une immenſe quantité de Volumes. J'y renvoie ceux qui deſirent des extraits étendus & circonſtanciés, qui m'auroient conduit au-delà des bornes que je me ſuis preſcrites.

Mon but, dans la liaiſon que j'ai eu deſſein de mettre entre les Ouvrages que je viens de nommer, & le mien, tient à la deſtination de celui-ci. J'ai voulu préſenter aux Chrétiens de tous les états un tableau des différens ſiècles de l'Egliſe, qui ne fut ni trop vaſte, ni trop rétréci, une lecture qui n'effrayât point par ſon étendue, & qui, ſans avoir ni la ſéchereſſe des ſimples abrégés, ni la prolixité des hiſtoires volumineuſes, renfermât dans un eſpace raiſonnable, tout ce qu'il y a d'important à ſavoir dans les révolutions du Chriſtianiſme. Mais je ne me ſuis point arrêté à cette première vue; & dans la penſée de rendre mon travail d'une plus grande utilité, & d'un uſage plus intéreſſant pour la Religion qui en eſt le principal objet, j'ai fait tous mes efforts pour l'exécuter de manière qu'il puiſſe ſervir à l'inſtruction des jeunes Eccléſiaſtiques, & entrer dans le cours d'étude par lequel on les prépare aux Ordres ſacrés & à l'exercice du ſaint Miniſtere: c'eſt même là ſa principale deſtination.

Si les funeſtes progrès de l'irréligion dans ce Royaume depuis environ un demi-ſiècle, ſont affligeans pour l'Egliſe,

c'eſt encore un plus grand ſujet de douleur pour elle, que pluſieurs Eccléſiaſtiques employés dans les Paroiſſes, faute d'avoir étudié la Religion dans ſes vrais principes, ne ſoient pas en état de ſoutenir les intérêts de la foi, & de repouſſer les attaques des impies. N'eſt-ce pas en effet un ſcandale pour les foibles, & une choſe honteuſe pour le Sacerdoce, que des laïcs de tout âge & de toute profeſſion, des Militaires, des hommes de Loi, des Gens de Lettres, & un plus grand nombre encore qui n'ont point de caractère dans la ſociété, ſoient toujours armés d'objections, de raiſonnemens, contre les dogmes & la morale de l'Egliſe, ou d'anecdotes critiques contre les grands perſonnages qu'elle révére, & que des perſonnes conſacrées par état au ſervice des Autels & à la défenſe du Sanctuaire, évitent le combat à la rencontre de ces ennemis de l'Evangile, ou ne l'acceptent que pour être vaincus? La crainte ou la foibleſſe de ceux qui ſont, par leur vocation & leurs emplois, deſtinés à venger la vérité, des outrages que lui font tant de mécréans, ne retombent-elles pas ſur la cauſe qui leur eſt confiée? ne ſont-elles

pas pour l'incrédulité le ſujet d'un triomphe dont elle ſe prévaut, & pour les indifférens qui forment une claſſe ſi nombreuſe dans le monde, un prétexte qui ſert d'excuſe à la coupable neutralité dont ils ſe font gloire ?

Qu'on ne diſe pas, que le plus grand nombre des jeunes Miniſtres qu'on forme aux vertus & aux ſciences eccléſiaſtiques dans les Séminaires, ſont deſtinés au ſervice de la campagne, où ils ne ſont point expoſés à trouver des impies dogmatiques & des incrédules à ſyſtêmes. Je ſais que ce n'eſt point l'homme champêtre & laborieux qui viendra, tout fier des argumens puiſés dans un Bayle, un Mandeville, un Lamétrie, un Boulanger, & tant d'autres qui les ont copiés, livrer l'aſſaut à la Religion dans laquelle il eſt né, & faire de ridicules efforts pour ébranler un édifice fondé ſur l'éternité même de Dieu. Mais combien de Campagnards aiſés, que le ſéjour des grandes Villes a mis à portée de fréquenter des incrédules, & de ſe repaître de leurs maximes ? Combien de Gentilshommes, vivant dans leurs Châteaux, & qui par une ſuite trop ordinaire des liaiſons dangereuſes formées ſoit à l'Académie

démie où ils ont fait leurs exercices ; ſoit dans les Corps militaires où ils ont ſervi, ſont imbus des ſyſtêmes irréligieux que nos Philoſophes modernes ſe ſont efforcés d'accréditer ? Les habitans de la Capitale où les incrédules ſe ſont multipliés ſi prodigieuſement, & ceux des principales Villes de Province où ce mal gagne tous les jours, ne ſont-ils pas dans l'habitude de paſſer tous les ans une ſaiſon à la campagne, où ils portent leurs principes & leurs mœurs ? Or tout cela ne met-il pas l'Eccléſiaſtique qui s'y trouve fixé par ſa vocation, dans l'occaſion fréquente de faire uſage de ſes connoiſſances, dans les matières relatives aux divers ſyſtêmes d'impiétés dont certains Ouvrages, trop vantés, & trop connus, ont fait une eſpèce de mode parmi nous ? Et les diſputes théologiques qui ſe ſont élevées de nos jours, ne fourniſſent-elles pas aux ennemis de l'Egliſe, des ſophiſmes dont ils tirent avantage avec d'autant plus d'aſſurance, que l'adverſaire contre lequel ils s'eſſaient eſt moins en état de repouſſer leurs traits ?

Il ſuit de toutes ces obſervations, qu'un des objets eſſentiels de l'éducation eccléſiaſtique, vû le génie & les opi-

nions de notre ſiècle, doit être l'étude approfondie de la Religion dans ſes preuves & ſes caractères divins. C'eſt principalement à quoi j'ai déſiré de contribuer en publiant cet ouvrage, & j'eſpère que s'il remplit parfaitement le plan d'après lequel je l'ai travaillé, il répondra du moins en partie à ſa deſtination.

Cette claſſe de Lecteurs eſt déjà ſi nombreuſe, & ceux qui la compoſent, forment une portion de Citoyens ſi précieuſe à l'Égliſe & à l'État, que l'eſpoir de lui devenir utile, ſuffiroit ſeul pour animer & ſoutenir le zèle d'un Écrivain dans la carrière la plus hériſſée d'épines, & la plus longue. Mais j'oſe penſer que d'autres, & en plus grand nombre encore, profiteront du travail & des recherches qui ont fait naître les *Siècles Chrétiens*. Tous les gens du monde qui ont peu de loiſir, toute la jeuneſſe de l'une & de l'autre ſexe qui ſent le beſoin de s'inſtruire, & qui ne peut faire uſage des ouvrages trop profonds, trop volumineux, uniquement deſtinés, ce ſemble, pour les ſavans de profeſſion, enfin toutes les perſonnes qui ſe ſont conſacrées à la retraite & à

la piété, toutes celles qui dans le monde même, mènent une vie ſolitaire & occupée de choſes ſérieuſes, & qui aiment à nourrir leur eſprit dans les momens libres qui leur reſtent, après qu'elles ont rempli leurs devoirs eſſentiels, trouveront ce qu'elles déſirent, & ce qui leur a peut-être manqué juſqu'à préſent, dans l'ouvrage qu'on leur préſente. Il leur falloit, ſur l'établiſſement & les progrès du Chriſtianiſme, depuis ſa naiſſance juſqu'à nos jours, un corps d'hiſtoire qui fût complet dans ſon genre, & qui tînt le juſte milieu entre les compoſitions prolixes & les abrégés trop décharnés. Réunir tout-à-la-fois les avantages de la diſcuſſion, ſans tomber dans l'appareil fatigant qui l'accompagne preſque toujours, & ceux de l'analyſe ſans en faire ſentir la ſéchereſſe & l'aridité, voilà ce qu'on s'eſt propoſé. Ce plan qui s'eſt préſenté à l'eſprit de l'Auteur avec l'idée d'une utilité générale, pourroit-il être mieux rempli que par un ouvrage où tout ce qui appartient à chaque objet, raſſemblé ſous un même aſpect, & développé dans une étendue convenable, procureroit aux Lecteurs,

plus capables de réflexion que de longues études, des connoiſſances toutes digérées, des réſultats tout préparés, ſans mêlange de choſes étrangères, ſans longueurs & ſans inutilités?

Cet ouvrage, où ceux qui aiment la vérité, ceux même en qui elle eſt combattue par des préjugés malheureux, pourront la trouver ſans effort & la méditer avec fruit, j'ai oſé l'entreprendre, par des vues qui m'aſſureront au moins la bienveillance, & peut-être le ſuffrage de tous les hommes ſages & vertueux, à qui le prix ineſtimable de la paix Chrétienne & de la ſoumiſſion aux oracles du Ciel, eſt connu.

Il ne s'agit préſentement que d'indiquer en peu de mots les conſéquences naturelles qui découlent de tout ce qu'on y a réuni, ſoit dans le récit hiſtorique, ſoit dans les obſervations plus ou moins développées qu'on s'eſt permiſes, ſur les faits importans, le Dogme, la Morale, les diſputes théologiques, la diſcipline univerſelle ou particulière, & le caractère des grands hommes de chaque ſiècle. Ces conſéquences, dont la vérité ſenſible & frappante ſe dé-

montre elle-même, ſont comme le but ultérieur, ou pour mieux dire, le réſumé de tout l'ouvrage, & en contiennent le réſultat.

On y verra donc, 1°. que la Religion Chrétienne, dans ſon établiſſement & ſes progrès, dans ſa continuité, ſa force & ſa ſtabilité, n'a pu être l'ouvrage que d'un Dieu, maître abſolu de la nature, & arbitre des événemens; parce qu'il a fallu, & une ſouveraine puiſſance pour l'établir dans le monde, & une ſouveraine ſageſſe pour l'y conſerver.

2°. Que les objets de la foi étant d'un ordre ſupérieur à la raiſon, c'eſt une penſée ridicule, une témérité, une entrepriſe criminelle ſur les droits ſacrés de Dieu, & pour mieux dire encore, une folie impardonnable, que d'en vouloir ſonder les profondeurs, & meſurer les proportions, par les idées foibles & bornées de cette raiſon, qui voit autour d'elle, dans l'ordre naturel où tout eſt de ſon reſſort, tant de choſes inexplicables, contre leſquelles toutes ſes lumières viennent ſe perdre & s'éclipſer.

3°. Que toutes les tentatives de l'ef-

prit humain, ſoit pour écarter les ténèbres dont les myſtères du Chriſtianiſme ſont environnés, ſoit pour en ſimplifier les notions propres & diſtinctives, ſoit enfin pour en concilier la nature & les propriétés avec les idées que la raiſon nous donne des objets renfermés dans la ſphère de ſes connoiſſances, ont toujours été malheureuſes; qu'on n'a fait par-là que ſubſtituer des myſtères nouveaux, ſans garantie & ſans autorité, à ceux dont on vouloit ſe débarraſſer, & qu'ainſi on a fourni, ſans y penſer, une nouvelle preuve de la divinité de notre Religion, en conſtatant de la manière la plus authentique & la plus certaine, que nos myſtères ſont tels qu'ils doivent être, ſublimes, impénétrables, au-deſſus de toutes nos lumières, comme la nature même de Dieu.

4°. Que les efforts des Théologiens pour concilier entre elles des vérités dont il ne nous eſt pas donné de voir l'accord & l'union, n'ont pas eu plus de ſuccès; que l'expérience de tous les ſiècles, étant la même à cet égard, elle doit nous convaincre qu'en tout ce qui a rapport aux vérités révélées, il ne reſte pas d'autre parti à prendre,

que de s'en tenir uniquement à l'énonciation claire & ſimple de l'objet qui nous eſt expoſé, ſous la garantie de la parole divine, & qu'il n'y a rien au monde de plus incompatible que les ſyſtêmes & la foi.

5°. Que plus on eſt éclairé, ſage, pénétrant, plus auſſi l'on eſt ferme, inébranlable dans la foi, plus on eſt circonſpect dans ſes diſcours ſur tout ce qui concerne la Religion & ſes myſtères, plus on s'interdit les recherches dont la curioſité de l'eſprit humain aime à ſe repaître, plus enfin on évite ſoigneuſement toute diſpute, & tout examen, même par voie d'éclairciſſement, ſur les queſtions dogmatiques, parce qu'on ſait mieux l'inutilité de ces diſcuſſions, & les égaremens funeſtes où elles peuvent conduire.

6°. Que la continuité, l'uniformité, la ſtabilité de l'enſeignement, tant par rapport aux vérités ſpéculatives, que par rapport aux règles fondamentales de la morale, ſont une des preuves les plus ſenſibles de l'aſſiſtance efficace & perſévérante de l'eſprit divin, qui anime l'Égliſe, & qui préſide à ſes deſtinées.

7°. Que l'exiſtence d'un tribunal toujours ſubſiſtant, auquel ſoient dévolues toutes les queſtions de doctrine qui s'élèvent dans le ſein du Chriſtianiſme, eſt de l'eſſence même de la Religion, qui, ſans cela, n'auroit rien de fixe dans ſes dogmes, rien de ſtable dans ſon enſeignement; & que ce tribunal eſt ſi néceſſaire, ſoit pour conſerver les vérités ſans altération, ſoit pour mettre un frein à l'inquiétude naturelle de l'eſprit humain, que la politique auroit dû l'ériger pour le repos des ſociétés, quand bien même la ſageſſe divine ne l'auroit pas établi pour la conſervation de la foi.

8°. Que la voie d'autorité, pour la déciſion de toutes les queſtions qui appartiennent à la foi, eſt la ſeule utile, la ſeule praticable, la ſeule indiquée par la raiſon, la ſeule conforme à la nature des eſprits & à celle de la foi même, qui ne peut avoir d'autre appui, ni d'autre rempart que l'autorité, puiſqu'elle n'a pas d'autre fondement, ni d'autre principe de ſa certitude.

9°. Que l'Égliſe, dépoſitaire & conſervatrice de la vérité, ne peut s'abſtenir de proſcrire les faux dogmes, & de

epouſſer loin d'elle tous ceux qui s'obſti-ient à les ſoutenir, après qu'ils ont été roſcrits; ce qui la rend eſſentiellement ntolérante, tant à l'égard des erreurs, ju'à l'égard de tous leurs partiſans opi-iâtres.

10°. Que néanmoins cette intolérance, lont les effets ne s'étendent pas au-delà les choſes ſpirituelles, ne doit pas être ne ſource de haines perſonnelles, ni n motif de perſécution; & que ſi les rinces, dont le pouvoir ne va point uſqu'à preſcrire aux hommes ce qu'ils oivent croire, s'arment quelquefois ontre les ſectaires, c'eſt qu'ils les con-idèrent alors comme ennemis de la ociété, dont ils troublent le repos par eur inquiétude, leur union, leurs attrou-emens, & par leur ardeur à faire des roſélytes.

11°. Que l'eſprit de ſecte eſt le fléau e plus redoutable des états, & une ource inépuiſable de ſéditions, de ra-ages & de crimes; qu'on ne peut trop n inſpirer d'horreur; & que le tableau les maux qu'il a cauſés dans tous les ems, eſt la plus utile leçon qu'on uiſſe donner aux peuples & aux ouverains, pour détourner les uns de

s'y livrer, & engager les autres à le réprimer, dès qu'ils en apperçoivent les premiers germes prêts à ſe développer.

12°. Que ſi les diſputes de Religion ont enfanté des révoltes, des guerres ſanglantes; ſi les Chrétiens armés les uns contre les autres, ſe ſont égorgés pour des dogmes & des opinions, les troubles ont toujours commencé par les ſectes nouvelles; qu'elles ont tiré le fer les premières contre les ſociétés dont elles s'étoient ſéparées; & qu'ordinairement ces guerres ont été entrepriſes, ou pourſuivies, par des ambitieux, par des hommes injuſtes & turbulens, qui, prenant au fond peu d'intérêt à la cauſe de la foi, couvroient leurs vues ſecrètes, ſous les apparences d'un faux zèle.

13°. Que la Religion, ſource de toutes les vertus, ennemie de tous les excès, condamne également, & le zèle perſécuteur, qui met la force & la violence à la place des ſeules voies convenables à la vérité, ſavoir, la perſuaſion, le raiſonnement, & ſur-tout la douceur, la charité; & l'indifférence, qui tolère tous les cultes, parce qu'elle n'en eſtime aucun, trop ſouvent

même, parce qu'elle voudroit les voir tous anéantis.

14°. Enfin, que les États ne seront jamais plus tranquilles, les Sociétés plus florissantes, les Souverains mieux obéis, les Loix plus respectées, les Citoyens plus équitables les uns envers les autres, que quand on verra la Religion protégée par l'autorité publique, son esprit agissant dans toute son énergie, ses maximes servant de règle à toutes les conditions, & les deux puissances renfermées dans leurs bornes légitimes, & tendantes au même but par les moyens qui leur sont propres, concourir à rendre les hommes justes, paisibles & religieux.

Une table chronologique de tous les siècles chrétiens, que j'ai renvoyée à la fin du dernier tome, présentera l'ordre des événemens, suivant les dates auxquelles ils appartiennent.

Une autre Table mettra sous les yeux du Lecteur, la suite des Conciles tant généraux que particuliers. Je l'ai tirée de l'*Art de vérifier les dates*, n'ayant pas cru pouvoir choisir de meilleur guide dans les routes obscures de la Chronologie. Je n'y

ai fait que des changemens légers & en petit dombre, lorſque j'ai penſé avoir des raiſons bien fondées pour ne pas adopter le ſentiment des ſavans & laborieux Auteurs à qui l'on doit cet important ouvrage. On trouvera cette Table à la ſuite de chaque ſiècle ; elle ſervira de ſupplément à la partie de l'hiſtoire où il eſt queſtion de la diſcipline, & où il n'auroit pas été poſſible de parler, ſans exception, de tous les Conciles, ſans ſortir du plan que je me ſuis preſcrit.

Une troiſième enfin, également placée à la fin de chaque ſiècle, indiquera ce qu'on connoît de certain ſur la ſucceſſion des grands ſiéges, & le ſyncroniſme des Souverains qui ont régné enſemble dans toutes les parties du monde Chrétien. J'ai encore ſuivi dans cette partie l'*Art de vérifier les dates*, me réſervant la liberté de m'en écarter en certains points, comme je l'ai fait quelquefois, lorſque je me ſuis cru ſuffiſamment autoriſé à préférer une opinion différente de celle que mes guides ont embraſſée.

Suivra la Table générale des matières, abſolument néceſſaire pour un ouvrage qui renferme des objets ſi abondans & ſi variés.

LES SIÈCLES CHRÉTIENS, OU HISTOIRE DU CHRISTIANISME,

ANS SON ÉTABLISSEMENT ET SES PROGRÈS;

Depuis J. C. juſqu'à nos jours.

PREMIER SIÈCLE.

ARTICLE PREMIER.

tat politique des Nations à la naiſſance du Chriſtianiſme.

I. SIÈCLE.

ROME, pauvre, ſobre & belliqueuſe, toit élevée des plus foibles commencemens à un ſi haut degré de grandeur

I. SIÈCLE.

& d'autorité, que jamais Empire n'avoit été ſi vaſte & ſi formidable avant elle, & que depuis il ne s'eſt jamais formé ſur la terre de puiſſance plus redoutée, & qui ait étendu ſa domination plus loin. Sa conſtitution robuſte, ſa politique éclairée, ferme, ſoutenue; ſes inſtitutions civiles & militaires, les plus ſages & les mieux combinées qu'il ſoit poſſible d'imaginer, l'avoient conduite, en moins de ſix ſiècles, de victoires en victoires, à la conquête de l'univers alors connu. Elle commandoit à tous les peuples du monde, depuis l'Inde juſqu'au fond de la Germanie, & depuis ce qu'on appelloit les colonnes d'Hercule, juſqu'aux climats les plus orientaux de l'Aſie.

La providence avoit permis les progrès de cette proſpérité qui n'eut jamais d'égale, pour préparer & faciliter l'exécution de ſes deſſeins dans l'établiſſement & la propagation rapide du Chriſtianiſme. Pour rendre l'un & l'autre d'un ſuccès plus prompt & plus aſſuré, il falloit que toutes les Nations fuſſent unies par un lien commun, qui n'en fît en quelque manière qu'un ſeul peuple. Par-là, toutes les barrières que la jalou-

e des Gouvernemens & la rivalité de
uiſſance élèvent entre des États qui I.
béiſſent à des maîtres différens, ſe SIÈCLE.
ouvoient renverſées, & la communi-
ation étoit ouverte d'un bout de la terre
l'autre.

Tant que Rome trouva de la réſiſtance
ans ſes projets d'aggrandiſſement, &
ue ſes Loix furent en vigueur, elle
onſerva ſes mœurs auſtères & ſes an-
ennes vertus, principes de ſa gloire.
)ès qu'elle ceſſa d'avoir des ennemis,
police intérieure s'énerva; l'opinion
e l'égalité civile qui ſubſiſtoit encore,
evint une ſource de haines & de di-
ſions; les richeſſes immenſes de quel-
ues Citoyens, & le crédit qu'elles
ur procuroient, menacèrent d'un chan-
ement prochain la conſtitution déjà
ranlée; la liberté ne fut plus qu'un nom
ans une Ville corrompue, où trois ou
uatre hommes, devenus trop puiſſans
our être contenus par le frein des Loix,
ſerviſſoient tout le reſte; tous les vices
oient entrés dans ſon ſein avec l'or
es Nations, & ceux qui jugeoient le
ieux de ſa ſituation préſente, ſentoient
u'il lui falloit un maître.

Céſar le voulut être. Illuſtre par la

I. SIÈCLE.

naissance, les emplois, les talens, & devenu redoutable par dix ans de victoires, il parvint, sans obstacle, au plus haut point de puissance qu'un particulier puisse acquérir chez un peuple libre. Appuyé de tout le crédit que procure la gloire, & cent mille bras à ses ordres, il crut que son ambition ne rencontreroit point d'obstacle. On ne put le renverser qu'en l'assassinant, mais sa mort ne rompit pas les fers qu'il avoit donnés à sa patrie.

Octave, son neveu & son fils adoptif, fut plus heureux que lui. Il hérita de sa puissance, & il gouverna les Romains comme un Prince légitime, qui monte par droit de succession sur le Trône de ses pères. Toutes les Nations qui avoient plié sous le joug de la République, reçurent le sien. Son règne qui dura 44 ans, à compter depuis la bataille d'Actium, par laquelle il devint maître du monde, fut paisible & glorieux. La naissance de J. C. concourt avec la 27e. année de son Empire.

Tibère, qu'il avoit adopté, se saisit des rênes de l'Empire après sa mort. Ce Prince, dont le portrait a été tracé par le plus grand peintre de caractère qu'il

ait eu, joignit les vices les plus déteſ- I.
blès aux qualités les plus brillantes. I. SIÈCLE.
montra ſous le règne d'Auguſte de
rands talens pour la guerre, il n'en
it pas de moins rares pour le gouver-
ement; mais il les ternit par l'horri-
le abus qu'il fit de ſa puiſſance. La diſ-
mulation, la cruauté, l'arrogance, &
mépris du genre-humain furent la
aſe de ſa politique, & la règle de
on Gouvernement, ou plutôt, il n'eut
our règle que ſa volonté, ſouvent bi-
arre & toujours deſpotique. Le Sénat
ncenſa ſes caprices, & il rougiſſoit
ui-même de voir la baſſeſſe avec laquelle
ette compagnie, qui avoit ſi long-tems
glé le ſort des Rois, conſacroit ſes
ntaiſies les plus déraiſonnables & les
us tyranniques. Tout le monde ſait
vie abominable qu'il menoit à Ca-
rée, où il s'étoit retiré pour ſe livrer
lus librement à ſon humeur farouche
à ſes plaiſirs infâmes. Il mourut
onſumé de débauche & d'ennui, après
voir fait le malheur du monde pendant
n règne de 23 ans. J. C. fut crucifié
19e année de ſon Empire.

L'uſage des Romains étoit d'établir
es Colonies chez les peuples vaincus,

I. SIÈCLE.

& de réduire en Provinces de l'Empire les Etats des Rois qu'ils avoient détrônés. Ces Provinces étoient gouvernées par des Magiſtrats nommés d'abord par la République & enſuite par les Empereurs, qui depuis Tibère avoient concentré en eux toute l'autorité. Quelquefois cependant on laiſſoit aux Nations ſubjuguées leur ancien gouvernement & leurs loix; mais alors même, c'étoit Rome qui leur donnoit des maîtres, & ſon choix tomboit toujours ſur des Princes dont elle connoiſſoit le dévouement à ſes volontés, ou l'incapacité pour règner.

L'Empire Romain, dont les bornes étoient ſi reculées, avoit pour voiſins des peuples barbares. En Aſie & en Afrique, c'étoient des eſclaves que de cruels deſpotes gouvernoient au gré de leur caprice. Au nord de l'Europe étoient mille petites Nations pauvres & guerrières, qui s'étant unies par une ſorte de confédération militaire pour la défenſe & la ſûreté communes, donnèrent longtems de l'inquiétude aux maîtres du monde, & finirent par les dépouiller. Jalouſes de leur indépendance, elles étoient continuellement en guerre avec

; armées de l'Empire qui veilloient la garde des frontières. Les Conquéns qui renversèrent dans la ſuite le loſſe de la puiſſance Romaine, ſortint de leur ſein.

I. SIÈCLE.

Tel étoit l'état politique de l'univers, rſque les Apôtres & leurs diſciples treprirent d'y porter la nouvelle du lut.

ARTICLE II.

ntimens des Peuples & des Philoſophes ſur la Religion & la Morale, à la naiſſance du Chriſtianiſme.

DEPUIS Alexandre, qui par ſes conêtes avoit porté les connoiſſances phiſophiques des Grecs, juſqu'au fond s Indes & dans les contrées les plus culées de l'Aſie, les hommes avoient quis des lumières précieuſes en tout nre de ſcience, & ſinguliérement en atière de Religion & de Morale. On it honneur à ce Prince du beau projet ſoumettre le monde à ſon empire, our tirer les peuples de l'ignorance &

I. SIÈCLE.

de la barbarie où ils étoient plongés ; & pour les rendre doux, humains, ſociales, en un mot, heureux, par le goût des Arts & de la Philoſophie. Que ç'ait été là le vrai motif de ce Conquérant, ou qu'il n'ait allumé le flambeau de la guerre que pour ſatisfaire ſon ambition & occuper ſon inquiétude, il eſt certain que ſes armes ouvrirent entre l'Occident & l'Orient une communication facile, qui contribua beaucoup aux progrès de l'eſprit humain dans les Sciences & les Lettres.

Les nouvelles idées que l'on emprunta des Mages de Perſe, des Gymnoſophiſtes de l'Inde, & des ſages Chaldéens, ſe joignant aux principes des Prêtres Egyptiens & des Philoſophes Grecs ſur la nature de Dieu, l'origine du Monde, la deſtination des ames, & les devoirs de l'homme, donnèrent une toute autre forme aux anciens ſyſtêmes, qui par-là furent modifiés & rajeunis. Les eſprits en reçurent une nouvelle impulſion, & leur activité ſe tourna vers ces objets importans, qui acquirent le mérite ſi puiſſant de la nouveauté, par l'union des principes connus, avec ces notions puiſées chez des

ıples dont on admiroit la ſageſſe & maximes.

I. SIÈCLE.

Ce mêlange de la Philoſophie des ecs avec celle des Orientaux & des liens, ne conduiſit pas les hommes a connoiſſance exacte & démontrée la première cauſe & du vrai ſyſ- ne de la nature; mais il éleva les rits à des idées plus pures, & les poſa par la découverte de pluſieurs ités, à ſentir l'abſurdité du Poly- éiſme; & ces premiers pas vers la nière étoient favorables aux progrès l'Evangile.

De toutes les Ecoles de Philoſophie i s'étoient formées par une ſuite de te fermentation des eſprits, & de ce ût vif pour les ſciences ſpéculatives i s'étoit répandu en Aſie, en Afri- e & en Europe, celle d'Alexandrie, oit la plus célèbre. On y enſeignoit nité de Dieu, la doctrine des Génies, ır influence dans le gouvernement monde, & les phénomènes de la ture, l'art de ſe les rendre favorables de ſe mettre en commerce avec eux. e-là naquirent le Platoniſme moderne, Theurgie, & le Polythéiſme raiſonné, l'Apollonius de Thyane, Plotin

I. SIÈCLE.

Maxime de Tyr, & l'Empereur Julien s'efforcèrent de mettre en vogue.

Les Juifs se saisirent avidement de ces nouvelles doctrines; & de l'alliage qu'ils en firent avec les vérités de leur Religion, puisées dans les saintes Ecritures & les traditions de leurs Docteurs, se formèrent les sectes si connues des Pharisiens, des Sadducéens, des Esseniens.

Des Juifs & des Payens convertis à la foi, portèrent ces idées dans le Christianisme, & tâchèrent de les amalgamer avec ce que les Apôtres & leurs premiers disciples enseignoient; ce qui donna bientôt naissance à une foule de systêmes extravagans qui troublèrent les Eglises, & firent éclore un grand nombre de sectes obscures dont les premiers siècles furent inondés.

Une opinion généralement répandue dans l'Orient, étoit qu'un Libérateur promis au genre-humain alloit bientôt paroître; que les tems marqués pour sa venue touchoient à leur terme, & que par lui s'opéreroit un grand changement dans le monde; & cette opinion s'étoit communiquée à presque toutes les Nations qui composoient le

aſte Empire des Romains ; mais elle
voit jetté de plus profondes racines, I.
armi celles qui étoient plus à portée SIÈCLE.
entrer en commerce avec les Juifs
ablis ſur les côtes maritimes de l'Aſie,
dans les contrées orientales de l'Europe.

Malgré ces progrès de l'eſprit humain
ces lumières de la philoſophie, l'Ido-
trie la plus abſurde étoit la Religion
ominante dans le monde. Les Romains
ng-tems occupés de leurs guerres
-dehors & de leurs querelles civiles au-
dans, reſtèrent dans leur ignorance
leur groſſiéreté juſques vers la deſ-
uction de Carthage, cette ſuperbe
vale qui avoit balancé durant pluſieurs
cles les deſtins de la République. C'eſt
peu près vers cette époque célèbre, que
Philoſophie & les Arts d'agrément
mmencèrent à s'introduire à Rome.
aton en fut alarmé ; mais le change-
ent qui s'étoit fait dans les mœurs,
r l'influence des richeſſes & du luxe,
ndit ſes réclamations inutiles. Juſques-
, ce peuple conquérant s'étoit contenté
adopter le culte & les ſuperſtitions des
ations ſubjuguées : mais ſur la fin de
République, le goût des études fit
aître l'eſprit d'examen & de réflexion.

I. SIÈCLE.

On voulut approfondir les ſecrets de la nature, expliquer ſes phénomènes, & remonter aux premières cauſes. Les Philoſophes furent accueillis par les Grands, la Jeuneſſe courut en foule à leurs leçons, & la Philoſophie ſortie de l'ombre des Ecoles, paſſa dans le commerce de la vie, & fit le ſujet ordinaire des entretiens entre les perſonnes de toutes les conditions, qui ſe piquoient de politeſſe & de ſavoir.

Pluſieurs ſectes partageoient l'Empire philoſophique; chacun choiſit celle qui convenoit le mieux à ſon caractère, à ſes inclinations & à ſa manière de vivre. Les hommes ſévères qui tenoient encore aux anciennes mœurs, & qui conſervoient un amour vif pour la liberté, s'attachèrent aux ſentimens des Stoïciens, dont les vertus mâles & les idées ſublimes ſur les attributs de la Divinité & l'immortalité de l'ame, étoient analogues à la trempe forte de leur génie. Les eſprits méditatifs & profonds qui étoient épris d'un amour ſincère pour la vérité, & qui s'irritoient des obſtacles qu'ils rencontroient de toute part dans ſa recherche, adoptoient les principes des Académiciens, parce qu'ils marchoient

hoient à la découverte du vrai, ſous
es enſeignes de ce doute ſage & meſuré I.
u'on a appellé depuis doute méthodique; SIÈCLE.
c ſans embraſſer de ſyſtême excluſif, ils
hoiſiſſoient dans toutes les ſectes ce qu'ils
ouvoient de plus raiſonnable & de mieux
rouvé, pour en former leur doctrine.
nfin les ambitieux, les hommes avides
e richeſſes, & peu délicats ſur les moyens
'en acquérir, ceux qui avoient amaſſé
es fortunes immenſes dans la confu-
on des affaires publiques, & qui paſ-
oient leur vie dans les plaiſirs & les
ıfinemens de la volupté, ſe déclarèrent
our la doctrine des Epicuriens, qui
es débarraſſoit des remords du crime,
e la crainte des Dieux & des terreurs
'un avenir.

Parvenus à l'Empire du monde, les
omains portèrent autant qu'il leur fut
oſſible dans tous les pays de leur vaſte
omination, l'urbanité, les Arts, les
iences & les opinions philoſophiques
u'ils avoient puiſées chez les Grecs.
Mais ils ne contraignirent jamais la
berté des peuples ſur ce qui a rapport
la doctrine religieuſe & à la forme
u culte public; & s'ils devinrent in-
olérans envers les Chrétiens, ce fut

I. SIÈCLE.

uniquement par politique, & non par zèle.

Il ſuit de tout ce qu'on vient de dire, qu'à la naiſſance du Chriſtianiſme, il y avoit dans le monde un germe de lumière qui n'attendoit qu'un nouveau choc, & l'union de quelque principe fécond, pour ſe développer & s'étendre; que les Nations éclairées s'étoient fait des idées plus nobles & plus approchantes du vrai ſur la Divinité; que malgré la dépravation des mœurs, on connoiſſoit mieux les devoirs de l'homme & les caractères de la vertu, & que la raiſon perfectionnée tendoit à ſecouer le joug honteux de l'idolâtrie, quoique celle-ci fût encore ſoutenue par l'intérêt de ſes Miniſtres & les anciens préjugés. La Providence pouvoit-elle ménager des circonſtances plus favorables à la miſſion des Apôtres & à la prédication de l'Evangile?

I. SIÈCLE.

ARTICLE III.

Commencemens de l'Egliſe. Formation de la Société Chrétienne.

JÉSUS-CHRIST étoit monté au Ciel par ſa propre vertu, en préſence de ſes Apôtres & de ſes diſciples, après avoir employé quarante jours depuis ſa Réſurrection, à les inſtruire de tout ce qui concernoit ſa doctrine, ſes ſacremens, ſon culte & le gouvernement de ſon Egliſe. Les témoins de ce grand événement remplis d'admiration & de zèle pour la gloire de leur Maître, mais foibles encore, bornés dans leurs vues, & chancellans dans leurs réſolutions, s'étoient retirés tous enſemble dans un même lieu, pour attendre l'accompliſſement des promeſſes que le Sauveur leur avoit faites en les quittant. Ils avoient élu par la voie de la prière & du ſort, le diſciple Mathias pour compléter le Collége apoſtolique, & occuper parmi les témoins de la Réſurrection du Fils de Dieu, la place que le traître Judas avoit laiſſé vacante par ſa mort déſeſpérée.

I. SIÈCLE.

Ils étoient depuis dix jours dans cette retraite, au nombre d'environ cent vingt personnes, avec Marie mere de Jésus, uniquement occupés des dernières paroles de leur divin Maître, & des merveilles qui devoient s'opérer en eux, lorsque tout-à-coup, le jour de la Pentecôte, où les Juifs célébroient la mémoire de la loi donnée à leurs peres sur le mont Sinaï, par le ministère de Moyse, vers les neuf heures du matin, les fondemens de la maison furent ébranlés, un bruit semblable à celui d'un vent impétueux se fit entendre, & des langues de feu, symbole de l'esprit de lumière & de charité, dont ils seroient désormais animés, s'arrêterent sur chacun d'eux. Aussi-tôt ils furent remplis du S. Esprit, parlerent diverses langues qui leur étoient inconnues auparavant, & publierent les grandeurs de Dieu avec une éloquence sublime.

La commotion avoit retenti dans tous les quartiers de Jérusalem, & le peuple accourut en foule au lieu qui en étoit le centre. La solemnité avoit rassemblé dans la Ville sainte une multitude innombrable de Juifs de toutes les parties de l'Asie, de l'Egypte & de

la Grèce, où la Nation s'étoit répandue & multipliée, d'abord pendant la captivité, & depuis, ſous les ſucceſſeurs d'Aléxandre. Ils entourerent les Apôtres, & frappés d'un ſpectacle ſi ſurprenant, ils ne ſavoient à quoi l'on devoit attribuer ce qu'ils voyoient & entendoient. Car, ſoit que les Apôtres parlaſſent tour-à-tour les différens idiomes qui étoient familiers à leurs auditeurs, ſoit que le ſon de leur voix excitât en même tems dans les eſprits les idées attachées aux termes de toutes ces langues, chacun reconnoiſſoit la ſienne dans leurs diſcours. Alors Pierre, ne pouvant plus contenir l'ardeur du feu divin dont il étoit pénétré, prit la parole, & leur prêcha Jéſus de Nazareth, que leurs Pontifes & leurs Chefs avoient crucifié, & qui étoit ſorti vivant du tombeau le troiſième jour, par la vertu de ſon pere, comme il l'avoit prédit. Enſuite il leur expliqua les Prophéties, & particulièrement celle de Joël dont ils voyoient l'accompliſſement, les exhortant à ſe faire baptiſer au nom de Jéſus, pour obtenir la remiſſion des péchés. Trois mille embraſſerent la foi & reçurent le baptême.

I. SIÈCLE.

Cette première conquête de l'Evangile forma les commencemens de l'Egliſe de Jéruſalem, ſi célèbre par l'union de ſes membres, & par les dons miraculeux que Dieu ſe plaiſoit à y répandre. Tous les nouveaux fidèles vivoient ſous la conduite des Apôtres, écoutant leurs inſtructions, ſe pénétrant de leur doctrine, perſévérant avec eux dans la prière & la fraction du pain, (c'eſt ainſi qu'on appella d'abord la célébration de l'Euchariſtie) prenant leurs repas enſemble avec modeſtie & ſimplicité, & mettant leurs biens en commun, de manière que toute cette multitude animée du même eſprit, paroiſſoit n'avoir qu'une ame & qu'un cœur.

La puiſſance des miracles ſe joignoit au miniſtère de la parole, pour ſoutenir la prédication des Apôtres & favoriſer ſes progrès. Le miracle du boiteux guéri à la porte du Temple, fit entrer cinq mille Juifs dans la ſociété chrétienne. La mort foudroyante d'Ananie & de ſa femme Saphire, qui expirerent aux pieds de S. Pierre, pour avoir voulu lui en inpoſer, jetta la terreur parmi les fidèles; & les malades rétablis dans une ſanté parfaite, par l'ombre ſeule du Prince

les Apôtres, comme on vit dans la ſuite
es linges qui avoient ſervi à S. Paul
pérer les mêmes guériſons, firent con-
noître que Dieu autoriſoit la miſſion de
es hommes extraordinaires, & qu'ils
igiſſoient par l'impreſſion de ſon Eſprit.

I. SIÈCLE.

Les Chefs de la Religion Judaïque
ne purent voir ſans inquiétude des ſuc-
ès ſi rapides. Outre que les Apôtres
eur attribuoient le plus énorme des
rimes, dans la mort de J. C., en l'an-
onçant comme le Fils du Très-Haut
& le Meſſie promis aux Nations, ils
oyoient dans l'établiſſement du nou-
eau Culte la deſtruction du leur, &
ar conſéquent la chûte de leur autorité.
Ces deux motifs ſi puiſſans pour des
ommes vains & ambitieux, les porte-
ent à tout entreprendre pour étouffer
ans ſon berceau la Religion & le Mi-
iſtère qui s'élevoient ſur les débris de
a Synagogue. Le Sanhédrin s'aſſembla.
C'étoit le Conſeil ſouverain de la Na-
ion, compoſé du Grand-Prêtre, des
Chefs de chaque famille ſacerdotale,
les Docteurs, & des anciens de chaque
Tribu, en tout au nombre de ſoixante
t onze. On y portoit les affaires im-
ortantes, & ſur-tout celles qui regar-

I. SIÈCLE. doient le culte religieux & l'obſervation de la Loi. Les Apôtres furent amenés devant ce Tribunal. On les interrogea, ſur leur doctrine & ſur leur miſſion. Ils répondirent avec une force & une liberté toute divine; ils reprocherent aux Juifs l'horrible attentat qu'ils avoient commis en faiſant mourir le Juſte à qui Dieu ſon Pere avoit rendu la vie, & malgré les menaces & les mauvais traitemens par leſquels on tâcha de les intimider, ils témoignerent qu'ils étoient au deſſus de la crainte & des tourmens; enfin ils déclarerent avec fermeté, par la bouche de S. Pierre, que tirant de Dieu même le pouvoir qu'ils exerçoient, ils ne pouvoient lui refuſer l'obéiſſance qui lui eſt dûe.

Parmi les Juifs qui avoient embraſſé la foi, il y en avoit un grand nombre qu'on appelloit Helléniſtes, parce qu'étant établis dans l'Egypte, l'Aſie mineure & les iſles de la Grèce, ils parloient la langue Grecque, & non la Syriaque, comme ceux de la Paleſtine & de la haute Aſie. Ils ſe plaignirent que leurs veuves étoient négligées dans la diſtribution des aumônes. Sur quoi les Apôtres ayant convoqué tous ceux qui

I. SIÈCLE.

compoſoient l'Egliſe de Jéruſalem, propoſerent à l'aſſemblée, par l'organe de S. Pierre, qui préſidoit comme chef de toute la ſociété chrétienne, de choiſir ſept hommes pleins de ſageſſe pour être chargés de cette œuvre, tandis qu'eux, ſans être détournés par des ſoins temporels, continueroient à ſe conſacrer uniquement au miniſtère de la parole qui étoit l'objet principal de la miſſion apoſtolique. On choiſit Etienne & ſix autres à qui les Apôtres impoſerent les mains, en invoquant ſur eux le Nom de J. C., pour les rendre dignes des fonctions qu'ils alloient exercer. Elles ne ſe bornoient pas ſeulement aux ſoins des pauvres & à la diſtribution des aumônes; car dès le tems de leur inſtitution, on voit les Diacres ſervir à l'Autel pendant la célébration des ſaints Myſtères, recueillir les offrandes des fidèles, diſtribuer l'Euchariſtie, prêcher l'Evangile, & adminiſtrer le Baptême.

Etienne, le premier des ſept Diacres, fut auſſi le plus diſtingué par ſon zèle & ſon courage. Il faiſoit de grands miracles, & prêchoit J. C. avec une ardeur infatigable. Le ſuccès de ſes travaux alluma la haine des Juifs contre lui. Il

I. SIÈCLE.

fut arrêté & conduit devant le Sanhédrin. De faux témoins dépoſerent qu'il avoit parlé contre la Loi de Moyſe & contre le lieu ſaint. Le diſcours qu'il fit pour ſa défenſe eſt un chef-d'œuvre de force & de lumière. Il y remonte aux ſiècles les plus reculés; & parcourant tous les événemens de l'Hiſtoire Sainte, il développe le ſens des Prophéties qui regardent le Meſſie, il en fait l'application à J. C., & il finit par montrer que les Juifs, en le traitant comme ils avoient traité tous les autres envoyés de Dieu, avoient comblé la meſure de leurs crimes. Ceux qui l'entendoient entrerent en fureur, & l'ayant traîné hors de la Ville, ils le lapiderent; c'étoit la peine portée par la loi contre les blaſphémateurs. Il mourut en invoquant Dieu pour ſes bourreaux; & c'eſt le premier martyr, c'eſt-à-dire, le premier témoin qui a donné ſon ſang, pour atteſter la Divinité de J. C. & la vérité de ſa doctrine.

Les deſſeins de Dieu dans l'établiſſement de l'Égliſe, ſe déployoient de jour en jour avec plus d'éclat, par de nouvelles conquêtes de la foi. Les Samaritains, ſi odieux aux Juifs, entrerent dans

la voie du ſalut par la prédication de Philippe, le ſecond des Diacres, & ils reçurent le S. Eſprit par les mains de Pierre & de Jean, qui leur furent envoyés de Jéruſalem, lorſqu'on y apprit qu'ils avoient été baptiſés. Mais les Apôtres ne connurent bien toute l'étendue de l'œuvre dont ils étoient les Miniſtres, que par la converſion de l'Eunuque de Candace, Reine d'Ethiopie, & par celle de Corneille le Centenier & de toute ſa maiſon. Alors ils virent diſtinctement que tous les hommes réconciliés à Dieu par le ſang de J. C., alloient participer à l'effet des promeſſes faites aux Patriarches, qu'il n'y avoit plus de diſtinction entre le Juif & le Gentil, & que le peuple nouveau, ſuivant les Prophéties, alloit être compoſé de tous les peuples du monde. I. SIÉCLE.

Dieu voulut encore leur découvrir un des caractères diſtinctifs de la nouvelle alliance, je veux dire, la force & l'efficacité de la grace, qui tire tout ſon pouvoir du ſang de J. C. C'eſt ce qu'il fit éclater, d'une manière bien merveilleuſe, dans la converſion de S. Paul.

Saul étoit de Tarſe en Cilicie, dont les habitans jouiſſoient du droit de bour-

I. SIÈCLE.

geoisie romaine. Il avoit été élevé à Jérusalem sous la conduite de Gamaliel, Pharisien zélé pour les traditions de la Loi, & l'un des plus savans Docteurs de la Synagogue. Sa haine contre les Chrétiens éclata dès ses premieres années. Il avoit consenti à la mort d'Etienne, en gardant les habits de ceux qui le lapidoient. Une violente persécution s'étant élevée à Jérusalem contre l'Eglise naissante, il se distingua par son ardeur à poursuivre ceux qui faisoient profession de croire en J. C. Il pénétroit dans les maisons, arrêtoit les fidéles, & les faisoit mettre en prison pour être punis de mort; ce qui fut exécuté à l'égard d'un grand nombre. Trouvant ce théatre trop borné pour son zèle, il résolut d'aller à Damas, ne respirant que les menaces & le sang, & muni de pouvoirs, pour faire enchaîner les Chrétiens, par l'autorité du souverain Pontife, & les conduire à Jérusalem. Déja il approchoit de Damas, lorsque tout-à-coup, en plein midi, il fut environné d'une lumière céleste qui le terrassa lui & tous ceux qui l'accompagnoient, & il entendit une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Qui êtes vous, Seigneur, ré-

pondit Saul; & la voix ajouta : Je ſuis Jéſus que tu perſécutes. Alors Saul, de lion furieux qu'il étoit, devenu plus doux & plus docile qu'un agneau, s'écria : Seigneur, que faut-il que je faſſe ? Le Seigneur lui dit : Entrez dans la Ville, & l'on vous dira ce que vous devez faire. Il s'y fit conduire, car il avoit perdu l'uſage de la vue, par l'éclat de cette lumière ſubite qui l'avoit frappé. Un diſciple nommé Ananie lui fut envoyé, qui lui donna le Baptême, & le conſacra au miniſtère évangélique par la prière & l'impoſition des mains, ſuivant la forme déja établie dans l'Egliſe. Depuis ce tems, il ne ceſſa de prêcher dans les Synagogues, que Jéſus eſt le Fils de Dieu, le Meſſie annoncé par les Prophêtes; & un grand nombre de Juifs, convaincus par ſes raiſonnemens, embraſſerent la foi.

I. SIÈCLE.

Les Apôtres ne doutant plus qu'ils ne fuſſent appellés à la conquête de l'univers, & à porter la nouvelle du ſalut chez tous les peuples du monde, ſongerent à quitter la Judée & ſes environs, pour aller parcourir les diverſes Provinces de l'Empire Romain, & faire jouir toutes les Nations du bienfait de Dieu.

I. SIÈCLE.

Mais avant de se séparer, ils composerent le Symbole connu sous leur nom, pour fixer la créance de l'Eglise d'une manière irrévocable. Cette formule n'étoit point écrite, & de-là vient la différence qui s'y trouvoit dans quelques Eglises, différence que Ruffin attribue à l'insertion de quelques mots qu'on fut obligé d'y ajouter, selon les hérésies qu'on avoit à combattre. Quelques Auteurs ont prétendu que chaque Apôtre avoit fait un article de ce Symbole; mais ce sentiment n'est appuyé que sur un Sermon faussement attribué à S. Augustin, & qui est certainement d'un tems bien postérieur à celui de ce Pere.

L'Eglise d'Antioche étoit une des plus florissantes de l'Asie. Fondée par l'Apôtre S. Pierre qui en occupa le Siège pendant sept ans, & considérablement accrue par les soins de S. Paul & de S. Barnabé, elle répandoit en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ; & ce fut-là que les disciples commencerent à prendre le nom de Chrétiens. Elle jouissoit d'une paix d'autant plus solide, qu'elle avoit pour base la pratique des plus éminentes vertus, lorsque quelques freres venus de la Judée y porterent le

trouble, en ſoutenant qu'on ne pouvoit être ſauvé ſans la circonciſion. S. Paul & S. Barnabé prétendoient le contraire. Les fideles étoient partagés, & la queſtion parut ſi épineuſe, que S. Evode, ſucceſſeur de S. Pierre ſur le ſiège de la métropole de Syrie, & ceux qui gouvernoient ſous lui cette Egliſe, n'oſerent prendre ſur eux de la décider. On convint de conſulter les Apôtres qui étoient à Jéruſalem. Ils s'aſſemblerent en effet, pour examiner & réſoudre cette difficulté. S. Paul & S. Barnabé expoſerent l'objet ſur lequel il s'agiſſoit de ſtatuer. S. Pierre opina le premier, comme Chef du Collège apoſtolique; les autres parlerent après lui. Les avis furent recueillis, & il fut réglé, après une mûre diſcuſſion, qu'on enverroit à l'Egliſe d'Antioche le jugement de l'aſſemblée, conçu en ces termes: *Il a ſemblé bon au S. Eſprit & à nous de ne vous impoſer d'autre charge, que de vous abſtenir des viandes immolées aux idoles, du ſang des animaux ſuffoqués, & de la fornication.* Il eſt à remarquer que ce décret renferme ſous une même condamnation, des objets bien différens les uns les autres, par leur nature & leur im-

portance, & qu'il eſt envoyé aux Egliſes
I. particulières, non pour être examiné,
SIÈCLE. mais pour être ſuivi avec une religieuſe ſoumiſſion. C'eſt ce premier Concile, & l'ordre qu'on y obſerva, auſſi bien que la formule qu'on y emploia, qui ont ſervi de modéle à tous ceux qui ont été tenus depuis, dans toutes les parties de l'Egliſe.

Malgré les obſtacles de tout genre que le faux zèle des Juifs, & l'aveugle fureur des idolâtres, ſuſcitoient aux Apôtres, l'Evangile faiſoit des progrès incroyables; leurs diſciples ſe multiplioient de toute part. Ils devenoient eux-mêmes les fondateurs de nouvelles Egliſes, qui ſe formoient par leurs exhortations au milieu des Villes & des Bourgades; & bien-tôt dans toute l'étendue de l'Empire Romain il n'y eut pas une ſeule contrée, où la voix des envoyés de Dieu n'eût retenti, ſuivant la prédiction de David, pour appeller les hommes à la grace de l'adoption divine.

Les actes des Apôtres écrits par S. Luc, témoin oculaire de ce qu'il rapporte, nous apprennent tout ce que S. Pierre & S. Paul entreprirent pour étendre le régne de J. C.; les fatigues qu'ils endu-

rent, & les périls auxquels ils s'expo-
rent ſur terre & ſur mer, avec un cou-
ge héroïque, pour inviter les Juifs &
s Gentils à quitter, ceux-ci le culte
ıpie & abſurde des idoles, ceux-là des
émens vuides & des figures qui avoient
çu leur accompliſſement. L'Aſie,
Afrique & l'Europe entendirent de
ur bouche les vérités de la foi. Leur
e ne fut qu'une ſuite de voyages & de
ıvaux continuels. La Syrie, la Cilicie,
Piſidie, le Pont, la Cappadoce, la
ſacédoine, l'Achaïe, l'Illyrie, les ré-
ons maritimes & les iſles, juſqu'aux
ntrées les plus lointaines, les virent
ur-à-tour, confondant les Juifs endur-
s, affermiſſant les nouveaux fidèles,
abliſſant l'ordre & la diſcipline dans
s ſociétés Chrétiennes, leur donnant
es Paſteurs, & réformant les abus qui
ommençoient à s'y gliſſer. Athênes &
ome, qui étoient comme la patrie des
ciences & des Arts, ne furent point
rivées de leur préſence, & leur doc-
ine y fructifia.

Cette dernière Ville, Capitale du plus
aſte Empire qui ſe fût élevé ſur la terre,
toit auſſi deſtinée pour être dans l'or-
re de la Religion, le centre de l'unité

I. SIÈCLE.

catholique, & ſon Siége, la ſource d'où la lumière devoit ſe répandre ſur les autres Egliſes, pendant toute la ſuite des âges. S. Pierre y avoit fixé la Chaire apoſtolique, & S. Paul au milieu de ſes chaînes, y avoit trayaillé avec le plus grand ſuccès à la propagation de la foi. Tous les deux cimenterent de leur ſang les fondemens de cette Egliſe, mere & maîtreſſe de toutes les autres, qui tire ſa gloire & ſon autorité de S. Pierre, Vicaire de J. C., & Chef du corps apoſtolique, dont la prééminence & les droits revivent & ſe perpétuent dans ſes ſucceſſeurs.

Saint Jean, qui eſt toujours appellé dans l'Evangile le diſciple que Jéſus aimoit, avoit fondé un grand nombre d'Egliſes dans l'Aſie. La vivacité de ſa foi & l'ardeur de ſa charité, jointes à l'autorité que lui donnoit l'amour ſingulier dont ſon divin Maître l'avoit honoré, lui concilioient la confiance des peuples nouvellement convertis. Etant allé à Rome ſur la fin du règne de Domitien, il eut la gloire de ſouffrir pour J. C., ayant été plongé dans une chaudière d'huile bouillante, d'où il ſortit ſans qu'il parut avoit reçu aucun mal. Il

it relégué enſuite dans l'iſle de Pathmos, ıne des Sporades, où il compoſa ſon pocalypſe. Les exilés ayant été rappel- s par Nerva ſucceſſeur de Domitien, Jean retourna à Ephêſe, lieu ordinaire e ſa réſidence, d'où il continua de gou- erner les Egliſes d'Aſie. Il y mourut dans ıe extrême vieilleſſe, ne ceſſant de re- ommander à ſes diſciples l'obſervation ı grand précepte de la charité, & ant toujours tenu lieu de fils à la Sainte ierge, qui avoit paſſé de la terre au iel pluſieurs années avant lui. On oyoit encore à Ephéſe le tombeau de Jean au tems de S. Auguſtin, & ce ere fait mention d'un grand nombre e miracles qui s'y opéroient.

I. SIÈCLE.

On ſait peu de choſe touchant les tra- ıux des autres Apôtres, & la manière ont ils ont terminé leur carrière. Des aditions qui ſubſiſtoient encore pluſieurs ècles après eux, & qui nous ont été anſmiſes par les Ecrivains eccléſiaſti- ıes, nous apprennent ſeulement qu'a- rès leur ſéparation, ils ſe répandirent ı différens pays, & qu'ils y prêcherent Evangile ſuivant les divers mouvemens ı S. Eſprit qui les faiſoit agir. S. Jac- ıes le majeur, fils de Zébédée, ne ſor-

I. SIÈCLE.

tit point de Jéruſalem, non plus que S. Jacques le mineur, proche parent de J. C., qui fut Evêque de cette Ville. Tous deux y reçurent la palme du martyre, l'un par ordre d'Hérode Agrippa, qui lui fit trancher la tête, l'autre par les mains des Juifs, qui le précipiterent du haut de la terraſſe du Temple. S. André fut envoyé chez les Scythes, d'où il paſſa en Grèce & en Epire. S. Philippe tourna ſes pas vers la haute Aſie, & ſouffrit la mort à Hiéraple en Phrygie. S. Thomas alla chez les Parthes & pénétra juſqu'aux Indes. S. Barthélemi prêcha dans la grande Arménie, d'où il paſſa auſſi dans l'Inde & y porta l'Evangile de S. Mathieu. S. Siméon le Cananéen choiſit la Méſopotamie & la Perſe pour le théâtre de ſa miſſion. S. Mathieu porta la connoiſſance de J. C. en Ethiopie. S. Jude, nommé auſſi Thadée, travailla dans les diverſes contrées de l'Arabie & de l'Idumée. S. Mathias parcourut l'Egypte & le pays des Abiſſins: & S. Barnabé fut, comme on ſait, le compagnon des travaux de S. Paul. C'eſt une opinion qui remonte aux tems les plus reculés, que tous ces hommes de prodiges, formés à l'école du Sauveur,

reçu la couronne du martyre, & scellé leur sang les vérités qu'ils avoient oncées au monde.

ARTICLE IV.

Ecrits des Apôtres.

ES Apôtres & leurs premiers disci- s enseignerent d'abord de vive voix vant la méthode que J. C. avoit pra- iée. Lorsque leurs instructions s'adres- ent aux Juifs, & qu'ils vouloient les ıvaincre de la venue du Messie, de suffisance de la Loi, de la nécessité croire que les Prophéties avoient reçu r accomplissement dans la personne Jésus de Nazareth, fils de Dieu & fils l'homme tout ensemble, & de l'ef- cité de la Rédemption qu'il avoit rée par son sang, ils supposoient tou- les autres vérités consignées dans les ntes Ecritures dont la Synagogue con- voit le dépôt. Mais quand ils par- ent aux payens entêtés de leurs vai- ; superstitions, & qui avoient perdu trace des notions primitives sur la ure de Dieu, la cause formatrice du

I. SIÈCLE.

monde, l'état originaire du genre humain, la deſtination de l'homme; ils remontoient aux premiers principes, & s'appliquoient à prouver l'unité de Dieu, la création, la Providence, la dépravation de la nature humaine par le péché, l'immortalité de l'ame, les récompenſes & les châtimens de l'autre vie. Nous avons des exemples de ces deux manières d'inſtruire, dans les diſcours de S. Pierre aux Juifs de Jéruſalem, & dans celui que S. Paul fit devant l'Aréopage d'Athénes.

Ainſi la prédication, fut la première forme d'enſeignement employée dans l'Egliſe, & la tradition orale, le premier canal deſtiné à perpétuer d'âge en âge les vérités du ſalut. Les Apôtres ne ſe déterminerent à écrire que lorſqu'ils y furent engagés par les circonſtances & les beſoins de la ſociété chrétienne. Les Pères ſuivirent leur exemple; c'eſt ce qui fait que nous n'avons pas de leurs mains de ces traités méthodiques, où les ſujets ſont conſidérés ſelon tous les aſpects qu'ils préſentent, & où l'on deſcend par l'ordre analytique des principes démontrés aux conſéquences les plus éloignées. Ils ne s'attachent dans

leurs écrits polémiques, qu'à établir les points conteſtés par les hérétiques qu'ils avoient à combattre; & dans leurs diſcours aux peuples, ils parcourent toutes les vérités ſur leſquelles il falloit les éclairer & les affermir, ſans s'aſſujettir à aucun plan ſuivi & raiſonné.

I. SIÈCLE.

Saint Mathieu eſt le premier des Apôtres qui ait écrit. Il compoſa ſon hiſtoire des actions & des paroles du Sauveur, à la prière des fidèles de la Paleſtine qu'il étoit ſur le point de quitter, pour aller prêcher l'Evangile chez des Nations éloignées. Il employa la langue vulgaire des Juifs de ſon tems, qui étoit un hébreu mêlé de ſyriaque : nous n'en avons que la traduction grecque attribuée à divers Auteurs, & qui eſt certainement de la plus haute antiquité. Il intitula ſon ouvrage *Evangile*, c'eſt-à-dire, heureuſe nouvelle, titre qui convient admirablement au recit des actions & de la doctrine ſalutaire du fils de Dieu.

Saint Marc, diſciple & interpréte de S. Pierre, écrivit auſſi un Evangile pour l'inſtruction des fidèles de Rome où il avoit ſuivi ſon maître. On n'a aucune raiſon de croire qu'il l'ait écrit en Latin, & non en Grec, comme quelques-uns

I. SIÈCLE.

le prétendent. Cet Evangéliſte vint en Egypte ſous l'Empire de Claude, & y fonda l'Egliſe d'Alexandrie qui devint bientôt très-floriſſante, & qui fut dès ſon origine un des quatre grands Sièges d'Orient.

Saint Luc, natif d'Antioche de Syrie, Médecin de profeſſion, s'attacha à S. Paul qu'il ſuivit dans ſes voyages. Il écrivit ſon Evangile d'après les inſtructions de ſon Maître. Il inſiſte davantage ſur les faits que les autres hiſtoriens du Sauveur. On prétend que l'Apôtre dont il fut le compagnon fidèle, déſigne ſon ouvrage, lorſqu'il dit dans ſes Epîtres : *ſelon mon Evangile*, ou *ſelon l'Evangile que vous avez appris de moi.* S. Luc a encore laiſſé un Livre précieux ſous le titre d'Actes des Apôtres ; il y raconte des faits auxquels il a eu part, ou dont il a été témoin. On remarque dans ſon ſtyle plus de pureté, & dans ſa narration plus d'élégance que chez les autres Ecrivains ſacrés du Nouveau Teſtament, parce que ſon éducation avoit été plus diſtinguée, & que les études relatives à ſa profeſſion, l'avoient mis à portée de connoître les bons modèles dans l'art d'écrire.

Saint

Saint Jean, ſurnommé le Théologien, à cauſe de la ſublimité de ſes idées, & du vol hardi qu'il prend dès le commencement de ſon Evangile, où il ſemble avoir pénétré dans le ſein de Dieu pour y découvrir la naiſſance éternelle du Verbe égal à ſon Pere, prit la plume à la ſollicitation des Evêques d'Aſie, pour réfuter les erreurs de Cérinthe & d'Ebion, qui nioient la divinité de J. C. Nous avons auſſi de ſa main trois Epîtres, l'une adreſſée aux Parthes qu'il avoit inſtruits dans la foi, & qu'on a long-tems citée ſous ce titre; l'autre à Electe, Dame Chrétienne qui étoit diſtinguée par ſon éminente vertu; & la troiſième à Caïus, qu'on croit être ce diſciple de S. Paul converti à Corinthe, qui fut arrêté avec cet Apôtre, dans la ſédition que l'Orfévre Démétrius avoit excitée contre eux à Ephèſe. Ces trois Epîtres reſpirent par-tout un zèle ardent contre les ennemis de la divinité de J. C., & la tendre charité que ſon diſciple bien-aimé avoit puiſée dans elle de ſon divin Maître. Enfin S. Jean nous a laiſſé l'Apocalypſe, livre profond & myſtérieux, où le ſaint Apôtre éclairé d'une lumière prophétique, annonce les

I. SIÈCLE.

I. SIÈCLE.

destinées de l'Egliſe, ſes combats, ſes victoires & ſon bonheur éternel dans le repos du Ciel.

Il nous reſte de l'Apôtre S. Paul, quatorze Epîtres qui ne ſont pas rangées dans les éditions du Nouveau Teſtament ſuivant l'ordre des tems où elles ont été écrites; nous n'avons pas cru devoir y rien changer dans la courte idée que nous allons en tracer, cet ordre ſe trouvant rétabli dans la Table chronologique inſérée à la fin de ce Volume.

L'Epître aux Romains eſt toute dogmatique; S. Paul y prouve par les égaremens des philoſophes, & leurs déſordres monſtrueux, la foibleſſe de la raiſon humaine, & l'inſuffiſance de la Loi naturelle pour arriver à la vraie juſtice, qu'on ne peut acquérir que par la foi en J. C., & par la grace qu'il nous a méritée.

Dans la première aux Corinthiens, S. Paul blâme avec force les diviſions qui s'étoient élevées entre eux, par un reſte de ce goût de parti que leur avoient inſpiré les Philoſophes, leurs anciens maîtres, partagés en différentes ſectes rivales les unes des autres. Il leur inſpire le plus grand reſpect pour la divine

Euchariſtie, & il livre à ſatan l'un d'entre eux, qui avoit commis un inceſte, pour être tourmenté dans ſa chair, l'excommunication étant ordinairement ſuivie de quelque châtiment viſible dans ces premiers tems. L'Apôtre ayant appris la douleur & le changement des Corinthiens, leur écrivit une ſeconde Epître, pour les conſoler & rétablir l'inceſtueux dans l'uſage des biens ſpirituels, dont il avoit été privé; enfin il prend occaſion des avis qu'il leur donne, pour relever la gloire de ſon Apoſtolat, que de faux Docteurs ſe plaiſoient à dégrader.

I. SIÈCLE.

En écrivant ſon Epître aux Galates, S. Paul ſe propoſe d'établir contre les Chrétiens Judaïſans, que les œuvres de la loi cérémonielle ne peuvent ſervir de rien, pour arriver à la Juſtice véritable, & il y montre qu'il n'y a de vrais juſtes que par J. C., de qui viennent tous les mérites qui doivent être couronnés.

Cette même vérité eſt encore en partie l'objet de l'Epître aux Ephéſiens. L'Apôtre y déclare de nouveau, que le bienfait de la juſtification eſt le fruit de la mort du Rédempteur; il appuie ſur le dogme terrible de la prédeſtina-

I. SIÈCLE.

tion, & comme pour adoucir ce qu'il a de dur & d'effrayant, il finit par donner aux fidèles d'excellens préceptes pour mener une vie ſainte dans toutes ſortes de conditions, ce qui ſuppoſe que les bonnes œuvres opérées dans la foi & la charité par le ſecours de la grace, ſont un moyen ſûr de parvenir au bonheur du Ciel.

Saint Paul remercie les Philippiens dans la lettre qu'il leur écrit, des ſecours qu'ils lui avoient envoyés pendant ſa première captivité à Rome; & il les exhorte par l'exemple de J. C. à vivre dans l'amour de la paix & l'humilité. C'eſt dans cette Epître qu'il eſt dit: *Que Dieu opére en nous le vouloir & le faire, ſelon ſon bon plaiſir*; célèbre paſſage, que S. Auguſtin rappelle ſouvent dans ſes écrits contre les Pélagiens, pour démontrer la néceſſité & la gratuité de la grace.

De faux ſpirituels prêchoient aux Chrétiens de Coloſſes, qu'il ne faut point aller à Dieu par J. C., parce qu'il eſt trop élevé, mais par les Anges, qui ſont des Puiſſances intermédiaires placées entre le ſouverain Etre & nous; S. Paul leur écrivit pour les détromper d'une

erreur si injurieuse à J. C. qu'il leur représente comme le seul Médiateur entre Dieu & les hommes, & la source unique d'où l'esprit & la vie découlent sur tous les membres de l'Eglise. I. SIÈCLE.

Les fidèles de Thessalonique se trouvant exposés à de violentes épreuves, à cause de leur foi, l'Apôtre leur adressa deux Epîtres pour les consoler, & leur rappeller des vérités capables de les encourager. Il loue leur charité, les exhorte au travail, leur apprend à pleurer les morts d'une manière digne de la Religion Chrétienne, & il les assure que le monde n'étoit pas si près de sa fin, que quelques-uns le prétendoient.

Les deux Epîtres à Timothée Evêque l'Ephèse, suffiroient seules pour nous faire connoître la haute sagesse de S. Paul, & son expérience dans le grand art de gouverner les hommes. Il y donne à son disciple les plus utiles préceptes, tant pour conduire les autres, que pour se conduire lui-même dans les diverses fonctions du saint Ministère; il lui dépeint les qualités qu'il doit rechercher, dans ceux qu'il choisit pour l'exercice des charges ecclésiastiques; il l'avertit de s'opposer à ceux qui troublent l'union

I. SIÈCLE.

des fidèles par de vaines disputes; & il lui recommande de garder le dépôt de la saine doctrine dans toute sa pureté, en s'appliquant à la lecture, en conservant précieusement la grace de son ordination, & ne cessant de reprendre avec force & avec douceur, ceux qui résistent à la vérité.

L'Apôtre répéte les mêmes avis, & prescrit les mêmes regles, dans son Epître à Tite, qu'il avoit établi sur toutes les Eglises qui s'étoient formées dans l'isle de Créte.

Celle qu'il écrivit à Philémon, Chrétien de la Ville de Colosses, en lui renvoyant un Esclave fugitif nommé Onézime, qu'il avoit instruit & baptisé dans les chaînes, respire la plus ardente charité, & fait éclater dans tout son jour le véritable esprit du Christianisme.

L'Epître aux Hébreux est d'une éloquence divine. L'Apôtre y prend un vol sublime, & y décrit avec une élévation raviſſante les caractères du Pontife éternel. Pour faire voir l'excellence de la nouvelle Loi, au-dessus de l'ancienne, qui n'étoit qu'une ombre & une figure, il oppose Médiateur à Médiateur, Ministère à Ministère, Sacerdoce à Sacer-

doce, victime à victime ; & à chaque trait de ce paralléle frappant, il montre avec une force admirable, combien le Culte chrétien dans sa noble simplicité, l'emporte sur le Culte légal, malgré la magnificence & l'appareil pompeux dont il étoit environné. I. SIÈCLE.

Saint Jacques le mineur ayant observé, que quelques-uns abusoient de la doctrine de S. Paul sur la nécessité de la foi, s'attache à démontrer dans son Epître Catholique, que les bonnes œuvres ne sont pas moins nécessaires ; que la justice véritable renferme essentiellement la volonté d'accomplir la loi de Dieu, & qu'envain possède-t-on la vérité, quand on ne pratique pas la vertu.

Saint Pierre dans sa première Epître, adressée aux Juifs d'Asie qui avoient embrassé le Christianisme, leur fait connoître l'excellence de leur vocation, & l'obligation de tout souffrir plutôt que d'abandonner la foi. Le but de sa seconde Epître, est d'inspirer aux fidèles un juste éloignement pour les faux Docteurs & les hérétiques. C'est aussi l'objet de l'Epître Catholique de l'Apôtre S. Jude, qui caractérise les Novateurs l'une manière énergique, en les appel-

I. SIÈCLE.

lant, *des nuages ſans eau, qui ſe meuvent au gré des vents.*

Tels ſont les ouvrages compris dans le Canon des Ecritures du Nouveau Teſtament, que l'Egliſe reçoit comme authentiques, & faiſant partie de la révélation. Il y a parmi les Savans différentes opinions, ſur le tems où ce Canon fut dreſſé, tel que nous l'avons aujourd'hui, & ſur la qualité de ceux qui en ont fait la déclaration. La diverſité des ſentimens ſur cette queſtion importante, n'a rien d'étonnant; elle eſt une ſuite naturelle du grand éloignement où nous ſommes aujourd'hui de cette première époque du Chriſtianiſme, & de la diſette des monumens qu'on a pu conſerver de ces tems anciens. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'avant le milieu du ſecond ſiècle, on liſoit publiquement dans toutes les ſociétés chrétiennes, la plus grande partie des Livres du Nouveau Teſtament, & qu'on les regardoit par-tout comme la règle authentique de la foi & des mœurs. C'en eſt aſſez pour croire que ces écrits ſacrés ont été raſſemblés par ceux des Apôtres qui vécurent plus long-tems, ou que cette collection a été faite, ſous

leur inſpection, par quelques-uns de leurs premiers diſciples. On eſt très-aſſuré, que les quatre Evangiles furent recueillis pendant la vie de St. Jean, & que les trois premiers eurent l'approbation de cet Apôtre. Ce fait dont les critiques les plus judicieux & les plus ſévères ne doutent pas, ne met-il point au-deſſus des ſimples conjectures, l'opinion de ceux qui attribuent aux Apôtres mêmes, ou du moins à une main qu'ils dirigèrent, la réunion & la liſte, appellée *Canon*, des divins écrits dont nous parlons? La prompte chûte & la proſcription des ouvrages apocryphes, que des plumes infidèles & coupables publièrent alors, & qui ne tardèrent pas à tomber dans le mépris, & dans l'oubli qu'ils méritoient, eſt une nouvelle preuve qui vient à l'appui d'un ſentiment que l'Egliſe a conſacré par ſon autorité, en propoſant aux fidèles le recueil des livres inſpirés du Nouveau Teſtament, tel que nous l'avons, & par conſéquent, tel qu'il fut toujours.

I. SIÈCLE.

A l'égard des Canons attribués aux Apôtres, tout le monde convient aujourd'hui qu'ils ne ſont pas leur ouvrage; mais en même tems qu'on refuſe de les

admettre ſous ce titre, les Savans s'accordent à les regarder comme un monument de la plus reſpectable antiquité. Le ſaint Pape Léon IX a reconnu cinquante de ces Canons comme orthodoxes vers le milieu du XIe. ſiècle, en réfutant par la plume du Cardinal Humbert, ſon Légat à Conſtantinople, une Lettre favorable au ſchiſme des Grecs, écrite par Nicetas, Moine de Stude.

I. SIÈCLE.

Le recueil des Conſtitutions apoſtoliques eſt plus moderne, puiſqu'il n'a commencé à paroître que dans le IVe. ou le Ve. ſiècle; d'ailleurs il porte des caractères de ſuppoſition très-ſenſibles, en ce que pluſieurs de ces Conſtitutions renferment des choſes favorables à l'Arianiſme, preuve évidente que S. Clément n'en eſt point l'auteur.

Ce ſaint Pape, diſciple de l'Apôtre S. Pierre & ſon ſucceſſeur dans la Chaire Pontificale après S. Lin & S. Anaclet, doit être mis au rang des Ecrivains de ce ſiècle. On a de lui une Lettre qu'il écrivit aux fidèles de Corinthe pour appaiſer un ſchiſme qui s'étoit élevé parmi eux. Le zèle & la foi des Apôtres y éclatent, par mille traits vifs & touchans. Il y parle des différens degrés qui com-

poſoient l'ordre Hiérarchique, des Aſſemblées religieuſes, & du Sacrifice de l'Euchariſtie, de manière à faire connoître la diſcipline de ces premiers tems, & à confondre les accuſations intentées contre l'Egliſe Romaine par les auteurs de la Réforme. Le reſpect qu'on avoit pour cette Lettre étoit ſi grand, qu'on la liſoit encore publiquement dans l'Egliſe de Corinthe, comme les écrits canoniques, plus de ſoixante-&-dix ans après la mort de S. Clément, qu'on place vers la dernière année de ce ſiècle, où l'on croit qu'il reçut la couronne du martyre. C'eſt de tous les écrits attribués à ce ſaint Pontife, le ſeul qui ſoit regardé comme authentique, d'après l'examen qu'en ont fait les plus ſavans critiques de nos jours, entre autres Tillemont, Cotelier, Garbe & Rondini.

I. SIÈCLE.

ARTICLE V.

Hérétiques & autres ennemis de la Foi dans le premier ſiècle.

LA vérité brilloit encore dans tout ſon éclat, & ſes premières ſources jailliſſoient encore, ſi l'on peut ainſi parler, lorſque l'eſprit de nouveauté s'efforça d'en corrompre les eaux. Le tems même des Apôtres ne fut pas exempt de ce fléau. Simon, Cérinthe, Hyménée, Ebion, Ménandre, & pluſieurs autres, dont les noms obſcurs & déteſtés ſont à peine parvenus juſqu'à nous, troublèrent le repos de la Société Chrétienne, tandis que les Envoyés de Dieu travailloient avec un zèle infatigable à jetter ſes fondemens & à les affermir. Tous ces hérétiques, ſi différens entre eux par les idées bizarres qu'ils enfantèrent, & par le mêlange impie qu'ils en firent avec les vérités de la foi, ſe reſſemblèrent en un point; c'eſt que l'eſprit de vertiges dont ils étoient agités, & qu'ils avoient l'art de communiquer à leurs diſciples, les jetta

l'un à la ſuite de l'autre, dans les imaginations les plus ridicules & les excès les plus monſtrueux. I. SIÈCLE.

La plupart formèrent leurs opinions, en combinant de pluſieurs manières le ſyſtême des émanations, & la doctrine des génies, avec les principes du Judaïſme & les vérités enſeignées par les Apôtres. De ces diverſes combinaiſons, où chacun n'avoit d'autre guide que les caprices de ſon imagination, il ne pouvoit réſulter qu'un amas informe de ſuppoſitions & d'extravagances. L'un prétendoit que J. C. n'avoit fait qu'ébaucher l'œuvre de Dieu & la perfection de l'homme, & que pour conſommer cette grande entrepriſe, le Ciel avoit fait deſcendre en lui ſa force & ſa ſageſſe; tel étoit Simon, d'abord diſciple, & peu après déſerteur de la foi, qui, pour ſoutenir une prétention ſi abſurde, ſe faiſoit appeller *la grande Vertu de Dieu*. Il s'adonnoit aux ſecrets de la magie, dans l'eſpoir d'imiter, par ſes preſtiges, s'il étoit poſſible, les miracles des Apôtres, de qui il avoit voulu acheter le don des Langues & le pouvoir de conférer le S. Eſprit.

L'autre enſeignoit que le Sauveur

I. SIÈCLE.

avoit apporté ſur la terre deux doctrines, la première publique, & qu'on trouvoit dans les livres du Nouveau Teſtament, la ſeconde ſecrète, & qui n'avoit été confiée qu'à quelques perſonnes affidées que J. C. même, ou ſes plus intimes confidens avoient chargées de tranſmettre à d'autres par une tradition cachée; & cette doctrine myſtérieuſe enſeignoit l'art de commander aux Génies, d'opérer des prodiges, & d'acquérir dès cette vie le bonheur & l'immortalité. Ainſi parloient Ménandre, Doſithée, &c.

Ceux-ci ſe jettoient dans des généalogies ſans fin, & ſuppoſoient une foule d'êtres imaginaires entre Dieu & les hommes, & c'étoit à ces génies propices ou malfaiſans, qu'ils attribuoient le gouvernement du monde, les phénomenes de la Nature, & les faits miraculeux. Moïſe & Jéſus-Chriſt n'avoient fait de ſi grands miracles que par l'intervention de ces Puiſſances inviſibles, & par le même moyen, les hommes initiés dans le culte ſecret qui les rendoit favorables, pouvoient en faire de ſemblables; telles étoient les rêveries d'un Ebion, d'un Théodote, d'un Cléobule.

Ceux-là, plus Juifs que Chrétiens, réuniſſoient la Loi Moſaïque avec les préceptes de l'Evangile. J. C. n'étoit pour eux qu'un homme plus parfait que les autres, ſur qui Dieu avoit fait repoſer ſon Eſprit, un Génie bienfaiſant que la lumière du Ciel avoit dirigé, & qui étoit venu pour éclairer les hommes & les rendre meilleurs. Ils conſervoient les obſervances légales, & ſe livroient aux pratiques d'une perfection mal entendue, par une fauſſe interprétation des conſeils évangéliques; de ce nombre étoient les Nicolaïtes, les Nazaréens, les Cérinthiens. I. SIÈCLE.

Preſque tous attaquoient la génération éternelle & la divinité de J. C., le faiſant naître de Joſeph & de Marie par la voie ordinaire; & quelques-uns même alloient juſqu'à nier qu'il fût véritablement mort & reſſuſcité. Ils s'autoriſoient de quelques paſſages de l'Ecriture, ſur-tout des Prophètes, qui paroiſſoient favorables à leurs idées, ou qu'ils y accommodoient par des explications arbitraires. Ils retranchoient des Livres révélés tout ce qui leur étoit contraire, & ils répandoient ſous les noms des Patriarches & des Apôtres, des Livres

I. SIÈCLE.

apocryphes & de faux Evangiles, où ils avoient inſéré leurs dogmes pervers.

Il eſt bien humiliant pour la raiſon humaine, que tous les auteurs de ces extravagances aient laiſſé des diſciples. Mais ce qui eſt bien plus glorieux pour l'Egliſe, bien conſolant pour les vrais fidèles, c'eſt que la réfutation des erreurs, enſeignées par ces anciens Prédicans, & le prompt anéantiſſement de leur Secte, ſe ſoient opérés par la ſeule improbation des Apôtres, jointe à l'enſeignement commun des Paſteurs qui leur ſuccédèrent.

Qu'il dut être affligeant pour la Religion, d'avoir à ſe défendre contre des ennemis nés dans ſon ſein & nourris de ſon lait! Mais elle avoit en même tems à combattre au-dehors d'autres adverſaires également redoutables. C'étoient des Philoſophes ſortis la plupart de l'Ecole d'Alexandrie, qui couroient le monde pour exhorter les hommes à la vertu & leur rappeller la crainte des Dieux. Ils étoient comme les Apôtres de l'Idolâtrie, qu'ils tâchoient de concilier avec la raiſon par des allégories & des ſens moraux, qui rendoient ces fictions plus ſupportables. On les écoutoit avec

empreſſement, & les peuples étoient attirés ſur leurs pas, dans toutes les Villes où ils haranguoient, par une éloquence douce & fleurie, par des manières agréables, & une grande auſtérité de mœurs. I. SIÈCLE.

Celui qui fit alors le plus de bruit dans le monde, fut Apollonius de Tyane, attaché aux opinions de Pythagore dont il ſuivoit le régime, ne mangeant que des légumes, ne buvant point de vin, & s'abſtenant du commerce des femmes. Son nom eſt ſi fameux dans l'hiſtoire de la Philoſophie, & nos incrédules modernes parlent avec tant de complaiſance de ſa ſageſſe, de ſes vertus & de ſes prétendus miracles, qu'on ne peut ſe diſpenſer d'entrer dans quelques détails à ſon ſujet.

Ce Philoſophe, à qui les eſprits forts de nos jours voudroient rendre ſon ancienne célébrité, naquit à Tyane, bourg de Cappadoce, trois ou quatre ans avant J. C. Un eſprit élevé, une mémoire admirable, une figure noble & gracieuſe, une éloquence douce & touchante, toute la ſcience qu'on pouvoit avoir de ſon tems, & une grande auſtérité de mœurs, le mirent dans la plus

I. SIÈCLE.

haute conſidération. Il voyagea dans la Perſe pour connoître la philoſophie des Mages, diſciples de Zoroaſtre, & dans l'Inde pour étudier celle des Brachmanes. Il parcourut enſuite toutes les Villes célèbres de l'Aſie & de la Grèce, enſeignant le culte des Dieux, cenſurant les vices, & ſe faiſant admirer par les ſentences énergiques & profondes qu'il prononçoit. Il vint à Rome ſous le règne de Néron, & il attira la foule après lui dans cette Capitale du monde, comme il avoit fait par-tout où il s'étoit montré. L'Empereur Veſpaſien lui témoignoit une grande eſtime; les Oracles ne parloient de lui qu'avec de grands éloges, & les peuples ſéduits l'honoroient comme un Dieu. On lui attribua quelques prodiges du genre de ceux qui ne ſortent pas de la ſphère où Dieu a pu renfermer le pouvoir des Démons depuis leur chûte, & quelques prédictions qu'il avoit l'art d'exprimer de manière qu'elles pouvoient toujours s'adapter à l'événement, quel qu'il fût. D'ailleurs ces faits, unique fondement de quelques Ecrivains de nos jours, pour s'intéreſſer auſſi vivement qu'ils le font, à la gloire d'Apollonius, ont tous les

caractères de la ſuppoſition, n'ayant eu pour témoin qu'un certain Damis ſon diſciple & ſon confident, & n'ayant été tranſmis à la poſtérité, ſur la garantie d'un homme auſſi ſuſpect, que par le ſophiſte Philoſtrate qui vivoit plus de deux ſiècles après. Si l'on propoſoit aux incrédules des miracles & des prophéties, appuyées ſur des preuves auſſi frivoles, que ne diroient-ils pas, & avec raiſon, pour en montrer la fauſſeté? Comprend-on que dans un ſiècle tel que le nôtre, des hommes décorés du titre de Philoſophes, aient porté l'indécence juſqu'à comparer cet impoſteur avec J. C.? Qu'Hiérocles, zélé partiſan de l'Idolâtrie & perſécuteur des Chrétiens, ait oſé faire ce parallèle impie, c'eſt ce qu'on ne voit pas ſans indignation, quoiqu'il fût aveuglé par ſes préjugés, & même par l'intérêt du ſyſtême qu'il avoit embraſſé; mais que dans le ſein de l'Egliſe, des Ecrivains, initiés dès leur enfance aux Myſtères du Chriſtianiſme, ne rougiſſent pas de répéter un blaſphême ſi abſurde, n'eſt-ce pas un excès qui, pour l'honneur même de la raiſon, devroit être encore inconnu?

I. SIÈCLE.

I. SIÈCLE.

Les hérétiques & les philoſophes idolâtres n'étoient pas les ſeuls ennemis dont la Religion avoit à ſe défendre, les Prêtres, les Artiſtes de tout genre, qui tiroient leur ſubſiſtance des Temples, tous ceux qui vivoient du culte des idoles, avoient un intérêt puiſſant d'exciter la politique du Gouvernement & la fureur des peuples à la pourſuite des Chrétiens. Ainſi quand on pèſe avec réflexion, la réunion & la force des cauſes qui concouroient à renverſer l'Egliſe naiſſante, on voit évidemment que ſa chûte étoit inévitable, ſi elle n'eût été qu'un établiſſement humain.

ARTICLE VI.

Epreuves & perſécutions auxquelles l'Egliſe fut expoſée dès le premier ſiècle.

A peine la Société Chrétienne commençoit-elle à ſe former par la prédication des Apôtres, & le zèle infatigable de leurs premiers diſciples, qu'il s'élevoit déjà contre elle des orages capables de renverſer & d'engloutir ce foible

vaiſſeau, s'il n'eût pas été conduit & ſoutenu par la main du Tout-Puiſſant. L'Egliſe naiſſante vit ſortir ſes premiers ennemis du ſein de la Synagogue, qui, après avoir été juſqu'à ce moment l'unique dépoſitaire de la vérité, s'alarma vivement, & devint bientôt furieuſe, d'entendre annoncer, au milieu de Jéruſalem, que les tems où ſon culte devoit être aboli, & ſa puiſſance anéantie, ces tems prédits par tous les anciens Oracles, étoient enfin arrivés. Elle conçut qu'elle ne pouvoit s'oppoſer trop tôt, & avec trop de force, aux progrès de la nouvelle doctrine qui ſe répandoit avec tant d'éclat, & dès-lors elle réſolut d'employer tous les moyens poſſibles dont la domination des Romains lui permettoit de faire uſage, pour étouffer la Religion nouvelle, tandis qu'elle étoit encore au berceau.

I. SIÈCLE.

Ce fut donc, comme on le voit par les Actes des Apôtres, & les autres monumens certains du premier ſiècle, dans la Capitale de la Judée, que s'alluma contre les adorateurs de J. C. la cruelle perſécution qui ne tarda pas à s'étendre dans toutes les contrées voiſines, où les Juifs avoient la liberté de

I. SIÈCLE.

professer leur Culte, & de tenir publiquement leurs assemblées religieuses. Nous en avons la preuve dans le Martyre de St. Etienne, dans l'empriſonnement de St. Pierre & de ſes Collegues, dans la proſcription & le ſupplice de St. Jacques le Mineur, premier Evêque de Jéruſalem, & ſur-tout dans la commiſſion ſanguinaire qui fut donnée à St. Paul, & que cet ardent zélateur des traditions Judaïques, alloit exécuter à Damas, lorſque J. C., voulant en faire un vaſe d'élection, & l'appeller à l'Apoſtolat, dompta lui-même la fureur de ce lion rugiſſant.

Mais ſi l'attente du Grand-Prêtre & de ſon Conſeil, fut trompée par cet événement miraculeux, leur animoſité contre les nouveaux Chrétiens, qu'ils regardoient comme des apoſtats & des traîtres, n'en devint que plus violente. En effet, plus les Prédicateurs de l'Evangile montroient d'intrépidité, plus les Docteurs des Juifs, au lieu d'admirer un courage au-deſſus des forces humaines, ſentoient augmenter la crainte ſecrète qu'ils avoient, de voir dans peu la Religion de J. C. détruire le Judaïſme & toutes ſes antiques cérémo-

nies. Ils les pourſuivirent en tous lieux, ils les firent empriſonner comme des ſéditieux, des perturbateurs du repos public, des gens rebelles aux ordres des Empereurs; ils les traduiſirent devant les Magiſtrats & les Officiers Romains, & quand ils avoient obtenu leur détention, ils leur dreſsèrent des embuches, juſqu'à faire vœu de ne manger ni boire, qu'ils ne leur euſſent donné la mort. C'eſt la conduite qu'ils tinrent à l'égard de St. Paul, après qu'ils l'eurent livré au Tribun qui commandoit la garde de la fortereſſe du Temple.

I. SIÈCLE.

Ce zèle perſécuteur, qui rendoit les Chefs de la Nation Juive ſi violemment acharnés à la perte des Chrétiens, ne ſe renferma pas dans les bornes trop étroites de la Paleſtine & des Régions adjacentes; il s'étendit bientôt dans toutes les Villes de l'Aſie & de la Grèce, où les témoins de la Réſurrection portèrent le flambeau de la foi. Le Continent & les Iſles virent ſe renouveller partout les ſcènes dont Jéruſalem avoit été le premier théatre. En quelque lieu qu'il y eût une Synagogue, des Docteurs chargés par état d'étudier & d'enſeigner la Loi, des Aſſemblées Sabba-

I. SIÈCLE.

tiques, en un mot, des Sectateurs de Moïse instruits & présidés par leurs Chefs, les Adorateurs de Jésus n'y pouvoient être en sûreté. Ils étoient dans chaque asyle qu'ils choisissoient, soudainement attaqués, poursuivis sans relâche, & cruellement maltraités; à Damas, à Ephèse, à Listes, à Laodicée, à Philippes, à Ycone, en Crète, en Macédoine, &c. il suffisoit qu'ils parussent, pour que leur ennemis ameutassent la populace contre eux. Ils excitoient, avec furie, les habitans, sans distinction de Juifs & d'Idolâtres, à les injurier, à les charger de malédictions & de coups, à les traîner même au supplice; & tous ceux qui s'étoient fait initier par le baptême aux Mystères & aux Cérémonies du Culte Chrétien, participoient à ces mauvais traitemens. On les accabloit d'imprécations, on les jettoit dans les fers, sans égard au titre de Citoyen Romain, & aux privilèges dont jouissoient dans tout l'Empire, ceux qui en étoient honorés; on les tourmentoit souvent dans la chaleur de ces premiers mouvemens d'un peuple animé par la violence des cris séditieux; & jamais les outrages qu'ils avoient reçus, n'étoient

n'étoient réparés, quoique les Magiſtrats en reconnuſſent quelquefois l'injuſtice.

I. SIÈCLE.

Faut-il s'étonner après cela, que les Payens aient bientôt conçu, de tous côtés, une haine ſi implacable & ſi cruelle dans ſes effets, contre les Hérauts de la nouvelle Religion, & leurs Proſélytes, en les voyant accuſés, pourſuivis, avec tant d'inhumanité, par ceux de leur propre Nation! Une Egliſe fervente, & compoſée de Juifs & de Gentils convertis à la foi, s'étoit formée à Rome, où St. Pierre avoit établi, pour toute la ſuite des ſiècles, ſon Siège & le centre de l'unité catholique, la quarante-deuxième année de J. C., qui concourt avec la ſeconde du règne de l'Empereur Claude. Cette Chrétienté floriſſante, prenant tous les jours de nouveaux accroiſſemens, par la ſainte activité de ſes Paſteurs, & les vertus éminentes de ſes Membres, comptoit déjà des ſujets diſtingués dans le Palais des Maîtres du monde, lorſque Néron parvint à l'Empire où l'adoption de Claude & les intrigues d'Agrippine le firent monter. Ce Prince, né pour être le fléau des Nations, & l'exécration des

I. SIÈCLE.

hommes, qu'il ſe plaiſoit à détruire, eſt le premier des Céſars qui ſe ſoit armé du glaive, contre ceux qu'il appelloit par mépris les Adorateurs du Crucifié. Un monſtre tel que lui, aſſaſſin de Burchus & de Sénéque, ſes inſtituteurs, bourreau de ſa propre mère, avec laquelle il n'a pas rougi de renouveller volontairement le crime abominable, que l'Œdipe des Grecs avoit commis, ſans le ſavoir, avec la ſienne, étoit bien digne de marcher à la tête des Perſécuteurs, qui ont abreuvé la terre du ſang chrétien durant plus de trois cens ans.

Néron étoit crédule & ſuperſtitieux, c'eſt aſſez l'ordinaire des lâches & des impies. Il avoit fait venir à Rome Simon le Magicien, qui ſe glorifioit du nom pompeux de *vertu de Dieu*, qu'il s'étoit donné, & ſe vantoit d'opérer des miracles plus ſurprenans que ceux des Apôtres. Néron, ſéduit par ſes preſtiges, l'avoit admis dans ſa faveur, parce qu'il eſpéroit trouver, dans l'art & les ſecrets de cet impoſteur, le moyen de ſe garantir de la haine publique, dont il craignoit les effets. Cette crainte règne toujours, comme on ſait, dans l'ame

des Tyrans, & c'eſt le premier vengeur des maux qu'ils font aux hommes. Mais quand ce fourbe eut été précipité du haut des airs, où il s'étoit élevé à la vue de tout un peuple, & que Néron eut appris que la prière de St. Pierre, grand Pontife des Chrétiens, avoit été la ſeule cauſe de cette chûte, il entra dans une colère effroyable, & réſolut d'exterminer les auteurs d'une humiliation dont la honte retomboit ſur lui. Non moins diſſimulé que ſanguinaire, ce Prince cacha quelque tems ſon dépit, pour mieux aſſurer ſa vengeance. D'ailleurs, il n'étoit pas cruel comme les tyrans vulgaires ont coutume de l'être. Sa barbarie, auſſi ingénieuſe qu'atroce, lui faiſoit trouver des moyens de tourmenter ſes victimes, qui rafinoient ſur la cruauté même. Voici donc ce qu'il imagina, pour avoir un prétexte de ſévir contre les Chrétiens.

I. SIÈCLE.

L'an 64 de Rome, qui étoit la dixième de ſon règne, il fit mettre le feu en différens quartiers de Rome, au milieu de la nuit, dans un de ces accès de folie barbare où il tomboit ſouvent. Pendant que les flammes ſe répandoient avec fureur, il étoit placé ſur une tour

I. SIÈCLE.

élevée, d'où il jouiſſoit tranquillement de cet horrible ſpectacle, habillé en Comédien, & chantant un Poëme de ſa compoſition, ſur l'embrâſement de Troyes, dont il avoit l'image effrayante ſous les yeux. On a dit que le motif de cette extravagance inouie, étoit le deſſein qu'il avoit conçu de détruire en peu d'heures la Capitale du monde, pour avoir la gloire de la rebâtir, & de lui faire porter ſon nom. Quoi qu'il en ſoit, honteux de n'avoir pas réuſſi comme il le déſiroit, & voulant détourner les ſoupçons du peuple, qui ne pouvoient guère tomber que ſur lui, il accuſa les Chrétiens de cet énorme attentat contre la ſûreté publique & l'humanité, dont il étoit ſeul coupable.

Pour appuyer cette imputation qu'il avoit intérêt d'accréditer, le Tyran publia des Edits ſanglans contre les Chrétiens, & ſa férocité ſaiſiſſant une occaſion de s'exercer, qui lui parut ſi favorable, il inventa de nouveaux ſupplices, afin de ſe procurer le plaiſir atroce, de voir ſouffrir plus long-tems les malheureux qu'il condamnoit. Il les faiſoit attacher à des pieux dans les différens quartiers de la Ville & dans ſes jar-

dins, enveloppés de matières combuſtibles, auxquelles on mettoit le feu à l'entrée de la nuit, pour ſervir de flambeaux; & lui, monté ſur un char, en habit de Cocher, il ſe promenoit dans les places publiques, à la lueur de cette horrible illumination, véritablement faite pour éclairer les amuſemens nocturnes d'un tel monſtre. I. SIÈCLE.

Tacite nous a tranſmis la peinture de cette exécution, dont il n'y a pas d'autre exemple dans l'hiſtoire; & malgré les réflexions tirées de ſes préjugés qu'il mêle à ſon récit, on y découvre la vérité du fait, & le caractère exécrable du Tyran. Quoique ce paſſage ſoit un peu long, il eſt trop précieux & trop intéreſſant, pour que nous puiſſions nous diſpenſer de le tranſcrire ici tout entier. Après avoir fait le détail des précautions qu'on prit alors pour arrêter dans la ſuite les ravages que pourroient cauſer les incendies, & pour appaiſer les divinités tutélaires de Rome, dont cet affreux événement annonçoit la cólère, l'Hiſtorien remarque judicieuſement, que ni les ordres donnés par les Magiſtrats, chargés de veiller à la ſûreté de la Ville, ni l'argent que le

I. SIÈCLE. Prince fit distribuer au peuple, ni les sacrifices qu'on offrit aux Dieux, n'empêchèrent pas de croire que Néron étoit le seul auteur du désastre qui venoit d'arriver. Puis il ajoute : « mais pour » faire cesser ce bruit, il produisit des » accusés, & fit périr, dans les plus » cruels supplices, des hommes détestés » à cause de leur infâmie, vulgairement » appellés Chrétiens. Christ d'où vient » leur nom, avoit été puni de mort » sous Tibère, par l'Intendant Ponce-» Pilate. Cette pernicieuse superstition, » réprimée pour un tems, reprenoit » vigueur, non-seulement dans la Ju-» dée, source du mal, mais à Rome, » où vient aboutir & se multiplier » tout ce que les passions inventent » ailleurs d'infâme & de cruel. On » arrêta d'abord des gens qui s'avouoient » coupables, & sur leur déposition, » une multitude de Chrétiens, que l'on » convainquit moins d'avoir brûlé Rome, » que de haïr le genre-humain : on joi-» gnit les insultes aux supplices ; les » uns, enveloppés de peaux de bêtes » féroces, furent dévorés par des chiens ; » d'autres attachés en croix, plusieurs » brûlés vifs. On allumoit leurs corps,

» ſur le déclin du jour, pour ſervir
» de flambeaux : Néron prêtoit ſes jar-
» dins pour ce ſpectacle, auquel il
» ajouta les jeux du Cirque, & dans
» ces jeux, on le voyoit parmi le peuple
» vêtu en Cocher, ou conduiſant lui-
» même un char. Ainſi, quoique les
» Chrétiens fuſſent des ſcélérats, dignes
» des plus rigoureux châtimens, on ne
» pouvoit s'empêcher de les plaindre,
» parce qu'ils étoient immolés, non
» pour l'utilité publique, mais pour
» aſſouvir la cruauté d'un ſeul ».

I. SIÈCLE.

Quelques-uns veulent que cette boucherie des Chrétiens, ordonnée par Néron, & ſi barbarement exécutée ſous ſes yeux, ne ſe ſoit pas étendue au-delà des murs de Rome. D'autres prétendent, avec plus de fondement, que la perſécution dont elle fut le prélude & le ſignal, a porté ſes ravages dans toutes les parties de l'Empire; & ce qui donne du poids à ce ſentiment, c'eſt que Dodwell l'a embraſſé comme le plus certain, dans ſes Diſſertations ſur St. Cyprien, & l'a fortifié de raiſonnemens, auxquels il eſt difficile de ne ſe pas rendre, lui qui dans le même ouvrage emploie tout ſon eſprit & toute

I. SIÈCLE.

ſon érudition, à diminuer, autant qu'il peut, le nombre des Martyrs immolés dans les autres perſécutions. En effet, qu'on liſe avec quelque attention les Loix que Néron publia dans la circonſtance dont il s'agit, on y verra du premier coup-d'œil un deſſein formé de rendre les adorateurs de J. C. odieux à toute la terre, en les peignant comme des incendiaires, des infâmes, des ennemis du genre-humain, qui attiroient les fléaux du Ciel & la colère des Dieux ſur Rome, parce qu'elle les avoit ſoufferts quelque tems parmi ſes Citoyens, ſans les punir. Or ils étoient les mêmes dans les Provinces que dans la Capitale; ſi Rome les jugeoit coupables, on ne devoit pas les trouver innocens dans le reſte de l'Empire; & ſi le Prince lançoit ſur eux des arrêts de proſcription, les Magiſtrats & les Gouverneurs ne pouvoient pas les épargner. On avoit donc, par-tout où les Romains commandoient, les mêmes raiſons de les haïr, & d'employer la force pour les exterminer.

La perſécution finit au bout de quatre ans, avec le règne du perſécuteur. Les Ouvriers évangéliques employèrent ce

tems de calme à inſtruire & à fortifier leurs diſciples, à fonder de nouvelles Egliſes, à multiplier le troupeau de J. C. dans celles qui ſubſiſtoient déjà. Pendant cet intervalle de tranquillité, qui dura près de vingt ans, le Chriſtianiſme fit des progrès étonnans dans toutes les Provinces de l'Empire, & chez les peuples que Rome appelloit barbares. Mais Domitien, dont les vices, & ſur-tout la cruauté, ne le cédoient guère à ceux de Néron, étant monté ſur le Trône en 81, après Titus, ſon frère, un nouvel orage ne tarda pas à éclater. Si cette perſécution, qui commença vers l'an 93 ou 94, & qui finit à la mort de l'inſenſé Domitien, aſſaſſiné par un affranchi, en 96, ne fut pas longue, elle égala, par ſa violence, la plupart de celles qui ont agité l'Egliſe plus long-tems. La crainte de perdre bientôt l'Empire qu'on avoit inſpirée à Domitien, en fut la cauſe; perſonne n'ignore combien ce motif eſt puiſſant ſur l'ame d'un Tyran, qui voit des ennemis & des aſſaſſins dans tous ceux dont il ſait qu'il eſt déteſté. On lui avoit perſuadé, qu'entre les diſciples, & même les parens de J. C., il devoit

I. SIÈCLE.

I. SIÈCLE.

s'élever dans peu, un homme ambitieux & puiſſamment ſoutenu par ceux de ſa Secte, devenue très-nombreuſe, qui aſpireroit à l'autorité ſuprême, & qui prendroit tous les moyens d'y parvenir. Il n'en fallut pas davantage pour exciter ſa fureur contre une claſſe d'hommes, d'où il craignoit à chaque inſtant de voir ſortir ſon rival, & peut-être ſon ſucceſſeur. Flavius Clémens, homme conſulaire, & Flavia Domitilla, ſa nièce, ou ſelon quelques-uns, ſa femme, & tous les deux proches parens de l'Empereur, furent enveloppés dans le nombre des victimes, que ce Prince, alarmé pour lui-même, ſacrifia ſans remords à ſa propre ſûreté. Il fit auſſi mourir, & pour la même cauſe, le Conſul Acilius Glabrio. Ce fut dans le même tems que l'Apôtre St. Jean fut exilé dans l'Iſle de Pathmos. Tertullien rapporte, d'après pluſieurs autres Ecrivains, plus voiſins que lui de cette époque, qu'avant d'être banni, le diſciple bien-aimé avoit été jetté dans une chaudière d'huile bouillante, d'où il étoit ſorti ſans éprouver le moindre mal. La tradition des deux premiers ſiècles, atteſte la vérité de ce récit; & les plus ſavans critiques le

regardent comme suffisamment établi sur le témoignage des anciens, quoiqu'il se soit trouvé quelques modernes qui aient essayé de le rendre douteux. Ce fait, tel qu'il nous a été transmis, prouve évidemment, que le feu de la persécution, allumée par les ordres de Domitien, se communiqua du centre de l'Empire à ses parties les plus éloignées, puisqu'elle porta l'embrâsement jusqu'à Ephèse, Métropole de l'Asie-Mineure, où St. Jean faisoit sa résidence ordinaire. Nous verrons bientôt que Trajan & Marc-Aurele, ces Princes qui furent si chers à leurs sujets, & qui sont encore si révérés de nos jours, à cause de leur sagesse & de leur modération, ne traitèrent pas les Chrétiens avec plus de ménagement, que leurs prédécesseurs les plus justement abhorrés.

I. SIÈCLE.

I. SIÈCLE.

ARTICLE VII.

Etat intérieur de l'Egliſe dans les premiers tems ; ſes Mœurs ; ſon Culte, & ſa Diſcipline.

L'ÉGLISE de Jéruſalem, dont J. C. avoit jetté les fondemens pendant ſa vie, a été le germe & le modèle des autres Sociétés qui ſe ſont formées depuis. Elle mérite donc qu'on étudie ſa conſtitution, ſon régime, ſon Gouvernement, & ſes mœurs, avec une attention particuliére. Inſtruite & gouvernée immédiatement par les Apôtres, après l'Aſcenſion de leur divin Maître, & la deſcente du St. Eſprit, c'eſt d'elle, comme du ſein d'une mère très-chaſte & très-féconde, que toutes les autres ſont ſorties; c'eſt en elle qu'on trouve l'image pure & l'eſprit primitif du Chriſtianiſme. L'Auteur des Actes des Apôtres, témoin oculaire de ce qu'il écrit, nous en trace une idée qui ne peut être ni plus vraie, ni plus belle & plus intéreſſante.

« Tous ceux qui compoſoient, dit-il,

» cette première Egliſe, perſévéroient
» dans la Doctrine des Apôtres, dans I.
» la communion de la fraction du pain, SIÈCLE.
» & dans la prière. Etant unis enſemble
» par la foi, tout ce qu'ils avoient étoit
» poſſédé en commun. Ils vendoient
» leurs biens, & ils les diſtribuoient
» à tous, ſelon le beſoin d'un chacun.
» Ils continuoient d'aller tous les jours
» dans le Temple; & rompant le pain
» par les maiſons, ils prenoient leur
» nourriture avec joie & ſimplicité de
» cœur, louant Dieu, & ſe faiſant
» aimer de tout le peuple. Toute la
» multitude de ceux qui croyoient,
» ajoute-t-il dans un autre endroit,
» n'étoit qu'un cœur & qu'une ame;
» aucun d'eux ne s'approprioit rien de
» ce qu'il poſſédoit, mais ils mettoient
» tout en commun. Il n'y avoit point
» de pauvre parmi eux, parce que tous
» ceux qui avoient des terres & des
» maiſons, les vendoient, & en appor-
» toient le prix; ils le mettoient aux
» pieds des Apôtres, & on le diſtri-
» buoit à chacun, ſelon ſon beſoin.
» Il ſe faiſoit alors, remarque-t-il en-
» fin, beaucoup de miracles & de
» prodiges parmi le peuple, par les

I. SIÈCLE.

» mains des Apôtres, qui ſe réuniſſoient » tous d'un même eſprit, dans la ga- » lerie de Salomon, ſans qu'aucun des » autres osât ſe joindre à eux, & le » peuple leur donnoit de grandes louan- » ges. Il arrivoit de-là que le nombre » de ceux qui croyoient au Seigneur, » hommes & femmes, s'augmentoit de » plus en plus tous les jours ». Ajou- tons que le prix des biens, mis en commun, avec le produit des offrandes & des aumônes, étoient deſtinés à l'en- tretien des Miniſtres, des veuves, des orphelins, des malades, & généra- lement à tous les beſoins de la ſociété, dont les membres étoient ſi prompts à ſe dépouiller, qu'il auroit plutôt fallu modérer, qu'exciter leur généroſité.

Telle étoit la vie que menoient, au milieu des Juifs opiniâtres, c'eſt-à-dire, au milieu de leurs plus cruels ennemis, les Apôtres & leurs Diſciples, avec ceux qu'ils avoient convertis à la foi en J. C. Telle étoit la pureté de l'eſ- prit qui les animoit, & la force du lien de la charité qui les uniſſoit. La pré- dication, la prière, la célébration des myſtères, dont une auguſte ſimplicité augmentoit le reſpect, la pauvreté, la

déſappropriation, l'uniformité de mœurs & de ſentimens, les aumônes, le ſoin des pauvres, en un mot, toutes les bonnes œuvres qui peuvent élever l'homme à la plus haute perfection, rempliſſoient leurs momens, jour & nuit; car cette continuité d'actions ſaintes, fait partie de l'admirable tableau que l'Hiſtorien ſacré vient de tracer; il l'exprime, en diſant, que les Chrétiens nouvellement baptiſés, qui vivoient à Jéruſalem ſous la conduite des Apôtres & des vieillards qu'ils s'étoient aſſociés, perſévéroient, de concert, dans l'exercice de toutes les vertus dont il a fait l'énumération : *Erant perſeverantes unanimiter.*

I. SIÈCLE.

Cette vie commune des fidèles de Jéruſalem, étoit l'effet de la parfaite union qui règnoit entre eux. Celle que Pythagore avoit établie parmi ſes diſciples; celle que pratiquoient les Eſſéniens & les Thérapeutes, encore plus auſtères; celle enfin dont Platon avoit imaginé le plan, & dont il vouloit introduire l'uſage dans ſa République, n'en ſont qu'une foible image. Elle dura, dans toute ſa ferveur, juſqu'à la guerre des Romains contre les Juifs, ſous Veſ-

I. SIÈCLE.

pasien. Alors les Juifs convertis, prévoyant le prochain accompliſſement de la prophétie de J. C. ſur la ruine de la Ville ſainte & du Temple, ſe retirèrent à Pella, Bourgade aſſez conſidérable de la Judée, pour obéir à leur divin maître, qui leur avoit ordonné de fuir vers les montagnes. Là, ſans changer d'eſprit, ils furent obligés de faire quelque changement dans leur manière de vivre, mais ils en conſervèrent tout ce qui put s'accommoder avec les circonſtances, & les ſages précautions que leur nouvelle condition leur preſcrivoit de prendre.

Les Egliſes, qui ne tardèrent pas à s'élever de proche en proche, dans les contrées voiſines de la Paleſtine, ſe formèrent, autant qu'il fut poſſible, ſur le plan de celle, qui fut dès-lors & qui ſera toujours, le plus excellent modèle de la perfection chrétienne. Mais elles ne purent imiter que de loin, cette exacte pauvreté, cette communauté de biens, & ce dépouillement univerſel de toute propriété, qui diſtinguèrent tellement les fidèles de Jéruſalem, que ces vertus ont été regardées comme un don particulier que Dieu leur avoit accordé, pour les récompenſer du cou-

e qu'ils avoient montré, en ſe ſéant les premiers de la Synagogue, ir ſuivre la doctrine du Sauveur. Mais retrouve dans ces nouvelles Egliſes, même eſprit, la même charité, la me ferveur, & à peu de choſes près, nême Gouvernement & les mêmes rcices de Religion. C'étoit par-tout vêque, ou en ſon abſence, le plus ien des Prêtres, qui préſidoit les mblées. Elles commençoient toujours la prière, faite en commun, enſuite liſoit tout haut quelque endroit choiſi Saintes Ecritures, tant de l'Ancien ſtament que du Nouveau; après quoi préſident faiſoit un diſcours inſtructif touchant, dans lequel il paſſoit tour-our du dogme à la morale, ſuivant e les penſées ou les ſentimens ſe ſuc-loient, & ſe laiſſant aller ſans efforts t mouvemens du St. Eſprit, qui l'inſ-oit; après l'inſtruction, on paſſoit de te à la célébration de l'Euchariſtie, ›ellée dans les premiers tems, frac-n du pain, à laquelle tous les aſſiſ-ıs participoient; à cette auguſte céré-›nie, ſuccédoit ordinairement un ›as frugal, pour mieux repréſenter qui ſe paſſa dans la dernière Cêne,

I. SIÈCLE.

où J. C. instituа le Sacrement de son corps & de son sang ; on finissoit, comme on avoit commencé, par la prière, & chacun se retiroit, pour vaquer aux fonctions & aux travaux de son état. Les Diacres portoient l'Eucharistie aux absens & aux malades. Mais ceux qui avoient assisté à l'assemblée l'emportoient avec eux, dans un vase destiné à cet usage, pour se communier eux-mêmes dans leurs maisons. Les dons miraculeux, qui furent alors si communs, rendoient quelquefois ces différens exercices fort longs, & les faisoient durer fort avant dans la nuit. D'abord, il n'y avoit point de lieu spécialement destiné aux exercices de la Religion. On s'assembloit dans les maisons particulières, où il y avoit des salles assez grandes pour contenir beaucoup de monde. Il paroît même qu'à Jérusalem, & dans les autres Villes où le nombre des Chrétiens s'étoit multiplié, dès le tems des Apôtres, on tenoit plusieurs assemblées en divers endroits le même jour, qui étoit le Dimanche, afin que tous les fidèles pussent avoir la consolation de célébrer ensemble les saints Mystères, & d'y participer. Cet

uſage eſt peut-être la première origine des Paroiſſes, & de la diſtinction des troupeaux.

I. SIÈCLE.

On voit, par ce détail, que l'Egliſe conſerve encore aujourd'hui les traces précieuſes des plus anciens uſages, dans ſa Liturgie. On y retrouve en effet les parties principales de celle que pratiquèrent les Apôtres & leurs Diſciples, dans les aſſemblées religieuſes qu'ils établirent à Jéruſalem ou ailleurs, & auxquelles ils préſidèrent; la prière commune, le chant des Pſeaumes, la lecture des Prophéties, de l'Evangile, & des écrits apoſtoliques, l'inſtruction publique, l'oblation & la conſécration de l'Euchariſtie, la communion du Célébrant, du Clergé & du Peuple. Il eſt évident, par ce rapprochement de la pratique actuelle de l'Egliſe catholique, & de la forme ancienne des aſſemblées chrétiennes, que dans l'eſpace de près de dix-huit ſiècles, il ne s'eſt fait aucun changement important, & que tout l'eſſentiel a été ſoigneuſement conſervé, quoique d'une époque à l'autre, il y ait eu quelques retranchemens peu remarquables, ou quelques légères additions dans les acceſſoires.

I. SIÈCLE.

Maintenant, si l'on demandoit quelles étoient les fonctions des Apôtres, & de ceux qui furent choisis pour leur succéder, leur autorité dans le gouvernement de l'Eglise, & leurs soins journaliers, pour le maintien du bon ordre & de la discipline dans la Société chrétienne, la réponse sera facile; elle suit naturellement des observations que nous venons de faire. Par la nature même du Ministère apostolique & de sa destination, dans les vues de Dieu, les Apôtres étoient des hommes envoyés, d'abord aux Juifs, ensuite à toutes les Nations de la terre, pour leur ouvrir le chemin du salut & de l'immortalité, en séparant de la foule & unissant par les liens d'une sainte société, ceux qui se rendoient dociles à leurs instructions, & obéissoient à la voix de Dieu, dont ils étoient les organes. Revêtus d'une autorité divine, pour conférer la grace par l'administration des Sacremens, instruire le peuple, convertir les infidèles, se donner des successeurs propres à continuer, jusqu'à la fin des siècles, l'œuvre qu'ils avoient commencé, ils avoient aussi celui de faire des Loix, de censurer les erreurs, d'excommunier les

rebelles & les ſcandaleux, d'impoſer des ſatisfactions & des pénitences publiques aux pécheurs, pour toujours, ou ſeulement pour un tems limité, ſuivant la nature des fautes & des circonſtances. Dieu y avoit ajouté, dans les premiers tems, le don des miracles, pour autoriſer leur miſſion, & frapper d'une manière preſque irréſiſtible, ceux vers qui ces Miniſtres de la Loi nouvelle étoient envoyés. Ils attiroient les Juifs à la foi par l'interprétation des écritures, dont leurs pères avoient reçu le dépôt, en leur dévoilant les vrais ſens des anciens oracles, qui s'étoient accomplis dans la perſonne de J. C., & les Gentils, par la vue des prodiges éclatans qu'ils opéroient à leurs yeux, pour établir la vérité de la doctrine qu'ils leur annonçoient, & par l'impreſſion ſubite d'étonnement, d'admiration & de confiance qui en réſultoit.

I. SIÈCLE.

Dès-lors on voit les différens degrés du ſaint Miniſtère, qui ſont la baſe de l'Ordre hiérarchique, irrévocablement établis, & leur diſtinction, ſi néceſſaire au maintien de la diſcipline & de la ſubordination, clairement marquée; des Evêques, des Prêtres, des Diacres

I. SIÈCLE.

& des Miniſtres inférieurs ; leur autorité, leurs prérogatives, leurs fonctions propres, & l'influence de chaque ordre dans le gouvernement & la police extérieure de la Société chrétienne. Ainſi l'état préſent de l'Egliſe, dans ſa conſtitution, & les claſſes diverſes qui la compoſent eſſentiellement, ne ſont que la ſuite & la continuation de cet état primitif, dont les Apôtres, ſous la direction de J. C., ont été les inſtituteurs. Les Patriarches, les Primats, les Métropolitains, les Archevêques, & la juriſdiction ſpirituelle qui leur a été attribuée, dans une étendue plus ou moins grande, ſont d'une inſtitution plus récente, quoique très-ancienne, & par cela même très-reſpectable. Nous en parlerons ailleurs plus au long. Il ſuffit de remarquer ici, que ces dignités, avec leurs droits & leurs pouvoirs, n'ont pas d'autre fondement que l'ordre ancien, dont l'origine eſt celle de l'Egliſe même, & qu'on peut les regarder comme un développement & une extenſion du régime qui fut d'abord en vigueur dans l'Egliſe.

Quoique le peuple n'eût aucune part au miniſtère ſpirituel, il influoit néanmoins

dans les affaires de la Société religieuſe des nouveaux Chrétiens. Ordinairement c'étoit lui qui préſentoit aux Evêques les ſujets qu'on jugeoit propres aux diverſes fonctions de l'Ordre eccléſiaſtique, ou du moins il agréoit, par ſon conſentement, ceux que le Clergé avoit choiſis, & la Conſécration de ces Miniſtres, quel que fût leur degré, ne ſe faiſoit point ſans que l'aſſemblée des fidèles eût été prévenue. On la conſultoit également dans tous les cas de quelque importance, comme de ſcandales à réprimer, d'aumônes extraordinaires à répandre, de fautes à punir, de recherches à faire pour connoître les coupables, & déterminer le genre de punition qu'il convenoit de leur infliger. Mais c'étoit ſurtout dans l'élection des Evêques & des Prêtres, que l'influence du peuple étoit plus marquée, parce que le choix de ceux à qui la principale autorité du gouvernement eſt confiée, doit être regardé comme l'objet du monde le plus intéreſſant, pour tous les membres d'une ſociété, dans laquelle on entre librement, où l'on reſte par une préférence volontaire, & d'où l'on peut ſortir toutes les fois qu'on croit avoir des rai-

I. SIÈCLE.

I. SIÈCLE.

sons pour la quitter. Aussi voit-on que ce choix, tant qu'il a été libre, & que le peuple y a eu part, inspiroit les plus sages précautions, & tomboit presque toujours sur les sujets les plus recommandables par leurs vertus & leurs talens. Ce concours du peuple a duré, sous différentes formes, tant que les élections ont été en usage dans l'Occident, comme dans l'Orient; & il s'en est conservé quelques traces encore reconnoissables jusqu'à nos jours, pour les Prélatures du premier rang, par les solemnités qui s'observent à la réception des Evêques, des Abbés & des Doyens, auxquelles le peuple est convoqué au son des cloches, & pour les Ministres du second ordre, par la proclamation publique qui se fait au milieu des Messes Paroissiales, des noms & qualités de ceux qui doivent se présenter à l'Evêque pour être ordonnés.

Dans ce premier siècle, l'Eglise étoit si pauvre, si obscure & si maltraitée, qu'on ne pouvoit être porté à se faire Chrétien, par aucun motif d'ambition & de cupidité. Cependant l'examen de ceux qui demandoient le baptême, étoit un des principaux objets de la sollici-

tude

tude des Paſteurs. Ce n'étoit pas qu'on craignît les ſurpriſes de la diſſimulation & de l'hypocriſie, de la part des Juifs & des Payens, qui montroient le déſir de ſe convertir. Qu'auroient-ils recherché qui pût flatter leurs paſſions, en embraſſant le Chriſtianiſme? Les honneurs? les richeſſes? l'abondance? les plaiſirs? les douceurs d'une vie paiſible & voluptueuſe? L'Egliſe ne poſſédoit encore rien qui fût capable d'exciter & de ſatisfaire les vues de l'orgueil & les autres penchans de la nature corrompue. Mais on craignoit la foibleſſe, la légéreté, l'inconſtance, la lâcheté, ces défauts ſi naturels à l'homme, qui font naître les regrets, & qui pouſſent le cœur à deſirer plus vivement les biens qu'il a quittés, lorſque la privation leur donne un nouveau prix. On craignoit ſur-tout de compromettre la ſainte doctrine & la vérité, de divulguer le ſecret des Myſtères, d'expoſer la foi & les pratiques de la piété au mépris, à la dériſion, & aux inſultes des profanes. Ces inconvéniens, que trop de précipitation auroit occaſionnés, étoient encore plus à prévoir de la part de ceux qui venoient de la Gentilité. Nous

I. SIÈCLE.

I. SIÈCLE.

verrons dans la ſuite quelles ſages précautions l'on prit, & à quelles épreuves on crut néceſſaire de les ſoumettre, pour s'aſſurer de leurs diſpoſitions, & prévenir leur retour au Culte des Idôles.

Quand le reſpect des choſes ſaintes n'auroit pas dicté ces précautions, la ſeule prudence auroit ſuffi pour les inſpirer. En effet, la vie des Chrétiens étoit ſi auſtère, ſi pure, ſi détachée de tout ce qui flatte & nourrit les paſſions, en un mot, ſi différente de celle qu'ils avoient menée avant leur converſion, qu'à moins d'être animé d'un grand courage, & ſoutenu d'une grace puiſſante, il y avoit toujours lieu d'appréhender, que des hommes accoutumés à ſuivre tous leurs goûts, pourvu qu'ils reſpectaſſent les Loix civiles, ne puſſent s'aſſujettir à porter long-tems le nouveau joug auquel ils s'étoient ſoumis. Car il ne faut jamais oublier que les Chrétiens de cette heureuſe époque, vivoient tous dans la retraite, la modeſtie, la prière, le jeûne, la mortification des ſens, le renoncement aux plaiſirs du monde, & même aux amuſemens permis, le travail, la privation de toutes les ſuper-

fuités, & la pratique de toutes les vertus, non-seulement prescrites, mais encore conseillées par l'Evangile. La plûpart étoient mariés, quoique plusieurs, aspirant à un état plus parfait, & fortifiés par une grace particulière, se fussent consacrés à la continence. Ils observoient une exacte régularité dans leurs maisons, s'appliquant à instruire leurs enfans, à les élever dans la crainte de Dieu, à leur faire estimer, plus que tous les avantages du siècle, le bonheur de connoître la vérité, d'avoir J. C. pour chef, pour maître & pour modèle, les préparant à verser leur sang, quand il le faudroit, pour attester sa divinité, & donnant l'exemple de toutes les vertus, dont ils tâchoient de leur inspirer l'amour. C'est donc avec raison que les plus anciens Ecrivains, & les plus respectables par leur sincérité, nous représentent chaque maison des premiers Chrétiens, comme une Eglise domestique.

I. SIÈCLE.

Cependant il s'éleva des doctrines erronées, il y eut des divisions & des scandales, dans le sein de l'Eglise naissante, comme nous l'apprenons des écrits que les Apôtres mêmes nous ont

I. SIÈCLE.

laiſſés, & des autres monumens de ce premier âge; & cela ne doit point nous étonner; le génie de l'homme & ſon eſprit ont toujours été les mêmes, mobiles, curieux, inquiets, & portés à l'indépendance. La foi ſoumet la raiſon, mais elle ne la dépouille pas entiérement de ſon orgueil; elle enchaîne les paſſions, mais elle ne les détruit pas; elle règle les affections du cœur, & dirige la volonté, mais elle laiſſe la liberté dans ſes droits. De-là tous les écarts & tous les déréglemens, plus rares dans les beaux ſiècles du Chriſtianiſme, mais dont ils n'ont pas été tout-à-fait exempts. Ce ſont, au reſte, des leçons pour nous, qui vivons dans des tems, où tout ce qui nous environne, loin de nous porter à la fidélité, à la conſtance dans le bien, & à la fuite du vice, ne tend, au contraire, qu'à nous égarer & nous corrompre. D'ailleurs, ces écarts & ces déréglemens, qui ont affligé l'Egliſe lorſqu'elle étoit encore dans ſa première ferveur, avoient été prédits; ainſi, loin d'ébranler notre foi, & d'altérer notre confiance, ils ſont une preuve très-ſenſible de la ſource divine d'où ſont émanés les

oracles, qui ſervent à démontrer la vérité du Chriſtianiſme; & ſous ce point de vue, ils nous garantiſſent l'exécution de tous les autres oracles, dont l'accompliſſement eſt encore différé.

I. SIÈCLE.

CHRONOLOGIE DES CONCILES.

AVERTISSEMENT.

I. SIÈCLE. LES Conciles, dont la célébration étoit auſſi fréquente autrefois qu'elle eſt rare aujourd'hui, forment pour la plupart des époques remarquables dans l'Hiſtoire eccléſiaſtique. Ce ſont comme des points d'appui pour quantité de faits qui la concernent, & même pour un grand nombre d'événemens civils. On peut juger de-là combien il importe de bien fixer le tems où ils ſe ſont tenus; c'eſt à quoi nous avons donné toute l'application dont nous ſommes capables. Les Savans connoiſſent les difficultés dont cette matière eſt hériſſée. Pour les applanir, nous avons conſulté les plus habiles critiques, comme on le verra par nos citations; mais nous n'avons pas ſuivi ces guides en aveugles.

Avant que d'adopter leurs déciſions, nous avons diſcuté leurs moyens avec ſoin. Lorſqu'ils ne s'accordent point entre eux, nous marquons, pour l'ordinaire, celui dont nous préférons le ſentiment. Quelquefois nous leur oppoſons notre jugement particulier; mais ce n'eſt que quand l'évidence nous y force, & alors nous joignons la preuve à l'aſſertion.

I. SIÈCLE.

Nous exprimons les noms des Conciles en Latin, parce que c'eſt en cette Langue qu'ils ſe trouvent dans les collections; mais nous les rendrons enſuite en François, avec ceux des Provinces auxquelles ils appartiennent, ſans quoi le Lecteur ſeroit ſouvent expoſé à ſe méprendre. Les noms des Conciles généraux ſont marqués en lettres capitales, pour les diſtinguer des autres. L'aſtériſque * avertit, que ceux auxquels il eſt appliqué, ne ſont point reçus dans l'Egliſe.

PREMIER SIÈCLE.

L'an de J. C. 51 ou environ. *Jeroſolymitanum*, de Jéruſalem, qui décharge de la circonciſion & des céré-

monies prescrites aux Juifs par la loi de Moïse, les Gentils qui embrassoient l'Evangile, en ne leur ordonnant que de s'abstenir de l'idolâtrie, ou, comme il est marqué aux Actes des Apôtres, Chap. 15, *des souillures des idoles, de la fornication & du sang.* Ce dernier point, qui n'est qu'une loi de discipline, est encore en vigueur dans une partie de l'Orient.

I. SIÈCLE.

On voit, dans ce Concile, tel qu'il est rapporté au chapitre des Actes, que nous venons de citer, le modèle des Conciles généraux. Les fidèles, se trouvant divisés de sentimens sur un point important, on envoie consulter l'Eglise de Jérusalem, où la prédication de l'Evangile avoit commencé, & où Saint Pierre se rencontroit alors. Les Apôtres & les Prêtres s'assemblent en aussi grand nombre qu'il est possible. On délibère à loisir, chacun dit librement ce qu'il pense; Saint Pierre préside à l'assemblée; il en fait l'ouverture, il propose la question, & dit le premier son avis. Mais il n'est pas seul juge: Saint Jacques juge aussi, & il le dit expressément. La décision est fondée sur les Saintes Ecritures, & formée

par le commun consentement. On la rédige par écrit, non comme un jugement humain, mais comme un oracle, & on dit avec confiance : *Il a semblé bon au Saint Esprit & à nous.* On envoie cette décision aux Eglises particulières, non pour être examinée, mais pour être reçue & exécutée avec une entière soumission. (*Fleury*).

I. SIÈCLE.

CHRONOLOGIE DES PAPES.

AVERTISSEMENT.

I. SIÈCLE. JÉSUS-CHRIST, le Pontife éternel, ayant choiſi la Capitale de l'Empire Romain, qui dominoit ſur tout l'univers, pour être la Capitale du monde chrétien, & le centre de ſon Egliſe; St. Pierre, qu'il en avoit établi le Chef viſible & le premier des Paſteurs, vint à Rome l'an 42 de J. C., en la ſeconde année de l'Empereur Claude, & y établit ſon Siége, qui a toujours ſubſiſté, & toujours été rempli par une ſucceſſion non interrompue d'Evêques, juſqu'au préſent Pontificat; ſucceſſion que St. Auguſtin met au rang des marques éclatantes de la véritable Egliſe, qui retiennent très-juſtement les fidèles dans ſon ſein. Jamais dans l'antiquité on n'a douté, ni que l'Egliſe de Rome

eût été fondée par St. Pierre, ni que les Papes fussent ses successeurs. Les Pères ont défié les hérétiques anciens de le nier : *Negare non potes*, dit un d'eux, en parlant à Parménien, *scire te in Urbe Roma Petri primò Cathedram esse collatam, in quâ sederet omnium Apostolorum caput Petrus.* (Opt. L. 2.) Si quelques hérétiques modernes ont osé s'écarter de la tradition sur ce point, les plus savans d'entre eux en sont convenus de bonne foi, & l'ont eux-mêmes prouvé.

I. SIECLE.

PREMIER SIÈCLE.

S. PIERRE.

Saint Pierre a donc constamment établi son Siége à Rome. Ce S. Apôtre étoit de Bethsaïde, Bourg de la Galilée. Jésus-Christ, dans l'élection de ses Apôtres, lui donna le premier rang & la prééminence. L'Ecriture & la tradition le mettent toujours à la tête des douze Apôtres. L'an 37, S. Paul, que Dieu avoit converti depuis trois ans, vint à Jérusalem pour voir St. Pierre, & conférer avec lui. En 42, St. Pierre

An de J. C. 31.

I. SIÈCLE. An de J. C.

se rend à Rome, particuliérement, selon les anciens, pour combattre Simon le Magicien. C'eſt en cette année 42, que commencent les 25 années de Pontificat, que la Chronique d'Euſébe donne à Saint Pierre. Après quelque ſéjour, il revint à Jéruſalem Il y fut mis en priſon par les ordres du Roi Agrippa l'an 44, au tems de Pâque; mais Dieu le délivra miraculeuſement. En 51, il aſſiſta au Concile de Jéruſalem, & y maintint la liberté de l'Evangile. St. Pierre étant retourné à Rome, la victoire qu'il y remporta avec St. Paul, ſur Simon le Magicien, & la pureté de la doctrine que prêchoient ces deux grands Apôtres, irritèrent Néron, qui, les ayant fait arrêter, condamna St. Pierre au ſupplice de la croix, & St. Paul, comme Citoyen Romain, à être décapité; ce qui fut exécuté le 29 Juin. Cette date eſt conſtante, par le témoignage de tous les anciens. Mais on n'eſt point d'accord ſur l'année où tombe ce double événement. Les uns le mettent en l'an 65, les autres en 66, pluſieurs en 67, & quelques-uns en 68. La première opinion contredit formellement Euſébe,

qui place la mort de St. Pierre deux ans (commencés) après celle de Sénèque, arrivée au mois d'Avril de l'an 65. La troiſième eſt pareillement à rejetter, puiſque Néron, comme Dion l'atteſte, paſſa tout l'été de l'an 67 dans la Grèce. La quatrième eſt encore plus inſoutenable, Néron étant mort le 9 Juin de cette année. Il faut donc s'en tenir à la ſeconde, qui eſt celle de St. Epiphane parmi les anciens, & de MM. Tillemont & Foggini parmi les modernes. On n'eſt pas moins partagé ſur le ſucceſſeur immédiat de St. Pierre. Mais le plus sûr eſt de ſuivre l'ordre que St. Irenée donne à cette ſucceſſion. Or, ſelon ce Père, à St. Pierre ſuccéda immédiatement St. Lin, à celui-ci St. Cléet ou Anaclet, & à ce dernier St. Clément. C'eſt cet ordre de ſucceſſion que nous avons adopté.

I. SIÈCLE. An de J. C.

I. S. LIN.

Lin ſuccéda, l'an 66, à St. Pierre. C'eſt durant ſon Pontificat, que la ruine de Jéruſalem arriva, l'an 70. St. Lin gouverna l'Egliſe de Rome 12 ans, & mourut l'an 78, peut-être le 23. Sep-

tembre, qui eſt le jour de ſa fête dans
I. pluſieurs anciens Martyrologes, comme
SIÈCLE. dans le moderne.

An de J. C.

II. S. ANACLET.

78 ou 79. Anaclet, le même que St. Clet, comme les Savans en conviennent, a ſuccédé à St. Lin en 78 ou 79, & a tenu le Siége de Rome 12 ans, auxquels il y en a qui ajoutent quelques mois. Il eſt mort en l'an 91. L'Egliſe l'honore entre les Martyrs, de même que St.
91. Lin, quoiqu'il ſemble que ni l'un ni l'autre ne ſoit mort d'une mort violente, & n'ait mérité ce titre que par la diſpoſition du cœur.

III. S. CLÉMENT I.

92. Clément, Romain de naiſſance, avoit reçu l'ordination épiſcopale de Saint Pierre, ſelon le témoignage de Tertulien; (ſoit que ce fût pour gouverner l'Egliſe Romaine pendant ſon abſence, ſoit comme un Evêque apoſtolique, non attaché à une Egliſe particulière, mais deſtiné pour aſſiſter les Apôtres dans leur miniſtère, & pour aller prêcher

J. C. à ceux qui ne le connoiſſoient point). C'eſt apparemment ce qui a donné occaſion à quelques Auteurs anciens de le donner pour ſucceſſeur immédiat à St. Pierre. Il ne remplit toutefois le Siége de Rome qu'après la mort de St. Anaclet, au commencement de l'an 91, le 23 de Janvier; jour auquel on faiſoit autrefois une fête de ſa chaire. Il le tint pendant 9 ans & quelques mois, étant mort la troiſième année de Trajan, la centième de J. C. Béde & les Martyrologes poſtérieurs, mettent ſa fête le 23 Décembre. L'événement le plus remarquable du Pontificat de St. Clément, eſt la perſécution que Domitien excita contre les Chrétiens. Elle commença l'an 93, & ne finit qu'en l'an 96. On la compte pour la deuxième. Nous avons de ce S. Pape une lettre admirable, que quelques-uns ont même voulu mettre au rang des Ecritures canoniques. Elle eſt écrite au nom de l'Egliſe Romaine à l'Egliſe de Corinthe, touchant le ſchiſme qui troubloit celle-ci.

I. SIÈCLE. An de J. C.

Quoi qu'en diſent pluſieurs Savans modernes, il y a bien de l'apparence que c'eſt à Saint Clément, & non à

I. SIÈCLE. An de J. C.

St. Fabien, qu'on doit rapporter la miſſion des premiers Evêques dans les Gaules, tels que St. Saturnin de Toulouſe, St. Trophime d'Arles, S. Gatien de Tours, St. Denis de Paris, St. Paul de Narbonne, St. Auſtremoine de Clermont, St. Martial de Limoges. (*Marca & les deux Pagi.*)

IV. S. ÉVARISTE.

100. Évariſte, né dans la Grèce, ſuccéda, vers la fin de l'an de J. C. 100, à St. Clément. Il gouverna, pendant près de neuf ans, l'Égliſe Romaine, juſqu'au 26 ou 27 Octobre de l'an 109. Ce fut ſous ſon Pontificat que la perſécution de Trajan arriva. On la compte pour la troiſième. Elle commença vers l'an 107. Tandis qu'elle attaquoit l'Egliſe au-dehors, les hérétiques, ayant pour Chefs Baſilide, Elxaï, Saturnin, la déchiroient au-dedans. M. de Tillemont rapporte à ce même tems la ceſſation des Oracles, par leſquels les Démons avoient accoutumé de tromper les hommes. Quelques Savans, entre autres Van Dale, parmi les Proteſtans, ont vainement tenté d'obſcurcir

ce fait par le raiſonnement & la critique. Les Pères de l'Egliſe, & les Auteurs Payens eux-mêmes, l'ont trop uniformément atteſté, pour qu'on ſoit reçu à le révoquer en doute aujourd'hui.

I. SIÈCLE. An de J. C.

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES DE L'ÉGLISE D'ORIENT.

AVERTISSEMENT.

I. SIÈCLE. LES Patriarchats de l'Egliſe d'Orient ſont au nombre de quatre; ſavoir, ceux de Conſtantinople, d'Alexandrie, d'Antioche & de Jéruſalem. Cet trois derniers furent créés par les Apôtres. Celui de Conſtantinople ne fut érigé que dans le IVe. ſiècle. Nous en parlerons en ſon lieu; les trois autres vont préſentement nous occuper.

L'Egypte, ſur laquelle s'étend le Patriarchat d'Alexandrie, ne comprenoit du tems d'Auguſte que trois Provinces, l'Egypte proprement dite, la Thébaïde & la Lybie. On y ajouta enſuite deux autres Provinces, l'Auguſtamnique & la Pentapole. Ce diſtrict ſubſiſta juſqu'au cinquième ſiècle, après lequel

on fit une nouvelle diviſion du Diocèſe ou Gouvernement d'Egypte ; diviſion ſuivant laquelle on le partagea en huit Provinces ; ſavoir, la première & la ſeconde Egypte, la premiere & la ſeconde Auguſtamnique, la Thébaïde ſupérieure, la Thébaïde inférieure, la haute Lybie ou Cyrénaïque, & la baſſe Lybie. L'Egliſe d'Alexandrie, dans les premiers ſiècles, étoit la ſeconde après Rome, & la première de l'Orient. Cette prééminence, d'abord ébranlée par le deuxième Concile général, lui fut entiérement ravie par le troiſième, & transférée à l'Egliſe de Conſtantinople. On ſait les oppoſitions que firent les Papes à cette innovation ; mais enfin elle prévalut, par l'autorité des Empereurs, & la complaiſance des Evêques d'Orient. I. SIÈCLE.

La Ville d'Antioche, bâtie ſur l'Oronte par Séleucus Nicanor, premier Roi de Syrie, devint la Capitale des Etats de ce Prince & de ſes ſucceſſeurs. Réduite, avec toute la Syrie, ſous la puiſſance des Romains par Pompée, elle conſerva ſes anciennes prérogatives, & les accrut après avoir reçu la lumière de l'Evangile. L'autorité ſpirituelle de ſes Evêques, ne ſe borna pas en effet

I. SIÈCLE.

aux limites de la Syrie : elle s'étendit ſur les deux Phénicies, les deux Cilicies, l'Arménie, l'Iſaurie, l'Arabie, la Méſopotamie, l'Oſrhoëne & une partie de la Perſe. Les Evêques d'Antioche eurent le ſecond rang dans l'Egliſe d'Orient, juſqu'à ce qu'ils euſſent déféré au Canon du deuxième Concile général, qui attribuoit le premier à l'Evêque de Conſtantinople.

L'Egliſe de Jéruſalem, dans ſon origine & ſous les quinze premiers Evêques qui la gouvernèrent, ne fut compoſée que de Juifs convertis, qui joignoient à la profeſſion du Chriſtianiſme pluſieurs pratiques de la Loi de Moïſe, ſans les croire toutefois néceſſaires au ſalut. Sa Juriſdiction, ſous l'Epiſcopat de S. Jacques & ſous celui de ſon ſucceſſeur juſqu'à la ruine de Jéruſalem, s'étendit ſur toutes les Egliſes de la Paleſtine. Mais après que cette Ville eût été détruite par Veſpaſien & Tite, Céſarée acquit les droits de Jéruſalem, & devint, dans l'ordre eccléſiaſtique comme dans l'ordre civil, Métropole de la Phénicie & de la Judée. Les choſes ſubſiſtèrent de la ſorte juſqu'au Concile de Chalcédoine. Elles changèrent alors de

face. Juvenal, Evêque de Jéruſalem, obtint dans cette aſſemblée, comme on le verra plus amplement à ſon article, la juriſdiction de toute la Paleſtine, diviſée pour lors en trois Provinces. Ses ſucceſſeurs ſe maintinrent dans cette prérogative tant que le pays fit partie de l'Empire Romain. Mais après que les Arabes s'en furent emparés, les affaires de l'Egliſe de Jéruſalem tombèrent dans une telle confuſion, qu'elle fut ſans Patriarche durant plus de ſoixante ans. Enfin étant venue à bout de ſe donner un Chef, elle conſerva quelques reſtes de ſon ancienne forme, juſqu'à l'arrivée des Croiſés. Ceux-ci s'étant rendus maîtres de Jéruſalem, changèrent l'état de cette Egliſe, & lui donnèrent pour limites celles du Royaume de Jéruſalem. Les Muſulmans ayant reconquis la Paleſtine, l'Egliſe de Jéruſalem rentra ſous la dépendance des Grecs, qui ont continué de lui donner des Patriarches juſqu'à la fin de leur Empire.

I. SIÈCLE.

CHRONOLOGIE
DES PATRIARCHES D'ANTIOCHE.

PREMIER SIÈCLE.

I. SIÈCLE.

I. S. PIERRE.

An de J. C.

SAINT Pierre fonda l'Egliſe d'Antioche l'an de J. C. 36. Il trouva en y arrivant un grand nombre de Juifs & de Gentils convertis par les fidèles qui étoient venus de Judée. Ce fut dans Antioche, comme nous l'apprend S. Luc, que les diſciples de J. C. commencèrent à être appellés Chrétiens. S. Pierre quitta cette Ville en 42, pour aller établir un nouveau Siége à Rome.

II. EVODE.

42. Evode fut nommé par St. Pierre pour ſon ſucceſſeur dans l'Egliſe d'Antioche, lorſque cet Apôtre partit pour ſe rendre à Rome. Son Epiſcopat fut d'environ 26 ans. Il mourut, & probablement avec la gloire de martyre, ſur la fin de la perſécution & de l'empire de Néron, c'eſt-à-dire l'an 68. L'Egliſe Latine ho-

nore ſa mémoire le 6 Mai, & l'Egliſe Grecque le 29 Avril & le 7 Septembre.

I. SIÈCLE.

III. S. IGNACE.

An de J. C. 68.

Ignace, ſurnommé Théophore, diſciple de S. Jean l'Evangéliſte, fut ordonné, ſuivant Euſébe, S. Chryſoſtôme, Théodoret & d'autres anciens Auteurs, Evêque d'Antioche par S. Pierre. Son gouvernement fut remarquable, & par ſa longue durée, & par l'éclat des vertus qu'il fit briller dans l'Epiſcopat. On admire les lumières & l'ardeur de ſa charité dans les ſept lettres qui nous reſtent de lui; monument précieux, dont l'authenticité a été vainement combattue par quelques Proteſtans, & ſolidement établie par d'autres. L'Empereur Trajan paſſant par Antioche, le fit comparoître devant lui pour rendre raiſon de ſa foi. Sur ſes réponſes vraiment apoſtoliques, il ordonna qu'on le conduisît à Rome pour y être dévoré par les bêtes. L'année de ſon martyre eſt un point conteſté parmi les critiques: les uns le mettent, d'après S. Chryſoſtôme, au 20 Décembre de l'an 107; les autres, avec le P. Pagi, le rapportent au même jour de l'an 116. Ce dernier ſentiment nous paroît le mieux appuyé. (*Pagi; le Quien*).

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE.

PREMIER SIÈCLE.

I. SIÈCLE.

I. S. MARC.

An de J. C. L'AN de J. C. 52, S. Marc, l'un des 72 disciples, est envoyé par S. Pierre pour gouverner l'Eglise d'Alexandrie. Ce fut là qu'il composa son Evangile. Les Idolâtres, dans les réjouissances fanatiques de la fête de Séraphis, se saisirent de sa personne, & lui procurèrent la couronne du martyre, le 29 de leur mois Pharmuti, (25 de notre mois d'Avril) la huitième année de Néron, (62 de J. C.) suivant Eusébe & S. Jérôme.

II. ANIEN.

62. Anien succéda à S. Marc. Eusébe, qui l'appelle un homme agréable à Dieu, &

& admirable en toute sa conduite, lui donne vingt-deux années d'Episcopat, & rapporte sa mort à la quatrième année de Domitien (85 de J. C.)

I. SIÈCLE. An de J. C.

III. ABILIUS.

Abilius, surnommé par les Arabes Mélian, & par les Cophtes Milvi, fut le successeur d'Anien. Il gouverna treize ans, & mourut, selon Eusébe, la première année de Trajan (l'an de J. C. 98.) Le Martyrologe Romain fait mémoire de lui le 22 Février. 85.

IV. CERDON.

Cerdon fut élu pour succéder à Abilius. Son gouvernement fut de douze ans commencés. Il mourut la douzième année de Trajan, (de J. C. 109.) le 5 Juin. 98.

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES DE JÉRUSALEM.

PREMIER SIÈCLE.

I. SIÈCLE. An de J. C.

I. S. JACQUES le Mineur.

ST. Jacques, ſurnommé le Mineur, fils d'Alphée, frère, c'eſt-à-dire, parent du Seigneur, & l'un des douze Apôtres, fut élu par ſes Collégues l'année même de l'Aſcenſion de J. C., le 27 Décembre, ſuivant quelques Martyrologes, pour gouverner l'Égliſe de Jéruſalem. S. Jérôme lui donne 30 ans d'Epiſcopat, & place ſa mort à la ſeptième année de Néron, l'an 61 de l'Ere Chrétienne. Les anciens varient ſur la manière dont il termina ſes jours. Hégéſippe dit, qu'ayant été précipité du haut du Temple, il fut achevé par un Foulon, d'un coup de bâton ſur la tête. Joſeph l'Hiſ-

torien raconte qu'il fut lapidé par ſentence du Pontife Ananus & du Sanhédrin des Juifs. S. Jacques eſt auteur de l'Epître Catholique qui porte ſon nom. (*Tillemont, T. I. Le Quien, Or. Chr. Mamachi, Orig. Eccl. T. II.*)

I. SIÈCLE. An de J. C.

II. SIMON ou SIMÉON.

Simon ou Siméon, parent du Seigneur, remplaça St. Jacques dans le Siége de Jéruſalem. Son épiſcopat fut de 46 ou 47 ans. Il fut mis en croix l'an 107, à l'âge de 120 ans, par ordre de l'Empereur Trajan. Avant le ſiége de Jéruſalem, commencé le 14 Avril de l'an 70, & terminé le 8 Septembre ſuivant, il avoit quitté cette Ville, ainſi que tous les fidèles, & s'étoit retiré à Pella. 61.

SYNCHRONISME DES SOUVERAINS.

AVERTISSEMENT.

I. SIÈCLE.

LA puiſſance impériale a pour époque la bataille de Pharſale, gagnée l'an 705 de Rome, par Jules-Céſar ſur Pompée. Ce fut le coup mortel pour la liberté Romaine. Le vainqueur ne laiſſa plus ſubſiſter qu'une ombre de République, ayant réuni ſur ſa tête toutes les charges & toutes les Magiſtratures. Par-là il concentra dans ſa perſonne toute l'autorité, partagée avant lui entre le Sénat & le peuple qui formoient le corps de l'Etat, & diviſée, pour l'exécution, en autant de portions, qu'il y avoit d'hommes publics chargés des différentes branches de l'adminiſtration. Mais Jules-Céſar n'avoit fait qu'ébaucher le plan du gouvernement monarchique, lorſqu'il périt ſous le fer des aſſaſſins, qui croyoient rétablir la liberté, en noyant

dans le ſang de l'oppreſſeur, les projets ambitieux qu'il avoit formés. Octave, ſon neveu & ſon fils adoptif, plus heureux que lui avec moins de talens, devint, par la bataille d'Actium, qu'il gagna ſur Antoine l'an 723 de Rome, 30 ans avant l'Ere Chrétienne, paiſible Souverain de ce vaſte Empire, fruit de tant de combats, & d'une politique ſi habile, qui embraſſoit preſque toutes les parties du monde alors connu. Le pouvoir de ce Prince étoit ſi abſolu, lorſqu'il mourut après un règne de 44 ans, que n'ayant point eu d'enfans mâles de ſes quatre femmes, Servilia, Clodia, Scribonia & Livie, il crut être le maître de ſe donner un ſucceſſeur, comme ſi l'Empire eût été ſon patrimoine. C'eſt ce qu'il fit ſans contradiction de la part des Romains, en faveur de Tibère, fils de Livie & de Claude Néron. La prédication de l'Evangile ayant commencé ſous ce Prince, c'eſt par lui que nous commençons la Chronologie des Empereurs, dont le règne répond aux différens ſiècles de l'Egliſe.

I. SIÈCLE.

Dans le premier ſiècle & dans le ſecond, il n'y avoit que les Rois Arſacides des Parthes, dont la puiſſance

I. SIÈCLE.

concourut avec celle des Céſars. Elle fut anéantie au commencement du troiſième, & remplacée par celle des Rois de Perſe. Dans le quatrième & le cinquième, les barbares qui démembrèrent l'Empire Romain en Occident, donnèrent naiſſance à de nouvelles Monarchies, qui s'élevèrent ſur ſes débris. A meſure que nous arriverons aux tems où elles ſe formèrent, nous dreſſerons la Table Synchronique de leurs Souverains, que nous placerons à côté des Princes qui montèrent ſur le Trône Impérial, juſqu'à l'entière deſtruction de leur puiſſance par les Turcs en 1425. En ſuivant toujours le cours des ſiècles, nous continuerons la Chronologie des Rois qui ont règné ſur les Nations modernes juſqu'à nos jours, & nous les mettrons dans des colonnes parallèles, afin qu'on en ſaiſiſſe plus aiſément les rapports.

CHRONOLOGIE

DES EMPEREURS Romains.	*DES ROIS ARSACIDES des Parthes depuis J. C.*

PREMIER SIÈCLE.

I. SIÈCLE

TIBÈRE, né l'an 712 de Rome, eſt adopté par Auguſte l'an 4 de J. C.; lui ſuccède l'an 14; meurt l'an 37.

CALIGULA, né l'an 12 de J. C., ſuccède à Tibère l'an 37, eſt aſſaſſiné l'an 41.

CLAUDE, né dix ans avant J. C., ſuccède l'an 41 de notre Ere à Caligula ſon neveu; meurt de poiſon l'an 54.

NÉRON, né l'an 37 de J. C., eſt adopté par Claude ſon beau-père l'an 50; lui ſuccède l'an 54: eſt réduit à s'égorger l'an 68.

GALBA, né l'an 754 de Rome, eſt déclaré Auguſte par le Sénat l'an 68 de J. C. eſt mis à mort par les ſoldats Prétoriens l'année ſuivante.

OTHON, né à Rome l'an 32 de J. C., eſt proclamé Empereur l'an 69; ſe tue lui-même le 15 Avril de la même année.

PHRAATACE, s'empare du Trône l'an 13 de J. C. par le meurtre de ſon père; eſt aſſaſſiné au bout de quelques mois par ſes propres ſujets.

ORODÉS II, commence à règner l'an 14; a le même ſort que ſon prédéceſſeur dans le ſeptième mois de ſon règne.

VONONE I, monte ſur le Trône l'an 15 de J. C.; eſt aſſaſſiné l'an 19.

ARTABAN, chaſſe Vonone l'an 18; eſt chaſſé à ſon tour par les Parthes l'an 35.

TIRIDATE, eſt proclamé Roi l'an 35, & bientôt obligé de ſe réfugier en Syrie.

ARTABAN eſt rappellé & rétabli l'an 36, dépoſé une ſeconde fois l'an 41; meurt l'an 43 ou 44.

VARDANE, fils aîné d'Artaban, lui ſuccède l'an 43; eſt dépoſé la même année.

I. SIÈCLE.

VITELLIUS, né l'an 15 de J. C., eſt déclaré Empereur l'an 69; eſt mis à mort le 20 Décembre de la même année.

VESPASIEN, né l'an 5 de J. C., parvint à l'Empire l'an 67; meurt l'an 79.

TITUS, né l'an 40 de J. C., ſuccède à Veſpaſien ſon père l'an 79; meurt l'an 81.

DOMITIEN, né l'an 51 de J. C., ſuccède l'an 81 à Tite ſon frère; il eſt aſſaſſiné l'an 96.

NERVA, né l'an 32 de J. C.; eſt déclaré Empereur l'an 96; meurt l'an 98.

TRAJAN, né l'an 32 de J. C.; adopté par Nerva l'an 97; lui ſuccède l'année ſuivante; il meurt l'an 117.

GOTARZE, ſecond fils d'Artaban, eſt ſubſtitué à ſon frère l'an 43.

VARDANE, eſt rétabli la même année; fait la guerre à ſon frère, & meurt aſſaſſiné par ſes ſujets l'an 47.

GOTARZE eſt rétabli cette même année 47; meurt l'an 50.

VONONE II, ſuccède à Gotarze l'an 50, & meurt la même année.

VOLOGESE, fils de Vonone II, ſuccéde à ſon père l'an 50; meurt l'an 88, ſuivant l'opinion la plus probable.

ARTABAN IV, ſuccède à Vologeſe; meurt l'an 90 ou environ.

PACORE II, fils d'Artaban, lui ſuccède vers l'an 90: on place ſa mort à l'an 107.

LES SIÉCLES CHRÉTIENS, OU HISTOIRE DU CHRISTIANISME;

DANS SON ÉTABLISSEMENT ET SES PROGRÈS;

Depuis J. C. juſqu'à nos jours.

SECOND SIÈCLE.

ARTICLE PREMIER.

État politique de l'Empire & du reſte du monde pendant le ſecond ſiècle.

II. SIÈCLE.

PENDANT la tyrannie de Domitien, Rome inondée du ſang de ſes plus illuſtres citoyens, avoit vu d'un côté toutes

II. SIÈCLE.

les horreurs de la cruauté la plus brutale, & de l'autre ce que la ſervitude & la baſſeſſe ont de plus aviliſſant. Tibére avoit abaiſſé le Sénat, & tourmenté les ſujets de l'Empire, par mépris pour les hommes; Domitien les déteſta, & cette ame atroce peignit fidèlement toute ſa noirceur en ſouhaitant, (vœu horrible!) que le genre-humain n'eût qu'une tête pour l'abattre d'un ſeul coup. Un geſte, un coup d'œil, un mot innocent, tout etoit crime de leze-majeſté. Il étoit également dangereux de parler & de ſe taire. L'ingénieuſe ſagacité des eſpions & des délateurs répandus en tous lieux, donnoit une interprétation également ſiniſtre aux paroles & au ſilence. Les ſoupçons & la défiance rendoient les citoyens étrangers les uns aux autres. On craignoit toujours de trouver un Miniſtre ſecret du tyran dans un pere, un fils, un ami. Les Provinces n'étoient pas plus heureuſes que la capitale. Les ſuppôts de l'autorité exerçoient par-tout les plus affreux brigandages, & il ſuffiſoit d'être puiſſant, riche, ou vertueux, pour mériter la mort.

Telle étoit au-dedans la ſituation de Rome & de l'Empire. Au-dehors les

Généraux que Veſpaſien avoit mis à la tête des armées, contenoient les barbares, & l'amour de la gloire balançoit la honte d'obéir à un maître ſi digne de mépris. Cependant il y eut des révoltes même dans les armées Romaines, & parmi les Nations tributaires dont on appeſantiſſoit le joug par mille exactions. Les Daces & les Marcomans, Peuples robuſtes & belliqueux, attaquerent les frontières & remporterent de grands avantages. On acheta d'eux la paix, en leur donnant des ſommes immenſes, & l'empereur qu'ils avoient défait, eut l'impudence de s'attribuer les honneurs de la victoire. Ce monſtre périt ſous le fer des conjurés, emportant avec lui l'exécration de la nature entière dont il avoit été le bourreau.

L'Empire & l'humanité reſpirerent ſous Nerva. Le mérite & la vertu furent accueillis, le citoyen rentra dans ſes droits, & la liberté parut réconciliée avec la puiſſance abſolue. L'adoption de Trajan eſt le plus grand ſervice que ce Prince ait pu rendre au monde. Il le choiſit dans tout l'Empire comme le plus digne de commander aux hommes, & lui donna la préférence ſur ſes

II. SIÈCLE.

parens, ſes amis & ſes enfans même. Par ſes talens militaires & ſes vertus, Trajan juſtifia ce beau choix. Son règne fut celui de la juſtice & de la gloire. Il rétablit l'ordre & la bonne adminiſtration dans les Provinces; il fit rentrer les Nations barbares dans l'obéiſſance, & ſoumit les deux Arabies, l'Arménie, le vaſte Royaume des Parthes, & pénétra dans l'Inde, auſſi loin qu'Alexandre. Mais ces peuples éloignés qui avoient chéri les loix du Roi de Macédoine, que ſa grandeur d'ame & ſa bonté rendoient aimable aux vaincus, ne portoient qu'avec peine le joug dur & impérieux des Romains. De-là tant de révoltes qui occuperent Trajan, & le retinrent preſque toujours ſous les drapeaux, pendant les vingt ans que dura ſon règne, de manière que ce fut peut-être un trait de prudence dans Adrien ſon ſucceſſeur, de renoncer à ſes conquêtes, & de borner l'Empire à l'Euphrate du côté de l'Orient.

Ce Prince dut ſa fortune à la faveur de Plotine femme de Trajan, qui le lui fit adopter dans les derniers jours de ſa vie. L'Empire conſerva ſous lui ſon bonheur au-dedans, & ſa gloire au-dehors. Il fit la guerre avec ſuccès aux Sarma-

tes, aux Roxèlans, aux Alains, aux Maſſagétes, aux Ibériens & aux Juifs. Il parcourut les diverſes Provinces de l'Empire pour y maintenir la diſcipline, & punir les malverſations. Sa manière de vivre étoit ſimple avec dignité ; le faſte & la hauteur lui étoient inconnus ; il traitoit avec ſes amis comme avec des égaux. Les Artiſtes & les Savans étoient admis à ſa Cour, & l'on vit fleurir ſous lui les Sciences & les Lettres, qu'il cultivoit lui-même.

II. SIÈCLE.

Antonin le pieux, qui dut auſſi l'Empire à l'adoption d'Adrien, gouverna l'univers du fond de ſon cabinet, & contint dans le devoir les Nations turbulentes qui menaçoient ſans ceſſe les frontières. Son grand ſavoir, ſa rare éloquence, ſon application conſtante au travail, la maturité de ſes réſolutions, ſon équité, ſon amour ſoutenu pour ſes devoirs, l'égalité de ſon ame, ſa modération dans l'uſage du pouvoir ſouverain, & ſon goût pour les Sciences & la Philoſophie, l'ont fait mettre avec raiſon au rang des plus grands hommes & des meilleurs Princes. Il eut quelques guerres à ſoutenir dans le Nord de l'Angleterre, en Germanie, en Egypte & en

II. SIÈCLE.

Gréce, qu'il termina heureuſement par ſes Généraux. Son amour pour la juſtice & la paix, étoit ſi généralement reconnu, que les Nations barbares le prenoient pour arbitre de leurs différends, & recevoient avec reſpect des Rois de ſa main. Le comble de ſon bonheur fut d'avoir trouvé dans Marc-Aurèle ſon fils adoptif & ſon gendre, un Prince digne de gouverner le monde après lui.

Marc-Aurèle avoit quarante ans lorſqu'il prit les rênes de l'Empire. Il avoit fortifié ſon ame par l'étude de la Philoſophie, contre la ſéduction du rang ſuprême, & pendant tout le cours de ſon règne il vérifia ce mot énergique de Platon; que les peuples ſeroient heureux, lorſque les Rois ſeroient Philoſophes. Tandis qu'il s'appliquoit à régler l'intérieur de l'Empire de concert avec le Sénat auquel il travailloit à rendre ſon ancienne ſplendeur, les frontières furent vivement attaquées dans la Germanie & dans l'Orient. A force de travaux, il remit tout dans l'ordre; & ſi ce Prince eût été auſſi ferme à réprimer les excès de ceux qu'il élevoit aux grandes places, qu'il fut juſte à récompenſer le mérite, il ſeroit ſans reproches aux yeux de la poſtérité.

La perte que l'univers avoit faite par la mort de Marc-Aurèle, devint encore plus ſenſible, lorſqu'on connut les vices de Commode. Ce nouveau monſtre fit bientôt oublier aux Nations le bonheur & la gloire de quatre règnes vertueux. Formé par les exemples & les leçons d'un grand homme, il annonça d'abord de la ſageſſe, & parut diſpoſé à ſuivre les avis des Miniſtres éclairés qui avoient rendu le gouvernement de ſon pere ſi juſte & ſi glorieux. Mais bientôt il manifeſta l'atrocité de ſon caractère & la baſſeſſe de ſon ame, par des cruautés & des infamies qui n'avoient point eu d'exemples, ſous les Empereurs les plus déteſtés. Tout fut vénal dans l'Etat, les Magiſtratures & les Gouvernemens devinrent le prix de la débauche & des délations. L'Empire ſe rendit tributaire des barbares de qui on achetoit la paix, & que cette foibleſſe encourageoit aux ruptures & au pillage. Les Courtiſans qui partageoient les plaiſirs du tyran, n'étoient pas à l'abri de ſes caprices, & ce fut une maîtreſſe ſecondée de deux favoris qui, pour prévenir leur perte, délivrerent la terre d'un Maître odieux par qui le Trône étoit déshonoré, la

II. SIÈCLE.

raiſon flétrie, & l'humanité cruellement tourmentée.

II. SIÈCLE.

A ſa mort, tout fut dans une horrible confuſion. On vit quatre Empereurs à la fois. La Pourpre fut miſe à l'encan, & les armées ſe diſputerent le droit funeſte de donner des Maîtres au monde. Pertinax, Julien, Niger, Albin déchiroient en même tems l'Empire, dont ils vouloient s'aſſurer la poſſeſſion. Elus, pourſuivis, détrônés, tour à tour, ces Princes qui n'eurent que le tems de faire de grands maux, diſparurent après avoir cauſé la perte de ceux qui avoient fait leur grandeur, & laiſſerent à Septime Sévére leur heureux rival, un pouvoir ébranlé par l'arrogance des ſoldats, une monarchie déchirée par les factions, & des frontières entamées de tous côtés par des Nations inquiétes.

Tel fut le ſort de l'Empire, & l'état politique du monde pendant le cours du ſecond ſiècle.

II. SIÈCLE.

ARTICLE II.

Du Polythéïſme & des Sectes philoſophiques.

LEs Pontifes idolâtres, les dépoſitaires des oracles, les Miniſtres des temples & des lieux conſacrés par la ſuperſtition des peuples, en un mot, tous ceux qui trouvoient dans le culte des Dieux un entretien commode & une autorité reſpectée, faiſoient les derniers efforts pour ſoutenir une Religion d'où dépendoient leur état & leur conſidération dans le monde. Ils invoquoient la ſévérité des Loix, la puiſſance des Gouverneurs, la crédulité du peuple, qui ſe conduit plutôt par habitude & par préjugés, que par raiſon. Les ruſes & les calomnies étoient employées tour-à-tour pour réchauffer le zèle de ceux qui commençoient à voir avec indifférence le diſcrédit où tomboit peu à peu le culte des idoles. On attribuoit les fléaux de la nature & les malheurs de l'Empire au courroux des Dieux, qui ſe vengoient, en affligeant la terre, de la déſertion des temples & du ſilence des Oracles.

II. SIÈCLE.

Le pouvoir des Empereurs & la ſévérité des Edits, venoient au ſecours du miniſtère religieux. Les meilleurs Princes, tels que Trajan, Adrien & les deux Antonins, étoient auſſi les plus attachés à la Religion de l'Empire; les plus appliqués à maintenir la ſplendeur du culte, par la magnificence des fêtes & la pompe des ſacrifices, & à donner à leurs ſujets l'exemple de la ſuperſtition. Quelques-uns même, tels qu'Adrien & Marc-Aurèle, joignirent l'étude de la Magie & le culte des Eſprits, aux autres pratiques des rits idolâtres. Ainſi le Polythéiſme continuoit d'être la Religion dominante, & le ſacerdoce payen jouiſſoit encore de toutes les prérogatives, que le Gouvernement lui avoit accordées, du tems de la République, & ſous le deſpotiſme des Empereurs.

Cependant cet antique édifice recevoit tous les jours de nouvelles ſecouſſes, qui préparoient ſa chûte prochaine, & les Philoſophes eux-mêmes qui ſe joignoient aux Prêtres & aux dévots, pour l'étayer ſur le penchant de ſa ruine, contribuerent à le détruire, en travaillant à le rapprocher des notions que la raiſon approuve, & en tâchant de tranſporter

dans le ſyſtême de l'idolâtrie, les idées pures de la Divinité dont la Religion Chrétienne avoit fait préſent au monde.

Le ſort de la philoſophie dans ce ſiècle, fut comme celui de l'Empire. Honorée avec la vertu, ſous les bons Princes, proſcrite comme elle, ſous les tyrans, toujours cultivée dans le ſecret par les gens de bien, on la vit bannie & perſécutée par Domitien, recherchée par Trajan, Adrien & le premier Antonin, & parvenue enfin à la plus haute conſidération, par les faveurs que Marc-Aurèle, ſon diſciple & ſon héros, ſe plut à répandre ſur elle. Ce prince établit à Athênes des Profeſſeurs de toutes les ſectes, & il ſe fit un devoir de n'accorder ces places qu'au mérite. Ses ſentimens, qu'il a conſigné dans un recueil de Réflexions morales, ſont un mêlange de ceux de Pythagore, avec la doctrine de Platon & les principes des Stoïciens; c'étoit le genre de philoſophie le plus en vogue, mais le Platoniſme y dominoit par rapport aux objets de ſpéculation, & le Stoïciſme pour la morale; & ce choix habilement combiné, formoit un ſyſtême aſſez complet.

Il falloit aux hommes vertueux, qui

II. SIÈCLE.

gémiſſoient de voir le genre-humain tourmenté par des tyrans auſſi imbécilles que méchans, une Philoſophie qui élevât l'ame, qui la fortifiât contre le malheur, & qui la conſolât par la bonne opinion d'elle-même, & par des eſpérances ſublimes. Ils trouvoient tout cela dans le ſyſtême que l'Ecole d'Alexandrie, toujours la plus célèbre, avoit formé, & qui s'étoit accrédité par-tout où la vertu perſécutée avoit beſoin d'un appui. On reconnoiſſoit dans la nature une cauſe formatrice & directrice, une Providence, des loix éternelles, des récompenſes & des châtimens réſervés pour une autre vie. L'accord de ces principes avec les fables payennes, ſe faiſoit difficilement; il falloit retrancher, combiner, interpréter, & tout cela s'achevoit aux dépens du Polythéiſme, qu'on ne pouvoit eſſayer de concilier avec la raiſon, ſans rendre ſon abſurdité plus ſenſible.

La Philoſophie orientale avoit toujours pour principal objet, la doctrine des Génies & le culte des Puiſſances intermédiaires: ce qui la tenoit à-peu-près à une égale diſtance du Chriſtianiſme & de l'idolâtrie.

Tandis que des monſtres impies &

cruels, un Domitien, un Commode, perſécutoient la raiſon & la vertu, comme s'ils euſſent voulu qu'il n'y eût eu ſur la terre que des complices & des victimes de leur méchanceté ; la Philoſophie qu'ils banniſſoient, porta ſes connoiſſances dans les Gaules, vers le Nord de l'Europe, & juſques chez les Scythes, de manière que les Nations barbares profiterent d'un bien, dont Rome avilie & corrompue ne ſe jugeoit plus digne. Ainſi la Providence diſpoſoit ces peuples, par la lumière philoſophique à recevoir celle de l'Evangile.

ARTICLE III.

Progrès du Chriſtianiſme.

LA Lettre de Pline écrite à Trajan au ſujet des Chrétiens de Bythinie dont il étoit Gouverneur, & la réponſe de ce Prince, nous fourniroient bien des réflexions ſur la pureté de mœurs qu'on admiroit parmi les fidèles, ſur le dogme fondamental de la divinité de J. C., qui étoit comme la baſe de toute leur doctrine, & ſur la déciſion contradictoire de

II. SIÈCLE.

l'Empereur, qui veut en même tems qu'on épargne & qu'on puniſſe les Chrétiens; mais nous ne conſidérons encore ces deux monumens conſervés juſqu'à nos jours, par un effet tout particulier de la Providence, que comme le témoignage le plus authentique qu'on puiſſe produire des progrès étonnans de la Religion de J. C. dans ce ſiècle. Le moyen d'en douter, quand on voit un Proconſul, un homme de Lettres, un ami du Prince, atteſter en écrivant à ce même Prince, le nombre prodigieux des Chrétiens, & témoigner ſon embarras ſur la conduite qu'il doit tenir à leur égard, dans l'exécution des Loix qui les concernent, embarras uniquement fondé ſur leur multitude? La Bythinie comparée au reſte de l'Empire n'étoit qu'un petit coin de terre; & ſi les Chrétiens formoient une ſociété ſi nombreuſe dans cette ſeule Province, combien ne s'étoient-ils pas multipliés dans tous les autres pays de la domination Romaine? Combien la fécondité de l'Egliſe n'avoit elle pas enlevé de diſciples à la Synagogue, dans l'Aſie, la Gréce, l'Egypte & les iſles de la méditerranée? Combien de partiſans de l'idolâtrie n'avoit-elle pas

attiré dans ſon ſein, en Afrique, en Ethiopie & juſqu'au fond de l'inde, où les hommes apoſtoliques avoient pénétré? II. SIÈCLE.

Ce qui prouve le mieux la prodigieuſe multiplication des Chrétiens, & la vaſte étendue des conquêtes de la foi, c'eſt le nombre preſque incroyable de Martyrs qui périrent au milieu des tortures, dans les deux violentes perſécutions que l'Egliſe éprouva pendant ce ſiècle. La première fut allumée par Trajan lui-même, cet ami de l'humanité, qui avoit promis en montant ſur le Trône impérial, de ne jamais répandre arbitrairement le ſang du Citoyen, & qui tint parole à l'égard de tout ce qui n'étoit pas Chrétien. Elle s'alluma d'abord à Antioche, & ſon feu gagna bientôt toutes les provinces de l'Empire, & fit d'horribles ravages dans toutes les Egliſes. Adrien qui avoit formé le projet de conſacrer des Temples à J. C., au rapport de Lampride, plutôt ſans doute par goût pour la ſuperſtition, que par eſtime pour la Religion Chrétienne, fit auſſi tourmenter les fidèles, quoiqu'il fût ennemi du ſang. Marc-Aurèle, tout humain & tout éclairé qu'il étoit, donna les ordres les plus ſévéres pour

II. SIÈCLE.

la recherche & la punition des ennemis des Dieux; c'étoit ſous ce titre qu'on déſignoit les Chrétiens, pour enflammer davantage le zèle des Magiſtrats & la haine des peuples contre eux. Sans révoquer ces ordres qui furent trop bien exécutés, ce Prince en donna d'autres pour arrêter les pourſuites qu'il avoit excitées. On croit qu'il y fut engagé par le célèbre miracle de la Légion fulminante qui ſauva ſon armée d'une défaite inévitable; miracle dont il fut témoin, & qu'il atteſta lui-même dans ſes lettres au Sénat. Enfin Commode, bien digne par ſes infamies & ſa cruauté d'être perſécuteur des Saints, mit le comble à la déſolation, juſqu'à ce que Marcia ſa maîtreſſe qui avoit du reſpect pour la vertu des Chrétiens, eût adouci en leur faveur le caractère féroce du tyran dont elle poſſédoit le cœur. Les têtes les plus illuſtres & les plus chères à la Religion tomberent ſous les coups redoublés, que l'autorité provoquée par la fureur des Prêtres idolâtres, & par les cris du peuple, porta de toute part au troupeau de J. C. C'étoit principalement ſur les Paſteurs & ſur ceux qu'un plus grand ſavoir ou une ſainteté plus éclatante

éclatante distinguoit dans l'Eglise, que tomboit le fort de l'orage. Ainsi les Siméon de Jérusalem, les Ignace, les Justin, les Polycarpe, les Pothin, les Evariste, les Apollone & les Jule sénateurs, les Symphorose, les Félicité, les Blandine, périrent dans les tortures, en laissant aux témoins de leurs combats l'exemple d'un courage, qui leur donna une foule de généreux imitateurs. Ils en eurent dans toutes les parties du monde alors connu; car il n'en fut pas une où l'embrasement ne se communiquât. Les Ministres attachés aux Temples des idoles, trouvoient dans les dépositaires de l'autorité publique, des hommes toujours prêts à les seconder. On vit, par leur ordre, le sang chrétien couler à grands flots dans toutes les contrées de l'Asie, dans l'Afrique, & sur-tout dans les Gaules, à Lyon, à Vienne, à Autun, à Dijon, à Tournus, à Châlons, dans la Bresse, & jusques sur les bords du Rhin & de l'Escaut. Il y avoit donc dans tous ces lieux des Eglises florissantes, puisqu'elles donnoient de l'ombrage aux payens? Et ces Eglises étoient non-seulement distinguées par leur ferveur, puisque la per-

II. SIÈCLE.

II. SIÈCLE.

sécution ne put les ébranler ; mais encore par le nombre de ceux qui les composoient, puisqu'elles subsistèrent avec le même éclat, après avoir donné tant de Citoyens au Ciel par le martyre.

Les Conciles célèbrés pendant ce siècle, sont encore une preuve éclatante des progrès de la Religion Chrétienne. Il y en eut à Rome contre Théodore de Bizance, & contre Valentin ; à Pergame en Asie, contre les sectateurs de Colarbasse ; à Lyon, contre les Valentiniens. La question de la Pâque en fit aussi tenir un grand nombre dans la Palestine, le Pont, l'Osrhoëne, la Mésopotamie, à Corinthe, à Ephése, à Lyon, & dans la Capitale du Monde. On comptoit donc dans toutes ces contrées des Evêques en assez grand nombre, pour qu'ils pussent former des assemblées, dont les censures contre les hérétiques, & les décrets sur la discipline, fussent reçus avec respect dans l'Eglise, & continssent les esprits inquiets, qui cherchoient à la troubler.

Cette affaire de la Pâque, où le Pape S. Victor montra peut-être trop de chaleur & de sévérité, fut sur le point d'exciter un schisme entre les Eglises d'O-

rient & celles d'Occident. Les Chrétiens d'Asie célèbroient la Pâque le quatorzième de la lune de Mars, quel que fût le jour de la semaine où il arrivât, & prétendoient avoir reçu cet usage de l'Apôtre S. Jean, fondateur de leurs Eglises. Les fidèles de Rome différoient cette grande solemnité jusqu'au Dimanche qui suivoit le *plenilunium* de Mars, & S. Victor vouloit ramener toutes les Eglises à cette pratique, regardée en Occident comme la seule qu'il falloit suivre, parce qu'elle étoit fondée sur la tradition des Apôtres S. Pierre & S. Paul. On disputa long-tems de part & d'autre, les esprits s'échauffoient, & la rupture alloit éclater, si S. Irenée, par une sagesse & une fermeté dignes d'un Eveque formé par les disciples des Apôtres, n'eût rétabli le calme, en faisant sentir dans ses Lettres éloquentes, le prix inestimable de l'unité, qu'il ne faut jamais rompre, pour des usages dont la diversité n'est point incompatible avec la foi & les bonnes mœurs.

II. SIÈCLE.

Enfin les hérésies qui naquirent dans ce siècle, & qui formerent des sectes si nombreuses, attestent encore d'une manière bien authentique les progrès mer-

I. SIÈCLE.

veilleux de la foi. Car ſi les Valentiniens, les Théodotiens, les Marcionites, les Carpocratiens, les Montaniſtes & tant d'autres qui ravagerent le champ du Seigneur, trouverent moyen de ſe faire ſuivre par une ſi grande quantité de diſciples, n'étoit-il pas néceſſaire que la doctrine évangélique eût enlevé bien des dépouilles à l'idolâtrie ? Et ſi les Paſteurs ne virent pas les aſſemblées chrétiennes changées en ſolitudes, après que toutes ces ſectes eurent été flétries par l'anathême, ne falloit-il pas qu'il ſe fût fait une étrange multiplication dans le troupeau d'ou elles étoient ſorties ?

ARTICLE V.

Perſonnages illuſtres.

EN ſuivant l'ordre des tems, S. Ignace, Evêque d'Antioche, ſe préſente le premier. Il étoit diſciple des Apôtres S. Pierre & S. Jean. Conſacré de leurs mains & placé par eux ſur le Siège de la Capitale de Syrie, après S. Evode ſucceſſeur immédiat du Prince des Apôtres,

il avoit puiſé à leur école la foi la plus pure & la charité la plus ardente. Trajan, excité par les clameurs du peuple & les plaintes des Prêtres payens, ordonna qu'il ſeroit conduit à Rome pour être expoſé aux bêtes dans les jeux du Cirque. Cet Arrêt combla de joie ce grand homme, qui brûloit du deſir de donner ſon ſang pour Jéſus-Chriſt. A Séleucie, à Smyrne & dans toutes les Villes où il paſſoit, il communiquoit aux Paſteurs & aux fidèles qui venoient le viſiter en foule, par ſes diſcours pleins de feu, le courage héroïque & les ſentimens ſublimes dont il étoit pénétré. On croyoit voir & entendre les Apôtres reſpirant encore dans ce vieillard, qui s'étoit nourri de leur doctrine, & qui avoit hérité de leur eſprit. Arrivé à Rome, on ne tarda pas à le conduire à l'Amphithéâtre, qui retentit de clameurs & d'imprécations dès qu'on le vit paroître. On lâcha ſur lui deux lions affamés qui le dévorerent dans un moment. Il avoit deſiré d'être broyé ſous la dent des bêtes féroces, pour devenir un froment pur, digne d'être offert à J. C. Ses vœux furent accomplis, car il ne reſta de lui que les plus gros oſſemens, que les

II. SIÈCLE.

II. SIÈCLE.

fidèles recueillirent avec plus de ſoin que des perles & des diamans, comme le diſent les témoins de ſon martyre, dans le récit touchant qu'ils nous en ont laiſſé. Ce précieux dépôt fut porté à Antioche, où il fut reçu avec le reſpect qui étoit dû aux reſtes d'un ſi grand homme.

Tandis qu'on conduiſoit le S. Martyr à Rome, il employa ſon loiſir à écrire aux Egliſes pluſieurs Lettres où l'eſprit de Dieu qui agiſſoit en lui, ſemble avoir imprimé tous ſes caractères; la ſageſſe, la force, la douceur, le feu d'une charité brûlante. Dans tous les âges du Chriſtianiſme, on a regardé ces Lettres qui ſont adreſſées aux Smyrniens, aux Philadelphiens, aux Tralliens & aux Romains, comme un des plus précieux monumens de l'antiquité eccléſiaſtique. La dernière ſur-tout a quelque choſe de ſi frappant, on pourroit même dire, de ſi divin, par la nobleſſe des ſentimens & l'énergie de l'expreſſion, qu'on ne peut la lire ſans être touché juſqu'aux larmes, à moins qu'on ne ſoit tombé dans la plus froide indifférence ſur toutes les choſes qui ont rapport à la Religion & à la piété.

Saint Polycarpe, Evêque de Smyrne, fut, comme S. Ignace, disciple des Apôtres, & témoin de leurs vertus. Il gouverna cette Eglise pendant soixante-&-dix ans avec une sagesse & une charité, telles qu'on pouvoit les attendre d'un Pasteur formé par les leçons & les exemples de S. Jean, qui parle de lui d'une façon très-honorable dans son Apocalypse, sous le nom d'Ange de l'Eglise de Smyrne. Il fit un voyage à Rome pour conférer avec le Pape S. Anicet sur les divers usages des Eglises, dans la célébration de la Pâque. Le souverain Pontife, plein de respect pour sa vertu & sa qualité d'homme apostolique, lui céda l'honneur de consacrer l'Eucharistie dans l'assemblée des fidéles. Le résultat de leur entretien fut que chaque Eglise conserveroit ses traditions touchant la Pâque, & que cette diversité ne nuiroit point à l'unité qui devoit subsister entre les diverses parties de la famille chrétienne, répandue dans toute la terre. Sous la persécution de Marc-Aurèle, les payens irrités de la constance invincible des Martyrs, au milieu des tourmens inouis qu'on inventoit exprès pour eux, demanderent l'Evêque Poly-

II. SIÈCLE.

II. SIÈCLE.

carpe qu'ils appelloient eux-mêmes le Docteur de l'Asie & le Père des Chrétiens. Des Archers l'ayant arrêté dans une maison de campagne où il s'étoit retiré, à la prière des fidèles, qui craignoient de le perdre, il fut conduit devant le Proconsul, & il soutint dans sa confession ce qu'on connoissoit de l'élévation de son ame, de la fermeté de son caractère & de la grandeur de sa foi. Condamné au feu, il monta librement sur le bûcher, & la sérénité toute divine qui brilloit sur son visage étonna le Juge & les bourreaux. Les fidèles ramassèrent ses cendres & ce qui restoit de ses os pour en faire l'objet de leur vénération, comme ils le disent dans leur Lettre à l'Eglise de Philomèle de Pisidie, qui leur avoit demandé une relation de son martyre. Nous avons déjà vu les honneurs qui furent rendus aux restes vénérables de St. Ignace, dans tous les endroits où ils passèrent depuis Rome jusqu'à Antioche. Nous voyons encore ici les mêmes respects & les mêmes hommages rendus par la piété des fidèles, aux dépouilles précieuses de St. Polycarpe : voilà donc le Culte des reliques clairement établi, &

publiquement en uſage, dans la plus haute antiquité. Comment les premiers auteurs de la réforme ont-ils donc oſé prétendre que ce Culte, ſi ancien dans l'Egliſe, & d'ailleurs ſi raiſonnable, n'a été introduit que par l'ignorance dans la Communion Romaine, & qu'il ne s'y eſt accrédité que par l'eſprit d'intérêt? Il falloit commencer par brûler tous les monumens des trois premiers ſiècles, avant de mettre au jour une pareille aſſertion.

II. SIÈCLE.

Nous devons aux ſoins de S. Polycarpe les Lettres de S. Ignace, ſon conliſciple & ſon ami. Il en envoya le recueil aux Philippiens, & il y en joignit une de ſa main, où l'on trouve le même eſprit & les mêmes ſentimens. Ces Lettres étoient en ſi grande vénération dans les Egliſes d'Aſie, qu'on les liſoit publiquement en célébrant la ſainte Liturgie, comme les écrits mêmes des Apôtres. Elles ſont encore pour nous des ſources précieuſes, tant pour la doctrine de la foi, que pour celle des mœurs.

S. Juſtin honora l'Egliſe par ſes connoiſſances philoſophiques qu'il avoit acquiſes avant d'embraſſer la foi, par ſes vertus, par ſa mort & par ſes écrits. La

II. SIÈCLE.

force des preuves ſur leſquelles eſt établie la vérité de la Religion Chrétienne, le détrompa du culte des faux Dieux, & ce fut, comme on l'a déja remarqué dans le diſcours préliminaire, par la voie de l'examen & du raiſonnement, que Dieu le conduiſit à la foi. Il rend compte lui-même dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, des motifs qui le déterminerent à ſe faire Chrétien. Il compara la doctrine des Philoſophes & des Poëtes, qui ſont les Théologiens du Paganiſme, avec les ſaintes Ecritures, & ſur-tout avec les Prophêtes, & il ne lui fut pas difficile de ſentir quelle différence la ſublimité des idées, la majeſté des objets, la pureté de la morale jointes à l'autorité de la révélation, mettent entre les Ecritures profanes & ſes Auteurs inſpirés. L'abſurdité du Polythéiſme avec ces générations & ces familles innombrables de divinités foibles, vicieuſes, bornées dans leur pouvoir, & ſouvent attachées aux fonctions les plus baſſes, ne tarda pas à le frapper. Enfin la conſtance des Martyrs qui réſiſtoient à la perte de leurs membres mutilés, & à la deſtruction de leurs organes, le convainquit puiſſamment qu'il

y avoit dans la Religion Chrétienne un principe divin par la vertu duquel on échappoit aux tourmens & à la mort. Tout plein de cette conviction, Juſtin ne vit plus dans les Philoſophes payens que de vains diſcoureurs, plus capables d'égarer que de conduire celui qui cherche la vérité, & ſon ame ſe pénétra des leçons de la vraie ſageſſe qu'il avoit eu le bonheur de trouver. Mais les lumières qu'il avoit puiſées à l'école de la Philoſophie, ne lui furent pas inutiles après ſa converſion au Chriſtianiſme. Il ſe ſervit de ces connoiſſances pour la gloire de la Religion, & combattit les Payens avec d'autant plus d'avantage, qu'il étoit plus inſtruit de leur doctrine, & qu'il ſavoit tourner contre eux les armes qu'ils employoient à la défenſe de leurs autels & à l'attaque des nôtres. C'eſt ce qu'on voit par la lecture de ſon Exhortation aux Grecs, de ſon Diſcours aux Gentils, & ſur-tout de ſes deux Apologies préſentées, l'une aux deux Empereurs Marc-Aurèle & Lucius Vérus, l'autre à Marc-Aurèle ſeul, après la mort de ſon Collégue. On trouve dans ces ouvrages un tableau fidèle de la doctrine & des mœurs des Chrétiens. Les

II. SIÈCLE.

II. SIÈCLE.

calomnies des infidèles y ſont réfutées par des raiſons ſans replique ; le voile qui couvroit le myſtère des aſſemblées chrétiennes, y eſt levé par la néceſſité même du ſujet ; & les vérités capitales de la foi, l'unité d'eſſence en Dieu dans la Trinité des Perſonnes, la divinité de J. C. & celle du S. Eſprit, l'Euchariſtie, le Sacrifice, la néceſſité du Baptême & les autres points de doctrine qui forment le corps de l'enſeignement apoſtolique, y ſont expoſés avec autant de force que de clarté.

Ces deux apologies ſont des ouvrages ſi précieux & ſi reſpectables, que nos Lecteurs ſeroient privés de ce qu'ils attendent de nous, s'ils n'en trouvoient pas ici une courte analyſe. Il commence par déclarer ſon nom & celui de ſon père, ſa province & la ville où il a reçu le jour. Ce début eſt d'un homme ferme & courageux, qui ne rougit point de ſa Religion, & qui n'eſt pas intimidé par la rigueur des Loix portées contre les Chrétiens. Il fait voir enſuite que c'eſt calomnier ridiculement les adorateurs de J. C. que de les accuſer d'Athéiſme. Quelle abſurdité, dit-il, de traiter d'impie & de gens ſans Dieu,

es hommes comme nous, qui recon-
oiſſent premiérement pour Dieu véri- II.
able, le Créateur de toute choſe; en SIÈCLE.
econd lieu, ſon fils Jéſus-Chriſt, qui
été crucifié ſous Ponce-Pilate, au tems
e Tibère; & en troiſième lieu, le
t. Eſprit, qui a parlé par les Prophètes.
l juſtifie les Chrétiens, ſur le repas de
hair humaine, dont on les accuſoit;
c c'eſt pour réfuter cette calomnie,
u'il expoſe au long tout ce qui ſe
aiſoit dans leurs aſſemblées, quoiqu'il
ie fût pas permis d'en parler devant
eux qui n'étoient pas Chretiens. Il
ntre en matière, en aſſurant que, ſans
e baptême, perſonne ne peut être ſauvé;
ue l'on oblige celui qui doit recevoir
e Sacrement, à jeûner, à prier, à
lemander à Dieu la rémiſſion de ſes
›échés paſſés; que les fidèles jeûnent &
›rient avec lui; qu'on l'amène enſuite
lans le baptiſtaire, où il eſt purifié
lans l'eau au nom de Dieu le Père,
le notre Sauveur Jéſus-Chriſt & du
it. Eſprit; après cela, continue-t-il,
›n conduit le nouveau fidèle au lieu
›ù les frères ſont aſſemblés, & là, nous
aiſons en commun de ferventes prières,
ant pour nous-mêmes, que pour tous

II. SIÈCLE.

les hommes en général. Les prières étant achevées, nous nous saluons par le baiser de paix; puis celui qui préside, ayant reçu le pain & le calice où le vin est mêlé d'eau, il loue le Père par le nom du Fils & du St. Esprit, & lui fait une longue action de grâces pour ces dons que nous avons reçus de sa bonté. Le Pasteur ayant achevé les prières & l'action de grâces, tout le peuple fidèle qui est présent, s'écrie d'une commune voix, *amen*, c'est-à-dire, ainsi soit-il; témoignant par cette acclamation la part qu'il y prend : ensuite les Diacres distribuent à chacun des assistans le pain & le vin consacrés, & en portent aux absens. Cette nourriture est appellée parmi nous Eucharistie; & il n'est permis d'y participer qu'à ceux qui croient que notre doctrine est véritable, qui ont reçu le baptême, & qui vivent conformément aux préceptes de J. C. car nous ne les prenons pas comme un pain commun & comme un breuvage ordinaire, mais comme la chair & le sang de ce même J. C., qui s'est fait homme pour l'amour de nous. Ceux qui ont du bien assistent ceux qui sont dans le besoin. Le Diman-

che, qu'on appelle le jour du ſoleil, tous ceux qui demeurent à la ville ou à la campagne, s'aſſemblent en un même lieu. On y lit les écrits des Apôtres ou les livres des Prophètes, autant que l'on a de tems. La lecture finie, celui qui préſide fait un diſcours, pour exhorter à pratiquer les vérités qu'on a lues. Nous nous levons enſuite tous enſemble, & nous faiſons nos prières; puis on offre, comme j'ai dit, le pain & le vin. Après la célébration, ceux qui ſont plus riches, donnent librement ce qu'ils veulent, & leur aumône eſt dépoſée entre les mains de celui qui préſide, lequel emploie cet argent à pourvoir aux beſoins de tous les pauvres. On ne voit pas bien clairement que cette belle apologie ait eu aucun effet. St. Juſtin en fit une ſeconde, qui fut auſſi ſans ſuccès. Les autres apologies de la Religion Chrétienne, préſentées aux Empereurs, ont eu le même ſort. C'eſt une preuve bien ſenſible de la force des préjugés qui s'oppoſoient à la lumière du Chriſtianiſme. En permettant que l'opiniâtreté des Princes fut portée juſqu'à repouſſer l'évidence même, Dieu vouloit faire connoître à tout l'univers,

II. SIÈCLE.

que ſa Religion ne devoit avoir d'autre fondement que l'efficacité de ſa puiſſance, & l'Empire de ſa grâce ſur le cœur humain.

Juſtin non content d'avoir été l'apologiſte de la foi par ſes écrits, en fut encore le martyr par une mort glorieuſe, & joignit le témoignage du ſang à celui de la parole, en conſacrant ſa vie à J. C., après avoir conſacré ſes talens à la Religion. Il eut la tête tranchée à Rome vers l'an 167.

S. Irenée, Evêque de Lyon après le martyre de S. Pothin, naquit en Aſie vers l'an 120, & fut mis encore enfant ſous la conduite de ſaint Polycarpe. Sous un ſi grand maître, il devint bientôt ſi profond dans la ſcience de la Religion & des ſaintes Ecritures, qu'il fut en état d'entreprendre à la fois tous les hérétiques de ſon tems, depuis Simon juſqu'à Tatien, & de les ſuivre juſques dans leurs dernier retranchemens, à travers les détours dans leſquels ils s'embarraſſoient. Ce ſujet étoit ſi obſcur & ſi compliqué par la variété des erreurs & la biſarrerie des penſées auxquelles l'eſprit humain s'étoit déja livré en matière de Religion, que pour y répandre

lu jour, il ne falloit rien moins que érudition & les talens d'Irenée. Il n'y a oint eu d'héréſie ſi confuſe dans ſes prin- ipes, ſi tortueuſe dans ſa marche, & envelopée de nuages, dont il n'ait ercé les ténébres; & ſon Ouvrage ſur et important objet peut être donné pour n modèle de diſcuſſion & de contro- erſe, à tous ceux qui s'engagent dans la ême carrière. Les caractères par leſ- uels il apprend à diſtinguer la vérité e l'erreur dans les diſputes de Religion, ont la Tradition apoſtolique qui tranſ- et d'un âge à l'autre l'enſeignement e la foi; l'autorité des Ecritures inter- étées, non par l'eſprit particulier, ais par l'Egliſe, qui en conſerve le dé- ôt, & qui ſeule en connoît le vrai ſens; ſucceſſion des Paſteurs qui fait re- onter le Miniſtère évangélique, & avec i tous les dogmes, à la ſource primi- ve & ſacrée d'où ils découlent; enfin s vrais miracles qui ne ſont opérés ie dans l'Egliſe, & qu'il eſt toujours ſſible de diſcerner d'avec les artifices l'impoſture & les preſtiges de l'enfer. conclut de-là, que la nouveauté de nſeignement & la rupture de l'unité, nt deux moyens par leſquels le fidèle

II. SIÈCLE.

II. SIÈCLE.

peut toujours diſcerner les faux docteurs & juger leur doctrine ; & par une autre conſéquence des mêmes principes, il recommande l'attachement à l'Egliſe & aux Paſteurs légitimes, comme le préſervatif le plus sûr qu'on puiſſe oppoſer à la contagion de l'héréſie.

Ce ſaint Evêque conſomma ſon laborieux miniſtère par le martyre, ſous la perſécution de Sévére, la ſeconde année du troiſième ſiècle.

L'Ecole philoſophique d'Alexandrie, que nous avons ſouvent citée, étoit le centre du ſavoir & de la raiſon, au jugement des Payens. Le Chriſtianiſme eut auſſi dans cette Ville une Ecole célèbre, d'où ſortirent des hommes conſommés dans la ſcience de la Religion. S. Clément, qu'on croit né dans l'idolâtrie, & attaché à la doctrine de Platon avant ſa converſion à la foi, gouverna cette Ecole après S. Panténe qui, pour obéir à l'impulſion de ſon zèle, alla prêcher l'Evangile, ſur les traces des Apotres, dans la Méſopotamie & juſques dans l'Inde. Il nous reſte de S. Clément trois Ouvrages, dont les Pères qui ſont venus après lui ont fait de grands éloges, & qu'ils ont regardé comme des ſources

inépuiſables de lumière & d'érudition ſacrée. Dans le premier, qui eſt une exhortation aux Payens, il démontre l'abſurdité du Polythéiſme, & il fait voir combien les fictions puériles dont les Poëtes ſont remplis, méritent peu de trouver créance dans un eſprit ſolide & qui aime le vrai. *Le Pédagogue*, diviſé en trois Livres, eſt le ſecond; c'eſt un tiſſu de préceptes & de réflexions morales, propres à régler la conduite du Chrétien dans toutes les actions de la vie. *Les Stromates*, qui ſont le troiſième, préſentent un mêlange de maximes iſolées, où les matières les plus importantes de la philoſophie chrétienne ſont traitées ſavamment, quoique peut-être avec une obſcurité trop affectée. On y trouve une Chronologie depuis le commencement du Monde juſqu'à la mort de l'Empereur Commode. Tous ces écrits ſont infiniment précieux, parce qu'ils ont été faits avant la naiſſance des grandes héréſies, & qu'on y voit tous les dogmes ſur leſquels il s'eſt élevé tant de conteſtations dans les ſiècles poſtérieurs; de ce nombre ſont l'égalité parfaite & la diſtinction réelle des Perſonnes divines; la divinité de J. C.; la réalité de

II. SIÉCLE.

II. SIÈCLE. l'Incarnation, & l'union de la nature divine avec la nature humaine dans ce myſtère ; le changement des ſymboles euchariſtiques, figurés par le pain & le vin, dans le ſacrifice de Melchiſedech, au vrai Corps & au vrai Sang de J. C. ; l'exiſtence du péché originel qui, ſans avoir détruit le libre arbitre, a pourtant rendu le ſecours de Dieu néceſſaire à l'homme, pour faire le bien & vaincre les tentations ; enfin la néceſſité de la tradition & de l'autorité de l'Egliſe pour déterminer le vrai ſens des Ecritures, & décider les queſtions de foi.

Pluſieurs autres Perſonnages diſtingués parurent avec éclat dans l'Egliſe pendant le cours de ce ſiècle ; tels furent Papias, diſciple de S. Jean, qui avoit écrit cinq Livres des diſcours du Seigneur ; Quadrat Evêque d'Athênes, & Ariſtide philoſophe de la même Ville, convertis au Chriſtianiſme, qui repréſenterent l'un & l'autre à l'Empereur Adrien dans leurs apologies pour les Chrétiens, l'abus qu'on faiſoit de ſon autorité, & l'injuſtice dont on le rendoit coupable, en perſécutant ſous ſon nom les diſciples de J. C. ; Athénagore, autre célèbre Apologiſte, qui, de

Philoſophe payen, devint auſſi un des plus zélés défenſeurs de la Religion, & dont les Ouvrages ſe trouvent avec ceux de S. Juſtin, & contiennent à peu près les mêmes choſes; Méliton Evêque de Sardes en Lydie, Auteur d'une Requête touchante préſentée à Marc-Aurèle en faveur des Chrétiens; S. Claude Apollinaire, Evêque d'Hiéraple, qui adreſſa auſſi au même Empereur une apologie pour les Chrétiens, dont Photius rend un compte avantageux; S. Théophile, Evêque d'Antioche, qui détruit avec beaucoup d'art & d'éloquence dans ſes trois Livres à Antyloque, tout ce que les payens alléguoient contre la Religion Chrétienne, & qui en expoſe la doctrine avec une admirable clarté; enfin Hermas, auquel on attribue un Ouvrage long-tems vanté dans l'Egliſe, intitulé *le Paſteur*, qui a pour objet d'établir contre les Montaniſtes, qu'on peut rentrer en grace avec Dieu par la pénitence, lorſqu'on a ſouillé la pureté du Baptême, en tombant dans quelque péché grief; dogme précieux & conſolant, que d'autres hérétiques ont attaqué depuis, & que l'Egliſe a toujours defendu comme la reſſource des pécheurs, qui

II. SIÈCLE.

ſans cela, n'auroient pas d'autre parti à prendre & après une première chûte, que de s'abandonner au crime, ou au déſeſpoir.

ARTICLE VI.

Des Hérétiques qui parurent dans ce ſiècle, & de leurs divers ſyſtêmes.

LEs héréſies du ſecond ſiècle ſortirent des mêmes ſources que celles du premier. Le deſir de concilier les opinions philoſophiques avec les vérités chrétiennes, & d'expliquer par ce mêlange les grandes queſtions ſur leſquelles s'exerçoit la curioſité de l'eſprit humain, firent naître les ſyſtêmes théologiques des ſectes, plus ou moins nombreuſes, qu'on vit marcher ſous les enſeignes d'un Saturnin, d'un Valentin, d'un Carpocrate, d'un Baſilide, &c. Les diſciples qui venoient ſe ranger ſous ces différens maîtres, formoient des ſociétés, qui prenoient le nom d'Egliſes Chrétiennes, & qui tenoient leurs aſſemblées ſéparément, ſous la préſidence des chefs qu'elles ſe donnoient. Ces ſociétés ſe rappro-

hoient autant qu'elles pouvoient, par
a forme du culte & la conduite exté- II.
ieure, de l'Egliſe Catholique, qui ne SIÈCLE.
eſſoit de les repouſſer de ſon ſein. Mais
omme elles altéroient les vrais princi-
es, par un alliage d'idées étrangères à
a foi, elles altéroient auſſi les uſages
onſacrés dans l'Egliſe, par un amas de
ratiques arbitraires, & ſouvent em-
runtées de la cabale ou de la magie,
ont les Philoſophes orientaux faiſoient
eur principale étude.

On retrouve à peu près les mêmes
otions fondamentales, quoique diffé-
emment combinées, dans ces divers
yſtêmes religieux, qui n'étoient chré-
iens que de nom. C'étoient toujours les
manations des Chaldéens, les deux
rincipes indépendans de Zoroaſtre, la
octrine des génies, la ſcience des nom-
res de Pythagore, & les viſions de la
Theurgie, appliquées aux phénoménes
le la création, au problême du bien &
lu mal, & aux miracles des deux Teſ-
amens. L'un ajoutoit quelque choſe à
es idées d'emprunt, l'autre en retran-
hoit ce qui ne s'accordoit pas avec ſes
ues & ſes penſées; & de ces mêlanges
etournés en mille manières, il réſultoit

II. SIÈCLE.

autant de ſectes qu'il y avoit parmi ces prétendus Chrétiens d'eſprits inquiets & bouillans, propres à ſe faire des proſélytes, par la chaleur de leur imagination & leur enthouſiaſme.

Sur les maximes de la morale, toutes ces ſectes ſe diviſoient en deux portions à peu près égales. Les unes tendant au plus haut degré de la perfection, & ſe propoſant de parvenir à ſouſtraire entièrement l'eſprit à l'empire des ſens, pour s'élever à la contemplation la plus ſublime, & s'unir à la raiſon pure, s'adonnoient aux pratiques d'un rigoriſme outré, & portoient l'auſtérité au-delà des règles preſcrites par la Religion, qui eſt ſage & toujours éloignée des excés, dans tout ce qu'elle ordonne. Les autres, regardant les plaiſirs ou comme indifférens à la pureté de l'ame, ou comme un tribut qu'il falloit payer à la nature & aux Puiſſances inférieures dont elle étoit l'ouvrage, ſuivant leurs principes, ſe livroient à tout ce qui peut contenter les ſens, & ne ſe faiſoient aucun ſcrupule de violer entr'eux toutes les loix de l'honnêteté.

Sans étendre les bornes où notre plan général nous oblige à nous renfermer, nous

nous allons faire connoître en particulier quelques-unes de ces sectes, pour mettre le Lecteur en état de se faire une idée juste des erreurs qui règnoient dans ce siècle, & des principes que l'esprit humain avoit adoptés. II. SIÈCLE.

Il paroit par les écrits des Pères, que l'on a compris toutes les sectes hétérodoxes, sous le nom générique de Gnostiques. Ce mot signifie savant & éclairé dans les choses sublimes, & on le donnoit d'autant plus volontiers aux premiers hérétiques, qu'ils prétendoient posséder la vraie science de la Religion & le secret des Ecritures. Ils imaginoient au-dessous de l'Etre suprême une chaîne presque infinie d'Intelligences subalternes, qu'ils faisoient naître les unes des autres, & auxquelles ils attribuoient toutes les révolutions de la nature & tous les événemens sublunaires. Et comme dans ces révolutions & ces événemens, il y en a un grand nombre qui sont des maux pour l'homme, ils pensoient que parmi les êtres à qui l'empire de la matière étoit abandonné par le Dieu souverain, il y en a plusieurs qui sont malfaisans, & qu'il importe de se les rendre propices, par des observances

II. SIÈCLE.

qu'ils avoient réduites en art. Leur grand objet étoit de s'élever à la plus haute perfection, & de rendre l'ame indépendante des ſens, inacceſſible aux paſſions, digne en un mot d'entrer en commerce avec les eſprits ſubordonnés à Dieu, & avec Dieu même. Le moyen d'arriver à ce degré ſublime étoit, ſuivant eux, d'étudier les ſens cachés de l'Écriture, & de s'accoutumer à contempler la vérité en elle-même. Quand le Gnoſtique étoit parvenu à ce point, vers lequel il avoit dirigé tous ſes efforts, il poſſédoit la ſcience & la perfection, & alors, il pouvoit faire tout ce qu'il vouloit pour contenter les beſoins du corps, & appaiſer l'importunité des paſſions. On ſent toutes les conſéquences d'un tel principe, & on n'eſt point étonné de ce qu'on lit dans les Auteurs contemporains, ſur les infâmies où ces hérétiques ſe plongèrent, ſans ceſſer de ſe croire parfaits, & de la turpitude preſqu'incroyable de leurs mœurs.

Les Valentiniens qui parurent vers le milieu de ce ſiècle, s'étoient approprié les idées de la philoſophie orientale; & Valentin, leur chef, employa tout ce qu'il avoit de ſagacité dans l'eſprit,

& d'eſſor dans l'imagination, pour les adapter au Chriſtianiſme. Des parties ſi peu propres à s'allier & ſe fondre enſemble, ne pouvoient produire qu'un compoſé monſtrueux, & le ſyſtême qui en réſultoit ne pouvoit être, ni une philoſophie raiſonnable, ni un Chriſtianiſme épuré. Auſſi le premier pas de Valentin fut-il d'introduire une foule de productions de différens ordres, qui formèrent la chaîne immenſe des êtres, de renverſer tous les principes de la foi touchant l'eſſence divine, la création du monde, les miracles, le baptême, &c. & d'anéantir le myſtère de l'Incarnation, en réduiſant J. C. à l'état des eſprits purs par qui les hommes ont été délivrés des ténèbres, & peuvent s'élever juſqu'à Dieu. L'abus que les Valentiniens faiſoient des ſaintes Ecritures pour étayer leurs erreurs, & les allégories ſans fin qu'ils prétendoient y découvrir, ont engagé les Pères des premiers ſiècles à les réfuter avec plus de ſoin & de travail, que ne ſembloient le mériter ces hérétiques, auſſi mépriſables par leurs extravagances, que par la confuſion de leurs idées.

II. SIÈCLE.

Les Marcionites eurent Marcion pour

II. SIÈCLE.

auteur. Ce fut d'abord un Chrétien zélé ; mais un péché ſcandaleux dans lequel il étoit tombé, & qui l'avoit fait chaſſer de l'Egliſe, où il ne put rentrer malgré toutes ſes inſtances, le rendit ennemi furieux de la Religion. Il emprunta de Cerdon l'erreur des deux principes, l'un bon, l'autre mauvais ; erreur dont nous verrons dans la ſuite les Manichéens faire la baſe de leur dangereux ſyſtême. Il rejettoit l'Ancien Teſtament & le mariage, qu'il regardoit comme un culte rendu au mauvais principe, à qui cet hérétique attribuoit la formation des êtres matériels. Des quatre Evangiles, il n'admettoit que celui de St. Luc, & ne donnoit à J. C. qu'un corps fantaſtique. C'étoit une ſuite de ſa haine pour la chair, & pour tout ce qui eſt propre à l'entretenir. C'eſt pour cela que ſes diſciples, qui formèrent une ſociété nombreuſe, s'abſtenoient de viande, qu'ils n'uſoient jamais de vin, pas même dans le ſacrifice, qu'ils s'impoſoient des peines & des macérations exceſſives, & qu'ils s'expoſoient au martyre.

Les Encratites, diſciples de Tatien, dûrent ce nom à l'uſage où ils étoient, de n'employer que de l'eau dans la célé-

bration de l'Euchariſtie. Leur maître avoit emprunté cette pratique des Marcionites, & ſa doctrine différoit peu de la leur. Il admettoit, comme eux, deux principes univerſels, ou deux Dieux, dont le ſecond, inférieur au premier, avoit créé le monde & toutes les choſes ſenſibles. Ses opinions théologiques tenoient plus de la Philoſophie que du Chriſtianiſme. Après avoir étudié tout ce que les anciens Sages avoient écrit, ſur la nature & l'efficacité des premières cauſes, ſur la formation du monde & l'organiſation des êtres; ſur l'état préſent de l'homme & ſes deſtinées futures, ſans y avoir trouvé rien de ſatisfaiſant, il chercha dans les Saintes Ecritures & dans la doctrine des Chrétiens, la ſolution des problêmes qui avoient toujours occupé ſa curioſité. Frappé des lumières qui en ſortoient, mais en même tems arrêté par les obſcurités qu'on y rencontre, il prit le parti de faire un choix d'opinions & de maximes dans les Philoſophes & dans les Ecrivains ſacrés, pour en compoſer un ſyſtême qui fût à lui, & par le moyen duquel il prétendoit expliquer les myſtères de la nature & ceux de la Religion. La ſecte qui

II. SIÈCLE.

II. SIÈCLE.

adopta ſes idées, ſe piquoit d'une grande auſtérité; on en voyoit encore des reſtes au tems de l'Empereur Théodoſe.

De toutes les héréſies du ſecond ſiècle, celle qui fit le plus de bruit & qui eut les plus grandes ſuites, tira ſon origine de Montan, eunuque Phrygien, que l'ambition & le déſir de dominer jettèrent dans l'erreur. D'abord il eſſaya de tous les moyens poſſibles, pour s'élever aux dignités eccléſiaſtiques, & n'y ayant point réuſſi, il ſe fit chef de ſecte. Ses partiſans, qui composèrent en peu de tems un troupeau nombreux, enſeignoient que Dieu ayant inutilement tenté d'éclairer les hommes par Moïſe & les Prophètes, avoit enſuite envoyé ſon Fils, qui n'avoit pas eu plus de ſuccès, & qu'enfin pour conſommer cette entrepriſe, le S. Eſprit étoit venu dans le monde, & s'étoit manifeſté par les dons excellens dont il avoit rempli Montan. En effet, pour ſoutenir cette extravagance, on produiſoit des extaſes, des prédictions & des miracles. Ces novateurs mépriſables & dangereux, furent condamnés par pluſieurs Conciles, & particuliérement dans celui d'Hiéraple en Aſie, où l'on établit cette règle, dont

on a connu la ſageſſe dans tous les tems, que le St. Eſprit perfectionne ceux qu'il remplit de ſa lumière, au lieu de dégrader en eux la nature & la raiſon. Les Montaniſtes réprouvoient les ſecondes noces, refuſoient la pénitence aux pécheurs, & ſe montroient pleins d'ardeur pour le martyre. Si la vie mortifiée & la morale auſtère étoient des caractères excluſifs de la vraie Religion, loin de condamner les Montaniſtes, l'Egliſe auroit dû les propoſer pour modèles à ſes enfans; mais elle a toujours été perſuadée qu'il n'y a point de vertu ſolide, où ne ſe rencontre pas la vraie foi.

II. SIÈCLE.

CHRONOLOGIE DES CONCILES.

SECOND SIÈCLE.

II. SIÈCLE. An de J. C. 152. *PERGAMENUM*, de Pergame, où l'on condamne les Colorbarſaniens, eſpèce de Valentiniens.

173. *Hierapolitanum*, d'Hiéraple en Phrygie, où l'on condamne Montan, Théodote le Corroyeur & leurs ſectateurs. (*Fabricius*).

196. *Romanum*, de Rome; *Cæſareenſe Paleſtinum*, de Céſarée en Paleſtine; *Ponticum*, de Pont en Aſie; *Corinthium*, de Corinthe; *Oſrhoënum*, d'Oſrhoëne; *Lugdunenſe*, ou *Gallicanum*, & quelques autres encore marqués dans le Synodicon, imprimé dans Fabricius, Tome XI, de ſa Bibliothèque Grecque, pour célébrer la Pâque le Dimanche après le 14 de la Lune.

196. * *Epheſinum*, d'Ephèſe, ſous Polycrate, qui en étoit Evêque. Fondé ſur

l'uſage des Apôtres S. Jean & S. Philippe, ce Concile décida qu'on devoit célébrer Pâque le 14 de la Lune, quelque jour qu'il tombât. II. SIÈCLE. An de J. C.

* *Romanum*, où le Pape Victor excommunie les Aſiatiques Quartodécimans. Cette excommunication fut mépriſée par Polycrate & par les Aſiatiques. Elle fut auſſi blâmée par pluſieurs autres Evêques, & en particulier par Saint Irenée, Evêque de Lyon. 197. ou environ.

Lugdunenſe, d'où ce Saint écrivit au Pape Victor une Lettre, par laquelle il l'exhortoit fortement à ſuivre l'exemple de ſes prédéceſſeurs, en ne rompant point la communion avec les Aſiatiques Quatrodécimans. (*Baluze, Nouv. Coll.*) La queſtion de la Pâque fut décidée au Concile de Nicée en 325. 197. ou environ.

* *Carthaginenſe*, ou *Africanum*. Ce Concile aſſemblé de tous les Evêques d'Afrique & de Numidie, par Agrippin de Carthage, décida contre ce qui s'étoit pratiqué juſques-là en Afrique, qu'il ne falloit plus recevoir ſans baptême ceux qui l'avoient reçu hors de l'Egliſe. Tillemont le place vers 200, d'autres en 215, ou 225. 200. ou environ.

CHRONOLOGIE DES PAPES.

SECOND SIÈCLE.

II. SIÈCLE. An de J. C. 109.

V. S. ALEXANDRE.

ALEXANDRE, que S. Irenée compte pour le Ve. Evêque de Rome, succéda l'an 109 à S. Evariſte. Son Pontificat, qui fut de dix ans non entiers, finit le 3 Mai de l'an 119.

VI. S. SIXTE ou XISTE.

119. Sixte, Romain de naiſſance, ſucceſſeur de S. Alexandre, tient le Siége de Rome juſques vers la fin de l'an 127. (*Muratori*).

VII. S. TÉLESPHORE.

127. Téleſphore, le VIIe. Paſteur de l'Egliſe de Rome depuis les Apôtres, fut placé ſur ce Siége vers la fin de l'an 127,

& l'occupa pendant onze ans ou environ. Sa mort, qu'on prétend être arrivée le 2 Janvier de l'an 139, a été honorée par un illuſtre martyre, ſelon le témoignage de S. Irenée & d'Euſébe. II. SIÈCLE. An de J. C.

VIII. S. HYGIN.

Hygin remplaça Téleſphore ſur le Siége de Rome, qu'il occupa juſqu'en 142. Les Martyrologes mettent ſa mort au 10 Janvier. Euſébe dit que les héréſies de Valentin & de Cerdon s'élevèrent ſous ſon Pontificat. 139.

IX. S. PIE I.

Pie remplit le Siége de Rome depuis 142 juſqu'en 157. Les Martyrologes rapportent ſa mort au 11 Juillet. 142.

X. S. ANICET.

Anicet, ſucceſſeur de S. Pie, l'an 157 de J. C., gouverna l'Egliſe de Rome pendant 11 ans; il ſouffrit le martyre le 17 Avril 168 dans la perſécution de Marc-Aurèle, que Sulpice Sévère compte pour la quatrième. Sous ſon Pontificat, les plus grands hérétiques, & les plus 157.

grands Saints, parurent à Rome, les
II. uns pour tâcher de l'infecter de leurs
SIÈCLE. erreurs, les autres pour la maintenir
An de J. C. dans sa pureté. Dès le tems d'Hygin, Valentin étoit venu à Rome, Marcion y avoit paru sous S. Pie; l'un & l'autre avoient fait beaucoup de progrès, & continuoient à corrompre les esprits. S. Polycarpe s'étant rendu en cette Ville, en ramena beaucoup par le témoignage qu'il rendit à la doctrine de l'Eglise Romaine. Anicet lui céda l'honneur d'offrir les Saints Mystères à sa place, & ils se séparèrent en paix, malgré la diversité de leurs sentimens sur la célébration de Pâque. S. Justin, la plus grande lumière de son siècle, défendoit alors l'Eglise par ses écrits, dont plusieurs ont été composés à Rome.

XI. S. SOTER.

168. Soter, natif de Fondi en Campanie, fut élu pour succéder à St. Anicet, l'an 168 de J. C. Il gouverna l'Eglise de Rome pendant neuf ans, & peut-être quelques mois de plus, jusqu'en 177. Le Martyrologe Romain & quelques autres marquent sa fête le 22 Avril. S. Denys,

Evêque de Corinthe, rend un beau témoignage à la charité de S. Soter & des Romains, au ſujet de grandes aumônes par leſquelles ils ſoulageoient les indigens & les pauvres de différens pays du monde. L'héréſie de Montan commença, ſelon Euſébe, ſous le Pontificat de Soter, en l'an 171. Le Diable, qui avoit en vain attaqué l'Egliſe par le libertinage & les mœurs déréglées des autres hérétiques, ſemble avoir voulu la ſurprendre par l'auſtérité apparente & la ſainteté hypocrite de la ſecte des Montaniſtes. Tertulien, l'un des plus grands hommes de l'antiquité, eut le malheur de tomber dans ce piége.

XII. S. ÉLEUTHÈRE.

Éleuthère, Diacre ſous Anicet, lorſque Hégéſippe vint à Rome, ſuccéda, l'an 177, à Soter. Il gouverna l'Egliſe de Rome plus de 16 ans, étant mort après Commode, qui périt le dernier jour de l'an 192. Les Martyrologes placent ſa fête au 26 Mai. La première année de ſon Pontificat eſt célèbre par la mort glorieuſe des Martyrs de Lyon. De leur priſon ils écrivirent à Eleuthère,

177.

II. SIÈCLE. An de J. C.

contre l'héréſie des Montaniſtes, & lui députèrent S. Irénée, alors Prêtre, depuis Evêque de Lyon. Bède nous apprend qu'il reçut de Lucius, Roi d'Angleterre, une ambaſſade, pour demander un miſſionnaire qui lui enſeignât la Religion chrétienne; ce qui s'accorde avec ce que dit Tertulien : *Britannorum inacceſſa Romanis loca Chriſto verò ſubdita.*

XIII. S. VICTOR.

193. Victor, fut élevé ſur le S. Siége l'an 193, dans le tems, ſuivant Euſébe, que Pertinax jouiſſoit de l'Empire. Le même Auteur met ſa mort à la neuvième année de Sévère, 202 de J. C. L'Egliſe honore ſa mémoire le 28 Juillet. La diſpute ſur la célébration de la Pâque ſe renouvella ſous Victor, qui ne garda pas la même modération que ſes prédéceſſeurs; car il écrivit des Lettres pour retrancher de la Communion de l'Egliſe les Evêques d'Aſie; mais il ne réuſſit pas à faire entrer les autres Evêques du monde dans ſes vues, *in quâ ſententiâ, hi qui diſcrepabant ab illis, Victori non dederunt manus*, (dit S. Jérôme). Cela modéra le zèle du Pape

Victor, auſſi bien que les ſages remontrances de pluſieurs Evêques, entre autres S. Irénée. « Ces Prélats, ſuivant » Euſébe, lui repréſentèrent qu'il avoit » mal fait de ſéparer de l'unité des » Egliſes ſi conſidérables, & l'exhortèrent à tenir une conduite plus conforme à la paix, à l'unité & à la » charité qu'on doit avoir pour le prochain ». S. Jérôme met le Pape Victor le premier entre les Auteurs eccléſiaſtiques qui ont écrit en latin.

II. SIÈCLE. An de J. C.

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES D'ANTIOCHE.

SECOND SIÈCLE.

II. SIÈCLE. An de J. C. 116.

IV. HÉRON.

HÉRON, suivant Eusébe, fut le successeur de S. Ignace, dont il étoit disciple, & qui l'avoit ordonné Diacre. Le même Historien lui donne vingt ans d'Episcopat. Il mourut par conséquent l'an 136 de J. C. Sa mémoire est honorée dans l'Eglise, le 27 Octobre.

V. CORNEILLE.

136. Corneille fut élu, pour succéder à Héron, sur la fin de l'an 136. Il gouverna l'Eglise d'Antioche l'espace de 13 ans, & mourut l'an 150.

VI. ÉROS.

150. Eros monta sur le Siége d'Antioche

après Corneille. Nicéphore & George Syncelle lui donnent 26 ans d'Epiſcopat. Sa mort, par conſéquent, arriva l'an 176.

VII. THÉOPHILE.

Théophile fut le ſucceſſeur d'Eros. Il joignit un rare ſavoir à une éminente piété. Il nous reſte des productions de ſa plume, trois livres à Antolycus. Théophile mourut la ſixième année de l'Empereur Commode, l'an de J. C. 186. 176.

VIII. MAXIMIN.

Maximin, ſucceſſeur de Théophile, occupa la Chaire épiſcopale d'Antioche durant 13 ans, & mourut l'an de J. C. 199. 186.

IX. SÉRAPION.

Sérapion ſuccéda à Maximin. Euſébe & S. Jérôme louent le ſavoir de ce Prélat, & ſon zèle pour la défenſe de la vérité. Il avoit écrit un Livre contre l'héréſie de Montan, & un autre pour réfuter l'Evangile ſuppoſé de S. Pierre. Sérapion mourut la première année de l'Empereur Caracalla, de J. C. 211. 199.

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE.

SECOND SIÈCLE.

II. SIÈCLE.

V. PRIMUS.

An de J. C. 109. PRIMUS, nommé par les Arabes Abrimius & Ephræmius, monta sur le Siége d'Alexandrie après la mort de Cerdon. On lui donne, comme à son prédécesseur, douze années d'Episcopat, & on assigne sa mort au 27 Juillet de la cinquième année d'Adrien, (122 de J. C.) ce qui s'accorde avec le témoignage d'Eusébe.

VI. JUSTE.

122. Juste fut substitué à Primus. Il mourut la quatorzième année d'Adrien, (de J. C. 130) après le 11 Août, suivant Eusébe.

VII. EUMÈNES.

II. SIÈCLE. An de J. C.

Eumènes ou Hyménée, remplaça l'Evêque Juſte. Euſébe lui donne treize années d'Epiſcopat, & les Cophtes placent ſa mort au 10 du mois Paophi; ce qui revient au 7 Octobre de l'an de J. C. 143. 130.

VIII. MARC II.

Marc ou Marcien, remplit le Siége d'Alexandrie après la mort d'Eumènes. Euſébe lui donne dix années d'Epiſcopat. Sa mort arriva, ſuivant les Cophtes, le 6 du mois Tybi, (premier Janvier de l'an de J. C. 154.) 143.

IX. CÉLADION.

Céladion prit le gouvernement de l'Egliſe d'Alexandrie après Marc II, & l'exerça pendant 14 ans. Il mourut l'an de J. C. 167, le 9, ſuivant Elmacin, du mois Epiphi (3 Juillet.) 154.

X. AGRIPPIN.

Agrippin fut le ſucceſſeur de Céladion. Il tint le Siége douze ans & quel- 167.

ques mois, & mourut la première année de Commode, le 5 du mois Egyptien Méchir (30 Janvier de l'an de J. C. 180.)

II. SIÈCLE. An de J. C.

XI. JULIEN.

180. Julien prit la place d'Agrippin. Eusébe, qui fait l'éloge de son savoir & de sa vertu, rapporte sa mort à la dixième année de Commode, ou 189 de J. C. Les Egyptiens la datent du 8 de leur mois Phaménoth, ou 4 Mars.

XII. DÉMÉTRIUS.

189. Démétrius, homme marié, mais vivant dans la continence, devint, l'an 189, Evêque d'Alexandrie. On connoît ses démêlés avec Origène. L'an 231, après l'avoir obligé à sortir d'Alexandrie, il le fit condamner par deux Conciles qu'il assembla contre lui. Démétrius mourut le 8 Octobre de la même année, selon MM. de Tillemont, Fleury & Renaudot.

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES DE JÉRUSALEM.

SECOND SIÈCLE.

II. SIÈCLE.

III. JUDE LE JUSTE.

An de J. C. 107.

JUDE, ſurnommé le Juſte, ſuccéda à Siméon, & mourut l'an 110, ſous le Conſulat de Priſcien & d'Orfitus, après trois années de gouvernement, pendant leſquelles il convertit un grand nombre de Juifs.

IV. ZACHÉE ou ZACHARIE.

Zachée, nommé Zacharie par S. Epiphane, fut le ſucceſſeur immédiat de Jude, ſuivant Euſébe. Son Epiſcopat fut très-court, ainſi que celui de ſes trois ſucceſſeurs; mais on n'en ſait pas préciſément la durée. 110.

II. SIÈCLE. An de J. C.

V. TOBIE.
VI. BENJAMIN.
VII. JEAN.

Tobie ſuccéda à Zachée. Bientôt après il fut remplacé par Benjamin. Celui-ci eut pour ſucceſſeur Jean, qui mourut, ſuivant Euſébe, l'an de J. C. 116.

VIII. MATHIAS.
IX. PHILIPPE.

116. Après l'Evêque Jean, l'Egliſe de Jéruſalem fut gouvernée par Mathias ou Mathieu, dont le ſucceſſeur fut Philippe, mort, ſelon Euſébe, la huitième année d'Adrien, 125 de J. C.

X. SÉNÉQUE.
XI. JUSTE II.
XII. LÉVI.
XIII. EPHREM.
XIV. JOSEPHE.
XV. JUDE II.

De ces ſix Evêques, le dernier vécut,

ſuivant Euſébe, juſqu'à la dix-neuvième année d'Adrien, 136 de J. C., & ſelon S. Epiphane, juſqu'à la treizième année d'Antonin, 149 de J. C. Pendant leur gouvernement, les Juifs, qui avoient relevé les ruines de Jéruſalem, ou plutôt bâti une nouvelle Ville près de l'ancienne, s'étant révoltés, exercèrent mille cruautés ſur les Chrétiens du pays, pour les contraindre à prendre part à leur révolte. Les Prélats dont on vient de parler, furent ſans doute les principales victimes de leur fureur, & c'eſt ce qui abrégea la durée de leur gouvernement. L'an 136, les rebelles ayant été entiérement défaits, toute la Nation des Juifs, ſans excepter ceux qui avoient embraſſé le Chriſtianiſme, fut bannie de la Judée. Par cette révolution, l'Egliſe de Jéruſalem, toute compoſée juſqu'alors de Juifs de naiſſance, ne le fut plus déſormais que de Gentils.

II. SIÈCLE. An de J. C.

XVI. MARC.

Marc, le premier des Evêques Gentils de Jéruſalem, fut ordonné, ſuivant M. de Tillemont, la vingt-unième année d'Adrien, l'an 138 de J. C. On ignore 138.

l'année de ſa mort. Le Martyrologe
II. romain marque ſa fête au 22 Octobre.
SICÈLE.
An de J. C.

XVII. GASSIEN.

XVIII. PUBLIUS.

XIX. MAXIME I.

XX. JULIEN I.

XXI. CAIUS ou GAIUS I.

XXII. SYMMAQUE.

XXIII. GAIUS II.

XXIV. JULIEN II.

XXV. CAPITON.

Euſébe paſſe en revue ces neuf Evêques ſur l'an 19 d'Antonin, 157 de J. C., & termine l'Epiſcopat du dernier au Conſulat de Maternus & de Bradua, c'eſt-à-dire, à l'an 185 de J. C., ſans marquer le tems précis que chacun d'eux a gouverné. Mais S. Epiphane place la mort de Gaius II, qu'il nomme Gaien, à la huitième année de Vérus, 168 de J. C. Selon cette opinion, les ſeize années ſuivantes, c'eſt-à-dire, l'eſpace écoulé depuis 168 juſqu'en 185, ſont à partager entre ſes deux ſucceſſeurs, Julien & Capiton.

XXVI.

XXVI. MAXIME II.
XXVII. ANTONIN.
XXVIII. VALENS.
XXIX. DOLICHIEN.
XXX. NARCISSE.
XXXI. DIUS.
XXXII. GERMANION.
XXXIII. GORDIUS.
NARCISSE DE NOUVEAU.

Maxime ſuccéda à Capiton. Il occupa le Siége de Jéruſalem, avec les ſept qui lui ſuccédèrent de ſuite pendant l'eſpace de vingt-ſept ans. Le ſeul de ces Prélats ſur lequel on ſait quelque détail, eſt Narciſſe. La ſévérité de ſa conduite, dit Euſébe, lui attira la haine des méchans, qui, à force de calomnies, l'obligèrent à prendre la fuite. Incertain du lieu de ſa retraite, ſon peuple mit à ſa place Dius, dont l'Epiſcopat fut très-court. A celui-ci, ajoute-t-il, on ſubſtitua Germanion, qui fut ſuivi de Gordius, pendant le gouvernement duquel Narciſſe ayant reparu, tous les frères 185.

II. SIÈCLE. An de J. C.

remplis de joie, l'engagèrent à remonter ſur ſon Siége. Narciſſe aſſiſta l'an 196 au Concile de Céſarée, aſſemblé par Théophile, Evêque de Céſarée, & Métropolitain de la Paleſtine, touchant la Pâque. Il mourut, ſuivant Euſébe, la deuxième année de Caracalla, 212 de J. C., âgé de 116 ans. Ce fut Narciſſe, qui de concert avec Théophile, éleva le célèbre Origène au Sacerdoce. (*Le Quien.*)

CHRONOLOGIE

DES EMPEREURS ROMAINS.	DES ROIS ARSACIDES DES PARTHES.

SECOND SIÈCLE.

II. SIÈCLE.

ADRIEN, né l'an 76, eſt adopté par Trajan; prend le titre d'Empereur l'an 117; meurt l'an 138.

ANTONIN le Pieux, né l'an 86, eſt adopté par Adrien l'an 138, proclamé Empereur le 10 Juillet de la même année: meurt l'an 161.

MARC-AURELE né l'an 121; adopté par Antonin, eſt proclamé Empereur l'an 161: meurt l'an 180.

LUCIUS VERUS, né l'an 130; adopté par Antonin l'an 138 aſſocié à l'Empire & fait Auguſte par ſon couſin Marc-Aurele l'an 161: meurt ſur la fin de 169.

CHOSROÈS I, eſt élevé ſur le Trône des Parthes l'an 107; eſt vaincu & detrôné par Trajan l'an 117.

PARTHAMASPATE, eſt ſubſtitué par Trajan à Choſroès l'an 117, & chaſſé par ſes ſujets la même année.

CHOSROÈS eſt rétabli l'an 117, avec le conſentement de l'Empereur Adrien: on met ſa mort en l'an 133.

VOLOGESE II, ſuccède à ſon père Choſroès l'an 133. Ses ſujets le dépoſèrent, & le firent mourir l'an 65, ſuivant l'opinion qui paroît la mieux fondée.

II. SIÈCLE.

COMMODE, né l'an 161 ; fait Auguſte par Marc-Aurele ſon pere l'an 177, lui ſuccède en 180, périt empoiſonné & étranglé la dernière nuit de l'année 192.

PERTINAX, né l'an 126, eſt proclamé Empereur par les Prétoriens la nuit même que Commode fut tué ; reconnu le 1 Janvier 193 par l'armée & le Sénat ; aſſaſſiné le 28 Mars ſuivant.

Après la mort de Pertinax, il y a quatre Contendans pour l'Empire, JULIEN, NIGER, ALBIN, SÉVÈRE. Ce dernier, qui ſurvit aux autres, meurt l'an 211.

VOLOGESE III, ſuccède à ſon père Vologeſe II ; il règne juſqu'à l'an 214.

LES SIÈCLES CHRÉTIENS, OU HISTOIRE DU CHRISTIANISME,

DANS SON ÉTABLISSEMENT ET SES PROGRÈS;

Depuis J. C. jusqu'à nos jours.

TROISIÈME SIÈCLE.

ARTICLE PREMIER.

Tableau politique de l'Empire Romain & des Nations qui l'environnoient.

III. SIÈCLE.

LORSQUE Sévère fut devenu tranquille poſſeſſeur du Trône par la deſtruction de ſes rivaux, & qu'il eut

III. SIÈCLE. immolé à sa politique, sans épargner les têtes les plus illustres, tous ceux qui pouvoient lui faire craindre de voir renaître les factions, l'Empire commença de respirer & de se raffermir par les talens militaires du Prince, & son application aux affaires du gouvernement. Le nom Romain fit encore trembler les barbares, & les Rois des Nations voisines étoient contenus par des armées nombreuses & des Généraux expérimentés. Cependant les qualités estimables de cet Empereur ne purent compenser les maux que causerent ses inclinations nuisibles, sur-tout son avarice & sa cruauté. Ces vices qu'il porta jusqu'à l'excés, l'égalerent presque aux tyrans odieux qui avoient déshonoré la Pourpre impériale avant lui.

Caracalla, meurtrier de son pere & de son frere, atteignit ces horribles modéles, & s'il ne les surpassa point, c'est qu'il est comme impossible aux méchans même d'enchérir sur le crime, quand il a déja été porté à son comble. L'esprit de sédition dont le génie de son père avoit empêché les germes de se développer, fermenta de toutes parts sous un Prince lâche & détesté. Sa per-

fidie acheva de révolter les Nations jalouſes, qui s'agitoient depuis long-tems ſur les frontières de l'Empire ; & la connoiſſance qu'elles acquirent de ſa foibleſſe par les citoyens & les ſoldats que la tyrannie forçoit à chercher un aſyle chez elles, ne tarda pas à les rendre entreprenantes. Le fer termina les jours de ce Prince d'une démence & d'une cruauté dont il y a peu d'exemples. ſon règne ne fut que de ſix ans. III. SIÈCLE.

Marin qui avoit ordonné le crime, en recueillit le fruit ; mais ſon imprudence, ſa dureté pour les ſoldats, & le peu de ſoin qu'il eut de ménager les Généraux, le précipiterent, au bout de quatorze mois, d'un Trône dont l'aſſaſſinat lui avoit frayé la route.

On y fit monter le jeune Héliogabale, âgé de quatorze ans, & déja conſommé dans tous les vices. Son règne qui ne dura qu'environ quatre ans, fut encore trop long pour le malheur de ſes ſujets. Il apprit au monde, ce qu'on auroit pu croire, qu'après Néron, Caligula, Domitien, Commode & Caracalla, il reſtoit encore des extravagances nouvelles & des crimes inouis à commettre. Il fut poignardé, avec ſa mère Julia, digne par

III. SIÈCLE. l'affreuſe licence de ſes mœurs, & les travers de ſon eſprit, d'avoir donné le jour à un tel fils, & de le perdre avec lui.

Un rayon de félicité parut luire au monde, lorſqu'Alexandre Sévére, couſin & fils adoptif d'Héliogabale qui l'avoit créé Céſar, fut appellé à l'Empire. Ce Prince éclairé, ſobre, juſte & religieux, avoit été formé à la vertu par ſa mère Julia Mamméa, qui paſſoit pour Chrétienne. Dans des tems plus heureux, l'aurore de ſon règne eût été ſuivie d'un jour pur & durable. Mais les hommes s'étoient rendus incapables de connoître le bonheur, en perdant le goût de la vertu; & ces Romains, qui vers la fin de la République, & ſous l'heureux Gouvernement d'Auguſte, avoient tempéré par la délicateſſe & l'urbanité l'ancienne auſtérité des mœurs, étoient devenus féroces, inſociables, groſſiers dans leurs plaiſirs, & adonnés aux plus infâmes débauches. Ils ne ſavoient plus apprécier les bons Princes, & ils en étoient venus à un tel degré de corruption, qu'il leur falloit des maîtres auſſi méchans qu'eux. Alexandre, Aurèlien, Probus, trois Empereurs qui auroient

pu faire le bonheur & la gloire du monde, périrent comme Héliogabale & Caracalla, à qui la flatterie & la baſſeſſe avoient élevé des Temples. La trahiſon, la révolte & le meurtre environnoient le Trône. Cétoit par des chemins ſanglans qu'on y parvenoit, & l'on s'y voyoit à peine aſſis, qu'on en étoit précipité par le fer des aſſaſſins; de ſorte que d'environ trente-deux Princes, qui porterent le nom d'Empereur dans le cours de ce ſiècle, à peine y en eut-il quelques uns qui terminerent leur carrière par une mort naturelle.

III. SIÈCLE.

Lorſqu'une Nation long-tems vertueuſe s'eſt entièrement dépravée, elle ne connoît plus ni l'amour de la patrie, ni le ſentiment de la gloire, qui étoient autrefois ſes grands mobiles. L'ambition, l'avidité, la vengeance, la jalouſie du commandement ſont les ſeuls reſſorts qui faſſent agir les Grands, tandis que le peuple malheureux & corrompu, reſte dans un engourdiſſement qui tient de la ſtupidité. On peut attaquer l'Etat au-dehors, le déchirer au-dedans, ſans que perſonne croie devoir s'intéreſſer à la fortune publique, à moins qu'il n'y ſoit pouſſé par ſon intérêt propre. Tel fut

III. SIÈCLE. l'état de l'Empire depuis Sévère juſqu'à Dioclétien; & quoique le dernier de ces Princes eut de grands talens pour la guerre & le gouvernement, avec une ambition démeſurée, il fut tellement dégoûté de commander à des hommes vicieux, mépriſables, & toujours prêts à ſuivre le premier ſéditieux qui les ameutoit, qu'il abdiqua la pourpre impériale, & mena dans ſa retraite une vie tranquille, après avoir fait tout ce qu'un grand homme pouvoit faire dans ces tems malheureux, pour ſoutenir l'héritage des Céſars ſur le penchant de ſa ruine.

L'Empire fut continuellement attaqué pendant ce ſiècle, par une multitude de peuples barbares; en Aſie, par les Perſes, les Parthes, les Arméniens; en Afrique, par les différentes tribus d'Arabes qui l'avoiſinoient; en Europe, par les Goths, les Hérules, les Allemands & une foule de petites Nations connues ſous le nom de Francs, qui faiſoient effort de toutes parts contre les frontières. Ces eſſains nombreux de guerriers pénétrerent dans les Provinces, y formerent des établiſſemens, & forcerent les anciens maîtres qui avoient d'abord

acheté d'eux la paix, à les traiter comme légitimes poſſeſſeurs des contrées qu'ils avoient fini par envahir. Cet état de guerre entre les peuples du Nord & les Romains, n'a fini qu'avec l'Empire.

III. SIÈCLE.

ARTICLE II.

État du Polythéiſme & de la Philoſophie.

NOUS avons vu que vers la fin du ſiècle précédent, l'idolâtrie perdoit chaque jour de ſon ancien luſtre, & qu'à moins d'être ignorant & ſuperſtitieux comme le peuple, on rougiſſoit d'une crédulité qui déshonoroit la raiſon. Cette diſpoſition des eſprits ne fit qu'augmenter par les progrès de la lumière évangélique, & les travaux de la Philoſophie. Il eſt certain que les oracles devenoient muets à la préſence des Chrétiens, & qu'il regnoit un morne ſilence dans les Temples les plus célèbres autrefois. Quelques nuages qu'on ſe ſoit efforcé de répandre ſur un fait ſi glorieux pour la Religion, & qui n'a ſans doute été conteſté que par ce motif, il eſt garanti

III. SIÈCLE.

par les plaintes mêmes des Pontifes & des Prêtres idolâtres, qui ſe ſervoient de cette conſidération pour animer la haine du peuple contre les Chrétiens. Il étoit impoſſible qu'on ne vît pas avec quelle rapidité le nouveau culte s'élevoit ſur les ruines de l'ancien; & pour peu qu'on fût capable de réfléchir, on ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'il y avoit quelque choſe de ſupérieur à la nature dans une Religion qui par ſes propres forces, triomphoit de tout ce que la jalouſie, le ſavoir & l'autorité s'efforçoient de lui oppoſer.

Cependant le projet de concilier le Polythéiſme avec la raiſon, étoit toujours la principale occupation des Philoſophes qui ne vouloient ni ſe faire Chrétiens, ni paſſer pour ſectateurs d'une Religion abſurde. C'étoit vers cet unique objet qu'ils dirigeoient toutes leurs connoiſſances & toute l'activité de leur eſprit. Les Chrétiens preſſoient les défenſeurs de l'idolâtrie par des moyens ſi puiſſans, qu'il leur étoit impoſſible de réſiſter à leurs attaques, à moins qu'ils ne fiſſent une grande réforme dans la théologie payenne, & qu'ils n'en changeaſſent abſolument le ſyſtême.

Ammonius, célèbre Philoſophe d'Alexandrie, auteur ou du moins reſtaurateur de l'Eclectiſme, ſe ſaiſit de cette idée, qui plaiſoit à ſon génie vaſte & ſublime. Il en embraſſa tous les rapports, & il employa tout ce qu'il avoit de talens & de ſavoir à la réaliſer. Mais portant encore ſes vues plus loin dans l'exécution de ce projet, il entreprit de ramener toutes les Sectes philoſophiques & toutes les Religions à un plan méthodique, dont les différentes parties formaſſent un enſemble raiſonné. III. SIÈCLE.

L'exiſtence d'un Etre infini, néceſſaire, indépendant, unique, étoit la baſe de ce ſyſtême philoſophique & religieux. Après le premier être, ſource & principe de tous les autres, venoient les eſprits, qui étoient des portions de ſa ſubſtance, & auxquels il avoit aſſigné des fonctions particulières, tant dans l'ordre moral que dans l'ordre phyſique. Tous ces êtres émanés de l'Etre ſuprême & ſoumis à ſes loix, étoient diſtribués en pluſieurs claſſes, & répandus dans toute la nature comme autant d'agens ſecrets. Les uns, plus parfaits & plus puiſſans, exerçoient un empire plus étendu; les autres, plus dépendans & plus bornés

III. SIÈCLE.

dans leurs facultés intellectuelles, étoient renfermés dans une sphère plus étroite. De ce dernier rang étoit l'ame humaine; mais elle pouvoit s'élever à un ordre supérieur, par son commerce avec les génies les plus purs & les plus excellens. C'étoit l'objet de tous les cultes établis dans ce monde, le but où la Philosophie se proposoit de conduire les hommes; & tous les fondateurs des différentes Religions qui partageoient l'univers, n'en avoient point eu d'autre.

Par ce système, qu'Ammonius avoit revêtu de tous les charmes que l'éloquence peut répandre sur des matières abstraites, on prétendoit ôter à la Religion populaire ce qu'elle avoit de choquant pour la raison, & au Christianisme tout ce qu'il paroissoit avoir de merveilleux & de divin. L'idolâtrie, telle qu'elle avoit existé jusqu'alors dans l'opinion des hommes, n'étoit qu'une corruption du culte primitif; & pour la rappeller à son ancien état, il ne falloit que retrancher cette multitude de Dieux dont le peuple avoit rempli le Ciel, & mettre à leur place un Dieu suprême, qui produit tout ce qui s'opère dans le monde, par des génies prompts & fidèles à exécuter

ſes ordres. Alors le culte des Dieux n'avoit plus rien de contraire à la raiſon, il devenoit même infiniment utile aux hommes, en les rendant capables d'opérer des prodiges par les ſecrets de la Théurgie, comme avoient fait Pythagore, Apollonius de Tyane, & pluſieurs autres qu'on égaloit à J. C. III. SIÈCLE.

Telles étoient les idées religieuſes des Philoſophes dans ce ſiècle; & ce ſyſtême, qui eſt peut-être le dernier effort de l'eſprit humain agiſſant par ſes propres lumières, avoit tellement pris dans le monde, que toutes les ſectes s'étoient réunies à l'Eclectiſme, & que tout ce qu'il y avoit de ſavans, d'eſprits curieux, de génies ſubtils, profonds, appliqués à la recherche de la vérité, en avoient adopté la doctrine.

ARTICLE III.

Nouveaux progrès du Chriſtianiſme. Combats de l'Egliſe; perſécutions; Martyrs.

LEs progrès continuels de la foi, les grands hommes qui venoient de toutes

III. SIÈCLE.

parts ſoumettre leurs têtes à ſon joug, & la conſiſtance que la ſociété chrétienne acquéroit de jour en jour, étoient des motifs bien propres à piquer la jalouſie de ceux qui, par une fauſſe ſageſſe, réſiſtoient à la lumière dont ils étoient environnés. C'étoit le principal motif qui animoit les Philoſophes, dans les méditations profondes auxquelles ils s'étoient livrés, pour ramener le Polythéiſme à ce plan raiſonné que nous venons de tracer. Mais le ſpectacle que préſentoit dans toutes les parties du monde, la face extérieure de l'Egliſe, & ſa prodigieuſe étendue, ouvrage de deux ſiècles, au milieu des troubles de l'Empire & des fureurs de la perſécution, faiſoit naître des ſentimens plus violens dans le cœur des Prêtres idolâtres, & du peuple dont ils gouvernoient les ſentimens. Une haine que tant de ſang n'avoit point aſſouvie, ne pouvoit arrêter ſes effets, tant qu'elle étoit excitée par les Chefs de la Religion dominante, & qu'elle trouvoit les Souverains diſpoſés à la ſervir de toute leur autorité.

Cependant le Chriſtianiſme s'affermiſſoit dans tous les pays où il avoit pénétré. Tout ce qu'on avoit fait pour

l'anéantir dans ſon origine, tout ce qu'on faiſoit alors pour le reſſerrer dans ſes progrès, ſembloit lui donner de nouvelles forces, & favoriſer de plus en plus ſon accroiſſement. Les Martyrs montroient un courage au-deſſus de l'homme, & une ardeur pour les biens qu'ils eſpéroient, dont le principe ne pouvoit être que dans une perſuaſion intime des vérités de la foi. Les Paſteurs, les Catéchiſtes, tous ceux qui étoient chargés de quelque miniſtère dans l'Egliſe, & même un grand nombre de ſimples fidèles, brilloient également par l'éclat des vertus les plus ſublimes, & par celui du ſavoir le plus exquis. Les écrits des Chrétiens étoient remplis d'idées ſi nobles, & d'une morale ſi pure, ſi parfaitement adaptée aux beſoins de l'humanité, qu'ils effaçoient tout ce que les Sages & les Philoſophes avoient pû dire de plus exact ſur les grands objets dont ils s'étoient occupés toute leur vie. Les mœurs des Chrétiens miſes en contraſte avec celles des autres hommes, avoient quelque choſe de ſi extraordinaire & de ſi frappant, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'en être touché. Leur déſintéreſſement, leur patience, leur piété ſecoura-

III. SIÈCLE.

III. SIÈCLE.

ble, leur modeſtie, enfin cet air de candeur & de gravité qui paroiſſoit dans leur maintien & dans toute leur conduite, inſpiroient du reſpect & de l'admiration pour des hommes ſi différens des autres, & pour la Religion qui les avoit formé.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits à l'égard du Chriſtianiſme, au commencement de ce ſiècle. D'un côté la haine la plus envenimée, de l'autre l'eſtime & la vénération, & ces deux principes agiſſant ſelon toute leur énergie, il en réſulta que l'Egliſe fut éprouvée par les perſécutions les plus ſanglantes qu'elle eut encore ſouffertes, & qu'elle devint plus brillante que jamais, par les nouveaux établiſſemens qu'elle forma chez des Nations juſqu'alors inconnues, & par les grands hommes qu'elle produiſit.

Sévère, que nous avons repréſenté comme un Prince orné de pluſieurs belles qualités, ne fut pas, de tous les Empereurs qui parurent dans ce ſiècle, le moins ardent à perſécuter les Chrétiens. La perſécution qu'il excita contre eux fut occaſionnée par un édit qui défendoit aux Juifs de faire des proſélytes. Les Chrétiens furent enveloppés

dans cette défenſe, ce fut pour leurs ennemis une occaſion de les pourſuivre ſans ménagement ; & l'Empereur ſe trouvant à Alexandrie, où il y avoit une Egliſe des plus floriſſantes, fit exécuter lui-même ſa loi avec une extrême rigueur. Il y eut dans cette Ville & dans toute l'Egypte un grand nombre de Martyrs ; & le feu de ce nouvel incendie s'étant communiqué aux Provinces voiſines, ce fut bientôt un embraſement général qui cauſa des ravages affreux dans toute l'Egliſe. Les Gaules en éprouverent les effets, & la Ville de Lyon déjà célèbre par les témoignages qu'elle avoit rendus à la foi dans le ſiècle précédent, ſe couvrit d'une nouvelle gloire par la conſtance de S. Irénée ſon Evêque, & de ceux qui moururent avec lui pour J. C. La perſécution qui s'étoit ralentie ſur la fin du règne de Sévère, s'éteignit tout-à-fait la ſeconde année de Caracalla ; & l'Egliſe continua de jouir d'un aſſez grand calme pendant le reſte de ſon Empire, & ſous ceux de Macrin & d'Héliogabale, qui furent ſi courts. Alexandre Sévère, Prince religieux & ami de la juſtice, loin de faire du mal

III. SIÈCLE.

aux Chrétiens, leur ouvrit ſon Palais, & les admit aux emplois de ſa Cour. On dit même qu'il mit J. C. au nombre des ames ſaintes auxquelles il rendoit un culte ſecret, dans une Chapelle intérieure où il avoit placé leurs images. Mammée ſa mère inſtruite par Origène, étoit Chrétienne, & protégeoit de tout ſon crédit ceux qui profeſſoient la Religion qu'elle avoit embraſſée.

Dieu qui avoit ſes deſſeins, & qui vouloit convaincre le monde que ſon œuvre étoit indépendante de tous les moyens humains, ne permit pas que cette proſpérité fût de longue durée.

La perſécution de Maximin, Prince dur & féroce, fit bientôt oublier la tranquillité paſſagère dont on avoit joui. Des tremblemens de terre qui détruiſirent pluſieurs Villes, la famine, la peſte & d'autres calamités, qui déſolerent l'Empire, furent imputées aux Chrétiens. C'étoit la reſſource ordinaire des Pontifes du paganiſme, & ce moyen leur réuſſiſſoit toujours; tant le peuple aveugle & précipité dans toutes ſes paſſions, étoit diſpoſé à ſeconder leur faux zèle. Ce que cette perſécution eut de particulier, c'eſt qu'elle tomba princi-

palement ſur les Chefs de l'Egliſe. On eſpéroit que le troupeau ſeroit bientôt diſſipé, ſi l'on venoit à bout de lui enlever les Paſteurs qui veilloient à ſa défenſe & à ſon inſtruction. Mais ce nouveau genre d'épreuves ne ſervit qu'à relever de plus en plus la gloire de l'Egliſe, & à faire connoître la ſolidité du fondement ſur lequel cet édifice divin étoit appuyé.

Les Princes qui ſuivirent Maximin ne firent que paroître, & n'eurent pas le tems de faire ni bien ni mal à la Religion. Quelques Ecrivains ont prétendu que Philippe qui monta ſur le Trône après Gordien III, étoit Chrétien; on a même ajouté que ce Prince étant à Antioche en 244, & s'étant préſenté pour entrer dans l'Egliſe la veille de Pâque, S. Babilas, Evêque de cette Ville, lui en avoit refuſé l'entrée juſqu'à ce qu'il ſe fût mis au rang des pénitens, à cauſe du meurtre de ſon prédéceſſeur qu'il avoit ordonné, & qu'il ſe ſoumit humblement à cette peine. Mais ce fait eſt pour le moins douteux; & même on pourroit étendre le doute juſqu'au chriſtianiſme de Philippe, en voyant le Sénat, protecteur déclaré de la Religion

III.e SIÈCLE.

nationale, le mettre au rang des Dieux après ſa mort. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il fut très-favorable aux Chrétiens, & que l'Egliſe s'étendit conſidérablement ſous ſon règne.

Ces intervalles de tranquillité étoient fort courts, & Dieu ne ſembloit les permettre, que pour donner le tems aux diſciples de la foi de ſe préparer à de nouveaux orages. Celui qui s'éleva ſous l'Empereur Décius, & qui dura preſque ſans interruption juſqu'à la fin de ce ſiècle ſous Valérien, Aurélien, Maximien & Dioclétien, c'eſt-à-dire pendant un eſpace d'environ cinquante ans, fut le plus violent de tous ceux que les ennemis du chriſtianiſme avoient allumé juſqu'alors. On ne peut imaginer la quantité de ſang chrétien qui fut répandu d'un bout de l'Empire à l'autre, par les ordres de ces Princes inhumains, & de leurs Miniſtres qui appelloient la cruauté au ſecours de la ſuperſtition; elle frémiſſoit de honte & de colère, en ſe voyant abandonnée de ſes anciens eſclaves, & preſque ſeule dans ſes temples déſerts. On extermina des milliers de fidèles de tout rang & de tout âge, par des exécutions barbares qu'on réité-

roit ſouvent, & l'on égorgea des légions entières, telles que la légion Thébaine compoſée de ſix mille ſix cents hommes, qui étoient tous Chrétiens, & qui ſe laiſſerent maſſacrer depuis le premier juſqu'au dernier, ſans la moindre réſiſtance. III. SIÈCLE.

Ce qui prouve peut-être mieux la divinité de la Religion Chrétienne que tous les raiſonnemens de ſes Apologiſtes, ce ſont les nouvelles conquêtes qu'elle fit, & les peuples nombreux auxquels elle ouvrit ſon ſein, tandis qu'elle étoit déſolée par le fer & le feu que les perſécuteurs ne ceſſoient d'employer contre ſes enfans. La foi qui n'avoit pénétré dans les Gaules que vers la fin du premier ſiècle, ou dans le commencement du ſecond, s'y étendit conſidérablement dans celui-ci. Le Pape S. Fabien envoya dans ces vaſtes Provinces une célèbre Miſſion, à laquelle les Egliſes d'Arles, de Toulouſe, de Narbonne, de Tours, de Limoges, de Clermont & de Paris doivent leur fondation. Dans les guerres continuelles des Romains contre les barbares qui tomboient ſur l'Empire des extrémités du Nord, les priſonniers portoient ſouvent la lumière

III. SIÈCLE.

de l'Evangile chez leurs vainqueurs. Ce fut par cette voie qu'il ſe forma des Egliſes dans la Germanie, le pays des Celtes, & chez les Scythes & les Goths, tandis que les différentes hordes de ces Nations belliqueuſes, qui formoient des établiſſemens dans le ſein même de l'Empire, devenoient chrétiennes, à la perſuaſion des anciens habitans des contrées où elles ſe fixoient. Dans l'Egypte, dans la Perſe & dans tout l'Orient, les Chrétiens ſe multiplioient d'une manière incroyable. Des Villes entières abjuroient le culte des idoles, comme on le vit arriver à Néocéſarée, qui fut convertie par les miracles de S. Grégoire Thaumaturge; & il y en avoit même pluſieurs où l'on ne trouvoit pas un ſeul idolâtre. La Gaule Belgique fut auſſi l'objet d'une Miſſion dont S. Euchaire étoit le chef. Rien n'eſt plus connu dans les Martyrologes que le nom de Rictiovare, & les cruautés qu'il exerça ſous les ordres de Maximien contre les Chrétiens de Trèves, qui faiſoit alors partie de cette Province. L'Eſpagne & l'Angleterre, où la foi reçue dans le ſiècle précédent, avoit fait de grands progrès, eurent auſſi la gloire de donner des

des Martyrs à l'Egliſe dans celui-ci. Ainſi l'Occident diſputoit de zèle & d'attachement pour la Religion, avec l'Orient qui avoit été ſon berceau.

Dans les intervalles de paix dont l'Egliſe jouiſſoit de tems en tems, les Evêques bâtiſſoient des Temples au vrai Dieu, & les fidèles s'y aſſembloient pour célébrer les ſaints Myſtères. C'eſt ce qu'on voit à Rome du tems de Saint Fabien, & Origène compte la deſtruction des Egliſes parmi les maux que cauſoit la perſécution.

Tous ces faits réunis établiſſent d'une manière inconteſtable, que le Chriſtianiſme appuyé ſur lui-même, ou pour mieux dire, ſur le bras de Dieu qui le ſoutenoit, renverſa, dans l'eſpace de trois ſiècles, tous les obſtacles qu'on lui oppoſa, & que s'il n'étoit pas encore la Religion nationale de l'Empire, il étoit du moins la dominante par le nombre chez les Romains, & tendoit à le devenir bientôt chez les autres Nations.

III. SIÈCLE.

ARTICLE IV.

Réflexions sur la Lettre de Pline, Gouverneur de Bithynie & du Pont, écrite à l'Empereur Trajan, au sujet des Chrétiens, & sur la réponse de ce Prince.

NOUS avons déjà remarqué que ces deux pièces, conservées jusqu'à nos jours, & reconnues pour authentiques, par les Savans de toutes les Communions, sont un des plus précieux monumens de l'antiquité en faveur du Christianisme. Les Critiques ne sont pas d'accord sur la date précise de l'une & de l'autre; Eusébe, Baronius, suivi par Tillemont, le Cardinal Noris, & le P. Pagi, ne les rapportent pas à la même année; mais quelque opinion qu'on embrasse à ce sujet, il est certain qu'elles ne peuvent avoir été écrites, ni plutôt que l'an 104 de J. C., ni plus tard que l'an 113. D'où il suit que l'une est un tableau fidèle de l'état du Christianisme à cette époque, & l'autre une preuve glorieuse à la Religion, de

l'embarras où l'on ſe trouvoit & des contradictions où l'on tomboit, toutes les fois qu'on cherchoit à concilier la ſévérité des Loix portées contre les Chrétiens, avec les principes de l'équité naturelle, & les formes judiciaires qui s'obſervoient dans les Tribunaux des Magiſtrats Romains, lors même qu'il s'agiſſoit des plus grands crimes.

III. SIÈCLE.

Pline le jeune, auteur de la lettre que nous examinons, étoit neveu de Pline le naturaliſte, ou l'ancien, par Plinia, ſœur de celui-ci, qui l'adopta pour ſon fils, à condition qu'il prendroit ſon nom, & qui lui laiſſa une fortune immenſe. Quoiqu'élevé ſous les yeux de ſon oncle, qui ne paſſe pas pour avoir été un homme fort religieux, Pline le jeune ſe diſtingua toujours par ſon reſpect envers la divinité, & par ſon attachement au Culte de la Religion nationale. Il ne fut pas moins recommandable par ſon amour pour les Lettres & par ſes talens. On le regarde, avec raiſon, comme un des eſprits les plus délicats, & des écrivains les plus eſtimables, qui aient paru depuis le beau ſiècle d'Auguſte, quoiqu'on lui reproche d'avoir affecté trop de fineſſe dans ſes penſées,

& une élégance trop recherchée dans ſa manière d'écrire.

III. SIÈCLE.

Après s'être fait une réputation brillante dans le barreau, parmi les plus célèbres orateurs de ſon tems, il s'éleva ſucceſſivement aux premières dignités de l'Etat, par ſon éloquence, qui étoit la véritable route des honneurs chez les Romains. Il fut tour-à-tour Tribun du peuple, Edile, Préteur, & enfin Conſul. C'eſt pendant ſon conſulat qu'il a prononcé cet éloquent Panégyrique de Trajan que nous avons encore, chef-d'œuvre de l'art, également honorable, & pour l'orateur qui ſut préparer la louange avec tant de délicateſſe, & pour le Prince qui ſut la mériter.

Après ſon conſulat, Pline, revêtu de la dignité d'Augure, obtint de Trajan le gouvernement de la Bithynie & du Pont, deux puiſſans Royaumes réduits en Province Romaine, & dont l'adminiſtration étoit confiée au même Officier, par le Sénat ou par l'Empereur. Ce fut par une commiſſion extraordinaire du Prince, & comme ſon Lieutenant, que Pline y fut envoyé avec la puiſſance conſulaire, pour y réformer les déſordres de tout genre qui s'y étoient

gliſſés, ſur-tout dans la partie des Finances, avec ordre de lui donner avis de tout ce qu'il obſerveroit dans ſes contrées lointaines, & de le conſulter, en s'adreſſant immédiatement à lui toutes les fois qu'il jugeroit à propos. Arrivé dans ſon département, le nouveau Gouverneur, avant de travailler à la ſuppreſſion des abus, & au rétabliſſement du bon ordre dans les affaires du fiſc, s'appliqua ſur-tout à connoître le génie & les beſoins des peuples ſoumis à ſon autorité. Il fut d'abord frappé de l'étonnant diſcrédit où le culte des Dieux révérés depuis ſi long-tems dans l'Empire étoit tombé, de la déſertion de leurs Autels, & de la ſolitude qui régnoit dans les Temples. Il en chercha la cauſe, & il la trouva dans la multitude preſqu'incroyable des Chrétiens, qui faiſoient profeſſion d'abhorrer les Idoles, & qui regardoient comme un crime l'encens qu'on leur offroit. Porté lui-même, par ſon heureux naturel, à la modération & à l'indulgence, il ſavoit combien Trajan étoit jaloux de conſerver la réputation de douceur & d'humanité qu'il s'étoit faite, & que pour donner à ſes ſujets une idée favorable & juſte de ſon caractère, il avoit

III. SIÈCLE.

III. SIÈCLE.

affecté, le premier des Empereurs, de prendre, parmi ces titres les plus flatteurs, celui de Prince plein de bonté, *optimus Princeps*; mais Pline savoit aussi combien son maître étoit prévenu contre les Chrétiens, & l'extrême aversion qu'il avoit conçue pour eux. Ce sentiment de haine, difficile à concilier avec la douceur & la bienfaisance, qui l'ont fait regarder comme le meilleur des Princes, & le plus digne de commander aux hommes, avoit différens principes; & premiérement son extrême désir de plaire au peuple, qui étoit par-tout si furieusement acharné à la perte des Chrétiens, & qui ne cessoit en toute occasion de demander à grands cris qu'on les exterminât, leur attribuant tous les malheurs & tous les fléaux dont l'Empire étoit frappé. En second lieu, Trajan, nourri dans le sein du Paganisme, & tout pénétré des préjugés de son éducation, rapportoit à la protection de Jupiter, de Mars, & des autres divinités nationales, dont les Chrétiens étoient ennemis déclarés, la victoire signalée qu'il venoit de remporter sur les Daces. Il ne pouvoit donc voir sans indignation des hommes, qui, loin de

partager sa reconnoissance envers eux, détestoient leurs images, & refusoient de concourir aux solemnités de leur culte. III. SIÈCLE.

Enfin, ce Prince avoit un éloignement infini pour toutes sortes d'associations & d'assemblées, où grand nombre de personnes se réunissent pour quelque cause que ce soit. Etoit-ce crainte ou foiblesse ? on l'ignore ; mais le fait est certain. Il porta cette étrange disposition jusqu'à refuser à la Ville de Nicomédie, où les incendies étoient fréquents, la permission d'entretenir un corps d'ouvriers publics, qui fussent destinés à porter de prompts secours, quand ces accidens funestes arriveroient. Combien ne dût-il pas être inquiété & mécontent, lorsqu'il apprit que l'usage des Chrétiens étoit de s'assembler avant le jour dans un même lieu, & d'y passer plusieurs heures de suite, dans les exercices de leur Religion ? & combien ces préventions ne dûrent-elles pas être augmentées par les faux récits & les peintures effroyables que lui faisoient l'ignorance & la calomnie, de ce qui se passoit dans ces assemblées de piété, qu'on appelloit, pour les rendre odieuses, des attroupemens nocturnes ?

I. SIÈCLE.

Pline, inſtruit de tout cela, & connoiſſant le caractère de l'Empereur, dont la bonté n'excluoit pas les ombrages & les ſoupçons, ne put ſe diſpenſer de lui faire un tableau fidèle de ce qu'il avoit ſous les yeux. Ne voulant pas s'en rapporter à lui-même dans une affaire d'auſſi grande importance, il crut devoir le conſulter ſur la conduite qu'il avoit tenue juſqu'alors à l'égard des Chrétiens, & ſur celle qu'il auroit à tenir dans la ſuite. Nous allons tranſcrire tout au long la lettre qu'il lui écrivit à ce ſujet, & la réponſe que ce Prince lui fit. Ces deux pièces tiennent de trop près à l'hiſtoire du Chriſtianiſme dans ce ſiècle, & font trop d'honneur à la Religion, pour que nous puiſſions nous permettre d'en ſupprimer la moindre partie.

PLINE à l'Empereur TRAJAN.

« Je me fais une Religion, Seigneur, » de vous expoſer tous mes ſcrupules ; » car, qui peut mieux ou me déter- » miner, ou m'inſtruire ? Je n'ai jamais » aſſiſté à l'inſtruction & au jugement » du procès d'aucun Chrétien ; ainſi, » je ne ſais ſur quoi tombe l'informa-

» tion que l'on fait contre eux, ni juſ-
» qu'où on doit porter leur punition. III.
» J'héſite beaucoup ſur la différence des SIÈCLE.
» âges. Faut-il les aſſujettir tous à la même
» peine, ſans diſtinguer les plus jeunes
» des plus âgés? Doit-on pardonner à
» celui qui ſe repent? ou eſt-il inutile
» de renoncer au Chriſtianiſme, quand
» une fois on l'a embraſſé? Eſt-ce le
» nom ſeul que l'on punit en eux, ou
» ſont-ce les crimes attachés à ce nom?
» Cependant voici la règle que j'ai
» ſuivie dans les accuſations intentées
» devant moi contre les Chrétiens. Je
» les ai interrogés une ſeconde & une
» troiſième fois, & les ai menacés du
» ſupplice; quand ils ont perſiſté, je
» les y ai envoyés; car de quelque na-
» ture que fût ce qu'ils confeſſoient,
» j'ai cru que l'on ne pouvoit manquer
» à punir en eux leur déſobéiſſance &
» leur invincible opiniâtreté. Il y en
» eut d'autres, entêtés de la même fo-
» lie, que j'ai réſervé pour les envoyer
» à Rome, parce qu'ils ſont Citoyens
» Romains. Dans la ſuite, ce crime
» venant à ſe répandre, comme il
» arrive ordinairement, il s'en eſt pré-
» ſenté de pluſieurs eſpèces. On m'a

III. SIÈCLE.

» mis entre les mains un mémoire, » ſans nom d'auteur, où l'on accuſe » d'être Chrétiens différentes perſonnes » qui nient de l'être, & de l'avoir ja- » mais été. Ils ont, en ma préſence, » & dans les termes que je leur preſ- » crivois, invoqué les Dieux, & offert » de l'encens & du vin à votre image, » que j'avois fait apporter exprès, avec » les ſtatues de nos divinités; ils ſe » ſont auſſi emportés en imprécations » contre Chriſt; c'eſt à quoi, dit-on, » l'on ne peut jamais forcer ceux qui » ſont véritablement Chrétiens. J'ai » donc cru qu'il les falloit abſoudre. » D'autres, déférés par un dénoncia- » teur, ont d'abord reconnu qu'ils » étoient Chrétiens, & auſſi-tôt après » ils l'ont nié, déclarant que vérita- » blement ils l'avoient été, mais qu'ils » ont ceſſé de l'être, les uns, il y » avoit plus de trois ans, les autres, de- » puis un plus grand nombre d'années, » quelques-uns, depuis plus de vingt. » Tous ces gens-là ont adoré votre image » & les ſtatues des Dieux; tous ont » chargé Chriſt de malédictions. Ils » aſſuroient que toute leur erreur ou » leur faute avoit été renfermée dans

» ces points : qu'à un jour marqué ils
» s'assembloient avant le lever du so- III.
» leil, & chantoient tour-à-tour des SIÈCLE.
» vers à la louange du Christ, comme
» s'il eût été Dieu ; qu'ils s'engageoient
» par serment, non à quelque crime,
» mais à ne point commettre de vol
» ni d'adultère, à ne point manquer à
» leur promesse, à ne point nier un
» dépôt ; qu'après cela, ils avoient cou-
» tume de se séparer, & ensuite de
» se rassembler pour manger en com-
» mun des mets innocens ; qu'ils avoient
» cessé de le faire depuis mon Edit,
» par lequel (selon vos ordres) j'avois
» défendu toutes sortes d'assemblées.
» Cela m'a fait juger d'autant plus né-
» cessaire d'arracher la vérité par la
» force des tourmens à des filles escla-
» ves, qu'elles disoient être dans le mi-
» nistère de leur culte ; mais je n'y ai
» découvert qu'une mauvaise superstí-
» tion portée à l'excès ; & par cette
» raison, j'ai tout suspendu pour vous
» demander vos ordres. L'affaire m'a
» paru digne de vos réflexions, par la
» multitude de ceux qui sont enve-
» loppés dans ce péril ; car un très-
» grand nombre de personnes, de tout

III. SIÈCLE.

» âge, de tout ordre, de tout ſexe, » ſont & ſeront tous les jours impli- » quées dans cette accuſation. Ce mal » contagieux n'a pas ſeulement infecté » les Villes, il a gagné les Villages & » les Campagnes. Je crois pourtant » que l'on y peut remédier, & qu'il » peut être arrêté. Ce qu'il y a de » certain, c'eſt que les Temples, qui » étoient preſque déſerts, ſont fréquen- » tés, & que les ſacrifices, long-tems » négligés, recommencent; on vend » par-tout des victimes qui trouvoient » auparavant peu d'acheteurs. De-là » on peut juger quelle quantité de gens » peuvent être ramenés de leur égare- » ment, ſi l'on fait grace au repentir ». L'Empereur lui fit cette réponſe.

TRAJAN à PLINE.

« Vous avez, mon très-cher Pline, » ſuivi la voie que vous deviez dans » l'inſtruction du procès des Chrétiens » qui vous ont été déférés; car il n'eſt » pas poſſible d'établir une forme cer- » taine & générale dans cette ſorte » d'affaire; il ne faut pas en faire per- » quiſition; s'ils ſont accuſés & con-

» vaincus, il les faut punir. Si pour-
» tant l'accuſé nie qu'il ſoit Chrétien, III.
» & qu'il le prouve par ſa conduite, SIÈCLE.
» je veux dire, en invoquant les Dieux,
» il faut pardonner à ſon repentir, de
» quelque ſoupçon qu'il ait été aupa-
» ravant chargé. Au reſte, dans nul
» genre de crime, l'on ne doit recevoir
» des dénonciations qui ne ſoient ſouſ-
» crites de perſonne; car cela eſt d'un
» pernicieux exemple, & très-éloigné
» de nos maximes ».

Cette lettre de Pline, & ce reſcrit de Trajan, pourroient nous fournir un grand nombre de réflexions; nous les réduirons à celles qui ſuivent, pour ne pas trop alonger cet article; au reſte, il nous ſemble qu'elles renferment tout ce qu'on peut dire de plus intéreſſant & de plus ſolide ſur ce ſujet.

1°. Il paroît que Pline n'avoit pu ſe défendre de quelque eſtime pour les Chrétiens, après avoir vu les choſes de ſes propres yeux, & s'être inſtruit, par lui-même, de la fauſſeté manifeſte de toutes les horreurs qu'on leur imputoit. Sans les juſtifier, il tâche d'affoiblir l'opinion défavorable que l'Empereur en avoit conçue, & de modérer

III. SIÈCLE.

sa rigueur. Pour cela, il insiste d'abord sur leur grand nombre, & sur les égards qu'il croit dûs à plusieurs personnes de distinctions, qui se trouvent à leurs assemblées; il déclare ensuite qu'après avoir instruit leur procès avec l'attention la plus scrupuleuse, il a reconnu, que tout leur crime & toute leur erreur se réduisent à je ne sais quelle superstition nouvelle, dont ils se sont entêtés, & à certaines espérances frivoles d'un bonheur futur, dont ils se sont laissés prévenir; il demande enfin au Prince, si, dans cette affaire, son intention est qu'on séviſſe contre les accusés, précisément à cause du nom qu'ils portent, ou si l'on doit seulement les punir pour les crimes dont on pourroit découvrir qu'ils se sont rendus coupables en effet.

2°. Cette multitude des Chrétiens de tout état & de tout sexe, que Pline avoit trouvés dans son gouvernement; ces personnes distinguées par leur naissance, leurs emplois & leur fortune, qui avoient embrassé le nouveau culte, & qu'on lui avoit sans doute fait connoître par des mémoires secrets, lui paroissent un motif suffisant, si ce n'est

pas de les tolérer ouvertement, au moins d'uſer envers eux de quelque ménagement, & de les traiter avec une indulgence politique; on voit par la manière adroite & réfléchie dont ſa lettre eſt rédigée, que c'eſt-là ſon ſentiment, & le but auquel il voudroit amener l'Empereur. III. SIÈCLE.

3°. *Ceux qui ont confeſſé*, dit-il, *qu'ils étoient Chrétiens, je leur ai demandé juſqu'à trois fois, s'ils vouloient renoncer à leurs erreurs, & je les ai menacés de la mort, s'ils y perſévéroient; & quand ils ont perſiſté, je les ai fait conduire au ſupplice.* Il y eut donc des Martyrs dans la Bithynie & le Pont, ſous le gouvernement de Pline, quoiqu'il fût le plus modéré des hommes & le plus avare du ſang humain. Cependant la mémoire de ces illuſtres victimes de la foi en J. C. ne s'eſt pas conſervée dans l'Egliſe. On ignore leur nombre, & juſqu'à leurs noms, leur âge, leur qualité. Mais nous demandons ce que Dodwel & ſes partiſans auroient à répondre aux argumens qu'on pourroit tirer contre leur ſyſtême, de cet aveu de Pline, eux qui prétendent réduire le nombre des Martyrs à ceux

III. SIÈCLE.

dont les actes authentiques nous restent, ou dont l'histoire a conservé les noms & le souvenir.

4°. Après avoir parlé de la coutume où les Chrétiens étoient de s'assembler à certains jours, avant le lever du soleil, pour chanter les louanges du Christ, dont ils avoient fait leur Dieu; il ajoute, qu'ils s'obligeoient par serment, non à s'abandonner au crime, mais à ne commettre ni vol, ni larcin, ni adultère, à observer inviolablement leur parole, & à ne point nier un dépôt qui leur auroit été confié, lorsqu'on viendroit le réclamer. Voilà tout ce qu'il a découvert par ses recherches, ses interrogations, par la déposition des témoins amis, ou ennemis, qui lui ont été présentés, & par les tortures auxquelles il convient qu'il a fait appliquer deux filles esclaves, qui étoient instruites de tout ce qu'on pratiquoit dans les mystères secrets du nouveau culte, où elles avoient prêté leur service. Comment ce Magistrat si juste, ce Philosophe si supérieur aux préjugés vulgaires, a-t-il donc pu se déterminer à faire punir, du dernier supplice, des Citoyens de toute condition, dont il atteste non-seule-

ment l'innocence, mais encore la vertu?

5°. Pline remarque enſuite, que les Chrétiens, après s'être ſéparés, ſe raſſembloient encore, pour prendre en commun un repas frugal & paiſible, où il déclare qu'il n'y avoit rien ni d'exquis, ni de criminels. Ces repas, dont on n'avoit que des notions très-vagues & très-fauſſes, étoient le prétexte ordinaire des ſoupçons les plus injurieux, & des calomnies les plus propres à faire déteſter les Chrétiens. Ce qu'on ſavoit confuſément de la célébration de l'Euchariſtie & de la Communion qui la ſuivoit, joint à ce qu'on en ignoroit, donnoit lieu aux conjectures les plus abſurdes, & aux imputations les plus atroces. On ſuppoſoit que les Chrétiens, dans leurs aſſemblées ſecrètes, ſe nourriſſoient de la chair d'un enfant couvert de farine. Le baiſer de paix, qu'ils ſe donnoient en ſigne d'union & de charité, avant de ſe ſéparer, étoit une autre ſource d'inculpations, non moins diffamantes; on leur reprochoit, d'après cet indice, de ſe livrer aux débauches les plus abominables, ſans diſtinction de ſexe, d'âge & de parenté. Le ſeul mot de Pline, que nous venons

III. SIÈCLE.

III. SIÈCLE.

de rapporter, ſuffit pour démontrer le ridicule & la fauſſeté de toutes ces accuſations.

6°. Quoi qu'il en fût, Pline rendit une Ordonnance, par laquelle il défendit toute eſpèce d'aſſemblée. En conſéquence de cet Edit, les Chrétiens, ſoumis à l'autorité, dans les choſes qui n'intéreſſoient point la Loi de Dieu, ni leur conſcience, s'abſtinrent de ſe réunir pour les repas communs qu'ils appelloient Agapes; comme ils avoient fait juſqu'alors, & le Gouverneur rend témoignage de leur prompte obéiſſance. Mais ni des ordres injuſtes, ni la crainte des ſupplices, ne purent les empêcher de remplir les devoirs eſſentiels de l'adoration, de la prière & du ſacrifice. C'eſt que les repas de charité, quoique liés avec la Religion, par les motifs de piété qui les avoient fait établir, n'étoient que des pratiques utiles, reſpectables, il eſt vrai, mais libres & ſoumiſes aux circonſtances; au lieu que l'adoration, la prière & le ſacrifice, ſont des actes qui tiennent à l'eſſence même du culte religieux que les Chrétiens ont toujours rendu à Dieu.

7°. Enfin, Pline obſerve que la mul-

titude de ceux qui ſont impliqués dans la même cauſe, & la qualité de pluſieurs d'entre eux, lui paroîſſent une choſe digne de la plus ſérieuſe conſidération; car, ajoute-t-il, un très-grand nombre de perſonnes, de tout ordre & de tout ſexe, ſe trouvent, dès à préſent, & ſe trouveront dans la ſuite, enveloppés dans cette affaire; & le mal eſt ſi grand, que cette nouvelle ſuperſtition n'a pas ſeulement infecté les Villes, mais elle s'eſt déjà communiquée aux Bourgades, & juſques dans les Campagnes; c'eſt pour cela, Seigneur, dit-il à Trajan, que j'ai jugé néceſſaire de vous conſulter & de prendre vos ordres. Ces progrès ſi rapides que la Religion de J. C. avoit fait dans l'eſpace d'un ſiècle, cet empreſſement de toutes les conditions & de tous les âges qui ſe préſentoient pour l'embraſſer, cette prodigieuſe quantité de Chrétiens que Pline trouva dans les deux Provinces de ſon Gouvernement, & qui ſemble l'effrayer; tout cela, diſons-nous, ne devoit-il pas faire ſoupçonner à cet homme, d'un eſprit ſi judicieux & ſi pénétrant, qu'il y avoit dans le Chriſtianiſme quelque choſe d'étrange & d'inoui qui ſortoit

III. SIÈCLE.

III. SIÈCLE. du cours ordinaire. On eſt étonné que cette penſée ne ſe ſoit pas offerte à lui d'elle-même ; & s'il l'a eue, on eſt encore plus étonné qu'elle ne l'ait pas engagé à remonter à la ſource, par un ſérieux examen du fonds de cette Religion, & des moyens qui s'étoient réunis pour l'établir.

8°. Le reſcrit de Trajan pourroit donner lieu à beaucoup de nouvelles réflexions, tant les diſpoſitions qu'il renferme ſont peu dignes d'un Prince auſſi ſage & auſſi humain : *il ne faut pas*, dit-il, *rechercher les Chrétiens ; mais s'ils ſont dénoncés & convaincus, il faut les punir.* Quelle déciſion, s'écrie Tertullien dans ſon Apologétique ! quoi ! des hommes accuſés de crimes déteſtables, vous ne voulez pas qu'on les recherche ? Des impies, que vous regardez comme une peſte publique, comme les ennemis des Dieux & des hommes, vous défendez qu'on faſſe les perquiſitions ordinaires pour les découvrir ? & néanmoins, lorſqu'ils ſont déférés aux Juges, lorſque l'aveu qu'ils font de leur foi, opère contre eux la conviction la plus certaine, vous ordonnez de les punir. Mais ſi vous les jugez

coupables, pourquoi ne les pas rechercher? Et si vous ne les recherchez pas, soit par mépris, soit par indifférence, soit parce que vous les croyez innocens, pourquoi ne les pas absoudre? Ce dilemme, plein de force, est puisé dans le bon sens, & c'est ainsi que les anciens apologistes vengeoient la Religion, en relevant les inconséquences de ses ennemis & de ses persécuteurs. III. SIÈCLE.

Avant de finir cet article, il se présente une question importante à examiner : pourquoi les Romains traitèrent-ils les Chrétiens avec tant de sévérité, eux qui n'inquiétèrent jamais aucuns des peuples soumis à leur Empire, pour cause de Religion; & qui permirent aux Juifs mêmes de vivre selon leur loi? Cette conduite paroît d'autant plus extraordinaire, que par l'excellence de sa morale, & son influence sur le bonheur des Etats, le Christianisme méritoit, plus que toute autre Religion, l'estime & la protection des souverains. Mais les violences exercées contre les adorateurs de J. C., & la proscription de leur culte dans tout l'Empire, sont un fait certain, dont la cause n'est pas difficile à découvrir, si l'on pèse attentivement les cir-

III. SIÈCLE.

conſtances qui ſe réunirent pour rendre ce culte odieux aux peuples, & les adorateurs du Chriſt ſuſpects au gouvernement.

1°. Il faut obſerver que la Religion chrétienne inſpiroit à ſes diſciples le plus profond mépris & l'éloignement le plus invincible pour celle de l'Empire, qui fut toujours étroitement liée avec la conſtitution politique, par l'appareil des cérémonies ſacrées, la pompe des fêtes ſolemnelles, les ſacrifices, les expiations, les dévouemens, les augures, l'autorité des livres Sybillins, &c. Attaquer cette Religion, & les honneurs publics qu'elle rendoit à ſes Dieux, y trouver du ridicule & de l'abſurdité, travailler à détromper le peuple de ſon reſpect & de ſon attachement pour tous ces objets ſi long-tems précieux & révérés, le détourner d'un culte qu'il avoit reçu de ſes ancêtres, qu'on regardoit comme la ſauve-garde de l'Empire, & qui, vénérable par ſa haute antiquité, ſe trouvoit conſacré par toutes les Loix divines & humaines, c'étoit ſe déclarer ennemi de la nation, de l'autorité publique, & de ces mêmes Loix, qui paſſoient pour des chef-d'œuvres de ſageſſe & de raiſon.

2°. Dans les commencemens, les Chrétiens ne s'aſſembloient, comme nous l'avons remarqué, qu'en ſecret, chez des particuliers d'une condition médiocre, ſouvent même à l'écart des yeux profanes, & toujours avec les précautions de la prudence & du myſtère; point d'éclat ni de magnificence dans leur culte, point de victimes & de ſacrifices ſenſibles, point de chants & de danſes, point d'inſtrumens harmonieux & bruyans pour accompagner les voix, comme dans les Temples payens; mais au lieu de tout cela, un ſilence religieux, un recueillement qui reſſembloit à l'inaction, des prières qui n'étoient entendues que des ſeuls aſſiſtans, un ſacrifice où le ſang de l'hoſtie n'étoit point répandu; & tout cela couvert d'un ſecret impénétrable, que la crainte & même le trouble de la conſcience ſembloient inſpirer. Voilà ce qui donnoit des ſoupçons fâcheux aux Princes & aux Magiſtrats, ce qui leur faiſoit penſer qu'il ſe paſſoit entre les Chrétiens des choſes contraires à l'honnêteté, au bon ordre, à la ſûreté publique; & les précautions que les ſectateurs de la nouvelle Religion prenoient

III. SIÈCLE.

III. SIÈCLE.

pour se cacher, fortifioient encore ces fâcheux préjugés.

3°. On ne s'en tint pas là, dans l'opinion que l'on conçut contre des gens qui sembloient se dénoncer eux-mêmes comme coupables, en se dérobant avec tant de soin aux regards & à la censure de leurs surveillans; des simples soupçons on passa bientôt aux accusations des crimes les plus détestables, de l'infanticide, de l'antropophagie, de l'inceste, d'un désordre encore plus monstrueux, d'impiété, d'athéisme, &c. en un mot, on ne vit plus dans ces hommes abhorrés, que les ennemis du Ciel, & les auteurs de tous les fléaux dont la colère des Dieux affligeoit la terre. Telles ont été les causes de tant de Loix sanguinaires, & de tant d'exécutions cruelles, dont les Princes les plus humains se sont faits un devoir de Religion & de Politique, pour exterminer les Chrétiens.

III. SIÈCLE.

ARTICLE V.

Perſonnages célèbres dans l'Égliſe.

PLuſieurs grands hommes ſoutinrent la gloire du nom Chrétien dans ce ſiècle; les plus célèbres ſont Tertulien, Origène & S. Cyprien. Nous allons tracer légèrement les principaux traits de leur caractère, & nous ferons connoître en peu de mots ceux qui, ſans être moins recommandables par leurs vertus, ne ſe ſont pas diſtingués par des travaux ſi importans & des ouvrages ſi dignes de paſſer à la poſtérité.

Tertulien, né à Carthage Capitale de l'Afrique l'an 260, éclaira ſon ſiècle par des écrits où l'énergie du ſtyle & la force du raiſonnement ſe prêtent un ſecours mutuel. Il avoit vécu dans le Paganiſme; & ſon goût pour l'étude, qui s'étoit déclaré dès ſes premières années, lui fit dévorer tout ce que l'éloquence & la philoſophie avoient produit de plus parfait. Avec une telle ardeur & beaucoup de génie, il fit de grands progrès dans les Sciences. Devenu Chré-

III. SIÈCLE.

tien par les réflexions qu'il eut ſouvent occaſion de faire ſur l'excellence de la morale évangélique, la conſtance des Martyrs, & les miracles qui s'opéroient tous les jours dans l'Egliſe, il employa ſes talens & ſes connoiſſances à défendre la Religion contre les idolâtres & les hérétiques. Entre les fruits de ſa plume féconde & vigoureuſe, ſon Ouvrage intitulé *Preſcriptions*, où il oppoſe à toutes les ſectes hérétiques l'argument invincible tiré de la poſſeſſion de la vérité dans laquelle l'Egliſe s'eſt toujours maintenue; & ſon *Apologétique*, où il établit la vérité de la Religion Chrétienne par des principes auxquels il eſt impoſſible de rien oppoſer de raiſonnable, ſeront dans tous les tems des arſenaux toujours ouverts, pour les Savans qui ne ſe laſſeront jamais d'y chercher des armes éprouvées, contre les plus redoutables adverſaires de la foi. Dans ces écrits, comme dans toutes ſes autres productions, Tertulien eſt preſſant, nerveux, ſublime. Il lance des traits lumineux & brûlans. Son expreſſion, qu'on trouve quelquefois dure & peu correcte, ſeconde par ſa force, & ſouvent par ſa dureté même, la hardieſſe & la pro-

fondeur de ſes penſées. Qu'il eſt affligeant de ne pouvoir achever le portrait de cet Ecrivain, ſans être forcé de dire qu'après avoir ſi bien mérité de la Religion, après avoir pouſſé juſqu'aux dernières conſéquences, un principe qui ſera juſqu'à la fin des ſiècles la terreur du ſchiſme & de l'héréſie, Tertulien termina ſa carrière dans le ſein de l'erreur & du ſchiſme; exemple effrayant, & de la foibleſſe humaine, & des écarts où l'eſprit d'orgueil peut entraîner les plus beaux génies! III. SIÈCLE.

Un jeune homme de dix-huit ans, qui dans un âge où les autres connoiſſent à peine le prix des leçons qu'ils reçoivent, avoit épuiſé tout ce que les Anciens avoient écrit juſqu'à lui, tant par rapport aux ſciences profanes, que ſur les matières de Religion; qui avoit été jugé capable d'être mis à la tête de l'Ecole Chrétienne d'Alexandrie, la plus fameuſe qu'il y eût dans l'Egliſe; qui voyoit des Philoſophes, des hommes conſommés dans les Lettres au nombre de ſes diſciples; qu'on propoſoit pour modèle aux Chrétiens les plus parfaits, & qui brûloit du déſir de verſer ſon ſang pour J. C.; tel fut le prodige que

III. SIÈCLE.

l'Egliſe admira dans la perſonne d'Origène. Il étoit né de parens Chrétiens en Egypte l'an 185. Son père S. Léonide obtint la couronne du martyre pendant la perſécution de Sévère. Il étoit dévoré du déſir de partager la gloire de l'auteur de ſes jours, & ſa mère ne put l'empêcher de s'aller offrir lui-même aux Miniſtres de l'Empereur, qu'en lui ôtant ſes habits. S'il ne put obtenir le bonheur de mourir pour la foi, il employa du moins tout ce qu'il avoit de zèle & d'éloquence pour ſoutenir le courage de ceux qu'on deſtinoit au ſupplice. Quand il n'auroit pas laiſſé des ouvrages immortels, & que ſes travaux immenſes pour la correction du texte ſacré des Ecritures, ne lui auroient pas acquis la réputation d'un des plus beaux génies & des plus ſavans hommes qui aient paru dans le monde, les diſciples qu'il a formés, les Denys d'Alexandrie, les Firmilien, les Grégoire Thaumaturge, ſuffiroient pour donner à ſon nom la célèbrité la plus éclatante & la plus juſtement méritée. Son eſprit naturellement profond, élevé, pénétrant, s'étoit enrichi de tout ce qu'il y avoit de plus exquis dans les Ecrivains profanes, & il appli-

qua les lumières qu'il y avoit puisées, à l'étude des Ecritures & de la Religion: aussi tous les Ecrits qui nous restent de lui sont-ils remplis d'une érudition non moins riche que variée. En lisant ses Ecrits, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de la vaste étendue de son savoir, & de l'étonnante facilité de son génie, ou des graces de son style, & de la force de ses raisonnemens. C'est principalement dans son ouvrage contre Celse, qu'on admire la réunion de tant de belles qualités. Ce Philosophe payen avoit écrit sous le règne d'Adrien un traité qu'il avoit intitulé, *Discours de vérité*, dans lequel étoit rassemblé tout ce que les ennemis du Christianisme avoient imaginé de raisons spécieuses & de reproches odieux. Origène suit pas à pas son adversaire, il ne laisse aucune objection sans réponse, il discute chaque objet avec la plus grande sagacité, il tire du fond même des choses les preuves auxquelles il donne toute la force dont elles sont susceptibles, & il foudroie l'incrédulité par des traits qu'elle ne peut éviter. Ce traité a toujours été regardé comme l'apologie du Christianisme, la plus complette & la plus vic-

III. SIÈCLE.

III. SIÈCLE.

torieuſe qui nous ſoit venue de l'antiquité. Si ce grand homme n'eut pas la gloire de mourir Martyr, ce qu'il ſouffrit pour la foi ſous la perſécution de Dèce, lui mérita du moins celle d'être compté parmi les plus illuſtres Confeſſeurs. Il mourut à Tyr en 253 dans la ſoixante-neuvième année de ſon âge.

Les ouvrages d'Origène ont cauſé dans la ſuite, comme nous le verrons, des querelles très-vives entre les Savans, & des troubles fâcheux dans l'Egliſe. Pour ne point anticiper les matières, nous nous contentons d'obſerver ici, que la ſource des erreurs qu'on lui a reprochées, étoit l'idée ſi fauſſe & ſi dangereuſe d'accorder les principes du Platoniſme avec les dogmes de la Religion, idée dont tant d'autres avant lui s'étoient entêtés, & qui avoit déja produit tant de ſyſtêmes erronés.

Tout ce que la haute naiſſance, les grandes richeſſes, l'élévation de l'eſprit, le ſavoir le plus étendu, & l'éloquence la plus brillante peuvent ajouter d'éclat à la vertu, ſe trouvoit réuni dans S. Cyprien. Les plus ſaints Evêques de ſon tems, & les plus illuſtres Perſonnages des ſiècles poſtérieurs, ne croyent

jamais en dire assez, lorsqu'ils entreprennent son éloge. Il étoit né dans le Paganisme. L'étude des sciences humaines, & particulièrement de l'éloquence, qui étoit nécessaire pour s'élever aux premiers emplois, occupa sa jeunesse, & il y fit de si grands progrès, qu'il fut chargé d'enseigner l'art de la parole à Carthage sa patrie, où son père tenoit un rang distingué parmi les Sénateurs. L'examen & la délibération le conduisirent à la foi, & ce ne fut qu'après avoir long-tems réfléchi, comparé, qu'il reconnut l'excellence de la Religion Chrétienne, & l'absurdité du Paganisme. Sa conversion ne pouvoit manquer de lui attirer des reproches, de la part de ceux qui ne voyoient dans les Chrétiens, que des hommes abusés & dignes de mépris. Cyprien n'y répondit qu'en travaillant à s'avancer dans la pratique des vertus les plus sublimes dont il avoit eu le bonheur de découvrir la source, & le modèle dans le sauveur des hommes. Il s'acquit bientôt par cette voie une si grande réputation, que Donat Evêque de Carthage étant mort, il fut placé, malgré sa résistance, sur ce premier Siège de l'Afrique, par le suffrage

III. SIÈCLE.

III. SIÈCLE.

unanime du Clergé & du peuple. La conduite qu'il y tint dans les tems les plus orageux, eſt un modèle de ſageſſe & de charité paſtorale. Il ſut paroître & ſe cacher à propos, non qu'il craignît les tourmens & la mort, c'étoit toute ſon ambition ; mais les beſoins de ſon troupeau, furent toujours la règle de ſes démarches, il la conſulta dans toutes les circonſtances, ſoit pour parler & pour agir, ſoit pour ſe taire. Après une vie qui ne ceſſa pas un inſtant d'être laborieuſe & agitée, il obtint enfin ce qui avoit été toujours l'unique objet de ſes vœux, le bonheur de donner ſon ſang pour témoignage de ſa foi. Il eut la tête tranchée par ordre du Proconſul d'Afrique, ſous le règne des Empereurs Valèrien & Gallien l'an 258.

Je n'entrerai point dans le détail des Ecrits de ce Père, qui, ſoit par la nature des objets qu'il a traités, ſoit par la ſolidité des principes qu'il a établis, ſont une des ſources les plus pures de l'antiquité chrétienne. Sans être moins énergique & moins profond que Tertulien, il a plus de netteté, d'élégance & de douceur. Sa Lettre à Donat ſur la fuite du monde & les avantages de la

retraite, eſt un chef-d'œuvre d'élo- III.
quence, que les Maîtres de l'art ne ſe SIECLE.
laſſent point d'admirer, ſoit pour le choix des penſées, ſoit pour la richeſſe des expreſſions, & l'agrément des images. En général on trouve dans tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, des idées grandes & ſublimes, une raiſon ferme, une ame naturellement portée à l'indulgence & à l'amour de la paix, & joint à tout cela, un fonds de ſentiment & de piété, qui remue, qui touche les cœurs, par l'onction toute divine dont ils ſont pénétrés en le liſant.

Les travaux de S. Cyprien pour la conſervation de l'unité & le maintien de la diſcipline, ſes combats contre le Schiſme, & ſes démêlés avec le Pape S. Etienne à l'occaſion du baptême des hérétiques, trouveront leur place dans les articles ſuivans.

Les autres Ecrivains eccléſiaſtiques qui ſe diſtinguèrent dans ce ſiècle, ſont moins connus, mais ils méritent de n'être pas oubliés, nous n'en donnerons qu'une courte notice, pour être fidèles à notre plan : S. Hyppolite, Evêque & Martyr, avoit compoſé pluſieurs ouvrages de doctrine ſur l'Ecriture, & contre

III. SIÈCLE.

les héréſies. Son Cycle paſcal que nous avons encore, étoit une révolution de ſeize ans, à commencer au règne d'Alexandre Sévère la 222 de J. C.; il ſervoit à régler la célébration de la fête de Pâques. C'eſt le premier Canon paſcal dont on ait fait uſage dans l'Egliſe. S. Denis d'Alexandrie eſt principalement connu par ſa Lettre au ſchiſmatique Novatien, où il dit les choſes les plus fortes & les plus touchantes ſur le prix de l'unité, ſur les maux qu'entraîne la diviſion, & ſur lesſacrifices qu'on doit être toujours prêt de faire, plutôt que de déchirer l'Egliſe de J. C. S. Grégoire de Néocéſarée a été célèbre par le don des miracles que Dieu lui avoit accordé dans un degré ſi éminent, qu'ils lui mériterent le glorieux ſurnom de Thaumaturge. L'éloge d'Origène, morceau d'éloquence du meilleur goût, & le ſymbole qu'il diſoit avoir reçu par révélation de S. Jean l'Evangéliſte, ſont les ouvrages les plus certains qui nous reſtent de lui. S. Firmilien Evêque de Céſarée en Cappadoce, avoit compoſé divers écrits, dont il ne reſte de bien avéré qu'une Lettre à S. Cyprien ſur le baptême des hérétiques, où il ſe montre

attaché à l'opinion du ſaint Evêque de Carthage, ſans pourtant manquer au reſpect qu'il devoit au Pape S. Etienne, avec lequel il faiſoit gloire d'être uni par les liens de la communion & de la charité. Minutius Félix, Orateur Romain, né dans l'idolâtrie, & converti à la foi d'après de ſérieuſes & longues méditations, a laiſſé un ouvrage d'un tour agréable & d'un ſtyle élégant, intitulé *Octavius*; c'eſt un dialogue entre un Chrétien & un Idolâtre, où il prouve la Religion Chrétienne par l'abſurdité de la Mythologie payenne. S. Anatole, Evêque de Laodicée en Syrie, avoit fait un Canon paſcal que l'on n'a plus que de la traduction de Ruffin. Enfin Jules Africain lié par le goût des ſciences avec Origène, fut un des plus ſavans hommes de ce ſiècle; ſon principal ouvrage étoit une Chronologie univerſelle depuis la création du monde juſqu'au règne de l'Empereur Macrin, deſtinée à montrer l'antiquité de la vraie Religion, & la nouveauté des faits ſur laquelle portoit le ſyſtême religieux des Payens.

III. SIÈCLE.

III. SIÈCLE.

ARTICLE VI.

Héréſies. Schiſmes. Diſputes ſur quelques points de diſcipline.

L'Eſprit de curioſité, le goût de la philoſophie humaine, & le deſir de rapprocher les myſtères & les dogmes du Chriſtianiſme de la ſphère commune de la raiſon, continuerent d'enfanter dans ce ſiècle, comme dans les deux précédens, divers ſyſtêmes religieux, avec cette différence, qu'on trouve dans les idées qui ſervent de baſe à ces opinions nouvelles, plus de liaiſon & moins d'obſcurité que dans celles des Prédicans qui avoient paru juſqu'alors. Nous allons tracer avec le plus de clarté qu'il ſera poſſible, le plan raiſonné de ces différentes héréſies.

Le Sabellianiſme n'étoit autre choſe que les principes de Noët & de Praxée, aſſujettis à un ordre méthodique & ſuivi. Ces deux hérétiques, par oppoſition au ſyſtême de ceux qui reconnoiſſoient deux Etres diſtingués & dominans dans le monde, auteurs, l'un du bien, & l'autre

du mal, n'admettoient en Dieu qu'une seule personne, comme il n'y a en lui qu'un seul être. Sabellius adopta cette erreur, & lui donna un tour systématique, pour la rendre plus spécieuse. Il s'appuyoit sur les passages des Livres saints qui établissent l'unité de nature en Dieu, & il en concluoit que, comme il n'y a qu'une seule nature incréée, il ne peut y avoir non plus qu'une seule Personne divine, & que les noms de Père, de Fils & de S. Esprit, ne sont que diverses appellations d'une même chose, considérée dans ses différens rapports extérieurs. Les Peres qui écrivirent contre cette héréſie, s'attacherent à prouver, non la Divinité de J. C., mais que c'est le Fils & non le Père, qui s'est fait homme & qui est mort pour nous. Il ne faudra pas perdre de vue cette observation, lorsqu'on lira l'Histoire de l'Arianisme, dont les sectateurs n'avoient pas de moyen de défense plus familier, que de récriminer sans cesse contre les Catholiques, en les accusant de Sabellianisme.

III. SIÈCLE.

L'héréſie de Paul de Samosate, Prélat intrigant, vain & fastueux, étoit comme une suite & un rejetton du Sa-

III. SIÈCLE.

bellianiſme, & ſervit de germe à l'erreur d'Arius, dont nous verrons dans les ſiècles ſuivans la naiſſance & les ravages. Paul ſoutenoit, comme Sabellius, qu'il n'y avoit qu'une ſeule perſonne en Dieu, & il ajoutoit que J. C. n'étoit qu'un pur homme, mais d'une vertu ſi ſublime, & d'un mérite ſi excellent, qu'il avoit été digne que Dieu s'unît à lui, l'adoptât pour ſon Fils, & ſe l'identifiât de manière qu'il lui devint *conſubſtantiel*, c'eſt-à-dire, qu'il ne fit plus qu'une même choſe avec Dieu. Les Pères du troiſième Concile d'Antioche, aſſemblés en 269 pour la condamnation de cette erreur, rejetterent le mot de *conſubſtantiel* dont Paul de Samoſate s'étoit ſervi pour exprimer, ou plutôt, pour envelopper & déguiſer ſa penſée. C'eſt encore une remarque qu'on ne doit point oublier, pour être en état d'apprécier l'avantage que les Ariens voulurent tirer dans la ſuite de cette condamnation.

Manès ou Manichée, chef d'une ſecte auſſi nombreuſe qu'infâme, à laquelle il donna ſon nom, s'annonça dans le monde comme le réformateur de la Religion Chrétienne. Il raſſembla toutes les idées que les anciens héréti-

ques avoient tournées & modifiées de toutes les manières, pour en compoſer ſon ſyſtême. Il poſoit pour baſe de l'édifice qu'il conſtruiſoit de leurs débris, que le mal eſt un être, une ſubſtance, une réalité ; & comme il faut à tout être une cauſe de ſon exiſtence, & que Dieu ne peut être auteur du mal, il ſuppoſoit dans l'univers deux principes ſouverains, éternels, indépendans, l'un auteur du bien, l'autre cauſe du mal, qui partageoient entre eux l'empire de la nature, & qui étoient dans un état de guerre perpétuel. Il donnoit auſſi à l'homme deux ames, l'une eſſentiellement bonne, qui produiſoit le bien & les vertus, l'autre eſſentiellement mauvaiſe, qui enfantoit le mal & les vices. On ſent les conſéquences qui ſuivent de-là pour les mœurs, & l'on voit dans quels déſordres ces dogmes fondamentaux de la doctrine Manichéenne ont dû jetter ſes ſectateurs ; car ils les tiroient ces conſequences, & s'y conformoient dans la pratique. Les abominations auxquelles ils ſe livrerent, n'attirerent que trop ſouvent ſur eux, comme on le verra dans la ſuite de cette Hiſtoire, les anathêmes de l'Egliſe, & la ſévérité des Loix pénales.

III. SIÈCLE.

III. SIÈCLE.

Hiérax, philoſophe Egyptien converti à la foi, ſe mit auſſi dans l'eſprit, vers la fin de ce ſiècle, d'entreprendre une réforme dans le Chriſtianiſme, ſoutenant que l'Egliſe avoit dégénéré de ſon ancienne vertu, & qu'on s'étoit ſi fort éloigné de la perfection des premiers tems, que les mœurs des Chrétiens n'étoient plus reconnoiſſables. Une grande auſtérité de vie, un extérieur toujours impoſant, quoiqu'équivoque, avec tous les dehors de la piété, attirerent dans le parti de ce ſéducteur un nombre conſidérable de perſonnes qui, ſous ſa conduite, tendoient à la pratique des vertus les plus ſublimes. Il condamnoit le mariage, l'uſage du vin, & la poſſeſſion des richeſſes. Quand ſes diſciples embarraſſoient les ſaints Solitaires de l'Egypte par leurs argumens captieux, ceux-ci, formés à l'école de S. Antoine, leur répondoient en faiſant des miracles.

Tandis que l'héréſie répandoit de toutes parts la ſéduction, & que l'eſprit de vertige entraînoit après elle des portions conſidérables du troupeau, il ſe forma un autre mal dans le ſein même de l'Egliſe; c'étoit le ſchiſme, nouveau genre d'épreuve pour les foibles, nou-

veau ſujet de triomphe pour ceux qui ſe tenoient fortement attachés à la conduite des Paſteurs & au centre de l'unité ſacerdotale. III. SIÈCLE.

Novat, Prêtre de Carthage, animé par la jalouſie, & voulant prévenir la peine que ſes crimes avoient méritée, après avoir commencé par décrier la conduite de S. Cyprien, & ſa fermeté à l'égard des pénitens, parvint à ſéduire pluſieurs Confeſſeurs de la foi, en leur inſpirant ſes ſentimens contre le ſaint Evêque. Secondé par Féliciſſime laïc, & par quelques Prêtres ſcandaleux, il ſe vit bientôt ſuivi d'une troupe aſſez nombreuſe, pour élever Autel contre Autel. Les apoſtats qu'il flattoit par l'eſpèrance d'une prompte réconciliation, compoſoient ſes aſſemblées & partageoient ſa haine. Il fit le voyage de Rome, dans le deſſein de jetter dans l'eſprit du Pape S. Corneille des préventions défavorables à S. Cyprien, & il y réuſſit en partie. A Carthage, il avoit accuſé S. Cyprien d'une exceſſive rigueur; à Rome, il l'accuſa de relâchement; & par cet artifice, il mit de ſon côté les zélateurs de la diſcipline. Corneille fut détrompé par une Lettre d'un ſtyle noble & touchant, que

III. SIÈCLE.

Cyprien lui écrivit, & celui-ci eut la consolation de voir rentrer sous son obéissance & dans sa communion ceux qui s'en étoient séparés.

Le schisme de Novatien eut des suites plus durables. C'étoit un Prêtre qui, de l'école des Stoïciens, avoit passé dans celle de J. C. Fier de son éloquence & de ses autres talens, dévoré d'ambition, & séduit par les suggestions de Novat, il saisit avec ardeur l'occasion de s'élever contre le Pape S. Corneille, en affectant un rigorisme inexorable, & en déclamant contre la trop grande facilité avec laquelle il prétendoit qu'on recevoit les pécheurs à la réconciliation. Il en vint jusqu'à se faire ordonner Evêque de Rome, du vivant de S. Corneille, comme si le Siège eût été vacant, & il porta l'impudence jusqu'à écrire des lettres circulaires à tous les Evêques, pour leur donner avis de son ordination, qu'il donnoit pour involontaire & forcée de sa part. Il condamnoit les secondes nôces, il rejettoit le Baptême accordé même dans l'Eglise avant l'âge de huit ans, & vouloit qu'on refusât la pénitence impitoyablement à ceux qui étoient tombés dans la persécution. La sévérité

de ſes principes lui donna d'abord pour ſectateurs ceux qui avoient ſouffert pour la foi ; mais S. Corneille deſſilla les yeux des Confeſſeurs, en leur faiſant connoître le caractère odieux & les vues perfides du maître qu'ils avoient ſuivi trop inconſidérément. Novatien eſt le premier auteur de ſchiſme dans l'Egliſe Romaine, & le premier Antipape. Son ſchiſme & ſon héréſie favoriſés par les maximes rigoureuſes dont il ſe couvroit, firent d'aſſez grands progrès dans toutes les parties de l'Egliſe, & l'on en voyoit encore des reſtes plus de cent ans après ſa naiſſance.

III. SIÈCLE.

On vient de voir, que le prétexte dont le ſchiſme de Novat & de Novatien s'étoit coloré, aux yeux des Confeſſeurs qui avoient rendu témoignage à J. C. dans les tourmens, & de ceux qui avoient du zèle pour le maintien de la diſcipline, étoit l'indulgence dont on uſoit dans la réconciliation des pécheurs. En effet, il s'étoit gliſſé quelques abus dans cette matière. Ceux qui avoient ſacrifié aux idoles pendant la perſécution, & ceux qu'on appelloit *libellatiques*, c'eſt-à-dire, qui, ſans être tombés dans cet excès de lâcheté, avoient acheté

III. SIÈCLE.

des billets par lesquels le Magistrat attestoit qu'ils s'étoient soumis aux ordres de l'Empereur, alarmés sur l'état de leur ame par les exhortations des Pasteurs, & touchés de repentir, demandoient la pénitence ; mais bientôt effrayés de la rigoureuse & longue carrière qu'ils avoient à parcourir, ils alloient dans les prisons & obtenoient des Confesseurs, à force de larmes & de prières, des billets de recommandation pour qu'on abrégeât le tems de leurs épreuves, & qu'on les admît à la paix de l'Eglise. Une pratique si favorable à la lâcheté, ne pouvoit manquer de s'étendre & de s'accréditer. Le respect & l'admiration qu'on avoit pour les Martyrs, en favorisoient les progrès. Cependant il y avoit des Pasteurs assez courageux pour s'opposer avec fermeté au relâchement de la discipline qui s'introduisoit par cette voie. Mais d'autres ne croyoient pas devoir rien refuser à ceux qui s'étoient exposés à la mort, ou qui se préparoient à la souffrir pour le nom de J. C. Cette diversité de conduite inspiroit des plaintes & des défiances ; on se blâmoit de part & d'autre ; le zèle & la charité sembloient entrer en combat, & la division

auroit pu devenir funeſte à l'Egliſe, ſi la ſageſſe de S. Cyprien n'en eût arrêté les ſuites dans un Concile nombreux tenu à Carthage l'an 151., où l'on fixa les règles de la pénitence à l'égard des apoſtats & des libellatiques. Ces règles envoyées à Rome, y furent approuvées dans un Concile de ſoixante Evêques, tenu par S. Corneille. Ainſi l'uniformité fut établie, & la concorde avec elle.

III. SIÈCLE.

La diſpute qui s'éleva dans l'Egliſe, vers le milieu de ce ſiècle, ſur la validité du Baptême conféré par les hérétiques, auroit ſans doute produit un ſchiſme déplorable, ſi les principaux adverſaires de part & d'autre n'euſſent pas été des Saints. Les uns, à la tête deſquels étoit S. Cyprien, prétendoient que le Baptême adminiſtré par les hérétiques étoit nul, d'où ils concluoient qu'il falloit le réitérer, lorſque ceux qu'ils avoient ſéduits rentroient dans le ſein de l'Egliſe. On n'appuyoit ce ſentiment que ſur une ancienne poſſeſſion des Egliſes d'Afrique, qui ſe trouvoit conforme à l'uſage de pluſieurs Provinces de l'Orient, telles que la Galatie, la Cilicie, la Cappadoce & le Pont. Les autres au contraire, dont le Pape S. Etienne étoit

III. SIÈCLE.

le Chef, ſoutenoient que les hérétiques & les payens mêmes conférent validement le Baptême, lorſqu'ils obſervent la forme eſſentielle de ce Sacrement, conformément à ce qui s'obſerve dans la communion Catholique, & qu'en conſéquence de ce principe, il ſuffiſoit de recevoir à la pénitence, par l'impoſition des mains, ceux qui abandonnoient l'erreur. Cette doctrine qui étoit la véritable, ſur l'objet de la queſtion, étoit autoriſée par la tradition de l'Egliſe Romaine, & la pratique preſqu'univerſelle des autres Egliſes. Le Primat d'Afrique, qui étoit la fermeté même, ſoutenoit ſon opinion par toutes les raiſons qu'on peut employer à la défenſe d'une mauvaiſe cauſe. Le ſouverain Pontife, choqué de ſa réſiſtance, fut ſur le point de le ſéparer de ſa communion. Mais il s'en tint aux menaces, dans la crainte d'occaſionner une rupture dont les ſuites pouvoient être funeſtes. La queſtion qui diviſoit ces deux grands hommes fut décidée après un mûr examen, dans le premier Concile d'Arles tenu en 314, & plus ſolemnellement encore dans celui de Nicée en 325.

Nous verrons dans la ſuite l'uſage

que les Donatiſtes firent de l'autorité de S. Cyprien, pour ſe maintenir dans la pratiques de réitérer le Baptême donné par les hérétiques.

ARTICLE VII.

Conciles. Diſcipline. Mœurs & uſages de l'Egliſe.

SAns la connoiſſance des Conciles, il eſt impoſſible de rien entendre à la manière dont les affaires de l'Egliſe ont été conduites & terminées dans tous les tems. On ne peut même ſe faire une idée juſte de la diſcipline, des mœurs & des uſages de la Société chrétienne dans les différentes époques de ſa durée, ſi l'on ne va la puiſer dans ces ſources, qui forment conjointement avec les Écrits des Pères, ce canal majeſtueux & continu de la tradition, où tous les âges viendront conſtamment puiſer, avec l'aſſurance d'y trouver la vérité. Les actes des Conciles ſont le dépôt des Loix eccléſiaſtiques. C'eſt-là que l'Egliſe a conſigné ſous le ſceau de l'autorité dont J. C. l'a revêtue, les titres de ſa poſ-

III. SIÈCLE.

ſeſſion, dans toutes les choſes que ſes jugemens ont conſacrées, & les preuves de la ſageſſe qui a toujours préſidé à ſon gouvernement.

Nous avons parlé des Conciles tenus à Antioche contre Paul de Samoſate, & des meſures qu'on y prit pour confirmer le dogme qu'il combattoit, & arrêter les progrès de ſon erreur.

Saint Cyprien en convoqua un à Carthage l'an 251. Il fut très-nombreux. On y condamna le ſchiſme de Novat & de Novatien. Féliciſſime & les cinq Prêtres qui l'avoient ſuivi, y furent excommuniés. Enſuite, examen fait de l'affaire de ceux qui avoient erré, il fut conclu, que pour ne pas leur enlever toute eſpérance, & en même tems ne pas énerver la diſcipline, ils ſeroient ſoumis à une pénitence proportionnée à la gravité de leurs fautes & aux circonſtances qui auroient accompagné leur chûte.

Les Canons de ce Concile ayant été envoyés à Rome, y furent confirmés par le Pape S. Corneille dans une aſſemblée de ſoixante Evêques, & l'on appuya ſur le décret qui dépoſoit de ſon rang & réduiſoit à la communion laïque, un Evêque condamné pour crime. Ces Canons

nons du Concile de Carthage approuvés par celui de Rome, ſont partie de ceux qu'on appelle pénitentiaux. III. SIÈCLE.

L'Egliſe d'Afrique aſſemblée encore à Carthage l'année ſuivante, ſe montra plus facile envers ceux qui avoient ſacrifié aux idoles, & ceux qui avoient acheté des billets du Magiſtrat. Elle ordonna qu'on recevroit ſans différer à la reconciliation ces Chrétiens devenus coupables par foibleſſe, qui s'étoient repentis auſſi-tôt après leur chûte, & qui avoient demandé la pénitence. Le motif de cette indulgence étoit l'approche de la perſécution dont on étoit menacé.

On proſcrivit dans un troiſième Concile de Carthage tenu l'an 253, & compoſé de ſoixante-ſix Prélats, l'opinion de l'Evêque Fidus qui vouloit qu'on différât le baptême des enfans juſqu'à l'âge de huit ans, pour ſe conformer à l'uſage des Juifs par rapport à la Circonciſion.

On place communément vers la fin de ce ſiècle le Concile d'Elvire ou Illibéris, Ville d'Eſpagne qui ne ſubſiſte plus. Il y aſſiſta dix-neuf Evêques, parmi leſquels Oſius de Cordoue tenoit le ſecond rang. On y fit quatre-vingt onze Canons ſur la Pénitence. Les Critiques

III. SIÈCLE.

ſont partagés ſur l'année préciſe de ce Concile, & ſur la diſcipline dont il preſcrit les règles, que les uns trouvent trop rigoureuſes, & que les autres juſtifient. Il y en a qui prétendent que ces Canons ſont moins l'ouvrage du Concile d'Elvire, qu'une collection de réglemens faits par pluſieurs aſſemblées d'Evêques, ſoit dans ce ſiècle, ſoit dans le précédent.

Ce fut auſſi dans ce ſiècle qu'on réunit dans un même recueil les règles de diſcipline connues ſous le titre de *Canons Apoſtoliques*. Nous avons déjà remarqué ques ces Canons ſont un des plus beaux monumens de l'antiquité chrétienne, quoiqu'ils ne ſoient pas l'ouvrage des Apôtres. On y trouve pluſieurs uſages que l'Egliſe obſerve encore; tels ſont les articles par leſquels il eſt preſcrit qu'il y aura toujours trois Evêques, ou deux au moins, pour la conſécration d'un nouvel Evêque; que les bigames ſeront exclus des ſaints Ordres; que les fidèles porteront aux Evêques & aux Prêtres les prémices de leurs récoltes; que ceux-ci en feront part aux Diacres & aux Clercs inférieurs; origine bien marquée de la dixme eccléſiaſtique; que

tout homme convaincu d'un crime, ne pourra jamais être admis dans le Clergé; que le jeûne du Carême & du Vendredi ſeroit gardé par les laïcs, comme par les clercs; qu'un Evêque ou un Prêtre qui refuſeroit la pénitence aux pécheurs convertis, ſeroient dépoſés; qu'on puniroit ſévèrement les clercs adonnés aux jeux de hazard & à l'uſure, & qui mangeroient dans les cabarets, ſi ce n'eſt en voyage; qu'on dépoſeroit un clerc qui manqueroit de reſpect envers les Souverains, & qu'on excommunieroit un laïc coupable de la même faute.

On regarde le jeûne des Quatre-tems comme une inſtitution de ce ſiècle. Il fut établi pour conſacrer à Dieu les premices de chaque ſaiſon, & pour implorer les bénédictions du Ciel ſur ceux que l'Egliſe préſentoit à l'Evêque afin qu'il fuſſent promus aux ſaints Ordres.

Les Hiſtoriens Socrate & Sozomène rapportent au même tems, l'établiſſement d'un Prêtre Pénitencier dans chaque Egliſe, pour entendre la Confeſſion de ceux qui étoient tombés dans le péché depuis leur baptême, & leur impoſer la pénitence qu'ils avoient méritée.

III. SIÈCLE

On vit dans ce siècle le premier exemple d'une appellation à Rome. L'Evêque hérétique Privat ayant été condamné par le second Concile de Carthage, avoit ordonné pour le Siège Episcopal de cette Ville, un laïc nommé Fortunat. Celui-ci, après cette ordination illégitime, députa au Pape S. Corneille, & accusa devant lui Saint Cyprien. Corneille admit l'accusation, & témoigna sa surprise à l'accusé de ce qu'il n'avoit point envoyé à Rome pour se défendre. Le saint Evêque de Carthage écrivit au Souverain Pontife avec toute la fermeté dont il étoit capable. Il se plaignit de cette appellation, comme d'un procédé nouveau & contraire à l'usage de toutes les Eglises, suivant lequel les accusations doivent être examinées, & les coupables jugés dans le lieu où le délit a été commis. C'est le droit ancien que l'Eglise Gallicane a conservé jusqu'à présent, & dans lequel elle s'est toujours fait un devoir de se maintenir.

Paul de Samosate condamné par trois Conciles, & déposé, s'obstinoit à rester dans la maison épiscopale d'Antioche; ce fut l'objet d'une plainte portée par

les Catholiques devant l'Empereur Aurélien. Ce Prince idolâtre ordonna que la maiſon dont il s'agiſſoit, fût adjugée à celui qui étoit reconnu pour Eveque d'Antioche par le Pontiſe de Rome; preuve certaine & précieuſe de la prééminence de l'Evêque de Rome ſur tous les autres Paſteurs, & de l'obligation où ſont toutes les Egliſes, de communiquer avec celle qui étoit connue des payens mêmes, pour être le centre de l'unité catholique. III. SIÈCLE.

La Lettre de S. Cyprien à l'Egliſe de Furnes, nous fournit une dernière obſervation. Cette Egliſe avoit conſulté le ſaint Evêque de Carthage ſur la conduite qu'elle devoit tenir à l'égard d'un fidèle nommé Géminius Victor, qui, en mourant, avoit inſtitué le Prêtre Géminius Fauſtinus tuteur de ſes enfans. S. Cyprien répond qu'on ne doit point offrir le ſacrifice, ni prier pour le repos de ce fidèle; ce qui prouve bien clairement, que la prière & le ſacrifice pour les morts, ſont des pratiques de la plus haute antiquité dans l'Egliſe.

III. SIÈCLE.

ARTICLE VIII.

Pénitence publique ; ſon origine ; ſes règles & ſa ſévérité.

ON rappelle encore ſouvent aux Chrétiens, dans les livres & les diſcours, dont leur inſtruction eſt le but, ces tems heureux où l'Egliſe jalouſe de ſa gloire & de ſa pureté, puniſſoit par de longues & ſévères épreuves, des fautes dont on rougit à peine aujourd'hui. Mais il eſt rare que ces exhortations produiſent du fruit, parce qu'il eſt encore plus rare que ceux à qui on les adreſſe, ſoient aſſez inſtruits de l'ancienne diſcipline & des anciennes mœurs, pour ſe faire une juſte idée, & des règles qu'on ſuivoit autrefois à l'égard des pénitens, & de l'eſprit qui les avoit dictées. Ce n'étoit pas, comme la molleſſe ou l'ignorance des prétendus Philoſophes de nos jours voudroient nous le perſuader, & comme notre lâcheté ne nous porte que trop à le croire, un eſprit de rigueur & d'exceſſive délicateſſe, qui rendoit l'E-

gliſe ſi difficile à rétablir dans l'uſage des choſes ſaintes, ceux qui avoient mérité d'en être privés, à cauſe du ſcandale & de l'énormité de leurs chutes. C'étoit au contraire un eſprit de ſageſſe & de charité dont elle ne ceſſa jamais d'être animée, même lorſqu'elle parut traiter ſes enfans coupables avec une ſévérité inflexible. On avoit, dans les beaux jours de la foi, une ſi haute idée de l'état du Chrétien, de l'excellence du baptême, par lequel il entre dans l'adoption divine, du prix de la grace qui l'y appelle, & de la ſainteté à laquelle il s'engage en le recevant, qu'on ne pouvoit concevoir, ni comment un diſciple de J. C. étoit capables d'oublier ſes devoirs & de les violer, ni comment il étoit poſſible qu'il obtînt ſon pardon, après une telle ingratitude, autrement que par des jeûnes, des pleurs & des humiliations, qui duroient quelquefois auſſi long-tems que la vie. III. Siècle.

L'uſage de la pénitence publique, remonte au tems même des Apôtres. C'eſt en effet ce qu'on voit bien clairement par la conduite que tint Saint Paul à l'égard de l'inceſtueux de Corinthe, qu'il frappa d'anathême pour

III. SIÈCLE.

réparation du crime énorme que ce pécheur ſcandaleux avoit commis, & qu'il rétablit enſuite dans la communion des fidèles, après une épreuve qui fut au moins de pluſieurs mois, lorſque ſon repentir & ſon changement euſſent été ſuffiſamment conſtatés, par ſa ferveur & ſa fidélité à remplir toutes les œuvres pénibles qu'on lui avoit preſcrites. Un autre exemple de la même époque eſt celui d'un jeune homme que l'Apôtre St. Jean avoit inſtruit & baptiſé, mais qui, peu de tems après, s'aſſocia avec une troupe de brigands, dont il devint le chef, les excitant au crime par ſon exemple, & vivant comme eux, de vols, de rapines & de meurtres. St. Jean courut à ſa rencontre, & le joignit ſur une montagne où il avoit conſtruit une eſpèce de camp fortifié, pour ſe mettre en ſûreté, avec ſes compagnons. Dès que l'Apôtre que Jéſus avoit aimé, apperçut ce malheureux, loin de lui faire des reproches, il lui tendit les bras, l'arroſa de ſes larmes, le preſſa de quitter un genre de vie ſi peu conforme à la ſainte éducation qu'il avoit reçue, l'aſſura du pardon, & le ramena ſans peine avec

lui, pour le rendre à l'Egliſe qui pleuroit ſa perte & qui la croyoit ſans retour. III. SIÈCLE.
St. Jean, dit Clément d'Alexandrie qui rapporte ce fait, dans un fragment précieux qu'Euſébe l'Hiſtorien a conſervé, prioit & jeûnoit continuellement avec lui, l'entretenoit de pieux diſcours, pour calmer ſa douleur, & d'un inſigne voleur que ce jeune homme avoit été, il en fit un grand modèle de pénitence.

Le ſiècle qui ſuccéda immédiatement à celui des Apôtres, nous offre un trait bien remarquable, ſur la matière que nous traitons, dans un paſſage du livre du *Paſteur*. Hermas, auteur de ce livre ſi eſtimé des anciens, ſe repréſente lui-même priant Dieu, & implorant ſa miſéricorde pour les pénitens: *Seigneur*, lui dit-il, *accordez-leur indulgence & pardon, car il y a déjà long-tems qu'ils font pénitence, dans toute l'amertume de leur cœur.* A cette prière, l'Ange, qu'Hermas appelle le *Paſteur*, répond en ces termes: *Croyez-vous donc que les péchés de ceux qu'on admet à la pénitence ſoient auſſi-tôt effacés? Non certes; mais il faut que le pénitent afflige ſon ame, qu'il ſe tienne humilié, qu'il*

porte le poids de ſa honte avec courage,
III. *& qu'il ſupporte de grandes peines, avant*
SIÈCLE. *de rentrer en grâce.*

Nous ne pouvons omettre ici le fait intéreſſant du Confeſſeur Natalitius, rapporté par l'Hiſtorien Euſébe, & arrivé ſous le Pontificat de St. Zephirin, qui ſuccéda au Pape St. Victor l'an 197. Ce Natalitius étoit un perſonnage illuſtre, qui s'étoit rendu très-recommendable par ſon zèle pour la foi & ſa piété fervente. Mais ſéduit par l'erreur, il abandonna l'Egliſe catholique, & fut fait Evêque dans une Secte ſéparée d'elle; mais il ne tarda pas à ouvrir les yeux ſur la faute qu'il avoit commiſe. Il fut ſaiſi d'effroi en meſurant la profondeur de l'abîme où il s'étoit jeté. Point d'autre moyen, pour calmer ſes remords & prévenir les funeſtes ſuites de ſon apoſtaſie, que de ſe dévouer aux larmes & aux rudes exercices de la pénitence. Il l'embraſſa donc avec un courage que rien ne put rebuter. Il recommença pluſieurs fois les jeûnes & les pratiques auſtères de l'exomologèſe; & ce ne fut qu'après avoir bien conſtaté ſa douleur, par une conſtance à toute épreuve, après avoir répandu des tor-

rens de larmes, & après avoir été rejetté plus d'une fois, que cet admirable pénitent, revêtu d'un ſac, la tête couverte de cendre, & proſterné dans la pouſſière, obtint enfin du Pape Zéphirin & de l'Egliſe, le bienfait de la réconciliation; encore ne fut-ce pas ſans beaucoup de peine. Ce fait, que nous avons rapporté dans les propres termes d'Euſébe, prouve inconteſtablement, que dès le ſecond ſiècle, & avant la paix rendue à l'Egliſe par Conſtantin, la forme de la pénitence canonique étoit déjà preſcrite, & qu'on tenoit la main à l'obſervation des règles établies, avec une fermeté qui ſe refuſoit à tous les adouciſſemens, qu'on a cru pouvoir permettre dans la ſuite.

III. SIÈCLE.

Trois ſortes de coupables étoient ſoumis à la pénitence publique, 1°. les apoſtats proprement dits, qui avoient renoncé la foi librement, pour retourner au culte des faux Dieux, & ceux qui s'étant laiſſé vaincre par la violence des tourmens, ou ſeulement par l'appareil & la crainte du ſupplice, avoient fait des actes d'idolâtrie, pour ſe ſouſtraire aux peines dont ils étoient menacés; 2°. les pécheurs ſcandaleux, qui avoient

III. SIÈCLE.

commis publiquement de grands crimes, comme l'adultère, l'homicide, la profanation des choſes ſaintes, la tradition des écritures & des vaſes ſacrés; on mettoit dans cette claſſe, ceux qui pendant la perſécution, avoient obtenu des Magiſtrats payens, à prix d'argent, des billets, par leſquels ces Officiers publics atteſtoient, que tel s'étoit ſoumis aux Edits des Empereurs, concernant le culte des Dieux; 3°. les pécheurs moins ſcandaleux, mais néanmoins connus & déclarés, qui, preſſés par les remords de leur conſcience, & touchés d'un vif repentir, faiſoient une confeſſion publique de leurs déſordres, & demandoient qu'on leur impoſât la pénitence établie pour les crimes qu'ils avouoient.

Tous les ſavans qui ont fait une étude particulière de l'antiquité eccléſiaſtique, s'accordent à reconnoître quatre degrés de la pénitence canonique, & par conſéquent quatre ordres de pénitens. Le premier étoit celui des *pleurans*, le ſecond celui des *écoutans*, le troiſième celui des *proſternés*, & le quatrième enfin celui des *conſiſtans*. Nous allons dire un mot de chacun de ces différens degrés, & marquer, d'après

les anciens monumens, ce qui les distinguoit les uns des autres, pour donner une idée plus exacte & plus complette de la discipline observée dans l'Eglise sur cette matière. III. SIÈCLE.

1°. Le premier degré étoit des *pleurans*. Ils se tenoient en dehors de l'Eglise, sous un portique extérieur. Là, prosternés à terre, couverts d'un cilice, arrosant les pieds des fidèles de leurs larmes, ils les conjuroient d'avoir pitié d'eux, de fléchir pour eux la colère céleste, & de leur obtenir de l'Evêque, le bonheur d'être bientôt réconciliés à l'Eglise. Tant que les pénitens restoient dans ce premier dégré ils ne participoient à aucuns Sacremens, on ne leur imposoit pas les mains, pour leur faire sentir qu'ils s'étoient rendus indignes de la miséricorde de Dieu, on ne faisoit même pas de prière publique pour eux, comme si on les eût regardés comme des hommes qui n'avoient plus rien de commun avec l'Eglise, étant rejettés avec horreur de son sein, séparés pour toujours des choses saintes, & en quelque sorte déjà réprouvés.

2°. De ce degré les pénitens passoient dans le rang des *écoutans*. On donnoit

III. SIÈCLE.

ce nom à ceux qui pouvoient entrer ſous le portique intérieur du Temple, entendre le chant des Pſeaumes, la lecture de l'Ecriture ſainte, & les inſtructions que l'Evêque ou le Prêtre faiſoient au peuple, en expliquant l'endroit des livres ſacrés qui venoit d'être lu. Mais on les renvoyoit avec les catéchumènes, avant que les Diacres ſe préſentaſſent pour recevoir les offrandes des fidèles, parce qu'on ne les jugeoit pas encore dignes de s'unir aux Miniſtres de l'Autel, de prier avec eux, & d'offrir par leurs mains le ſacrifice, dont la participation n'eſt due qu'à ceux qui ſe ſont toujours maintenus dans une vie pure & innocente. Il eſt ſouvent parlé des pénitens de cette claſſe dans les ouvrages de St. Grégoire de Néocéſarée, de St. Bazile, de St. Grégoire de Nyſſe, & des autres Pères qui ont vécu dans les quatre premiers ſiècles.

3°. Après être demeurés dans ce ſecond degré, le tems preſcrit par les canons, ou déterminé par l'Evêque, les pénitens entroient dans la claſſe des *proſternés*. Il leur étoit permis de s'avancer dans l'intérieur du Temple, juſqu'à l'ambon. C'étoit un lieu élevé,

& ordinairement placé entre ce qu'on appelle aujourd'hui la nef & le chœur, d'où ſe faiſoit au peuple la lecture & l'explication, ſoit des écritures de l'ancien Teſtament, ſoit du ſaint Evangile & des Epîtres écrites par les Apôtres. Avant que les Pécheurs fuſſent arrivés à ce degré, on ne les regardoit pas encore comme de vrais pénitens; mais quand ils y étoient parvenus, on faiſoit ſur eux de fréquentes prières, en leur impoſant les mains pluſieurs fois, pour les purifier, tandis qu'ils verſoient des larmes en abondance, & qu'ils donnoient toutes les marques d'une douleur ſincère & profonde. C'étoit ainſi qu'on les fortifioit contre la tyrannie du démon, dont le péché les avoit rendus eſclaves, & qu'on les diſpoſoit lentement à rentrer en grace avec Dieu. III. SIÈCLE.

4°. Après que les pénitens avoient ſatisfait à ces différentes épreuves, ils étoient reçus dans la quatrième & dernière claſſe, qu'on appelloit celle des *conſcitans*, parce que ceux de cet ordre, aſſiſtoient avec les fidèles à la célébration des ſaints myſtères, dans la partie de l'Egliſe qui s'étendoit depuis l'ambon juſqu'au ſanctuaire. Ils

III. SIÈCLE.

participoient à tous les exercices du culte public, mais ils étoient exclus de la communion, jusqu'à ce qu'ils eussent entiérement fourni la pénible & longue carrière où ils étoient entrés. La durée de ces épreuves étoit fixée pour chaque crime, par les canons pénitentiaux, avec quelques différences légères, néanmoins, suivant les usages particuliers des Eglises. Mais l'Evêque avoit le pouvoir d'abréger ou de prolonger cette durée, selon sa prudence, & les dispositions plus ou moins favorables, qu'il remarquoit dans les pénitens, ce qu'il ne faisoit jamais sans avoir consulté son Clergé. « St. Basile, dit M. » Fleury, marque deux ans pour le » larcin, sept pour la fornication, » onze pour le parjure, quinze pour » l'adultère, toute la vie pour l'apostasie. » On n'admettoit pas facilement, dit-il » encore, les jeunes gens à la péni- » tence, à cause de la fragilité de leur » âge, qui faisoit craindre que leur » conversion ne fût pas solide. On » tenoit aussi pour suspecte la conversion » de ceux qui attendoient l'extrêmité » d'une maladie, pour demander la » pénitence, & s'ils revenoient en santé,

on les obligeoit d'accomplir la péni-
tence canonique ». III.

Il ne faut pas s'imaginer que cette SIÈCLE.
ueur des premiers tems, ne fut que
ur le ſpectacle & le bon exemple.
ſeroit penſer comme Luther & Cal-
, qui ont oſé le dire, par une ſuite
l'erreur qu'ils ſe ſont efforcés d'in-
duire, en attaquant la néceſſité de
ſatisfaction; ce ſeroit autoriſer les
uiſtes relâchés, qui n'ont pas eu
nte de repréſenter l'ancienne ſévérité
l'Egliſe, comme une police arbi-
ire & ſubordonnée aux circonſtances,
s tems & des lieux; ce ſeroit enfin
omnier l'Egliſe, qui n'eſt point une
ère impérieuſe & cruelle, abuſant de
docilité de ſes enfans pour les tyran-
ſer, en les ſoumettant au joug le
us dur; & donner un démenti à tous
s ſaints Docteurs qui ont parlé de la
nitence canonique comme d'une inſ-
ution très-ſage, très-ſalutaire, inſpirée
l'Egliſe par le St. Eſprit même, &
nt les règles étoient puiſées dans les
aximes les plus pures de l'Evangile.

Quiconque aura étudié l'antiquité
rétienne & en connoîtra l'eſprit, ne
ſquera pas de ſe tromper, en déter-

III. SIÈCLE.

minant les vues qui ont dirigé l'Eglise, dans l'établissement de la pénitence canonique. L'esprit de cette utile & respectable institution étoit, 1°. d'imprimer aux Chrétiens une crainte imposante & vive des jugemens de Dieu, & de la sévérité redoutable avec laquelle il punira les péchés commis depuis le baptême, s'ils ne sont point expiés dans cette vie, par les larmes & les travaux de la pénitence; 2°. de contenir les fidèles dans le devoir par ces exemples de sévérité; 3°. d'inspirer l'horreur du péché, par l'extrême difficulté d'en obtenir le pardon; 4°. de faire mieux sentir aux pécheurs la nécessité de satisfaire à la justice divine, par des réparations équivalentes à l'énormité de leur faute; 5°. de constater, par des preuves certaines & non équivoques, la sincérité de la conversion; & 6°. d'empêcher que l'indulgence & la compassion, dégénérant en foiblesse, ne devinssent un motif de rechute.

Au reste, quoique ces saintes règles, dont la pratique a cessé chez les Grecs sous l'épiscopat de Nectaire, Patriarche de C. P. au IVe. siècle, & qui se sont maintenues jusques vers le VIIe. parmi

:s Latins, ne ſoient plus en vigueur, eſprit de l'Egliſe n'a pas changé. Sa iſcipline eſt ſuſceptible de variations, < prend de nouvelles formes au-dehors, uivant les tems; mais les maximes, l'après leſquelles on l'a toujours vu ſe :onduire, ſont & ſeront les mêmes juſqu'à la fin des ſiècles. De-là vient que d'âge en âge, & même de nos jours, les Conciles n'ont jamais ceſſé de recommander aux dépoſitaires de la puiſſance des clefs, quelque ſoit le rang qu'ils occupent dans l'Egliſe, d'étudier avec ſoin les anciens canons de la pénitence, de les avoir toujours préſens à l'eſprit lorſqu'ils ſont aſſis ſur le tribunal, où ils exercent, au nom de Dieu, envers les pécheurs, un jugement qui n'eſt pas moins de juſtice que de charité, & de s'y conformer, autant qu'il eſt poſſible, dans la réconciliation des pénitens.

III. SIÈCLE.

ARTICLE IX.

Conſéquences qui réſultent des progrès du Chriſtianiſme pendant les trois premiers ſiècles.

ON ne peut trop étudier les trois premiers ſiècles de l'Egliſe ; tout ce qu'ils nous préſentent eſt digne de remarque. Evénemens, doctrine, miracles, converſions éclatantes, perſonnages célèbres, écrits précieux, culte, diſcipline, tout mérite l'attention d'un Lecteur ſérieux, qui ne ſe contente pas de parcourir légèrement les choſes, mais qui ſe plaît à revenir ſur ſes pas, pour les conſidérer de nouveau, s'en pénétrer, & en nourrir ſon ame. Les réflexions que chacun de ces objets pourroit nous fournir, ſeroient inépuiſables, ſi le plan de cet Ouvrage nous permettoit de nous y arrêter autant que leur importance & leur fécondité ſembleroient le demander. Nous ne ferons que les indiquer, pour nous renfermer dans les bornes que nous nous ſommes fixées, laiſſant à ceux qui aiment la Religion, & qui cherchent

à la connoître, le ſoin de les développer, en revenant par la méditation ſur ce qui les aura le plus intéreſſé. III. SIÈCLE.

Le premier objet qui nous frappe, lorſque nous reportons nos regards ſur l'Hiſtoire des trois premiers ſiècles, c'eſt la rapidité preſqu'incroyable avec laquelle on voit le Chriſtianiſme s'établir & s'accroître, malgré les obſtacles qui s'accumulent autour de lui. Obſtacles de tout genre, l'autorité, la violence, le raiſonnement; obſtacles qui, tant par leur nature que par leur complication, devoient, nous ne diſons pas ralentir ſon cours & réprimer ſes efforts, mais l'étouffer, l'anéantir à ſa ſource. Les Apôtres & leurs diſciples avoient contre eux des Juifs animés d'une haine implacable, qui voyoient dans la Religion chrétienne la rivale de la leur, & dans la prédication de l'Evangile, l'accuſation du plus grand crime qu'une Nation puiſſe commettre, la mort de ſon Roi & de ſon Dieu; des Philoſophes armés de toutes les ſubtilités d'une raiſon ſoupçonneuſe, indocile, & de tout l'appareil dont le ſavoir & le bel-eſprit, l'art de parler & d'écrire peuvent étayer des aſſertions qui paſſoient alors, pour les

III. SIÈCLE. léçons de la ſageſſe & le langage de la vérité ; des idolâtres entêtés de leurs fables & de leurs oracles juſqu'au fanatiſme le plus fougueux, qui auroient voulu cimenter le regne de la ſuperſtition avec le ſang du dernier Chrétien ; des Pontifes & des Prêtres, qui trouvoient dans le culte des faux Dieux un état ſacré, des reſpects & une décoration flatteuſe, une vie tranquille, des profits immenſes, & que tous les motifs de la conſcience, de l'ambition & de l'intérêt engageoient à tout entreprendre pour écraſer ceux qui venoient, après une poſſeſſion de tant de ſiècles, leur enlever leur crédit, leur gloire & leur ſubſiſtance ; des hérétiques nés, inſtruits dans le ſein de la Société chrétienne, & retranchés enſuite comme des membres corrompus, animés à la vengeance par la haine & le dépit, qui connoiſſoient la doctrine de l'Égliſe, qui ſavoient à fond ce qu'on enſeignoit, ce qu'on pratiquoit dans les aſſemblées du peuple fidèle, & qui n'auroient pas manqué d'en trahir le ſecret dangereux, s'il y eût eu du preſtige dans les miracles, & de la fourberie dans ceux qui les opéroient. Les Paſteurs qui ſuccéderent aux

hommes apoſtoliques, eurent à combattre les mêmes ennemis, devenus plus redoutables encore, par l'inutilité de leurs premières attaques, par les nouveaux moyens qu'ils inventerent, & par le ſecours que leur prêta l'autorité des Souverains qu'ils firent agir dans toute ſon étendue. Cependant la foi, preſque à ſa naiſſance, a déja pénétré dans le palais, & la famille des Céſars; des Conſulaires ſont comptés parmi les diſciples de J. C.; & au bout de trois ſiècles le Chriſtianiſme remplit les Villes, les Campagnes, les Armées, tout l'Empire, toute la Terre.

III. SIÈCLE.

Les moyens employés par les Prédicateurs de la foi, & qui produirent en ſi peu de tems une multiplication ſi étonnante des Chrétiens, ne ſont pas moins dignes de remarque. En effet, quels ſont-ils ces moyens? La perſuaſion, la patience, les miracles. Ils ſe diſent envoyés de Dieu, ils ſe montrent par leurs vertus animés de ſon eſprit, & par leurs prodiges revêtus de ſa puiſſance. On les abhorre, on les proſcrit, on les tourmente, & perſonne ne les dément, parmi tant de gens intéreſſés à le faire. Ceux qui les attaquent par

III. SIECLE.

le raiſonnement, n'imaginent rien de mieux que de leur oppoſer des miracles qu'ils ſont contraſter avec les prodiges qu'on leur voit opérer, ou qu'on leur entend raconter; & les apoſtats qui les abandonnent, loin d'eſſayer de détromper les hommes ſur un point ſi important, ont recours aux artifices & aux ſecrets de la magie pour les contrefaire. La certitude des miracles qui ont concouru à l'établiſſement & à la propagation du Chriſtianiſme pourroit-elle repoſer ſur une baſe plus ſolide, plus inébranlable?

Les ſectes qui ſe formerent dans le ſein de l'Egliſe, fabriquerent des écrits où elles enſeignerent leurs erreurs, & qu'elles mirent ſous le nom des Apôtres & de leurs premiers diſciples, pour les autoriſer, & en faire recevoir la doctrine. On ne vit qu'Evangiles, Epîtres, Apocalypſes. Toutes ces productions de ténèbres ont diſparu. Mais il en a réſulté la démonſtration la plus évidente de la révélation & de l'authenticité des livres ſacrés du Nouveau Teſtament. En effet, l'on doit conclure des Ecrits apocryphes, qu'il exiſtoit dans les premiers tems de l'Egliſe des Ecrits généralement avoués pour être l'ouvrage des Apôtres,

Apôtres, que ces Ecrits étoient regardés comme divins, que la Société chrétienne y reconnoiſſoit ſes dogmes & ſa foi, & que ceux dont nous ſommes en poſſeſſion, ſont les ſeuls véritables, puiſqu'ils nous ſont parvenus d'âge en âge ſous le ſceau & la garantie de l'Egliſe.

On ne peut ſe rappeller les noms d'un Juſtin, d'un Origène, d'un Tertulien, d'un Clément d'Alexandrie, d'un Cyprien, & penſer, comme voudroient l'inſinuer quelques mécréans de nos jours, que la Religion des Apôtres eſt celle des ames crédules, des eſprits populaires & bornés. Au contraire, quand on voit ces grands hommes comparer, calculer, approfondir avant de ſe rendre, quand on les voit enſuite employer à la défenſe du Chriſtianiſme, & leur eſprit ſubtil, & leur profonde érudition, & leur ſublime éloquence, & leurs talens divers, on ne peut s'empêcher de convenir que cette Religion, dont quelques incrédules voudroient borner l'empire aux claſſes non penſantes de l'eſpèce humaine, ne craint ni les épreuves de la critique, ni les regards du ſavoir, ni le flambeau de la philoſophie.

III. SIÈCLE.

Toutes les vérités que les Apôtres & leurs diſciples prêcherent au monde, trouverent des contradictions parmi les Chrétiens mêmes. Dès les premiers tems, on fit des ſyſtêmes pour expliquer les dogmes impénétrables de la Trinité, de l'Incarnation, du péché originel, de la création du monde, de la cauſe productrice du bien & du mal. Des Juifs & des Gentils convertis à la foi imaginerent de nouvelles combinaiſons de principes; & ſans ceſſer de ſe dire Chrétiens, ils altérerent en mille manières différentes la doctrine du Chriſtianiſme, ils aſſemblerent des diſciples, ils les remplirent de leurs opinions. L'Egliſe les chaſſa de ſon ſein; ils formerent pendant quelque tems des ſociétés, & bientôt ils diſparurent. Delà deux conſéquences également importantes, également honorables à la Religion : Donc avant la naiſſance de ces ſectes, l'unité de nature & la trinité de perſonnes en Dieu, la réalité de l'Incarnation, la divinité de J. C., la diſtinction des natures & l'unité de perſonne dans le Verbe fait chair, le péché originel, la création du monde, &c., en un mot, toutes les vérités fondamentales du Chriſ-

tianiſme, étoient renfermées dans l'enſeignement des Paſteurs & dans la foi des Egliſes : Donc la Société qui a ſucceſſivement retranché de ſa communion toutes les ſectes dont le crime étoit d'altérer la doctrine des Apotres, par un mêlange d'idées étrangères & nouvelles, cette Société, dis-je, eſt la ſeule qui ait pu conſerver le corps des vérités chrétiennes dans leur pureté primitive ; & ſi cette ſociété ſubſiſte encore, la doctrine de J. C., des Apôtres & de leurs premiers diſciples ne ſubſiſte que chez elle. Qu'il s'éleve dans la ſuite de nouveaux ſectaires qui rajeuniſſent les vieilles erreurs, ou qui en inventent d'inconnues avant eux, il ſuffira, pour les confondre, de leur oppoſer ces deux conſéquences, même ſans entrer dans la réfutation de leurs faux dogmes, & ſans perdre le tems à diſcuter les témoignages & les faits qu'ils invoquent à l'appui de leurs ſentimens. Point de vérités nouvelles ; point de docteurs dignes de créance hors de la communion qui remonte juſqu'aux Apôtres, & qui a conſervé leur foi.

III. SIÈCLE.

L'ordre hiérarchique & tous les degrés qui le compoſent, donnent un air

III. SIÈCLE.

majeſtueux à la Société chrétienne ; dans le tems même où tout ce qu'il y a de redoutable ſur la terre eſt ligué contre elle. La dignité des Paſteurs, la portion d'autorité qui leur eſt confiée, la ſubordination qui doit règner entre les dépoſitaires du pouvoir ſacerdotal, ſuivant le rang où ils ſont placés ; tout cela ſe trouve établi avant que les Maîtres du monde entrent dans le ſein de l'Egliſe, & que l'autorité ſéculière ceſſe de la perſécuter. Deux ordres de Paſteurs gouvernent le troupeau. Ceux qui occupent le premier rang, égaux entre eux, & participant également à la puiſſance miniſtérielle, obſervent dans la diſcipline & dans les jugemens différens degrés de juriſdiction, & tous enſemble reconnoiſſent un Chef commun, un Paſteur univerſel, qui eſt le centre de l'unité catholique, & à qui le ſoin de toutes les Egliſes a été confié. Tous ceux qui ne communiquent pas avec le Chef, ſont étrangers à la vraie Société des Chrétiens, & tous ceux qu'il n'avoue pas pour Paſteurs, ſont regardés comme des mercénaires & des intrus. Les payens eux-mêmes connoiſſent en ce point le régime de l'Egliſe ; les ſectes hérétiques

l'ignorent encore moins, & dans les premiers tems comme aujourd'hui, c'eſt à la Société catholique qu'on renvoie ceux qui demandent où eſt l'Egliſe. III. SIÈCLE.

La forme eſſentielle du Culte extérieur & celle du ſacrifice ſe trouvent réglées. On s'aſſemble le premier jour de la ſemaine pour célèbrer les ſaints Myſteres ; on ramaſſe les offrandes des fidèles ; on prie tous en commun pour l'Egliſe entière ; on lit les Lettres des Apôtres, celles des Egliſes, les Actes des Martyrs ; celui qui préſide fait l'inſtruction ; il conſacre l'Euchariſtie ; les Diacres la diſtribuent & la portent aux abſens ; ſouvent c'eſt ſur le tombeau des Martyrs qu'on offre le Sacrifice pour honorer leur mémoire & remercier Dieu de leur triomphe ; on recueille avec ſoin, on conſerve avec reſpect les reſtes de ceux qui ont répandu leur ſang pour la foi ; on place leurs images dans les Temples avec celles du Sauveur, de ſa glorieuſe Mère & des Apôtres ; on prie pour ceux qui ſont morts dans la paix & dans la communion de l'Egliſe ; on obſerve le jeûne du Carême, & l'on conſacre les prémices de la récolte à la ſubſiſtance des Miniſtres de l'Autel & à la nourriture

III. SIÈCLE. des pauvres ; uſages précieux que le Catholique aime à voir établis dès les premiers tems, & qui lui fourniſſent dequoi réfuter invinciblement les objections du novateur & de l'incrédule, contre le Culte & les Pratiques de l'Egliſe.

CHRONOLOGIE DES CONCILES.

TROISIÈME SIÈCLE.

III. SIÈCLE.

CARTHAGINENSE, par Agrippin, où l'on défend de nommer aucun ecclésiaſtique pour tuteur, ou curateur. Ce fut en vertu de ce canon que ſaint Cyprien défendit de prier pour Géminius Victor, qui, par ſon teſtament, avoit inſtitué curateur de ſes enfans, un Prêtre ſon parent, nommé Géminius Fauſtinus. (*Cyprianus, Ep.* 56.) An de J. C. 217 ou environ.

Alexandrinum, ſous Démètre. Il y dégrada Origène, pour s'être mutilé. Dans un autre Concile d'Alexandrie, tenu très-peu de tems après, le même Démetre dépoſa Origène du ſacerdoce & l'excommunia. D'autres Egliſes prirent la défenſe d'Origène. 231.

* *Iconienſe* & *Synnadenſe*, d'Icone en Lycaonie, & de Synnade en Phrygie, où il eſt mal décidé qu'il faut don- 231 ou environ.

ner le baptême à ceux qui l'ont reçu hors de l'Eglise. Tillemont place ces Conciles vers 230 ; & Pagi à la fin du règne d'Alexandre Sévère, mort en 235 ; ce qui revient presque au même.

III. SIÈCLE. An de J. C.

235 ou environ. *Alexandrinum, incerti loci*, dit le P. Labbe, où Héraclas d'Alexandrie ramène à la foi Ammonius, qui s'en étoit écarté. La Ville de cet Evêque, où le Concile s'est tenu, n'est point nommée.

240 ou environ. *Lambesitanum*, de Lambèse en Afrique, de quatre-vingt-dix Evêques, contre l'hérétique Privat.

242. *Philadelphiense*, de Philadelphie ; ou Bosra en Arabie, contre Bérille, Evêque de Bosra, qui faisoit de J. C. un pur homme.

245. *Ephesinum*, contre Noët, qui nioit la distinction des personnes dans la Trinité.

246. ou environ. *Arabicum*, d'Arabie, contre ceux qui prétendoient que les ames mouroient & ressuscitoient avec les corps. Ils furent convertis par Origène, selon Eusébe & le Synodicon de Fabricius.

250. *Achaïcum*, d'Achaïe, contre les Valésiens, qui prétendoient qu'on devoit se faire eunuque pour être sauvé.

251. *Carthaginense I*, de Carthage, sous

S. Cyprien, après Pâques, avec un grand nombre d'Evèques. L'élection du Pape S. Corneille y fut examinée & confirmée. La cauſe des Apoſtats, ou tombés dans la perſécution, y fut auſſi jugée, & l'on y fit des canons ſur la manière de les recevoir à la pénitence & à la communion, &c. On y condamna de plus le ſchiſmatique Félicifſime. Le P. Pagi prouve que ce Concile a duré long-tems & qu'il a été prorogé. Il a commencé d'abord avant l'élection de S. Corneille; mais il n'a fini qu'après. III. SIÈCLE. An de J. C.

Romanum, de Rome, de ſoixante Evêques, & d'un plus grand nombre de Prêtres & de Diacres, ſous le Pape Corneille, au mois d'Octobre. Les canons pénitentiaux du précédent Concile de Carthage, y furent confirmés, Novatien condamné pour ſon ſchiſme, parce qu'il refuſoit la communion aux tombés, quelque pénitence qu'ils fissent. 251.

Les Confeſſeurs ſchiſmatiques furent admis à la communion de l'Egliſe par le même Pape & par cinq autres Evêques, au mois de Novembre de la même année, au grand contentement

III. SIÈCLE. An de C.

de tous les fidèles, qui le virent déteſter le ſchiſme des Novatiens, & revenir à la communion de S. Corneille & de l'Egliſe. Ce qui s'eſt fait pour cette réunion peut paſſer pour un ſecond Concile moindre que le premier.

252. *Antiochenum*, au moins convoqué contre les Novatiens par l'Evêque Fabius, à qui S. Corneille en avoit écrit. Le Synodicon fait mention de ce Concile, comme ayant été tenu par Démétrien, ſucceſſeur de Fabius, mort la même année 252.

252. *Carthaginenſe II*, par S. Cyprien, à la tête de quarante-deux Evêques, le 15 Mai. Les tombés qui étoient demeurés dans l'Egliſe pleurant leur chûte, furent traités avec indulgence, à cauſe de la perſécution qui approchoit. Dans le Concile de 251, on ne leur donnoit la paix qu'en péril de mort : on uſe d'indulgence dans celui-ci, en ordonnant de l'accorder inceſſamment.

253 ou environ. *Carthaginenſe III*, de ſoixante-trois Evêques ſous S. Cyprien. On y décida qu'il falloit baptiſer les enfans ; & S. Cyprien, qui en écrivit la déciſion à l'Evêque Fidus en ſon nom & au nom de ſes collégues, en rend raiſon, en diſant :

les plus grands pécheurs venant à la
, reçoivent la rémiſſion des péchés & III.
baptême, combien doit-on moins le SIÈCLE.
uſer à un enfant qui vient de naître An de J. C.
qui n'a point de péché, ſi ce n'eſt en
t qu'il eſt né d'Adam ſelon la chair,
que par ſa première naiſſance il a con-
ſté la contagion de l'ancienne mort:
loit avoir l'accès d'autant plus facile
rémiſſion des péchés, que ce ne ſont
nt ſes péchés propres, mais ceux
utrui qui lui ſont remis. C'eſt ainſi
S. Cyprien & ſes collégues recon-
ſſent le péché originel. (*Fleuri.*)

On trouve dans ce même Concile
Prières & le Sacrifice offert pour les
rts, dont il parle comme de pratiques
iennes.

Carthaginenſe IV, de trente-ſix Evê- 254.
s, ſous S. Cyprien. On y déclare
Baſilide & Martial, Evêques d'Eſ-
ne, ont été bien dépoſés comme
ellatiques, & que les ordinations de
in & Félix, mis à leurs places, ſont
des, ſans avoir égard aux lettres
Baſilide avoit obtenues du Pape S.
enne, pour être rétabli, & qui ne
ent, dit S. Cyprien dans ſa lettre
te de la part du Concile, qu'à ſen-

dre Basilide plus criminel, pour avoir
III. usé de surprise. (*Fleuri.*)
SIÈCLE. * *Carthaginense*, le premier que S.
An de J. C. Cyprien y tint avec trente-un Evêques
255. & plusieurs Prêtres, pour baptiser tous ceux qui l'avoient été hors de l'Eglise.

256. * *Carthaginense II.* S. Cyprien, à la tête de soixante-onze Evêques, y confirme la fausse décision du Concile précédent, touchant l'invalidité du baptême donné hors de l'Eglise.

256. *Romanum.* S. Etienne refuse de communiquer avec les Députés de Saint Cyprien, & condamne la décision des deux Conciles précédens, pretendant que le baptême donné par les hérétiques est bon. (*Fabricius.*)

256. * *Carthaginense III*, le premier de Septembre. S. Cyprien, à la tête de quatre-vingt-cinq Evêques d'Afrique, de Numidie & de la Mauritanie, d'un grand nombre de Prêtres & du peuple, y confirme sa fausse opinion de l'invalidité du baptême donné hors de l'Eglise, mais sans se séparer de la communion de celui qui ne seroit pas de cet avis. « Aucun de » nous, dit-il au sujet du Pape Saint » Etienne, ne s'établit Evêque des Evê- » ques, & ne réduit ses collégues à lui

béir par une terreur tyrannique, puiſ-
ue tout Evêque a une pleine liberté
e ſa volonté, où il n'y a point de
écifion, ni de canon univerſelle-
ient reçus; & comme il ne peut
re jugé par un autre, il ne le peut
ſſi juger. Attendons tous le juge-
ient de N. S. J. C. &c. ». (*Fleuri.*)

III. SIÈCLE. An de J. C.

omanum, ſous le Pape Sixte, où 258
condamne l'héréſie de Noët. Le Sy- ou environ.
que le rapporte mal-à-propos au tems
'ape Victor. (*Baluze, nouv. Coll.*)

omanum, par le Pape S. Denys, où 260
enys d'Alexandrie ſe juſtifie par une ou environ.
lettre, de l'accuſation de ſabel-
ſme, intentée contre lui par les
ues de la Pentapole. (*Hardouin, I.*)

ntiochenum I, d'Antioche, au mois 264.
eptembre, contre Paul de Samo-
qui en étoit Evêque, & qui nioit
inité de J. C. Paul évita ſa con-
ation, en proteſtant qu'il tenoit
de l'Egliſe; mais il trompoit.

Antioche II. Paul de Samoſate y eſt 269.
incu d'erreur, & dépoſé au com-
ement de l'an 270 au plus tard, &
nus mis à ſa place à Antioche.

ſpute célèbre d'Archelaüs, Evêque 277.

III. SIÈCLE. An de J. C.

de Caſchar en Méſopotamie, avec l'héréſiarque Manès. Photius, d'après S. Epiphane, dans ſon Traité *de ponderibus & menſ.* n°. 20, la place en 272; mais S. Epiphane a corrigé lui-même cette époque dans ſon Traité des Héréſies, où il dit que Manès commença a répandre ſon héréſie ſur la fin de l'Empire d'Aurélien & au commencement de celui de Probus. Voyez Zacagni, *Mon. Vet. Eccl. gr. tom. I*, où l'on trouve les actes entiers de cette diſpute.

Eliberitanum ou *Illiberitanum*, d'Elvire au Royaume de Grenade en Eſpagne. On attribue à ce Concile quatre-vingt-un canons pénitentiaux. Ils ſont dignes de l'Antiquité, & tous expliqués par Mendoza, Eſpagnol, & par M. de l'Aubeſpine, Evêque d'Orléans, dans la collection du P. Labbe. Quelques-uns les regardent plutôt comme un recueil de différens canons, tirés de pluſieurs Auteurs ou de pluſieurs Conciles, que comme l'ouvrage du ſeul Concile d'Elvire, dont on ne connoît point le tems. Les uns le mettent avant 250; les autres vers 300, 305, ou 313; d'autres en 324, ou plus tard encore. Nous le plaçons vers 300, avec M. de Tillemont.

HRONOLOGIE DES PAPES.

ROISIÈME SIÈCLE.

XIV. S. ZÉPHIRIN.

An de J. C. 202.

ÉPHIRIN fut ordonné, au rapport ıſébe, la neuvième année de Sévère, 02e de J. C., & gouverna l'Egliſe Rome juſqu'à la première année de ıpereur Héliogabale, 218 de J. C. ès avoir tenu le Siége environ dix- ans, il mourut le 20 Décembre, auquel ſa fête eſt marquée dans le tyrologe de S. Jérôme. La perſécu- de Sévère, que l'on compte pour inquième, commença la première ːe de Zéphirin, ſelon Pagi, ou plutôt 201, ſuivant Muratori. Ce Prince t d'abord été favorable aux Chré- ; il changea tout-à-coup, & leur ıra une guerre ſi cruelle, qu'on que l'Antechriſt étoit proche : elle

ne finit qu'à sa mort. L'an 212, le cé-
III. lèbre Origène vint à Rome pour voir
SIÈCLE. cette Eglise si renommée. Ce fut sous le
An de J. C. pontificat de Zéphirin qu'arriva la funeste chûte de Tertulien, devenu Montaniste en 205. Ce scandale dut être d'autant plus sensible à Zéphirin, qu'il fut occasionné, suivant S. Jérôme, par la jalousie du Clergé de Rome contre ce grand personnage.

XV. S. CALLISTE.

219. Calliste ou Calixte succéda à Zéphirin la première année d'Héliogabale, vers le commencement de l'an de J. C. 219. L'Eglise, sous son pontificat, jouit d'une assez grande tranquillité par la protection que l'Empereur Alexandre donnoit aux Chrétiens; on a même lieu de croire que ce fut alors qu'ils commencèrent à élever des Temples publics à la vue des payens. Calliste se servit de ce tems favorable pour bâtir, sur la voie Appienne, ce Cimétière célèbre, dans lequel on prétend que sont enterrés plus de cent soixante-quatorze mille Martyrs & quarante-six Papes. Les bonnes dispositions d'Alexandre envers les Chrétiens,

n'empêchèrent pas qu'il n'y eût ſous ſon règne quelques Martyrs, par des ſoulevemens populaires ou autrement. Calliſte lui-même en eſt une preuve. Il fut mis à mort pour la foi l'an 222, le 14 Octobre, qui eſt le jour de ſa fête.

XVI. S. URBAIN.

Urbain ſuccéda à Calliſte l'an 3 d'Alexandre, 223 de J. C. Il a tenu le Siége de Rome pendant un peu plus de ſept ans, & eſt mort l'an 230, le 25 Mai, auquel jour ſa fête eſt marquée. 219.

XVII. S. PONTIEN.

Pontien fut ordonné Pape le 22 Juillet de l'an 230, un Jeudi. Il eut part à la perſécution que l'Empereur Maximin fit aux Chrétiens, en haine d'Alexandre, ſon prédéceſſeur, qui les avoit favoriſés. On la compte pour la ſixième. Elle commença l'an 235. Pontien, relégué dans l'iſle de Sardaigne, mourut la même année, le 28 Septembre, après avoir fait deux mois & ſept jours de pontificat. 223.

III. SIÈCLE.

XVIII. S. ANTÈRE.

An de J. C. 235. Antère, élu le 21 Novembre de l'an 235, peut avoir été ordonné le 22 du même mois, qui étoit un Dimanche; (quoique ce ne fut point pour lors une règle de n'ordonner que ce jour-là.) Antère n'a tenu le Siége de Rome qu'un mois & treize jours, étant mort le 3 Janvier de l'an 236. La briéveté de son pontificat, & la persécution de Maximin, durant laquelle il mourut, donnent lieu de croire qu'il reçut la couronne du martyre.

XIX. S. FABIEN.

236. Fabien, élu successeur d'Antère le 10 Janvier 236, seconde année de la persécution de Maximin, gouverna l'Église de Rome, sous plusieurs Empereurs, l'espace de quatorze ans, jusqu'au commencement de Dèce. Ce Prince excita contre les Chrétiens une cruelle persécution, (c'est la septième) dont Fabien fut une des premières victimes. L'époque de son martyre est fixée en 250, au 20 Janvier, jour auquel tous les mo-

numens anciens marquent cet événement. (*D. Couſtant.*)

XX. S. CORNEILLE.

Corneille fut élu & ordonné Pape, ſuivant l'opinion la plus probable, le Mercredi 4 Juin de l'an 251, après que le S. Siège eut vaqué plus de ſeize *mois*. La perſécution de Dèce, qui attaquoit ſur-tout les Evêques & n'en *vouloit* point ſouffrir à Rome, avoit occaſionné cette longue vacance. Gallus, ſucceſſeur de Dèce, ayant hérité de ſon averſion contre les Chrétiens, Corneille ſoutint, par ſon exemple & ſes exhortations, les fidèles que ce Prince perſécutoit. Il fortifia les foibles, & releva ceux qui avoient eu le malheur de tomber. Lui-même confeſſa généreuſement J. C. & ſcella cette confeſſion de ſon ſang le 14 Septembre de l'an 252, ayant tenu le S. Siège qu'un an trois mois & dix jours. La perſécution de Gallus ne fut pas le ſeul orage que l'égliſe de Rome eſſuya ſous le pontificat de Corneille. Novat, Prêtre d'Afrique, homme ſans mœurs & ſans Religion, y excita un dangereux ſchiſme

251.

III. SIÈCLE. An de J. C.

par le miniſtère de Novatien, Prêtre de l'Egliſe de Rome. Celui-ci, jaloux de l'élévation de S. Corneille, ſe fit ordonner Evêque de Rome, & devint le premier Antipape. Au ſchiſme, il joignit l'héréſie, en conteſtant à l'Egliſe le pouvoir de remettre les péchés mortels commis après le Baptême. Il rejetta auſſi les ſecondes nôces, & traita d'adulteres les Veuves qui ſe remarioient. Ce ſchiſme déplorable paſſa de Rome en Afrique & en Orient, où il ſubſiſta long-tems. Une Lettre de S. Euloge atteſte qu'il y avoit encore des Novatiens en Egypte l'an 600, & même plus tard. S. Cyprien, ami de S. Corneille, n'oublia rien pour éteindre cet incendie dans ſa naiſſance.

XXI. S. LUCE.

252. Luce, élu le 25 Septembre 252 pour ſuccéder à S. Corneille, acquit en même tems la qualité d'Evêque & celle de Confeſſeur, ayant été banni auſſi-tôt qu'il fut élu; ce qui lui procura une Lettre de S. Cyprien ſur ſa promotion & ſon exil, qui ne fut pas long, car il fut rappellé peu après; mais ſa mort ſuivit de près ſon retour. Il reçut la cou-

ronne du martyre le 4 ou le 5 de Mars de l'an 253, après avoir gouverné l'Egliſe de Rome ſeulement cinq mois & quelques jours. Dieu vengea en ce tems-là le ſang innocent de ſes ſerviteurs par une peſte affreuſe, qui s'étendit par tout l'Empire, & qui dura douze ans au moins, à différentes repriſes.

XXII. S. ETIENNE.

Etienne fut élu pour ſuccéder à Luce au mois de Mars 253. Il gouverna l'Egliſe quatre ans & près de ſix mois. L'Empereur Valérien, d'abord favorable aux Chrétiens, ſe tourna ſubitement contre eux en 256, & commença la perſécution qu'on compte pour la huitième. Elle procura la gloire du martyre à S. Etienne, le 2 Août de l'année 257. Son pontificat eſt mémorable par l'éclat que fit vers l'an 255 la fameuſe diſpute ſur la validité du baptême des hérétiques. Il paroît qu'après ſa mort, elle fut appaiſée par les ſoins & la charité de ſon ſucceſſeur ; du moins on ne voit pas que depuis elle ait produit aucune fermentation parmi les Catholiques, quoique toujours diviſés de ſentimens à cet égard.

253.

Mais elle ſervit de prétexte aux Donatiſtes, vers l'an 311, pour rompre l'unité de l'Egliſe; ce qui occaſionna le Concile plénier dont parle S. Auguſtin, où la queſtion fut décidée par un Jugement auquel tous les vrais fidèles ſe ſoumirent.

III. SIÈCLE. An de J. C.

XXIII. S. SIXTE II, ou XISTE.

257. Sixte ou Xiſte fut ordonné, comme on croit, le 24 Août 257. Il ne gouverna l'Egliſe qu'onze mois & quelques jours. Sixte fut une des victimes que le feu de la perſécution de Valérien conſuma. Nous plaçons avec le P. Pagi, ſon martyre au 6 Août 258. MM. Bianchini & le Beuf le reculent d'une année. L'Egliſe d'Auxerre a des obligations particulieres à S. Sixte, s'il eſt vrai, comme le prétend M. le Beuf, que S. Pérégrin ou Pellerin, ſon Apôtre, lui ait été envoyé par ce Pape.

XXIV. S. DENYS.

259. Denys, Prêtre de l'Egliſe de Rome ſous S. Etienne, fut placé ſur le Saint-Siège, qui étoit vacant par la mort de

S. Sixte depuis près d'un an, le Vendredi 22 Juillet de l'an 259. Le Pontificat de S. Denys, qui comprend tout le règne de Gallien & la plus grande partie de celui de Claude II, a duré dix ans cinq mois & quatre jours. Il mourut le 26 Décembre 269. Le fragment qui nous reſte des Ecrits de S. Denys, juſtifie le jugement avantageux qu'Euſébe l'Hiſtorien porte de l'érudition de ce ſaint Pape.

XXV. S. FÉLIX I.

Félix I ſuccéda à S. Denys, & fut ordonné le 28 ou 29 Décembre de l'an 269. Il gouverna l'Egliſe de Rome cinq ans, étant mort, ſelon les apparences, le 22 Décembre de l'an 274. Félix eſt qualifié Martyr par le Concile d'Ephèſe & par S. Cyrille; qualité qu'il a acquiſe comme pluſieurs de ſes prédéceſſeurs, ſelon le langage du tems, ou par la priſon, ou en ſouffrant beaucoup pour Jéſus-Chriſt, mais non toutefois par une mort violente. L'Egliſe fut agitée ſous ſon pontificat en 273 & 274, par la perſécution d'Aurélien, qui fit pluſieurs Martyrs & cauſa une

269.

grande frayeur. C'eſt la neuvième perſécution.

III. SIÈCLE.

XXVI. S. EUTICHIEN.

An de J. C. 275. Eutichien, ſucceſſeur de S. Félix, fut ordonné le 5 ou le 6 de Janvier de l'an 275. Après avoir gouverné l'Egliſe de Rome huit ans onze mois & quelques jours, il mourut le 7 ou le 8 de Décembre de l'an 283. C'eſt ſous le pontificat de S. Eutichien que le démon oppoſa à l'Egliſe l'héréſie des Manichéens, auſſi infame que ridicule, & la plus fameuſe de toutes celles qui ſe ſont élevées dans les trois premiers ſiècles. Le Chef de cette ſecte fut un eſclave Perſan, qui changea ſon nom de *Cubrique* en celui de Manès ou Manichée. Ayant été mis en priſon, à cauſe de la mort du fils de Varananes, Roi de Perſe, qu'il avoit promis de guérir, il s'échappa, vint du côté de la Méſopotamie vers l'an 277, & y débita ſes erreurs; mais étant retourné en Perſe, il fut pris & amené au Roi, qui le condamna à être écorché vif avec des roſeaux; ce qui fut exécuté vers le mois de Mars de l'an 278.

XXVII.

XXVII. S. CAIUS.

Caïus fut placé ſur le Siège de Rome, le Lundi 17 Décembre de l'an 283 ; il le tint douze ans quatre mois ſept jours, & mourut le 22 Avril de l'an 296. (*D. Conſtant.*) An de J. C. 283.

XXVIII. S. MARCELLIN.

Marcellin fut élu pour ſuccéder à Caïus, & ordonné le Mardi 30 Juin de l'an 296 : il tint le Siège de Rome huit ans trois mois & vingt-quatre jours, juſqu'au 24 Octobre de l'an 304, qui eſt le jour de ſa mort ; quoique la plupart des Martyrologes le mettent le 20 Avril. L'Egliſe fut cruellement perſécutée ſous le pontificat de Marcellin. Maximien Galère commença par ſa Maiſon & par ſes Armées l'an 298 ; puis il pouſſa Dioclétien à cette ſanglante perſécution, qui eſt la dixième de l'Egliſe. Elle commença à Nicomédie le 23 Février de l'an 303 : on y abattit l'Egliſe, & le lendemain on publia un Edit qui ordonnoit de démolir toutes les Egliſes & de brûler tous les livres ſaints. Dès 296.

III. SIÈCLE. An de J. C.

le commencement de l'année ſuivante, on publia, contre tous les Chrétiens en général, un autre Edit, qui produiſit un carnage épouvantable. Après la mort de S. Marcellin, le Siége de Rome vaqua juſqu'à l'an 308.

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES D'ANTIOCHE.

TROISIÈME SIÈCLE.

X. ASCLÉPIADE.

An de J. C. 211.

ASCLÉPIADE, ſucceſſeur de Sérapion ſur le Siége d'Antioche, rendit un glorieux témoignage à la foi ſous la perſécution de Caracalla. Son épiſcopat fut de neuf ans. Il mourut la deuxième année de l'Empereur Héliogabale, l'an de J. C. 219, après le 7 Juin.

XI. PHILET.

219.

Philet devint Evêque d'Antioche après Aſclépiade. Son gouvernement fut de ıze ans, & finit par conſéquent l'an o.

III. SIÈCLE. An de J. C. 230.

XII. ZIBEN.

Ziben remplit le Siége d'Antioche après Philet, & mourut l'an 236.

XIII. S. BABYLAS.

236. Babylas, ſuivant Euſébe, fut mis à la tête de l'Egliſe d'Antioche, dans le même tems que Fabien prit le gouvernement de celle de Rome; caractère qui dénote le commencement de l'an 236. Il fut arrêté pendant la perſécution de Dèce, & mourut en priſon l'an 251. L'Egliſe latine honore ſa mémoire le 24 Janvier, & l'Egliſe grecque le 4 Septembre.

XIV. FABIUS.

251. Fabius ou Fabien, ſucceſſeur de S. Babylas, n'occupa le Siége qu'un peu plus d'un an. Le Pape S. Corneille, & S. Denis, Evêque d'Alexandrie, lui écrivirent touchant le ſchiſme de Novatien, pour lequel il ſembloit pencher. On convoqua même un Concile pour le juger. Mais il mourut ſur ces entrefaites, l'an 252.

XV. DÉMÉTRIEN.

Démétrien ſuccéda à Fabius. Il fit euve de ſon zèle pour l'unité de l'Eliſe, dans un Concile qu'il aſſembla ontre Novatien, ſuivant le témoignage e S. Denys d'Alexandrie. Sa mort arriva ans la huitième année de ſon épiſcopat, an de J. C. 260.

XVI. PAUL DE SAMOSATE.

260. Paul, natif de Samoſate ſur l'Euphrate, fut le ſucceſſeur de Démétrien. On lui donne preſque toujours, dit M. de Tillemont, le ſurnom de ſa patrie, plutôt que d'Antioche, dont il déshonora le Siège, par le déréglement de ſes mœurs & par ſa fauſſe doctrine. Il imitoit, ajoute le même critique, le faſte d'un Grand du ſiècle, & non la ſimplicité d'un Evêque. Il violoit même ouvertement les loix de la pudeur & de la juſtice. Sa doctrine étoit preſque entiérement ſemblable à celle que Sabellius avoit publiée l'an 255. Condamné par deux Conciles tenus, l'un en 264, l'autre en 269 ou 270, il perſiſta dans ſon

III. SIÈCLE. An de J. C.

hérésie, & se maintint sur son Siége, par la protection de Zénobie, Reine de Palmyre. Après la défaite de cette Reine, il fut chassé vers la fin de l'an 270, par ordre de l'Empereur Aurélien, à la demande des Evêques qui l'avoient déposé.

XVII. DOMNUS I.

270. Domnus, après l'expulsion de Paul, fut mis à sa place. Il gouverna deux ans l'Eglise d'Antioche, & mourut l'an 273, le 2 de Janvier.

XVIII. TIMÉE.

273. Timée succéda à Domnus. Il mourut, suivant Eusèbe, la quatrième année de Probus, c'est-à-dire, l'an de J. C. 280.

XIX. CYRILLE.

280. Cyrille, après la mort de Timée, remplit le Siége d'Antioche jusqu'à l'an 300, époque de sa mort. (*Bolland. T. IV, p.* 28.)

XX. TYRAN.

Tyran fut le ſucceſſeur de Cyrille. La perſécution de Dioclétien, dont l'effort ſe fit ſentir particuliérement à Antioche, rendit ſon épiſcopat fort orageux. Sans abandonner ſon peuple, il fut obligé de ſe tenir preſque toujours caché. Il mourut, ſuivant les uns, en 314; ſelon les autres, en 316. Nous préférons le premier ſentiment, pour la raiſon qu'on verra dans l'article de ſon ſucceſſeur. An de J. C. 300.

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE.

TROISIÈME SIÈCLE.

III. SIÈCLE.

XIII. HÉRACLAS.

An de J. C. 231. HÉRACLAS, ſucceſſeur d'Origène dans l'Ecole d'Alexandrie, le fut auſſi de Démétrius dans le Siége de cette Egliſe. Il la gouverna l'eſpace de ſeize ans, & mourut le 5 Décembre de l'an de J. C. 247, la troiſième année de l'empire de Philippe, (*Pagi*, *Renaudot.*)

XIV. S. DENYS.

247. Denys, diſciple d'Origène, fut élevé ſur le Siége d'Alexandrie immédiatement après la mort d'Héraclas, & non pas au bout d'un an de vacance, comme il eſt marqué dans la Chronique orientale. L'an 252, il écrit à Fabius, Evêque

Antioche, contre les Novatiens. L'an 4, dans une conférence, il ramène la vérité les habitans d'Arſinoé, infectés des erreurs des Millénaires. L'an 6, il écrit pluſieurs lettres pacifiques différentes perſonnes, touchant la pute de St. Cyprien & des Evêques Afrique & d'Aſie, avec le Pape enne, ſur le baptême donné par les rétiques. L'an 257, il confeſſe la devant le Préfet Emilien, qui l'exila Lybie. L'an 261, rendu à ſon Egliſe l'année précédente, il écrit au Pape nys, pour ſe purger du reproche on lui faiſoit d'avoir attaqué la Dité de J. C. en réfutant les erreurs Sabellius. L'an 264, il écrit au Con- d'Antioche contre Paul de Samoſate. mourut la même année, le 10 de tembre.

III. SIÈCLE. An de J. C.

XV. MAXIME.

Maxime, Prêtre, fut élu pour ſuc- 264.
ler à S. Denys, dont il avoit été mpagnon dans ſon exil. Il mourut la nière année de Probus, un Dimanc, 9 Avril 282. (*Pagi, Renaudot, Quien.*)

III. SIÈCLE.

XVI. S. THÉONAS.

An de J. C. 282. Théonas remplaça Maxime. Il gouverna saintement l'Eglise d'Alexandrie pendant l'espace de dix-neuf ans commencés. Ce Prélat mourut l'an 16 de l'Ere des Martyrs, (de J. C. 300) le 23 Août, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire.

XVII. S. PIERRE.

300. Pierre fut élu, entre le 23 Août & le 25 Novembre, pour succéder à S. Théonas. L'an 305, il déposa Mélece, Evêque de Lycople, convaincu d'apostasie & d'autres crimes. Mélece se révolte, & excite un schisme qui dura plus de 150 ans. L'an 306, Pierre dresse des canons, touchant la manière de se conduire envers ceux qui étoient tombés dans la persécution, suivant les diverses circonstances de leur chûte. L'an 311, il reçoit la couronne du martyre, avec plusieurs autres Evêques, le 29 du mois Athyr, ou 25 Novembre.

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES DE JÉRUSALEM.

TROISIÈME SIÈCLE.

XXXIV. ALEXANDRE.

ALEXANDRE, Evêque en Cappadoce, fut élu, l'an 212, pour succéder à Narcisse, qu'il aidoit depuis quelques années à soutenir le poids de l'épiscopat dans sa vieillesse. L'an 249, arrêté dans la persécution de Dèce, il rendit un glorieux témoignage à la foi devant le Gouverneur de Césarée, & fut ensuite jetté dans une prison obscure, où il expira. L'Eglise grecque honore sa mémoire le 16 Mai & le 22 Décembre; l'Eglise latine le 18 Mars (*Bolland.*) An de J. C. 212.

XXXV. MAZABANE.

Mazabane fut élevé l'an 250 sur le siége de Jérusalem, qu'il tint, suivant 250.

S. Jérôme, jusqu'à la treizième année de Gallien, 266 de J. C. (*le Quien.*)

III. SIÈCLE.

An de J. C.

XXXVI. HYMENÉE.

266. Hymenée remplaça l'Evêque Mazabane sur le Siége de Jérusalem. Il se rendit recommandable par ses vertus & par son zèle pour la sainte doctrine. Il assista aux deux Conciles tenus contre Paul de Samosate, Evêque d'Antioche. On croit qu'il tint le Siége jusqu'à la quatorzième année de Dioclétien, 298 de J. C. (*le Quien.*)

XXXVII. ZABDAS.

298. Zabdas, nommé par S. Epiphane Bazas, fut le successeur d'Hymenée, & gouverna l'Eglise de Jérusalem jusqu'à la dix-huitième année de Dioclétien, 302 de J. C. L'Eglise honore sa mémoire le 19 Février. (*Bolland. Le Quien.*)

CHRONOLOGIE

DES EMPEREURS Romains.	DES ROIS ARSACIDES des Parthes.

TROISIÈME SIÈCLE. III. SIÈCLE.

CARACALLA, né l'an 188, fait Céſar par ſon père en 196, & Auguſte en 198, eſt ſalué Empereur avec Geta ſon frère par les ſoldats, l'an 211: il eſt aſſaſſiné l'an 217.

GETA, né l'an 189, fait Céſar vers la fin de 198; reconnu Empereur avec Caracalla ſon frère, en 211. Il eſt égorgé en 212 par l'ordre de Caracalla, entre les bras de Julie leur mère.

MACRIN, né l'an 4, ſuccède à Caracalla l'an 217. Il eſt tué n 218.

HÉLIOGABALE ou

ARTABAN IV, fils aîné de Vologèſe, lui ſuccède l'an 214. En 222, un Prince Perſe nommé Artaxercès lui déclare la guerre, & gagne ſur lui trois batailles. Il eſt tué dans la troiſième, l'an 226; ce qui met fin à l'Empire des Parthes Arſacides, & commence celui des Perſes Saſſanides.

ROIS SASSANIDES DES PERSES.

ARTAXERCÈS fonde la Dynaſtie des Perſes Saſſanides l'an 223 de J. C. meurt l'an 238,

III. SIÈCLE.

ÉLAGABALE, né en 204, est proclamé Empereur en 218. Il est tué par ses soldats l'an 222.

ALEXANDRE, né l'an 208; adopté & fait César l'an 221 par Héliogabale son cousin; lui succède l'an 222. Il est assassiné l'an 235.

MAXIMIN I, né l'an 173, proclamé Empereur en 235. Il est massacré en 238.

Les deux GORDIENS.

GORDIEN I, est proclamé Auguste en 237 à l'âge de 80 ans; son fils GORDIEN II lui est associé la même année. Celui-ci perd la vie dans un combat en Mauritanie : le père finit la sienne en s'étranglant.

MAXIME & BALBIN, élus Empereurs l'an 237 par le Sénat; massacrés par les Prétoriens en 238.

GORDIEN III, né en 225, est créé César par le Sénat en 237; déclaré Auguste par les Prétoriens en 238. Il est tué à Zaïthe en 244.

SAPOR I, fils d'Artaxercès, succède à son père l'an 238; meurt assassiné par les Satrapes de son Royaume, l'an 269.

HORMISDAS, fils de Sapor, monte sur le Trône l'an 269; meurt en 272 ou 273.

VARANANE I, fils d'Hormisdas, le remplace en 272 ou 273 : les uns mettent sa mort en 276, les autres en 279.

VARANANE II, fils du précédent, lui succède en 276 ou 279; règne environ dix-sept ans. Sa mort arrive en 294 ou 296.

NARSÈS, parvient à la Couronne en 294 ou 296. Son règne est de sept ans; & sa mort arrive l'an 303.

III. SIÈCLE.

PHILIPPE, né l'an 04, engage les ſol-lats, après avoir fait aſſaſſiner Gordien, à élire Empereur le 10 Mars 244; vaincu par Dèce, il eſt tué l'an 49.

DÈCE, né l'an 201, ccède à Philippe en 49. Il périt ſur la fin e Novembre 251 dans ne bataille contre les oths.

GALLUS & VOLU-EN. Gallus eſt pro-amé Empereur après mort de Dèce; il fait éſar Voluſien ſon fils, le déclare Auguſte n 252. Gallus & Vo-ſien ſont tués par leurs ldats l'an 253.

ÉMILIEN, né l'an 7, ſe fait proclamer pereur dans la Mé-; il eſt reconnu par Sénat après la mort Gallus. Les ſoldats mettent à mort vers in d'Août 253.

VALÉRIEN, né l'an , eſt proclamé Em-eur en 253; vaincu Sapor Roi de Perſe,

III. SIÈCLE.

il eſt mis à mort & enſuite écorché par ordre de ce Prince vers l'an 263.

GALLIEN, né l'an 233; aſſocié à l'Empire par Valérien ſon père, règne ſept ans avec lui, & huit ſeul; eſt aſſaſſiné l'an 268.

CLAUDE, né l'an 214 ou 215; proclamé Empereur en 268; meurt de la peſte en 270.

QUINTILLE, prend après la mort de Claude ſon frère le titre d'Empereur, qui lui eſt déféré par le Sénat & les ſoldats en Italie. Déſeſpérant de pouvoir tenir contre Aurélien proclamé en même tems Empereur par l'armée à Sirmich, il ſe donne la mort après dix-ſept ou vingt jours de règne.

AURÉLIEN, né l'an 212, eſt proclamé Empereur en 270; eſt aſſaſſiné l'an 275.

TACITE, élu Empereur en 275, eſt aſſaſſiné par les ſoldats à

Tarſe ou à Tyane l'an 276.

FLORIEN, prend le titre d'Empereur après la mort de Tacite ſon frère utérin. Vaincu deux fois par Probus, il s'ouvre les veines de déſeſpoir vers la mi-Juillet, trois mois après la mort de Tacite.

PROBUS, né en 232, eſt élevé malgré lui à l'Empire l'an 276. Il fut tué par ſes ſoldats l'an 282.

CARUS, né l'an 230, eſt élevé par les ſoldats pour ſuccéder à Probus l'an 282; meurt en 283.

CARIN, fils aîné de Carus, né l'an 249, eſt fait Céſar en 282; ſuccède à ſon père en 284; eſt aſſaſſiné par un Tribun l'année ſuivante.

NUMÉRIEN, ſecond fils de Carus, eſt déclaré Céſar en 282, proclamé Empereur avec Carin, ſon frère, l'an 284. Il eſt tué la même année par la perfidie d'Aper, ſon beau-père.

L'Empire eſt partagé

III. SIÈCLE.

entre quatre Empereurs, deux Auguſtes & deux Céſars.

DIOCLÉTIEN, né l'an 245, eſt élu Empereur en 284. Il eſt le premier auteur du partage de l'Empire, qu'il abdique en 305 : il meurt de rage, de déſeſpoir & de misère l'an 313.

HERCULUS, né en 250, eſt aſſocié à l'Empire par Dioclétien l'an 286. Il s'étrangle lui-même l'an 310.

CONSTANCE-CHLORE, né l'an 250, eſt déclaré Céſar l'an 292. L'an 305, il ſuccède avec Galère à Dioclétien & à Herculius. Il meurt en 306, après un règne d'environ 15 mois, depuis qu'il fut fait Auguſte.

GALERE, créé Céſar en 292 par Dioclétien; fait Auguſte en 305; meurt l'an 311.

LES SIÈCLES CHRÉTIENS, OU HISTOIRE DU CHRISTIANISME,

DANS SON ÉTABLISSEMENT ET SES PROGRÈS;

Depuis J. C. juſqu'à nos jours.

QUATRIÈME SIÈCLE.

ARTICLE PREMIER.

Coup-d'œil général ſur l'état de l'Empire & des autres Puiſſances politiques.

L'EMPIRE toujours déchiré par les factions, toujours attaqué par les barbares, étoit en proie à l'action continuelle

IV. SIÈCLE.

de deux principes destructeurs des Etats ; au-dedans, l'ambition, le luxe & la dépravation des Citoyens ; au-dehors, la jalousie d'une foule de Nations audacieuses & aguerries qui connoissoient sa foiblesse & qui dévoroient ses dépouilles. Cette Puissance, la plus étendue & la mieux affermie qui fut jamais, considérée dans ce qu'elle étoit alors en elle-même, ressembloit à ces hautes montagnes qui en imposent aux regards par leur élévation, par les rochers dont elles sont hérissées, & par les précipices affreux qui en défendent les approches, mais qui portant dans leur sein le foyer d'un volcan formidable, se divisent & s'écroulent par l'effort des élémens qui combattent dans leurs entrailles. Par rapport aux dispositions des peuples qui l'environnoient, on pouvoit la comparer à ces figures monstrueuses qu'on éleve au milieu des campagnes pour intimider les bêtes carnacières & les oiseaux de proie. D'abord les animaux effrayés tremblent à cette vue, mais ensuite revenus de cette première impression, ils approchent peu-à-peu, & bientôt enhardis par ces premiers essais, ils s'élancent avec impétuosité sur l'énorme co-

loſſe, ils l'inſultent impunément, ils l'ébranlent, & finiſſent par le renverſer. IV. SIÈCLE.

Dioclétien étoit trop clairvoyant pour ne pas connoître les maux de l'Empire, & trop habile pour ne pas trouver dans les reſſources de ſon génie, quelque reméde qui pût du moins en arrêter les progrès. Le moyen qui parut le plus sûr à ce Prince formé par une longue expérience dans l'art de connoître & de conduire les hommes, fut d'aſſocier à la ſouveraineté Maximien Hercule, en convenant avec lui, qu'ils adopteroient, ſous le titre de Céſars, l'un Galerius, l'autre Conſtance-Chlore. Mais ce partage de l'autorité, au lieu de rétablir les affaires de la Nation, ne fit qu'augmenter ſes malheurs & lui en attirer de nouveaux. Il auroit fallu que chacun de ces quatre Princes eût eu l'ame d'un Brutus & d'un Caton, pour que la portion du pouvoir ſuprême qui lui étoit confiée, ne fût employée qu'à l'avantage & au ſoutien de la patrie. Mais ce fut tout le contraire; & il arriva ce qui doit néceſſairement arriver dans un tems de corruption, où l'on a perdu de vue les principes de la vertu, où l'on ne connoît plus de patrie, & où chaque parti-

IV. SIÈCLE.

culier n'a d'autre germe dans le cœur, d'autre mobile dans ses actions, que son intérêt propre. On vit donc ces quatre Princes agir sans concert, travailler à leur propre grandeur, & tendre à l'indépendance, par toutes les voies que la force & le hazard mettoient à leur disposition.

Ainsi, l'on ne tarda pas à voir éclater des haines & des animosités, entre ces rivaux de puissance & de gloire. On s'offensa de part & d'autre; on chercha les moyens de se nuire, & bientôt le desir de règner seul s'échauffa dans ces cœurs aigris & enflammés de tous les feux de la vengeance. Pour se soustraire à ces orages, & aux chagrins d'un commandement si traversé, Dioclétien abdiqua l'Empire, & entraîna forcément dans sa retraite Maximien Hercule, qui s'en repentit peu après, & qui ne la reprit que pour finir d'une manière plus honteuse, une vie que son ambition & sa cruauté avoient rendue funeste à l'univers.

Ce ne fut ensuite que trouble & confusion dans l'Empire. Quatre nouveaux Princes, sous les titres d'Empereurs & de Césars, se disputerent la souveraineté. La guerre civile, & toutes les cala-

mités qu'elle entraîne après elle, donnerent mille ſcènes ſanglantes dans toutes les parties de la terre. Ces malheurs durerent juſqu'à ce que Conſtantin ſe trouva ſeul maître du Trône. Sous ce grand Prince, la fortune de l'Empire ſe releva de ſes ruines, & il lui auroit rendu ſon ancien éclat, s'il n'avoit pas commis une faute qui devint le principe de ſa deſtruction, en tranſportant le Siège de la puiſſance & du gouvernement, dans la nouvelle Ville qu'il avoit bâtie, ſur les confins de l'Aſie & de l'Europe.

IV. SIÈCLE.

Depuis la mort de Conſtantin juſqu'au règne de Théodoſe, les deſtins de l'Empire, quelquefois proſpères, & ſouvent malheureux, ne furent plus qu'une alternative continuelle de pertes irréparables, & de ſuccès paſſagers. Les barbares de differentes nations, qu'une même impulſion entraînoit du Nord vers le Midi, faiſoient effort tous enſemble & ſéparément contre les Romains. Il s'éleva de nouvelles puiſſances dans les Gaules, en Angleterre, en Eſpagne, & la domination Romaine ſe diviſa elle même en deux portions, ſous les titres d'Empire d'Orient & d'Empire d'Occident. Ce partage, loin de contribuer au

IV. SIÈCLE.

bonheur du monde, & à la conſervation de l'héritage des Céſars, fut une ſource de nouveaux troubles & de nouvelles calamités. Théodoſe en ſuſpendit le cours pendant quelques années, lorſque la défaite de Maxime eut remis tout l'Empire dans ſes mains. Mais le nouveau partage qu'il fit de la ſouveraine puiſſance entre ſes deux fils, replongea l'Etat dans de nouveaux déſordres, & le jetta dans une foibleſſe, dont les Nations puiſſantes qui l'environnoient ſurent profiter, pour s'étendre & s'affermir dans leurs conquêtes. Ainſi l'Empire s'énervoit de plus en plus, & les moyens qu'on prenoit pour étayer ſa caducité, ne ſervoient qu'à rendre ſes voiſins plus entreprenans, & à les affermir dans leurs premieres uſurpations.

ARTICLE II.

État du Polythéïsme & des ſyſtêmes religieux, que la philoſophie oppoſoit au Chriſtianiſme.

PLUS la Religion Chrétienne étendoit ſon Empire, & plus l'idolâtrie voyoit diminuer le ſien. La cruauté politique de Maximien, & les exécutions barbares que le Céſar Galèrius, excité par une mère ſuperſtitieuſe, ordonna contre les Chrétiens, ne purent rétablir le crédit des oracles, qui s'obſtinoient à garder le ſilence, ni la ſolemnité des fêtes payennes, dont les gens ſenſés rougiſſoient depuis long-tems.

Conſtance-Chlore, obligé par la raiſon d'Etat, ſi puiſſante ſur les cœurs ambitieux, de ſe conformer aux vues des Empereurs, ſe contenta de protéger l'ancien culte; mais il donna toute ſon eſtime aux Chrétiens, que la ſévérité des Edits & la rigueur avec laquelle ils étoient exécutés, n'empêcherent pas de reſter fidèles à leur Dieu. Tous les monumens atteſtent ce que fit Conſtan-

tin ſon ſucceſſeur & ſon fils, pour favo-
IV. riſer les progrès de l'Evangile. Sous ſon
SIÈCLE. règne, le Chriſtianiſme devint la Religion nationale de l'Empire, où elle étoit déjà le culte dominant. Il ne perſécuta point l'idolâtrie, mais il fit peut-être plus contre elle, en ne l'inquiétant pas, que s'il ſe fût armé d'un zèle deſtructeur contre ſes Miniſtres & ſes partiſans. Il auroit peut-être ranimé ſon exiſtence, s'il l'eût perſécutée; il fit mieux, il la laiſſa tranquillement ſe détruire elle-même, & périr ſans bruit, des ſuites de ſa langueur. Tout ce que des entrepriſes glorieuſes, une grandeur perſonnelle, & une autorité redoutée d'un bout du monde à l'autre, peuvent ajouter de reſſort à la puiſſance ſouveraine, il l'employa pendant un règne de trente ans, à donner une conſiſtance plus ferme à l'Egliſe Chrétienne, & à la décorer de tous les caractères extérieurs qui étoient propres à rendre ſon culte majeſtueux & ſon gouvernement reſpectable aux Nations.

Après les règnes tout chrétiens de Conſtantin & de ſes fils, ſi quelque choſe eût pu relever le Polythéïſme de ſes ruines, & rendre à l'Empire ſes

anciens Dieux, l'univers auroit été témoin de cet événement ſous l'Empereur Julien. Ce Prince connu dans l'Hiſtoire par le ſurnom d'Apoſtat, qu'il s'eſt trop juſtement acquis, en abandonnant la Religion Chrétienne, où il avoit été nourri dès l'enfance, & en rentrant dans le ſein de l'idolâtrie qu'il n'embraſſa que par caprice, n'épargna rien pour rétablir les Temples, les fêtes, les rits ſacrés & toutes les inſtitutions du Paganiſme, qu'il trouva preſque aboli dans l'Empire, lorſqu'il parvint à la ſouveraine puiſſance.

IV. SIÈCLE.

Les Philoſophes dont il compoſa ſon Conſeil & ſa Cour, mirent tout en uſage de leur côté pour ſeconder ſon zèle. Maxime de Tyr & Libanius, les hommes du monde les plus ſuperſtitieux, les plus verſés dans l'art de la magie, & les plus éloquens, échauffoient ſans ceſſe par leurs inſinuations & leurs flatteries, la haine qu'il avoit conçue pour le Chriſtianiſme, depuis qu'il avoit déſerté les Autels de J. C., & formé le deſſein de relever ceux des faux Dieux. Julien avoit lui-même un eſprit vif & pénétrant, un ſtyle agréable & nerveux, une éloquence pleine de feu & ſoutenue d'une vaſte

IV. SIÈCLE.

érudition. A ces talens qu'il avoit cultivés ſous les plus grands Maîtres, ce Prince joignoit une vie auſtère, une grande application aux affaires du Gouvernement, & les qualités qui ſont les plus néceſſaires pour la guerre, l'amour de la gloire, la patience dans les travaux, & une étude approfondie de l'art militaire. Tout ſon pouvoir, toute ſa capacité, il les employa pendant la courte durée de ſon règne, à rappeller au Polythéiſme les peuples que la lumière de l'Evangile avoit déſabuſés, & à donner au culte payen tout l'éclat dont il étoit encore ſuſceptible. L'enthouſiaſme n'a point d'expreſſions plus hardies que celles dont il fait uſage dans les Ouvrages où il s'efforce d'inſpirer ſon ardeur aux Pontifes idolâtres; & jamais le fanatiſme n'a ſuggéré des ſentimens plus impétueux que ceux dont il tâchoit de les pénétrer. Etoit-ce conviction? étoit-ce eſprit de ſingularité? c'eſt ce qu'on auroit de la peine à décider. Si l'on jugeoit de ſes principes par la ſuite & l'uniformité de ſa conduite, on ſeroit porté à croire qu'il étoit idolâtre de bonne foi; mais ſi l'on cherchoit à expliquer les motifs de ſa conduite, par

une foule de traits que l'Hiſtoire nous a conſervés, on penſeroit qu'il y avoit plus de bizarrerie & de fauſſeté d'eſprit, que de ſincérité, dans le zèle qu'il affectoit pour l'honneur des Dieux & le rétabliſſement de leur culte. IV. SIÈCLE.

Le Platoniſme éclectique étoit le ſyſtême qu'il avoit adopté, en abjurant la Religion Chrétienne. Les Philoſophes qui partageoient ſa confiance, & qui travailloient avec lui à faire réuſſir ſon entrepriſe, avoient les mêmes principes. Ils reconnoiſſoient un Etre ſuprême, première cauſe, premier moteur de l'univers, & ſous ſes loix, différens ordres de Génies, auxquels il confioit divers miniſtères & diverſes portions du gouvernement général de ce monde. Ainſi, dans une Monarchie, le Souverain départit dans les Provinces des Magiſtrats, avec une autorité plus ou moins étendue, pour y maintenir l'ordre & y rendre ſenſible, par l'activité d'un pouvoir toujours préſent, l'influence du Prince dans toutes les branches de l'adminiſtration. Par-là Julien & ſes Philoſophes, marchant ſur les traces d'Ammonius, de Porphire & de Plotin, crurent avoir réuſſi à faire du Polythéiſme un corps

IV. SIÈCLE.

de Religion conſéquent, & à mettre l'idolâtrie en état de ſe ſoutenir avec les armes du raiſonnement, en préſence de la Religion Chrétienne. Mais à quoi ſe terminerent tant d'artificieux projets, tant d'actes d'autorité, tant d'eſprit & d'érudition? Tout le monde le ſait. Julien meurt après un règne de trois ans; ſa vaine entrepriſe tombe & ſe diſſout avec lui; un Prince ſage & modéré monte à ſa place ſur le Trône de l'Empire; le Chriſtianiſme s'éleve au-deſſus de tous les ſyſtêmes & de toutes les opinions humaines avec plus d'éclat que jamais; & tous les efforts du neveu de Conſtantin, qui ſe croyant parvenu à la ſouveraine puiſſance par la faveur des Dieux, ſe regardoit comme chargé de leur cauſe, n'aboutiſſent qu'à précipiter leur chûte, & à convaincre l'univers que la force des Chrétiens eſt dans le bras du Tout-Puiſſant.

ARTICLE III.

État de l'Égliſe, depuis le commencement du quatrième ſiècle, juſqu'à la converſion de Conſtantin.

CE ſiècle commença par la plus violente perſécution qui ſe fût encore allumée contre l'Egliſe. On auroit dit que les démons prévoyoient la fin prochaine de leur empire, & que plus l'idolâtrie approchoit du moment de ſa chûte, plus ils inſpiroient de fureur aux payens pour conſpirer par tous les moyens poſſibles à la deſtruction d'une Religion qui triomphoit également de la force & de la ruſe.

Le Céſar Galère, homme ſanguinaire & ſuperſtitieux, arracha à la foibleſſe de Dioclétien, un Edit foudroyant contre les Chrétiens. Ce vieillard épuiſé de fatigues & dévoré des ennuis qui aſſiègent le Trône, après avoir gouverné l'Empire en grand politique, & fait la guerre en grand Capitaine, finit ſa longue carrière par être, malgré lui, un des plus cruels bourreaux de l'humanité. Il

IV. SIÈCLE.

n'eſt point d'invention barbare dont on ne fit uſage dans cette perſécution, que les Hiſtoriens comptent pour la dixième & la dernière de celles qui furent ordonnées par les Empereurs. On eut récours à des manières de tourmenter les hommes, que n'avoient pas encore trouvées les monſtres qui faiſoient, à l'envi l'un de l'autre, le malheur du genre humain, depuis que le deſpotiſme avoit mis le ſort de l'univers dans la main des tyrans. De la Cappadoce où ce feu dévorant s'alluma d'abord, l'incendie ſe communiqua tout à coup, avec une rapidité inconcevable dans toutes les Provinces de l'Empire. La Méſopotamie, la Syrie, l'Egypte, la Thébaïde, le Pont, la Phrygie, la Numidie, la Mauritanie, en un mot, toutes les contrées de l'Aſie & de l'Afrique où le pouvoir des Empereurs étoit reconnu, éprouverent la rigueur des Edits, & la férocité de ceux à qui l'exécution en fut confiée. Le nombre des Chrétiens étoit ſi grand, & la fureur de leurs ennemis portée à un tel excès, qu'on entaſſoit les proſcrits par milliers dans des barques qu'on faiſoit enfoncer dans la mer, comme pour les détruire plus promptement, &

qu'on mettoit le feu à des Villes qui étoient toutes chrétiennes, comme pour envelopper dans le même ſupplice tous les coupables d'un même crime. IV. SIÈCLE.

Le ſang chrétien fut plus épargné dans les Gaules, où commandoit Conſtance-Chlore. Il fit abattre les Egliſes, & dépouilla de leurs emplois les Officiers qui refuſerent de ſacrifier aux Dieux de l'Empire; mais dans la ſuite, étant parvenu à la ſouveraine puiſſance, il donna toute ſon eſtime à ces hommes courageux, qui avoient mieux aimé perdre leur état & leur fortune, que d'abandonner leur Religion. Le reſte de l'Europe qui obéiſſoit à Maximien, fut ravagé par le fer & par le feu; & cet orage, le plus furieux qui eût encore agité l'Egliſe, ne fut appaiſé qu'en 311, par un Edit concerté entre les Empereurs & les Céſars, pour rendre aux Chrétiens le libre exercice de leur Religion. Licinius qui avoit montré tant d'animoſité contre le Chriſtianiſme, fut le principal auteur de cette Loi, & même les Hiſtoriens ont écrit que la terreur des jugemens de Dieu la lui avoit arrachée. Il eſt plus probable qu'elle fut dûe aux diſpoſitions favorables de Conſtantin,

IV. SIÈCLE.

& à l'aſcendant qu'il commençoit de prendre ſur les Princes, qui partageoient avec lui dans l'Empire la ſuprême autorité.

L'union qui produiſit ce calme ne pouvoit être durable, & la défiance, la jalouſie, la haine devoient bientôt ſe ranimer entre des rivaux ſi puiſſans. Maxence fut le premier à reprendre les armes contre ſes Collégues. Conſtantin ſe chargea de réprimer ſon entrepriſe, qui ne tendoit à rien moins, qu'à perdre ſes Collégues, & à le rendre ſeul Maître de l'Empire.

Les armées étoient en préſence, & le ſort des combats alloit décider entre les deux Princes, lorſque Conſtantin vit en plein jour une Croix lumineuſe au-deſſous du ſoleil avec cette inſcription en caractères éclatans : TU VAINCRAS PAR CE SIGNE. La nuit ſuivante, J. C. tenant le même ſigne à la main, lui apparut, & lui ordonna de le faire placer ſur les étendards de ſes troupes. Il le fit, & ayant livré bataille à Maxence auprès de Rome, il le vainquit, ſuivant la promeſſe du Ciel. Le drapeau où Conſtantin fit mettre l'image triomphante de la Croix, eſt le fameux *Labarum*,

& depuis ce glorieux événement, il s'en ſervit toujours à la guerre. Ses ſucceſſeurs l'imiterent, & cet uſage eſt devenu celui de tous les Princes chrétiens. IV. SIÈCLE.

Le deſir de la domination & la rivalité, armerent auſſi l'Empereur Maximin. Il partit de Syrie avec une armée formidable. Conſtantin & Licinius s'unirent pour repouſſer l'ennemi commun. Maximin défait, pourſuivi, abandonné, n'eut d'autre reſſource que de s'empoiſonner. Sa mort acheva de rendre à l'Egliſe la paix & la liberté, dont Conſtantin & Licinius la faiſoient déja jouir, dans les Provinces qui leur obéiſſoient. Ces Princes qui ne pouvoient méconnoître la bénédiction que le Ciel répandoit ſur leurs armes, à la prière des Chrétiens, & la protection eclatante qu'ils en avoient reçue, donnerent des Edits en faveur de ceux qu'ils regardoient comme les auteurs de leur proſpérité. Il fut ordonné que chacun auroit la liberté de profeſſer la Religion qu'il auroit embraſſée; que les Egliſes rentreroient en poſſeſſion des biens qui leur auroient appartenu; qu'on rendroit aux fidèles ceux dont on les avoit dépouillés pendant la perſécution; & que dans

IV. SIÈCLE.

les affaires civiles, les Parties pourroient décliner la Juriſdiction des Magiſtrats ordinaires, pour s'en rapporter au jugement des Evêques. Cette dernière Loi, rapportée à l'an 318, eſt l'origine de la Juriſdiction temporelle des Evêques, qui fit dans la ſuite de ſi grands progrès, occaſionna tant d'abus, & ſuſcita tant de fâcheux démêlés entre le Sacerdoce & la Magiſtrature.

Depuis la défaite de Maximin juſqu'à la chûte de Licinius, dont la fortune fut auſſi obligée de céder à celle de Conſtantin, la Société chrétienne ceſſant d'être agitée par des cauſes étrangères, devint proſpère & floriſſante ; la gloire de l'Empire réjaillit ſur elle, & toute l'autorité du Souverain fut employée à la protéger & à l'étendre. A cette époque les affaires de l'Egliſe prennent une face plus brillante, & c'eſt en quelque ſorte un nouvel ordre de choſes qui commence ſon cours.

ARTICLE IV.

État floriſſant de l'Égliſe, depuis que Conſtantin fut devenu ſeul maître de l'Empire.

CONSTANTIN ſe voyoit affermi ſur le Trône impérial, par la deſtruction de tous ſes compétiteurs. Sa domination embraſſoit tout ce que les armes de la République avoient ſoumis aux Loix de Rome. Sa puiſſance étoit formée de tous les droits & priviléges attachés aux différentes Magiſtratures réunies dans ſa perſonne, comme elles l'avoient été dans celle de ſes prédéceſſeurs. Son autorité ſans bornes, ſon bonheur dans toutes ſes entrepriſes, ſes talens ſupérieurs pour la guerre & pour les affaires, la vigueur de ſon gouvernement, je ne ſais quoi de grand & d'héroïque qu'on voyoit briller en lui, & qui annonçoit une ame élevée, un caractère ſublime, le faiſoient reſpecter dans tout l'Empire & chez les Nations voiſines. Ses conquêtes, l'énergie, l'activité, l'amour de la gloire, qu'il avoit ſu ra-

IV. SIÈCLE.

nimer dans les cœurs, rendoient, comme autrefois, le nom Romain redoutable à tous les peuples de la terre. Enfin l'on peut dire qu'il ſut combattre & vaincre comme Céſar, gouverner comme Auguſte, travailler au bonheur du monde comme Titus & Trajan; & qu'il eut au-deſſus de ces grands hommes, le bonheur ineſtimable de connoître la ſource des vraies vertus, dans la ſeule Religion digne de l'Etre ſuprême, & de faire ſervir à la gloire du vrai Dieu toute la puiſſance qu'il tenoit de lui.

Fidèle à ce premier devoir des Souverains, Conſtantin s'appliqua ſans relâche à favoriſer les progrès du Chriſtianiſme, & à donner des marques éclatantes de ſon amour pour l'Egliſe. Ce fut à ſa perſuaſion que Licinius adopta, pour quelque tems au moins, la Loi qui accordoit aux Chrétiens la liberté & la publicité de leur culte. Mais ce Collégue dangereux, malgré l'alliance qu'il venoit de contracter avec Conſtantin, en épouſant ſa ſœur Conſtantia, ne tarda pas à reprendre ſes anciens ſentimens en faveur de l'idolâtrie, qu'il n'avoit paru quitter que par politique, & pour mieux tromper ſon beau-frère.

Dès qu'il crut utile à ſes vues de rompre une union que l'intérêt ſeul avoit formée, Licinius n'imagina pas de meilleur moyen de faire éclater cette rupture, que de recommencer la perſécution contre les Chrétiens. C'eſt un éloge pour Conſtantin, & rien ne prouve mieux que cette conduite de ſon rival, l'idée qu'on avoit dans tout l'Empire de la ſincérité de ſa converſion, & de ſon zèle pour la Religion qu'il venoit d'embraſſer. Cependant on vit ſe rallumer avec une nouvelle fureur dans l'Orient, des feux qui venoient à peine de s'éteindre. Quoique la perſécution ne fut ni ſi générale, ni ſi violente que durant les dix années précédentes, elle ne laiſſa pas de donner un grand nombre de Martyrs à l'Egliſe, & Dieu la permit ſans doute, pour faire ſentir aux fidèles qu'ils ne devoient point ſe laiſſer amollir par les douceurs de la paix dont ils commençoient à jouir, puiſqu'ils pouvoient encore être expoſés à de nouveaux combats. Cet orage fut terminé par la défaite de celui qui l'avoit formé. Licinius battu ſur terre & ſur mer, réduit à implorer la clémence du vainqueur, & retiré à Theſſalonique,

IV. SIÈCLE.

où l'Empereur lui permit de vivre, ne put voir ſans jalouſie la puiſſance & la gloire d'un rival à qui tout proſpéroit. Ce ſentiment joint à ſon inquiétude naturelle, réveilla dans ſon cœur le deſir de régner encore. Il fit par lui-même & par ſes amis, des mouvemens qui annonçoient les deſſeins ambitieux qu'il ſavoit mal déguiſer, & quoique Conſtantin le méprisât trop pour le craindre, il ſe vit néanmoins forcé par raiſon d'Etat, à le ſacrifier au repos de l'Empire & à ſa propre sûreté.

Depuis ce moment ſon zèle pour la Religion de J. C. ne trouvant plus d'obſtacles, il n'eut pas de ſoin plus cher que de conſoler l'Égliſe des maux qu'elle avoit ſouffert. On ne peut lire le grand nombre de Loix qu'il fit en ſa faveur, ſans admirer ſa magnificence & ſa piété. Par les unes, il ordonne la reſtitution des biens enlevés à l'Egliſe; par les autres, il proſcrit l'idolâtrie, & veut que ſes Temples ſoient démolis, ou donnés aux Chrétiens, pour les conſacrer au vrai Dieu; il en eſt qui pourvoient avec une libéralité bien digne d'un Maître du monde, à la dépenſe du culte religieux & à l'entretien de ſes Miniſ-

tres; & on en compte pluſieurs où ce grand Prince accorde aux Evêques & aux Clercs, des priviléges & une autorité, qui prouvent la profonde vénération dont il étoit rempli pour les Chefs de la Religion, & l'hommage qu'il rendoit aux vertus par leſquelles ils ſe diſtinguoient dans ces tems heureux.

Si l'on ſe rappelle ici par quel miracle éclatant il avoit été appellé au Chriſtianiſme, on ne doit pas être étonné qu'il ait fait tant de choſes, pour témoigner ſa reconnoiſſance à un Dieu qui s'étoit manifeſté à lui, d'une manière ſi propre à imprimer l'idée de ſa Majeſté ſuprême dans une ame naturellement grande & élevée. C'étoit dans le tems qu'il marchoit contre Maxence, réſolu d'en venir à une bataille déciſive. Maxence ſe tenoit renfermé dans Rome, mais il occupoit le pays avec une armée floriſſante, aguerrie, commandée par d'excellens Chefs, & beaucoup ſupérieure à celle de Conſtantin. Celui-ci occupé d'un événement qui alloit décider de l'empire entre ſon rival & lui, s'adreſſa au Dieu ſouverain que les Chrétiens adoroient, & dont ſon pere Conſtance-Chlore avoit reçu des marques ſi écla-

IV. SIÈCLE.

tantes de protection. Il prioit avec ferveur, lorſque tout-à-coup il vit paroître dans le Ciel une croix lumineuſe, avec ces mots écrits en traits de feu : IN HOC SIGNO VINCE, ou, comme portent les médailles de Conſtantin : IN HOC SIGNO VICTOR ERIS. Ce ſigne brilloit au-deſſous du ſoleil, & cet aſtre ayant déja fait plus de la moitié de ſon cours, tournoit vers le couchant. Conſtantin pour obéir à la voix du Ciel, & conſacrer le miracle par un monument public, fit faire une Enſeigne militaire ſurmontée d'une croix & ornée d'une couronne qui renfermoit le monogramme de J. C., formé de pierres précieuſes. On ne peut douter de ce fait rapporté par quatre Auteurs contemporains, atteſté avec ſerment par Conſtantin lui-même pendant ſa vie & à ſa mort, & conſigné à la poſtérite par des médailles qui ſe ſont conſervées juſqu'à nous.

Sous ce Prince, & par un effet de ſes dons, le Culte extérieur acquit une ſplendeur qu'il n'avoit jamais eu. Les Egliſes, dans les grandes Villes ſur-tout, étoient des édifices d'une architecture noble & majeſtueuſe, comme on en peut juger par les Baſiliques de S. Jean

de Latran à Rome, & de ſainte Sophie à Conſtantinople. L'intérieur de ces Temples étoit décoré de tout ce que les Arts ont de plus riche & de plus exquis; les marbres précieux, l'or & les pierreries y étoient prodigués. Les principales ſolemnités de la Religion, telles que Pâques, Noël, &c. étoient célébrées avec la magnificence & les marques d'allégreſſe que l'ancien uſage avoit établies dans les fêtes publiques qui tenoient à la gloire & à la proſpérité de l'Etat. Quelle conſolation n'étoit-ce pas pour les Chrétiens, obligés ſi long-tems de ſe cacher au fond des cavernes & des ſouterrains obſcurs, pour y offrir à la hâte les ſaints Myſtères, de voir la pompe dont les cérémonies du Culte public étoient accompagnées, & la richeſſe des vaſes & des ornemens qu'on y employoit? Combien le Prince qui étoit l'auteur de tant de biens ne devoit-il pas leur être cher? Faut-il s'étonner des éloges que les Ecrivains eccléſiaſtiques de ſon ſiècle lui ont donnés, comme à l'envi, malgré les fautes où ſon trop de crédulité & les ſurpriſes faites à ſa bonne foi, l'ont entraîné?

IV. SIÈCLE.

Sainte Hélene ſa mère ne travailloit

IV. SIÈCLE.

pas avec moins d'ardeur à l'accroiſſement de la Religion, à la conſtruction & à la dotation des Egliſes, & à l'aboliſſement du culte impur des idoles. Elle fit ſervir à ces pieux deſſeins l'autorité de ſon fils dont elle étoit dépoſitaire, & ſes tréſors dont elle avoit une libre diſpoſition, dans tout ce qui avoit rapport à la gloire du vrai Dieu. Ce fut par ſes ſoins, que les lieux conſacrés par la naiſſance, la mort & la ſépulture du Sauveur des hommes, furent honorés comme ils le méritoient, après avoir été purifiés des profanations qu'Héliogabale & Adrien avoient ordonnées pour les ſouiller. Dieu récompenſa magnifiquement ſa piété, en lui faiſant trouver, dans les travaux auxquels elle préſidoit, le monument le plus reſpectable de notre foi. La Croix où J. C. avoit conſommé ſon ſacrifice fut découverte, en fouillant la terre ſur le mont Calvaire, & la vertu que le ſang d'un Dieu lui avoit imprimée ſe manifeſta par la réſurrection d'un mort, dont le cadavre ſe ranima dès qu'il eut touché cet inſtrument de vie.

Après tant de preuves de l'amour & de l'attachement de Conſtantin pour l'Egliſe, on ſent qu'il ne faut pas juger ce

premier des Empereurs Chrétiens d'après les ſatyres de Julien ſon neveu, adoptées & répétées ſi indécemment de nos jours par d'autres ennemis du Chriſtianiſme, encore plus coupables que lui. Il eut quelques-unes des foibleſſes attachées à l'humanité, & il commit quelques-unes des fautes qui ne ſont que trop communes dans le rang ſuprême. Il fut trompé ſur le compte de ſon fils, par une marâtre auſſi criminelle que Phédre, & qui finit comme elle, de même que Théſée l'avoit été dans les ſiècles héroïques. Mais cela prouve-t-il autre choſe, ſinon qu'il put être ſurpris, parce qu'il étoit homme, & plus facilement peut-être, parce qu'il étoit bon & vertueux ? En mérite-t-il moins le ſurnom de Grand, que ſon ſiècle lui a donné, & qu'il avoit acquis par ſes victoires, par la ſageſſe de ſon gouvernement, par ſon application à rendre l'Empire formidable au-dehors, tranquille au-dedans, par ſon équité, ſa douceur, ſa magnificence, enfin par toutes les belles qualités qui ſont la gloire des Princes & le bonheur des peuples ? Pour être digne de ce titre aux yeux de la poſtérité, faut-il changer de nature

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

& ceſſer d'être homme? & ceux qui oſent noircir ſa mémoire, voudroient-ils qu'on appréciât d'après cette règle les héros ſubalternes qu'ils voudroient, au bout de quinze cens ans, nous obliger de préférer à un Prince qui eſt depuis ſi long-tems en poſſeſſion des éloges & de l'admiration dont ils travaillent inutilement à le dépouiller?

Les Evêques profiterent de cet heureux calme, pour réparer les brêches que les tems de trouble & de perſécution avoient faites à la diſcipline, & pour donner une forme plus réguliere au gouvernement eccléſiaſtique. Nous parlerons bientôt de ces différens objets ſous les titres auxquels ils ſe rapportent. Mais auparavant, nous avons à conſidérer la naiſſance & les ſuites de la plus grande affaire qui eût encore occupé l'Egliſe, & qui cauſa tant d'agitation dans le monde chrétien, pendant tout le cours de ce ſiècle.

ARTICLE V.

Commencement de l'Arianiſme ; ſes progrès & ſes ravages ſous Conſtantin, & Conſtance ſon fils.

L'ÉPREUVE des perſécutions avoit agité l'Egliſe ſans l'ébranler ; au contraire, plus le choc avoit été violent, plus elle s'étoit affermie ſur les fondemens que ſon divin Auteur lui avoit donnés, plus elle avoit acquis de force & d'étendue. Mais l'épreuve de l'Arianiſme y répandit le trouble & la confuſion. Elle parut chanceler ſous les efforts de ce nouvel orage, & ſi les portes de l'enfer pouvoient jamais prévaloir contre elle, ç'auroit été dans ce tems critique, où l'erreur audacieuſe & répandue comme un vaſte débordement, menaçoit de tout engloutir. Malgré le nombre de ceux qui ſuccomberent ſous le poids de l'autorité, qui céderent aux mauvais traitemens, ou qui furent ſéduits par les artifices & les ſubtilités des nouveaux Docteurs, jamais la foi ne fut incertaine & douteuſe, parce que la vérité

IV. SIÈCLE.

ſe montra toujours ſous des caractères qui ſont propres à la faire reconnoître, dans le tems même du plus grand obſcurciſſement. C'eſt ce que nous ferons obſerver, pour la gloire de l'Egliſe & l'inſtruction des fidèles, après que nous aurons expoſé les faits dans une juſte étendue.

L'impoſſibilité de concevoir le myſtère de la Trinité, qui diſtingue le Chrétien du pur Théiſte, & le deſir d'expliquer d'une manière ſatisfaiſante pour la raiſon humaine, comment trois perſonnes diſtinctes, ſubſiſtent dans l'unité d'une même eſſence & d'une même nature, avoient déja fait imaginer divers ſyſtêmes rejettés par l'Egliſe, comme autant d'erreurs. Elle vouloit qu'on s'en tînt à la ſimple propoſition de la foi, ſans faire de vains efforts pour trouver des moyens de rendre ſenſible, & d'éclaircir par le raiſonnement, ce qui eſt au-deſſus des ſens & de la raiſon : c'eſt ce qu'elle a toujours fait de ſiècle en ſiècle, dans toutes les diſputes qui ſe ſont élevées ſur le dogme. C'étoit le ſeul parti qu'il y eût à prendre à l'égard du point de doctrine dont il s'agit. Mais l'inquiétude naturelle de l'eſprit humain & la

ſubtilité

subtilité particulière aux Grecs, ne surent pas se renfermer dans les bornes posées par la main de Dieu lui-même, & que la sagesse auroit dû respecter. Tel est encore, & tel a toujours été le principe des hérésies qui déchirent, & qui ont déchiré le sein de la Société chrétienne dans tous les tems, le desir imprudent & déraisonnable de comprendre & d'expliquer ce qu'il ne faut que croire & adorer. Qu'on eût épargné de scandales à l'Eglise & de malheurs à l'humanité, si l'on se fût contenté de suivre le plan tracé par J. C. & par les Apôtres! Ni ce divin Sauveur, ni les premiers dépositaires de sa doctrine, n'ont employé la méthode du raisonnement & de la Dialectique, pour établir & persuader les vérités sublimes qu'ils annonçoient. Ils les proposoient, ces vérités saintes, comme formant le corps & l'ensemble de la Religion dont ils étoient les Ministres; & s'il naissoit quelque dispute à cette occasion, ils la terminoient, en fixant, par une énonciation claire & précise, le point qui avoit donné lieu à la difficulté. L'Eglise n'a point connu d'autre voie dans la décision des points que l'erreur a successivement contestés.

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

C'eſt pour cela que ſon tribunal, toujours ſubſiſtant, a été établi; & que le privilége glorieux de l'infaillibilité lui a été accordé. Que la foi eſt ſimple & facile à ſaiſir dans les ſymboles qui en expoſent les dogmes, & dans les définitions qui en fixent la doctrine! Que cette ſimplicité eſt noble, qu'elle eſt ſatisfaiſante pour l'eſprit & pour le cœur! Mais qu'elle eſt abſtruſe, obſcure & compliquée, dans les Ecrits des Docteurs qui ont tant diſſerté, pour trouver le COMMENT & le POURQUOI des Myſtères, dont il nous ſuffit de connoître l'exiſtence! Voulez-vous être Chrétien? croyez. Voulez vous comprendre? devenez philoſophe, diſcutez, raiſonnez ſans fin, & vous aboutirez à ne rien ſavoir, à ne rien croire. Voilà d'avance le réſultat de tout ce que nous dirons dans la ſuite, ſur l'hiſtoire de toutes les héréſies qui ont troublé le monde, & fait verſer tant de ſang. Nous faiſons cette réflexion, avant de tracer le tableau des affreuſes ſcènes dont on va être témoin, pour prévenir le ſcandale qu'elles pourroient cauſer, & pour apprendre à ne point mettre ſur le compte de la Religion, ce qui n'a eu d'autre cauſe, que l'ardeur inquiéte de

l'eſprit humain, & l'intempérance d'un faux ſavoir.

IV. SIÈCLE.

Arius, comme tous ceux qui avoient tenté avant lui d'expliquer le myſtère d'un Dieu unique en trois Perſonnes, par les principes de la philoſophie, ſe trouvoit entre deux écueils également dangereux, la pluralité & la confuſion. Pour éviter celui de la pluralité, le Sabellianiſme avoit donné dans celui de la confuſion, en prétendant qu'il n'y a en Dieu qu'une ſeule perſonne, comme il n'y a qu'une ſeule nature & une ſeule eſſence, & que les noms de Père, de Fils & de Saint-Eſprit ne ſont que des appellations relatives aux différens rapports ſous leſquels on conſidére cette nature unique, & aux diverſes opérations par leſquelles on la voit ſe manifeſter au-dehors. Pour éviter également de confondre les Perſonnes divines, & de diviſer la Divinité, l'Arianiſme imagina de rabaiſſer le Verbe, ſeconde Perſonne en Dieu, au rang des créatures, & de n'admettre en lui qu'une divinité de conſécration & d'adoption. Le Macédonianiſme que nous verrons bientôt s'élever de ſon ſein, fit la même choſe à l'égard du Saint-Eſprit, troiſième Per-

IV. SIÈCLE.

ſonne en Dieu. Les opinions qui donnerent naiſſance aux erreurs de Neſtorius & d'Eutichès, furent puiſées dans les mêmes ſources; & leurs auteurs, pour en faire des ſyſtêmes qui leur fuſſent propres, ne firent que modifier & combiner les mêmes élémens, ſous une forme différente.

Peut-être S. Alexandre, Evêque d'Alexandrie, avec les vues les plus droites & les plus innocentes, eut-il à ſe reprocher d'avoir donné au Prêtre Arius, l'exemple de ſoumettre le myſtère de la Trinité aux recherches & à l'analyſe. Ce ſaint Evêque, dans l'intention d'écarter les erreurs par leſquelles on avoit déja défiguré dans pluſieurs ſectes ce premier de nos dogmes, & pour en donner une idée nette, autant qu'il étoit poſſible, cherchoit des raiſonnemens & des expreſſions propres à concilier la trinité des Perſonnes avec l'unité de la ſubſtance. Ainſi l'eſprit vif & ardent d'Arius ſe trouva porté par les circonſtances & par la forme d'enſeignement qu'il voyoit mettre en uſage dans les diſcours de ſon Evêque, à tâcher d'éclaircir les notions de la foi ſur ce point de doctrine, par des explications philoſophiques.

Arius crut avoir trouvé ce qu'on avoit inutilement cherché avant lui, & proposa son système avec d'autant plus d'assurance, qu'il y voyoit la solution de toutes les difficultés qu'on avoit proposées jusques-là. Il s'éloignoit de Sabellius en distinguant la Personne du Verbe divin, de celle du Père incréé; il pensoit s'éloigner de même des Trithéistes, de quelque secte qu'ils fussent, en n'accordant au Verbe qu'une divinité de communication, émanée du Père, qui étoit proprement & à la lettre le seul & unique Dieu, auteur de toutes choses. IV. SIÈCLE.

Cette manière d'expliquer le mystère de la Trinité, déplut à S. Alexandre, & révolta toute l'Eglise d'Alexandrie. Le dogme de la divinité du Verbe étoit anéanti, dès qu'on ne confessoit plus sa co-éternité & sa consubstantialité avec le Père. La destruction de ce dogme entraînoit celle du Christianisme, qui cessoit d'être une Religion pure & sainte, qui devenoit même une véritable idolâtrie, si le Verbe qu'il adoroit comme Dieu suprême, n'étoit qu'une créature élevée par adoption, au rang & aux honneurs de la Divinité.

On ne manqua pas, comme c'est

IV. SIÈCLE. l'ordinaire dans les diſputes qui roulent ſur des matières auſſi ſubtiles, de raiſonnemens captieux & de ſophiſmes ſéduiſans, pour colorer cette doctrine, non plus que d'expreſſions impoſantes & de termes équivoques pour l'envelopper. Mais le point de la queſtion fut toujours du côté d'Arius & de ſes partiſans, de ſoutenir que le Verbe de Dieu n'étoit qu'une créature; & du côté de ſes adverſaires, d'enſeigner, comme un point fondamental de la foi, que le Verbe étoit Dieu éternel, de même nature & de même ſubſtance que le Père.

La poſſeſſion où l'on étoit dans l'Egliſe de croire & de confeſſer cette vérité, produiſit le premier coup dont l'erreur naiſſante fut frappée dans le Concile d'Alexandrie tenu en 321, & auquel aſſiſterent près de cent Evêques.

Arius ne parut point effrayé de cet anathême. Il étoit d'un extérieur grave, d'une conduite ſévére, d'un eſprit ſouple & inſinuant. Il crioit à l'injuſtice & à l'oppreſſion; il ſe donnoit pour une victime de la jalouſie & des préventions d'Alexandre. Ce ton plaintif, joint à beaucoup d'éloquence, & ſoutenu par

des mœurs auſtères, lui firent bientôt des partiſans dans tous les ordres, & même dans l'Epiſcopat. Le talent de la Poéſie & de la Muſique qu'il poſſédoit, ſervirent encore à répandre ſes erreurs avec ſuccès, chez les femmes, & parmi le peuple. Il mit ſa doctrine en Cantiques ſur des airs agréables qu'il compoſa lui-même, ou qu'il emprunta des autres. Ce moyen, qui n'a pas été négligé par les Novateurs qui l'ont ſuivi, rendit ſes opinions populaires, & les fit bientôt paſſer de bouche en bouche.

IV. SIÈCLE.

Les progrès de la nouvelle ſecte devinrent ſi rapides, & la diviſion qu'elle cauſoit dans l'Egliſe annonçoit des ſuites ſi fâcheuſes, que Conſtantin, d'abord indifférent ſur ces ſortes de diſputes, ne crut pas devoir reſter plus long-tems, ſans y donner une ſérieuſe attention.

Le Concile aſſemblé en Bithynie par Euſébe de Nicomédie, partiſan caché d'Arius, dans lequel cet héréſiarque fut abſous & ſa doctrine juſtifiée, fit comprendre à l'Empereur qu'il étoit tems d'arrêter le cours d'une erreur, qui pouvoit cauſer les plus funeſtes déſordres dans l'Egliſe & dans l'Etat. Il forma donc le deſſein de convoquer un Con-

IV. SIÈCLE.

cile œcuménique, c'eſt-à-dire, compoſé des Evêques de toute l'Egliſe catholique répandue chez toutes les Nations qui avoient reçu l'Evangile de J. C. Il s'aſſembla à Nicée, Ville de Bithynie, l'an 325, depuis le 19 Juin, jour où s'en fit l'ouverture, juſqu'au 25 Août qu'il fut terminé. Il y aſſiſta trois cent dix-huit Evêques de toutes les Provinces de l'Empire.

Conſtantin ſe préſenta au milieu de cette auguſte aſſemblée, avec toute la pompe qui accompagnoit la Majeſté Impériale dans les cérémonies d'éclat. On lui avoit préparé un ſiége diſtingué; mais il ne voulut s'aſſeoir qu'après y avoir été invité pluſieurs fois, par tous les Pères du Concile. Le célèbre Oſius, Evêque de Cordoue, Prélat recommandable par ſon profond ſavoir, ſa haute vertu, & les combats qu'il avoit ſoutenus pour la foi, y préſida au nom du Pape S. Sylveſtre, qui avoit envoyé deux Prêtres de l'Egliſe romaine, Vittus & Vincent, pour atteſter la foi de cette Egliſe ſur l'objet de la conteſtation, & concourir en ſon nom au jugement des Prélats aſſemblés.

On procéda dans ce grand Synode;

comme on avoit fait dans le Concile d'Alexandrie, & l'on y ſuivit le même ordre d'examen. D'abord on fit comparoître Arius; on l'entendit parler, & ce fut d'après ſes diſcours & ſes écrits avoués, qu'on fixa les points capitaux de ſa doctrine; enſuite on conſulta l'Ecriture ſainte, la tradition univerſelle, & l'enſeignement conſtant des Egliſes. D'après ces titres, dont l'autorité ne pouvoit être conteſtée, l'erreur fut jugée & proſcrite. Arius, condamné comme hérétique, & dépouillé du Sacerdoce, fut retranché du ſein de l'Egliſe, juſqu'à ce qu'il eût reconnu & rétracté ſes erreurs. Ses partiſans eurent le même ſort, & l'on donna au triomphe de la vérité tout l'éclat qu'il devoit avoir, pour ôter aux Novateurs l'eſpérance de s'élever contre elle avec ſuccès, & aux fidèles la crainte de la voir jamais obſcurcie, de quelques nuages qu'on s'efforçât de l'envelopper dans la ſuite. Son langage fut conſacré par le mot de CONSUBSTANTIEL, employé pour exprimer la parfaite unité de ſubſtance du Père & du Fils, expreſſion qui devint ſacrée, & qui ſervit toujours depuis à diſcerner le Catholique de l'Arien.

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

l'adorateur de la divinité du Verbe, de l'impie qui le dépouille de ſes auguſtes attributs. Les Pères du Concile ne crurent pas encore avoir fait aſſez pour aſſurer la victoire de la foi, en anathématiſant ſes ennemis; mais ils ne voulurent pas ſe ſéparer ſans avoir donné à la Société chrétienne une règle capable de fixer tous les eſprits dans la profeſſion des vérités fondamentales, & dans le langage uniforme dont ils devoient ſe ſervir pour les exprimer : c'eſt ce qu'ils firent en dreſſant le Symbole connu ſous les noms de Nicée & de Conſtantinople, parce qu'il fut compoſé dans le premier de ces deux Conciles, & que le ſecond y fit l'addition relative à la divinité du St. Eſprit, contre l'erreur des Macédoniens, qui avoient attaqué ce dogme, par une ſuite des principes d'Arius dont ils étoient les diſciples.

Telle fut l'heureuſe iſſue de cette célèbre aſſemblée, dont on ne parla jamais dans la ſuite qu'avec la plus profonde vénération, & dont on oppoſa toujours les décrets aux ſubtilités & aux variations continuelles des Ariens. Si c'étoit aſſez de confondre & de fou-

droyer l'héréſie pour la détruire, l'Arianiſme auroit dû finir par le jugement de condamnation prononcé contre lui à Nicée avec tant de célébrité. Mais il ſurvécut long-tems au coup qui l'avoit terraſſé. Il ſe releva plus hardi & plus furieux qu'il ne s'étoit montré juſques-là, & ce ne fut même qu'après avoir été frappé d'anathême, qu'il parut avoir acquis de nouvelles forces, & qu'il cauſa de plus grands ravages, comme nous allons voir, en continuant de parcourir les faits.

IV. SIÈCLE.

Si-tôt que le grand Concile fut terminé, Conſtantin joignant ſon autorité à celle de l'Egliſe, appuya ſes décrets par des ordres ſévères. Arius & ſes partiſans furent exilés. L'Empereur s'applaudiſſoit d'avoir ainſi procuré la paix à l'Egliſe, & fait mettre le dogme en ſûreté, par le jugement le plus ſolemnel qui fût encore émané de ſon tribunal. Ce Prince ne prévoyoit pas alors que ce calme ne ſeroit pas de longue durée, & que lui-même, malgré la pureté de ſes intentions & la ſincérité de ſon amour pour la vérité, contribueroit bientôt aux progrès de l'erreur, faute d'être en garde contre des ſurpriſes auxquelles il

IV. SIÈCLE.

devoit s'attendre, & par l'abus qu'il laiſſa faire de ſon autorité, lorſqu'on eut réuſſi à le tromper.

Conſtantia, veuve de Licinius, avoit auprès d'elle un Prêtre imbu de nouvelles opinions; c'étoit un homme en apparence fort vertueux, & qui faiſoit montre d'un grand attachement pour la Maiſon Impériale. En mourant, Conſtantia recommanda ce Prêtre à ſon frère, comme un homme de bien, dont les conſeils lui ſeroient utiles dans les affaires délicates, & ſur-tout, dans celles de la Religion. Sur une recommandation ſi chère, faite dans des circonſtances ſi touchantes, Conſtantin ne balança pas à lui donner ſa confiance. Le ſuffrage d'une ſœur mourante & tendrement aimée, ne pouvoit être ſuſpect. Quand ce Prêtre, qui cachoit le venin de l'erreur ſous le voile de la piété, eut gagné l'eſtime de l'Empereur, il lui parla d'Arius dans des termes favorables, il le peignit comme un Théologien orthodoxe qu'on avoit mal entendu, & qui, plein de talens & de vertus, étoit la victime des fauſſes préventions qu'on avoit priſes contre lui. Ces inſinuations répétées à propos, eurent l'effet qu'on

s'en étoit promis. Conſtantin, facile & compatiſſant, répondit que ſi Arius conſentoit à ſigner la définition doctrinale de Nicée, il le rappelleroit de ſon exil, & le feroit rétablir dans l'Egliſe d'Alexandrie. L'Héréſiarque ne fit pas expreſſément ce que l'Empereur exigeoit de lui, mais il lui préſenta une profeſſion de foi dreſſée avec tant d'art, & conçue dans des termes en apparence ſi orthodoxes, que ce Prince y fut trompé, ſoit que réellement il eût changé de diſpoſitions à l'égard d'Arius & de ſes opinions, ce qui n'eſt pas probable, ſoit plutôt qu'il crut devoir accorder quelque choſe à l'indulgence, pour terminer les diſputes. Quoi qu'il en ſoit, Arius eut la liberté de retourner à Alexandrie, & le crédit du Prêtre auquel il devoit ſon rappel augmentant de jour en jour, on vit bientôt les autres exilés rendus à leurs Siéges, & les Prélats Ariens en faveur à la Cour.

IV. SIÈCLE.

Dieu qui, pour donner une nouvelle preuve de la divinité du Chriſtianiſme, vouloit que le triomphe de la vérité ſur l'erreur fût le prix des travaux & des combats, comme les victoires de la foi

IV. SIÈCLE.

ſur l'idolâtrie & la fauſſe ſageſſe des Philoſophes, avoient été l'ouvrage de la conſtance héroïque & de l'intrépidité des Martyrs, ne permit ſans doute que dans ce deſſein, la ſurpriſe faite à la crédulité de l'Empereur. Mais en même tems, il ſuſcita un homme dont la fermeté inébranlable ſervit de contre-poids à l'autorité ſéduite. Ce fut Athanaſe, Archidiacre, & enſuite Evêque d'Alexandrie, dont il remplit le Siége après la mort de S. Alexandre. C'étoit un Prélat d'une vertu conſommée & d'un courage à toute épreuve; formé aux affaires & au Gouvernement ſous ſon prédéceſſeur; profond dans la ſcience des Ecritures & dans l'étude des Pères antérieurs à ſon ſiècle; exact & lumineux à exprimer le dogme, infatigable à le défendre; parlant avec grâce & avec nobleſſe, écrivant avec force & avec préciſion; auſſi habile à dévoiler les artifices des Novateurs, que ceux-ci étoient adroits à ſe maſquer; ſans autre intérêt que celui de la vérité; plein de condeſcendance lorſqu'elle n'étoit point compromiſe, & prêt à tout ſacrifier, pourvu qu'on n'exigeât rien dont on pût ſe prévaloir contre elle.

Il eut cette gloire inconnue avant lui, que jamais ſa cauſe perſonnelle ne put être ſéparée de celle de la foi, & qu'au jugement des Catholiques & des Ariens, demeurer dans ſa communion, ou le condamner, c'étoit être fidèle à la Religion, ou la trahir. IV. SIÈCLE.

L'Arianiſme, protégé par les deux Euſébes, qui avoient à la Cour un crédit ſoutenu d'un grand mérite & de beaucoup d'intrigue, tourna tous ſes efforts contre S. Athanaſe, qui s'oppoſoit à ſes progrès comme un mur d'airain. Ce grand homme ſe vit ſucceſſivement condamné dans tous les faux Conciles que les Euſébiens aſſemblèrent, & où l'erreur prévalut, quoique les calomnies dont ils s'efforçoient de le noircir, pour le perdre dans l'eſprit de l'Empereur, fuſſent preſque toujours confondues, comme il arriva dans le Concile de Tyr. Il fut même exilé à Trèves dans les Gaules, à près de huit cents lieues de ſa Ville épiſcopale. Il y fut reçu avec toute la diſtinction que méritoit un ſi grand homme, par St. Maximin, Evêque de cette Ville. Conſtantin le Jeune, qui avoit fixé là ſa réſidence, pour être à portée de con-

IV. SIÈCLE.

tenir les barbares toujours prêts à forcer les barrières de l'Empire, ſe fit un devoir de traiter honorablement cet illuſtre exilé, & de lui fournir toutes les choſes dont il avoit beſoin.

Après avoir écarté le défenſeur de la foi, les Euſébiens, débarraſſés de ce redoutable adverſaire, ſongèrent à laver Arius de la tache imprimée à ſon nom & à ſa doctrine, par le décret de Nicée, & à le faire rentrer dans l'Egliſe d'où il étoit toujours exclus : c'eſt ce qu'ils firent dans un Concile nombreux qu'ils aſſemblèrent à Conſtantinople en 336. Ils commencèrent par condamner & dépoſer Marcel, Evêque d'Ancyre, uni de doctrine & d'amitié avec Saint Athanaſe, ſous prétexte de Sabellianiſme ; c'étoit le cri ordinaire des Ariens & le reproche qu'ils avoient coutume de faire à ceux qui rejettoient leurs erreurs. Ce coup porté, on en vint au principal but pour lequel on s'étoit aſſemblé. Arius parut, on l'interrogea ſur ſa foi, il répondit à ſon ordinaire en termes artificieux, affectant de n'employer que des paroles tirées de l'Ecriture, pour ne ſe pas ſervir du mot de *conſubſtantiel*, qui ne s'y trouve pas. Il ſoutint le même

perſonnage en préſence de Conſtantin ; il ſut en impoſer à ce Prince, au point qu'il réſolut de le faire recevoir dans l'Egliſe de Conſtantinople, malgré S. Alexandre, Evêque de cette capitale, vieillard de quatre-vingt-dix ans, qui s'y oppoſoit avec une vigueur au-deſſus de ſon âge, & malgré la réſiſtance courageuſe du Clergé, qui penſoit comme ſon chef.

IV. SIÈCLE.

L'Empereur avoit donné ſes ordres. S. Alexandre, qui n'avoit pu les prévenir par ſes vives remontrances, ne s'adreſſoit plus qu'à Dieu, en le ſuppliant avec larmes de réprimer l'audace des ennemis de la vérité. Pendant qu'il prioit, on conduiſoit Arius avec pompe à l'Egliſe; le peuple étoit attroupé dans les rues pour le voir paſſer, accompagné d'un nombreux cortège d'Euſébiens; c'étoit un triomphe pour lui & pour ſes partiſans. Tout-à-coup il ſe ſent preſſé d'un beſoin qui l'oblige de ſe retirer dans un lieu de commodité; il y reſte ſi long-tems, qu'on commence à s'en inquiéter. On va voir ce qui lui eſt arrivé, & on le trouve frappé de mort, après avoir perdu une grande quantité de ſang. Cette fin tragique fut regardée par les fidèles

IV. SIÈCLE.

comme un châtiment du Ciel. Conſtantin ne put s'empêcher de témoigner ſon effroi, au récit de cet événement, mais il ne ſervit pas à le détromper ſur le compte du Prêtre hypocrite, qui avoit ſi ſouvent abuſé de ſa confiance; au contraire, il lui en donna une dernière marque plus importante & plus honorable que toutes les autres.

Ce grand Prince étant tombé malade, demanda le baptême, qu'il avoit peut-être trop différé à recevoir. On lui impoſa les mains pour le mettre au rang des Cathécumènes; & le danger devenant plus grand, on le baptiſa dans ſon lit par infuſion. C'étoit ce qu'on appelloit le baptême des Cliniques. Les momens étoient trop précieux & trop déciſifs, pour que le Prêtre Arien, qui obſédoit l'Empereur, abandonnât le projet de captation qu'il avoit ſi conſtamment ſuivi. Il fut plus aſſidu, plus complaiſant que jamais, & Conſtantin, pour récompenſer ſon attachement, le fit dépoſitaire de ſes dernières volontés, en lui confiant ſon teſtament, & le chargeant de ne le remettre après ſa mort qu'à Conſtance, le ſecond de ſes fils. Cet acte contenoit le partage que Conſ-

tantin avoit fait de l'Empire entre ſes trois enfans ; Conſtantin dit le Jeune, qui étoit l'aîné, eut l'Eſpagne, les Gaules & tout ce qui étoit au-delà des Alpes ; Conſtance eut l'Aſie, l'Egypte & tout l'Orient ; l'Afrique, l'Italie, la Sicile & l'Illyrie furent l'apanage de Conſtant, qui étoit le dernier. On voit que dans ce partage, Conſtance hérita des Provinces les plus riches, & dont il importoit le plus aux Ariens que le Souverain fût un Prince qu'ils puſſent gouverner & faire agir ſuivant leurs intérêts. Cela ſeul nous fait ſentir, combien ils avoient eu de part aux dernières diſpoſitions de Conſtantin, & combien ils comptoient ſur les ſentimens de Conſtance.

IV. SIÈCLE.

En effet, ce Prince foible, qui avoit été formé par les eunuques & les femmes du Palais, la plupart livrés à la nouvelle ſecte, ſembla n'être parvenu à la ſuprême puiſſance que pour détruire la foi de Nicée. Toujours entouré d'Euſébiens, ne penſant & n'agiſſant que par eux, il n'étoit occupé qu'à tenir des Conciles où la vérité recevoit toujours de nouvelles atteintes ; à faire dreſſer des formules de foi où l'erreur ſe montroit plus ou moins à découvert, ſelon qu'il

IV. SIÈCLE.

importoit à ſes vues de ſe déguiſer ou de lever le maſque ; à prononcer des exils contre les premiers Paſteurs que les ruſes ne trompoient pas, ou que l'autorité ne faiſoit pas plier ; & à décerner des peines encore plus rigoureuſes, qui ont fait mettre ſon nom, après celui des tyrans & des perſécuteurs, dans les faſtes de la Religion. Telle eſt l'idée générale qu'on doit ſe faire de ſon règne, & tel fut l'état de l'Egliſe tant qu'il tint les rênes de l'Empire.

Les trois frères, pour ſignaler les premiers jours de leur gouvernement par un acte de bonté, rappellèrent tous les exilés, & parurent ne vouloir ſouffrir d'autres ſentimens ſur le dogme, que ceux dont le Concile de Nicée avoit conſacré l'orthodoxie. S. Athanaſe & tous les autres Evêques qui avoient été bannis, retournèrent à leurs Egliſes. Mais ce calme fut court ; il ne dura pas plus que l'union des Princes dont il étoit l'ouvrage. L'intérêt & l'ambition ne tardèrent pas à les diviſer. Conſtantin en fut la première victime, & l'Empire Romain n'ayant plus que deux maîtres, fut partagé de nouveau entre eux, ſous la dénomination d'Empire

d'Orient, qui obéiſſoit à Conſtance & dont Conſtantinople devint la capitale; & d'Empire d'Occident, ſoumis aux loix de Conſtant, & dont Rome reſta la Métropole, en continuant toujours d'être celle du monde, malgré la ſplendeur & les prétentions de ſa rivale.

IV. SIÈCLE.

Les deux Empereurs, plus indépendans & plus ſéparés l'un de l'autre après ce nouveau partage, ſe conduiſirent par des principes tout-à-fait oppoſés dans l'affaire de l'Arianiſme. Conſtant, qui étoit fidélement attaché à la foi de Nicée, s'appliquoit à la conſerver, parce qu'il lioit ce qui s'étoit fait dans ce grand Concile, avec la gloire de Conſtantin ſon père. Conſtance élevé, conduit par les Ariens & leurs fauteurs, diſpenſoit à leur gré les faveurs & les châtimens. Il avoit, comme l'ont eu beaucoup d'autres Princes, la foibleſſe de vouloir paſſer pour habile dans les diſputes théologiques, & l'on profita de ce goût ſi dangereux dans un Souverain, pour appliquer ſon autorité, favorable ou contraire, de la manière que le demandoient les vues de ceux qui s'étoient emparés de ſon eſprit, & pour le faire entrer dans les querelles

IV. SIÈCLE.

de l'Egliſe, dont il n'auroit dû s'occuper qu'afin d'en arrêter le cours, par les moyens que la ſageſſe ſait toujours trouver, lorſqu'elle dirige l'uſage du pouvoir.

S. Athanaſe étoit de tous les Evêques orthodoxes, celui dont l'éloquence, le courage & l'activité nuiſoient le plus aux deſſeins pernicieux des Ariens. Il éclairoit toutes leurs démarches, prévenoit ou réparoit les effets de leurs intrigues, les ſuivoit dans toutes leurs variations; & de quelques couleurs qu'ils ſe paraſſent, ces ſectaires, tout artificieux qu'ils étoient, ne pouvoient échapper à ſa pénétration & à ſon zèle. On auroit dit que toute la tradition des ſiècles précédens, & toute la lumière, toute l'autorité de l'Egliſe de ſon tems réſidoient en lui. Auſſi employèrent-ils, ſans lui donner de relâche, leur crédit & leurs efforts pour le perdre. Ils n'avoient pu y réuſſir ſous le grand Conſtantin, parce que le même fonds de droiture & de bonté qui l'expoſoit à la ſurpriſe, l'éloignoit de la violence & de la cruauté. Ils crurent, ſous Conſtance, qu'ils gouvernoient par eux-mêmes & par leurs

partiſans, que le tems étoit venu d'écraſer ce redoutable adverſaire. Mais la vérité avoit encore beſoin pour long-tems de ſon témoignage, & Dieu le réſervoit à d'autres combats, d'où ce généreux Athlète devoit ſortir avec une nouvelle gloire. Deux exils d'où Conſtance fut contraint de le rappeller par les menaces de Conſtant ſon frère, & ces démarches oppoſées dont l'Empereur d'Orient eut toute la honte, ne ſervirent qu'à rendre ce ſaint Evêque plus cher à l'Egliſe & à tous les Catholiques.

IV. SIÈCLE.

L'épreuve n'étoit pas encore arrivée à ſon dernier période; mais elle y fut bientôt conduite par un événement qui répandit le deuil dans une moitié de l'Empire. Magnence, Germain d'origine, qui commandoit une armée dans les Gaules pour Conſtant, ſe fit proclamer Empereur à Autun par ſes ſoldats, qui avoient un grand attachement pour lui. Conſtant, qui n'étoit point préparé à ſe défendre contre un rébelle ſoutenu par une partie des forces de l'Etat, prit la fuite du côté de l'Eſpagne. Magnence le fit pourſuivre; on l'atteignit dans les Pyrénées, & on le tua, ſuivant l'ordre

IV. SIÈCLE.

qu'en avoit donné le tyran. Son zèle pour la foi de Nicée, la protection qu'il accordoit à ceux qui ſouffroient pour cette cauſe, & ſa piété, digne d'un fils du grand Conſtantin, l'ont fait regretter des Chrétiens, & lui ont mérité des éloges, que les ſatyres des Ariens & les calomnies des Payens n'ont pu détruire.

Dès que Conſtance eut appris la mort funeſte de ſon frère, il ſe diſpoſa à le venger. La révolution qui ſe préparoit dans l'Occident, demandoit qu'on la prévînt par la vigueur & la célérité. Magnence n'étoit pas le ſeul qui eût pris le titre d'Empereur, & qui ſe fût armé pour le conſerver. Vétranion avoit fait la même choſe à Sirmich en Pannonie, & Népotien, neveu du grand Conſtantin par Eutropie ſa mère, avoit auſſi pris la pourpre en Italie, & s'étoit emparé de Rome. Conſtance fut bientôt débarraſſé de ces deux adverſaires. Le ſecond fut tué par les gens de Magnence, & le premier, abandonné de ſes ſoldats, ſe ſoumit & rentra dans l'état de ſimple particulier, où il eut la ſageſſe de reſter, jouiſſant en paix des revenus que ſon maître lui avoit aſſignés, pour prix de ſa ſoumiſſion.

L'Empereur

L'Empereur tourna tous ſes efforts contre Magnence, qui demandoit la paix & propoſoit une double alliance avec le ſang de Conſtantin, pour s'affermir ſur le Trône, & changer ſon uſurpation en un droit légitime. Conſtance le défit deux fois en bataille rangée, & le pourſuivit avec tant d'activité, qu'il le réduiſit à ſe tuer lui-même, pour ne pas ſurvivre à ſa mauvaiſe fortune & tomber dans les mains du vainqueur. Les troubles excités par la révolte de Sapor, ſur les frontières de la Perſe, où il aſſiégea Niſibe, qu'il ne put prendre, & par les violences du Céſar Gallus, furent encore appaiſés, & Conſtance, triomphant de tous ſes ennemis, ſe vit enfin ſeul & paiſible poſſeſſeur de tout l'Empire.

IV. SIÈCLE.

Ce Prince attribuoit ſes victoires & la protection du Ciel qui les lui avoit procurées, à ſon zèle pour ce qu'il appelloit la vérité. Cette perſuaſion, jointe à ſon penchant naturel, lui fit prendre la réſolution de mettre tout en uſage pour vaincre la réſiſtance de ceux qu'il regardoit comme les ennemis de la foi, parce qu'ils étoient les adverſaires de la ſienne. Ses premiers coups, & les

IV. SIÈCLE.

plus rudes, tombèrent ſur Athanaſe. Ce ſaint Evêque ſe vit de nouveau chaſſé de ſon Siége, pourſuivi comme un ſéditieux & un brouillon, errant dans les ſolitudes, obligé de changer ſouvent d'aſyle, & ne trouvant enfin de sûreté pour ſes jours, que dans le tombeau de ſon père.

Les Evêques du parti Arien ſecondoient le faux zèle de l'Empereur, par tout ce que l'eſprit de ſecte peut inſpirer de violence & d'audace, quand il ſe déploie en liberté. Les dépoſitions, les anathêmes, les voies de fait pour s'emparer des Siéges dont ils dépouilloient les Evêques Catholiques, rien ne leur coûta, & la puiſſance impériale qui agiſſoit toujours de concert avec eux, décernoit les banniſſemens, les confiſcations & les autres peines afflictives, comme ils le déſiroient. Cependant, malgré la terreur qu'ils répandoient par-tout, ils ne ſubjuguoient que les foibles, & ils rencontroient à chaque pas de nouveaux obſtacles dans la fermeté des premiers Paſteurs, & dans la vénération que les peuples avoient pour ces ſaints perſonnages, dont la vertu acquéroit un nouvel éclat par la perſécution & les ſouffrances.

Ils ſentoient eux-mêmes, que les entrepriſes violentes & les coups d'autorité ne ſervoient qu'à les rendre odieux, & que s'ils paroiſſoient étendre leur domination, les moyens auxquels ils devoient cette apparence de triomphe tourneroient contre eux, quand les circonſtances viendroient à changer. Ils pensèrent donc à mettre les formes canoniques de leur côté, & à couvrir l'oppreſſion ſous l'appareil des jugemens eccléſiaſtiques. C'eſt dans cette vue qu'ils aſſemblèrent tant de Conciles, & qu'ils dreſsèrent tant de formules. Mais ils ne pouvoient convenir d'une profeſſion de foi qui ſatisfît tout enſemble & les Catholiques éclairés, & les différentes claſſes d'Ariens qui s'étoient formées au milieu d'eux. L'erreur n'ayant rien de fixe, du moment qu'elle s'eſt écartée des vrais & uniques principes, doit néceſſairement être entraînée dans d'éternelles variations : c'eſt ce qu'on vit alors, comme on l'a vu tant de fois depuis. Dans le deſſein de les terminer, & de conſommer le plan de ſéduction qu'ils s'étoient fait, les Euſébiens, qui conſervoient toujours ce nom, moins odieux que celui d'Ariens, quoiqu'Eu-

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

sébe de Nicomédie de qui ils l'avoient emprunté fut mort, de même qu'Eusébe de Césarée, résolurent d'adopter unanimement la prétendue formule de foi rédigée à Sirmich, le 22 Mai de l'an 359, & de la faire admettre dans toute l'Eglise.

Constance, à qui ce projet ne pouvoit manquer d'être agréable, convoqua, pour l'exécuter, deux Conciles qui s'assemblèrent en même tems, l'un des Evêques d'Orient à Séleucie en Isaurie, & l'autre des Prélats Occidentaux à Rimini en Italie. Le Concile d'Occident qui s'assembla le premier, commença de la manière la plus consolante pour l'Eglise. Il confirma le Symbole de Nicée, rejetta toute autre formule postérieure, & déposa les chefs du parti Arien. Mais ensuite les Ariens trouvèrent moyen de parvenir à leurs fins, en faisant agir l'Empereur, dont les ordres étoient toujours dirigés au but qu'on s'étoit proposé, & en trompant les Evêques par tout ce qui étoit le plus propre à leur en imposer. On leur persuada que le mot de *substance* étoit la pierre d'achoppement, qui brouilloit tout depuis si long-tems; qu'à cette expression

près, il n'y avoit qu'une même façon de penſer dans l'Egliſe, & qu'il y auroit de l'opiniâtreté, de la cruauté même, à ne vouloir pas ſacrifier un mot au rétabliſſement de la paix & de l'unité. Ces diſcours impoſans raſſuroient le zèle des Prélats Catholiques, intéreſſoient leur charité, leur amour pour la paix, & leur faiſoient enviſager la réunion des eſprits qu'on déſiroit comme le plus grand bien. D'ailleurs, la foi étoit miſe à couvert par des anathèmes dreſſés avec beaucoup d'art, dans leſquels on paroiſſoit proſcrire tout ce qui étoit contraire au vrai dogme, & favorable à l'erreur. Ainſi les Evêques croyant le dogme à couvert par les déclarations qu'ils avoient exigées, & ſachant d'un autre côté que l'Empereur avoit donné ordre de ne les pas laiſſer partir que cette grande affaire ne fût terminée, ſouſcrivirent la formule qu'on leur préſentoit.

IV. SIÈCLE.

Le Concile d'Orient eut à-peu-près la même iſſue. Acace, qui avoit ſuccédé à Euſébe ſur le Siége épiſcopal de Céſarée, à la tête des Anoméens, mit en uſage toutes les chicanes d'un ſophiſte & toutes les ruſes d'un chef de parti. Ses

IV. SIÈCLE.

intrigues, & la présence de l'Officier que l'Empereur avoit envoyé, pour être le modérateur de l'assemblée, empêchèrent qu'il n'y eût rien de conclu. La division qui éclata entre les purs Ariens & les sémi-Ariens, & la légéreté de Constance qui favorisoit tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là, ne permirent pas que les cent soixante Evêques, ou environ, qui composoient ce Concile, pussent convenir d'une même manière d'exprimer le dogme. Cette division contraria les vues de Constance, qui en témoigna son mécontentement, & qui parut se réfroidir à l'égard des Acaciens; mais ceux-ci, dirigés par l'eunuque Eusébe, qui avoit tout pouvoir sur l'esprit de son maître, réparèrent leur faute & rentrèrent en faveur, en adoptant l'année suivante la formule souscrite à Rimini, dans un Concile qu'ils tinrent à Constantinople, après la dédicace de la célèbre Eglise de Sainte Sophie.

On crut l'uniformité rétablie par-là, & la paix rendue à l'Eglise. Mais les Evêques Catholiques qui n'avoient signé la formule de Rimini que par des vues de condescendance & de charité, per-

suadés d'ailleurs par les protestations les plus formelles, que le sens étoit d'accord avec les paroles, voyant qu'on se prévaloit de ce qui s'étoit fait, pour détruire la foi de Nicée, ne tardèrent pas à manifester leurs vrais sentimens. Le triomphe des Ariens, leur ouvrit les yeux sur la surprise faite à leur bonne foi. S. Hilaire, qui avoit été témoin de tout ce qui s'étoit passé en Orient, & qui avoit appris pendant son exil en Phrygie à connoître les Ariens & leurs artifices, n'eut rien de plus à cœur, après son retour dans les Gaules, que de détromper l'Occident, & de faire rendre à la vérité tout son éclat. Il n'y avoit pas de moyen plus court & plus efficace que de rétablir l'autorité du Symbole de Nicée, & de condamner tout ce qui lui étoit contraire. C'est ce qu'on fit dans plusieurs Conciles, entre autres, dans celui de Paris de l'an 362, où l'on expliqua le mot Grec Ὁμοούσιος dans le bon sens dont il est susceptible, afin de montrer que les Evêques Catholiques n'y en avoient jamais attaché d'autre.

IV. SIÈCLE.

La mort de Constance, qui arriva au mois de Novembre de l'an 361, changea

IV. SIÈCLE.

la face des affaires, dans l'Egliſe & dans l'Etat. Ce Prince, qui étoit impérieux & dur par foibleſſe, perdit la vie au moment de perdre l'Empire. Julien, qu'il avoit fait Céſar, parce qu'il avoit été ſauvé du maſſacre général de ſa famille, immolée à l'ambition & à la vengeance, après la mort de Conſtantin le Grand, fut proclamé Auguſte à Paris, par l'armée des Gaules, ſur la nouvelle que Conſtance le rappelloit en Orient, ſous prétexte de l'employer contre les Perſes, mais en effet pour le faire périr. Conſtance abandonna ſon expédition de Perſe, que la retraite de l'ennemi rendoit moins preſſante, pour marcher contre Julien; mais il fut arrêté en Cilicie au pied du mont Taurus, où il finit ſes jours. Ce Prince eut peu de vices, mais beaucoup de défauts. Le plus grand de tous, fut ſon goût pour les diſputes théologiques. Le deſir qu'il eut de dominer ſur la foi, d'être l'arbitre abſolu des Conciles, & de juger ſeul des formules doctrinales qu'il falloit admettre ou rejetter, mit le trouble & la confuſion dans l'Egliſe. Les Ariens qui flattèrent ſon penchant, en affectant de déférer à ſes lumières & de ſoumettre

l'enſeignement à ſes caprices, firent de lui, ſans qu'il s'en apperçut, l'inſtrument de leurs paſſions, perſonnage avi-liſſant pour un Souverain. Du reſte, il fut grand guerrier comme ſon père, il maintint la ſplendeur de l'Empire par ſa valeur & ſon activité; ſes entrepriſes militaires furent bien conduites & toujours heureuſes. Enfin, il eût été digne de commander au monde, s'il ſe fût moins occupé des matières qui n'étoient pas de ſon reſſort, & s'il eût donné moins de crédit, aux Eunuques & aux flatteurs dont il étoit environné.

IV. SIÈCLE.

ARTICLE VI.

État de l'Égliſe ſous les règnes de Julien & de Jovien.

JULIEN avoit trente ans, lorſqu'il devint paiſible & unique poſſeſſeur de l'Empire, par la mort de Conſtance. Son éducation avoit été chrétienne, & ſa jeuneſſe avoit été formée aux ſciences par les meilleurs maîtres qu'il y eut alors. Son eſprit vif & pénétrant, ſon application à l'étude, & une curioſité inſa-

IV. SIÈCLE.

tiable qui le portoit à vouloir tout connoître, tout approfondir, & qui fut peut-être dans la ſuite le principe de ſes égaremens, lui firent bientôt parcourir tous les objets, dont on occupoit les jeunes gens de ſon âge & de ſon rang. Son penchant naturel l'entraînoit vers la Philoſophie, qui étoit jointe alors avec la Religion des Génies, ou Magie théurgique, dont les hommes les plus diſtingués par leur ſavoir, faiſoient leur principale étude. Julien s'y livra tout entier, il en approfondit les myſtères, en adopta les pratiques, ſur-tout lorſqu'il eut abjuré publiquement le Chriſtianiſme. Son goût pour l'idolâtrie s'étoit déjà déclaré avant qu'il eût pris la pourpre; mais ſon changement n'éclata, d'une manière à faire craindre le retour des perſécutions, que depuis qu'il fut parvenu au rang ſuprême. Alors il fit paroître toute la haine qu'il avoit conçue pour la Religion de J. C., & toute l'ardeur de ſon zèle pour le culte des faux Dieux. Le rétabliſſement du Paganiſme & l'extinction entière du nom chrétien, étoient les deux endroits par leſquels il ſe propoſoit d'illuſtrer ſon règne. Son autorité, ſes tré-

sors & ses talens y furent employés sans réserve; & pour le seconder dans l'exécution d'un dessein auquel il attachoit sa gloire, il appella auprès de lui tous les Philosophes qu'il jugea plus capables d'entrer utilement dans ses vues. Libanius, Maxime de Tyr & Oribaze, qui jouissoient de la plus haute réputation, furent de ce nombre, avec beaucoup d'autres dont les noms étoient moins célèbres. Il concerta avec eux le plan de conduite qu'il vouloit tenir, & le système de Religion philosophique qu'il avoit jugé convenable de substituer à l'idolâtrie grossière du peuple. Aussi-tôt il se revêtit du souverain Pontificat, qui avoit toujours été uni à la dignité impériale depuis César, mais dont les Empereurs Chrétiens avoient cessé de prendre le titre. Il fit rouvrir & réparer les Temples; il rétablit les sacrifices, les fêtes & les cérémonies payennes; il descendit jusqu'au moindre détail de tout ce qui concernoit le service des idôles; & au milieu des soins multipliés qu'entraîne le gouvernement du monde, il trouva des momens pour tracer aux Pontifes les règles de la conduite qu'ils devoient suivre, & pour leur faire des

IV. SIÈCLE.

exhortations remplies d'une éloquence digne d'une meilleure cauſe.

IV. SIÈCLE.

En rouvrant les Temples, & en rendant au culte payen ſon ancien éclat, Julien ne ralluma pas le feu de la perſécution, comme on l'avoit appréhendé. Il connoiſſoit trop bien l'eſprit qui anime les vrais Chrétiens, & l'expérience de trois ſiécles avoit appris à l'univers, que le moyen de rendre fécond le champ de l'Egliſe, étoit de l'arroſer, comme on avoit fait, du ſang de ſes enfans. Mais il inventa un genre d'attaque plus dangereux, parce qu'il étoit plus caché. Ce fut de rendre la liberté à toutes les ſectes, d'ôter à l'Egliſe tous ſes priviléges, & tous les dons qu'elle tenoit de la piété de Conſtantin & de ſes fils, d'exclure les Chrétiens de toutes les charges honorables, de leur défendre même l'étude des Sciences, & de fomenter les diviſions que les querelles théologiques avoient fait naître parmi eux, afin de les détruire les uns par les autres.

Julien, entêté de ſon projet, & ne doutant pas du ſuccès, alla plus loin encore. Dans la penſée auſſi folle qu'impie de donner un démenti à J. C., & de

convaincre ſes oracles de fauſſeté, il entreprit de faire reconſtruire le Temple de Jéruſalem. Il invita les Juifs répandus de tous côtés dans l'Empire, à venir prendre part à une œuvre qui intéreſſoit la gloire de leur nation & de leur culte. Ils accoururent en foule de toutes les Provinces Romaines, & des autres contrées où ils s'étoient diſperſés. On commença par fouiller les anciens fondemens & en arracher les pierres, pour en conſtruire de plus profonds & de plus ſolides, qui fuſſent capables de ſoutenir un édifice, dont on vouloit que la magnificence & la grandeur, fit oublier le Temple de Salomon. Ce travail acheva d'accomplir, & vérifia dans toute ſon étendue, la Prophétie qu'on vouloit anéantir. Il ne reſta pas pierre ſur pierre, comme J. C. l'avoit prédit, & des globes de feu qui s'élevèrent des fondemens démolis, écartèrent les ouvriers, dont pluſieurs même périrent des atteintes de ce feu vengeur. Le fait eſt atteſté par Ammien Marcellin, Hiſtorien de Julien & ſon admirateur, payen comme lui, & témoin oculaire de ce qu'il raconte.

IV. SIÈCLE.

Cet événement miraculeux, qui don-

IV. SIÈCLE.

noit aux divins oracles du Sauveur une certitude & une authenticité que rien ne pouvoit plus obſcurcir, ne détrompa point Julien de l'aveugle deſſein qu'il avoit formé. Il étoit ſavant & ſatyrique; il employa l'érudition & les ſarcaſmes, contre la Religion pour laquelle il avoit conçu tant de haine, & contre ceux qui la profeſſoient. Mais ces armes impuiſſantes juſqu'à lui, avoient procuré peu de gloire à ceux qui s'en étoient déjà ſervis; elles ne furent pas plus heureuſes entre ſes mains. Ses froides railleries prouvoient la foibleſſe de ſa cauſe, & l'embarras où il étoit de trouver des raiſons; & ſon érudition tourna toute à l'avantage de ceux qu'il combattoit, puiſqu'elle ne l'empêcha pas d'avouer la vérité des miracles attribués à J. C. Il ne nous reſte que des fragmens peu conſidérables, des ſept Livres qu'il avoit écrits contre la Religion chrétienne, conſervés dans l'excellente réfutation que S. Cyrille d'Alexandrie a faite des trois premiers. On peut conjecturer que ſi cet ouvrage eût été fort de preuves & de raiſonnemens, les philoſophes & les incrédules (il y en a eu dans tous les ſiècles) n'auroient

rien négligé pour le dérober aux ravages du tems. Sa perte, eſt un préjugé de ſa foibleſſe.

Quoique Julien affectât la douceur & la clémence, il ne laiſſa pas de permettre qu'on tourmentât les Chrétiens. Il avoit confié les Magiſtratures & les Commandemens, à des hommes qui partageoient ſa haine contre eux, & loin qu'il réprimât leurs violences, tout ce qui tendoit à détruire une Religion dont il avoit juré la perte, étoit un sûr moyen de lui plaire. Auſſi voyons-nous que, ſans Edits & ſans proſcriptions, il y eut un grand nombre de Martyrs ſous ſon règne. Il ſuffiſoit, pour que le ſang chrétien ne fût pas épargné, d'abandonner le peuple à ſon impétuoſité naturelle, & de laiſſer agir ſa fureur. Il n'y eut preſque pas de Villes dans l'Empire où il n'arrivât, ſous divers prétextes, de ces émeutes populaires, toujours tolérées, & ſouvent excitées par les Magiſtrats, dans leſquelles on immoloit quantité de Chrétiens de tout âge & de toute condition. Les fêtes payennes étoient les occaſions les plus ordinaires de ces ſcènes ſanglantes, qu'on regardoit comme des

effets de zèle, & qu'on louoit comme
IV. des témoignages de piété envers les
SIÈCLE. Dieux. Pouvoit-on mieux célébrer les mystères de l'Idolâtrie au gré de Julien & de ses Ministres, que par de semblables sacrifices?

Au milieu de ces différentes épreuves, l'Arianisme qui n'étoit plus soutenu par l'autorité, voyoit de jour en jour diminuer le nombre de ses partisans. La liberté de conscience accordée par Julien à toutes les sectes, pour affoiblir l'Eglise en la divisant, avoit produit un effet tout contraire à son intention. En se choquant & se pressant sans cesse les unes les autres, ces troupes d'hérétiques, la plupart sans chef & sans marche réglée, se resserroient chacune dans un plus petit espace, & donnoient moyen de s'étendre à la Société catholique, qui portoit en elle-même le principe de sa force & de son activité. Les Evêques catholiques rendus à leurs Siéges, s'occupèrent infatigablement à réparer les brèches que l'erreur avoit faites à l'Eglise. Leur condescendance à l'égard de ceux qui avoient été les victimes de l'intrigue & de la violence, ou les dupes de l'artifice, leur gagnoit les cœurs.

Le parallèle que cette conduite donnoit lieu de faire, entre l'eſprit de l'Egliſe qui n'eſt que douceur & charité, & le caractère emporté, ſéditieux & cruel de l'héréſie, frappoit les moins clairvoyans, & ramenoit en foule ceux que l'ignorance, l'entêtement & la ſéduction avoient égarés. IV. SIÈCLE.

Ces retours conſolans étoient en ſi grand nombre, que les Catholiques rentroient chaque jour en poſſeſſion de quelques-unes des Egliſes dont les Ariens s'étoient emparés, & qu'à la mort de Julien, la foi de Nicée dominoit inconteſtablement dans tout l'Empire.

Elle arriva, cette mort, lorſqu'il étoit prêt d'ajouter de nouveaux lauriers à ceux dont il s'étoit déjà couronné lorſqu'il commandoit dans les Gaules; car on ne peut lui refuſer les talens & la valeur, qui font les grands Capitaines. Il s'étoit avancé contre les Perſes avec une puiſſante armée. La priſe de pluſieurs Villes fortes & bien défendues, étoit du plus favorable augure pour cette expédition, à laquelle il s'étoit préparé par des ſacrifices ſans nombre, & par le ſerment d'exterminer le nom chrétien, s'il revenoit vainqueur. Témérai-

IV. SIÈCLE.

rement engagé, ſur des conſeils perfides, dans de vaſtes campagnes que l'ennemi avoit ravagées, & où l'on ne trouvoit ni vivres, ni fourrages, il fut tout-à-coup attaqué par Sapor II, Roi de Perſe. L'armée romaine fit une vigoureuſe défenſe, & mit l'ennemi en fuite. La victoire paroiſſoit aſſurée, lorſque Julien, qui avoit oublié ſa cuiraſſe, fut atteint d'un dard, qui lui perça le côté, & pénétra juſqu'au foie. Il mourut de ſa bleſſure, ſans remords de ſon apoſtaſie, & ſans regret de quitter ſi jeune la vie & la puiſſance ſuprême. Il n'avoit que trente ans, & n'en avoit règné que deux & demi.

Il n'y a point de Prince, dont on ait plus ſouvent eſſayé de tracer le portrait que Julien, & peut-être auſſi n'en eſt-il point, qu'on ait repréſenté ſous de plus fauſſes couleurs. Le ſcandale de ſon apoſtaſie, ſon projet inſenſé d'anéantir le Chriſtianiſme, qu'il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître pour divin, & tout ce que cette idée lui fit imaginer de moyens propres à la réaliſer, l'ont fait enviſager par les uns, comme un traître, un perfide, un ennemi de Dieu & des hommes. D'autres, peut-être

par le même motif, n'ont vu en lui qu'un génie ſublime, un Prince au-deſſus du Trône, un bienfaiteur de l'humanité. C'eſt à l'Hiſtoire, qui eſt ſans paſſion, à le peindre ſous ſes véritables traits. Elle nous dit qu'il fut recommandable par ſa patience dans les travaux, ſon application aux affaires, ſon amour pour la juſtice, ſon déſintéreſſement, ſa clémence, ſon éloignement de tout faſte & de toute volupté; mais elle avoue en même tems, qu'il eut plutôt quelques ébauches de grandeur, qu'une grandeur véritable, que s'il maintint la dignité de l'Empire par la gloire de ſes armes, il dégrada la majeſté du Trône par des manières & une façon de vivre, qui n'euſſent été que bizarres dans un particulier, & qui étoient mépriſables dans un Souverain; qu'il fut moins brave que téméraire, moins ennemi du luxe par modeſtie que par vanité, moins philoſophe que ſingulier, & qu'enfin il eut tous les défauts & tous les ridicules, qui peuvent avilir & dénaturer les vertus.

IV. SIÈCLE.

Il ſemble que Dieu n'ait permis l'apoſtaſie de ce Prince, & ſes entrepriſes contre le Chriſtianiſme, que pour pré-

IV. SIÈCLE.

venir une objection de l'incrédulité. Si tous les ſucceſſeurs de Conſtantin, euſſent imité ſon zèle pour la Religion & ſa piété, s'ils euſſent, comme lui, travaillé de tout leur pouvoir à détruire l'Idolâtrie, & à étendre le culte des Chrétiens, on auroit pu attribuer les progrès de la foi à leur protection, & la converſion du Monde à la crainte & à l'eſpérance, qui marchent toujours à la ſuite de la puiſſance ſuprême. Mais le règne de Julien enleve pour toujours cette reſſource à l'impiété. On y voit la haine la plus envenimée, jointe au pouvoir abſolu; le plan de deſtruction le plus adroitement concerté, uni à tout ce qui pouvoit en aſſurer l'exécution; & dans le même adverſaire, les talens de l'eſprit avec les moyens de les faire valoir, la volonté qui projette avec la puiſſance qui exécute, ſans que l'Egliſe reçoive la moindre atteinte, & paroiſſe même ébranlée, quoiqu'elle eût eu à peine le tems de reſpirer après trois cens ans de combats, & que la terre fût encore toute fumante du ſang des Chrétiens. Après cela, ſi quelqu'un oſoit dire que le Chriſtianiſme a dû ſon établiſſement & ſes progrès à l'appui du pouvoir impérial, il faudroit

qu'il fût ou bien ignorant dans l'Hiſtoire, ou plus ennemi encore de la vérité que de la Religion.

Le règne de Jovien, que l'armée donna pour Chef à l'Empire, dès que Julien eut perdu la vie, fut trop court pour que ſes intentions pures, les belles qualités qu'on vit briller en lui ſitôt qu'il fut élevé au rang ſuprême, & ſon amour pour la vérité, euſſent le tems de produire les heureux effets qu'on avoit lieu d'en attendre. A ſon avénement au Trône, il fit deux choſes qui annonçoient un attachement ſincère à la Religion, & une déférence pleine de ſageſſe aux lumières de ceux que J. C. a chargés de l'enſeignement de la foi. Il n'accepta la pourpre qu'après avoir reçu le ſerment de tous ſes ſoldats de ſe faire Chrétiens; & il pria S. Athanaſe de lui dreſſer un écrit propre à fixer ſa croyance ſur les points conteſtés par les Ariens, & à diriger ſa conſcience dans les affaires de l'Egliſe. De ſi belles diſpoſitions promettoient les jours les plus ſéreins; mais ce Prince ne fut que montré à la terre, qui ſe trouva réduite à le pleurer, lorſqu'il avoit à peine règné huit mois, & n'étant encore âgé que de trentre-trois ans.

IV. SIÈCLE.

ARTICLE VII.

État de l'Égliſe ſous les règnes de Valens, Empereur d'Orient, & de Valentinien I, Empereur d'Occident.

UNE nouvelle tempête s'éleva contre l'Egliſe, lorſque Valens aſſocié à la pourpre par Valentinien I ſon frère, eut pris les rênes de l'Empire d'Orient, qui fut ſon partage. Ce Prince en recevant le Baptême des mains d'Eudoxe, Evêque de Conſtantinople, Arien fougueux, jura de pourſuivre ſans relâche les défenſeurs de la conſubſtantialité. Il ne fut que trop fidèle à garder cet horrible ſerment. Les rigueurs de Conſtance contre ceux qui étoient attachés à la foi de Nicée, n'étoient que de foibles épreuves en comparaiſon des excès auxquels Valens ſe porta. Les anciens perſécuteurs du Chriſtianiſme n'avoient pas donné des ordres plus cruels, & leur fureur ne s'étoit pas déchaînée avec plus d'emportement contre les adorateurs de J. C. Les Egliſes de Conſtantinople, d'Egypte & de Syrie virent renaître les tems ora-

geux, qui avoient donné tant de Martyrs à l'Egliſe. On ne ſe contentoit pas d'envoyer en exil, comme ſous Conſtance, les Evêques, les Prêtres & les autres membres du Clergé qui demeuroient fermes dans la foi; on les accabloit de mauvais traitemens, on les condamnoit aux mines, on les livroit aux outrages des Payens, & on les faiſoit périr, en les précipitant dans la mer & dans les fleuves. Les Gouverneurs que Valens chargeoit de l'exécution de ſes ordres, ſouvent payens, joignoient à l'obéiſſance dont ils ſe faiſoient un mérite, une barbarie & des excès de cruauté, que la haine du Chriſtianiſme leur inſpiroit. C'eſt ce qu'on vit plus d'une fois à Alexandrie, à Antioche, dans pluſieurs autres Villes de l'Orient, & juſques dans les ſolitudes de l'Egypte, où l'on alloit chercher les pieux Anachorettes, pour les tourmenter.

IV. SIÈCLE.

S. Athanaſe, d'abord obligé de fuir encore, pour épargner à ſon peuple les maux dont on le menaçoit, & enſuite rendu à ſon Siége d'Alexandrie, continuoit d'éclairer l'Egliſe par ſes écrits, avec un zèle que les travaux & les années n'avoient point ralenti. Ce grand

IV. SIÈCLE.

homme, le premier de ſon ſiècle, par l'union des plus beaux talens aux plus rares vertus, mourut pendant que la Religion gémiſſoit ſous les coups que lui portoit un Empereur qui ſe diſoit Chrétien. Sa mort fut ſuivie dans l'Egliſe d'Alexandrie & dans toute l'Egypte, d'une perſécution qui retraça les tems odieux des Néron & des Dioclétien. L'Evêque Lucius, & le Préfet Pallade, en furent les inſtrumens. Perſonne n'étoit à l'abri de leur fureur, & les déſerts ne pouvoient leur dérober les victimes, qu'ils alloient chercher au milieu des ſables brûlans, & dans le fond des cavernes. Si l'on veut ſe faire une idée de ce que les Catholiques eurent à ſouffrir de la part des Ariens, à cette époque, il faut ſe rappeller ce que les anciennes perſécutions avoient eu de plus barbare. Les mêmes ſcènes ſe répéterent à Antioche, où Valens faiſoit ſa réſidence la plus ordinaire. Toutes les Egliſes de cette grande ville ayant été enlevées aux défenſeurs de la conſubſtantialité, après l'exil de S. Méléce leur Evêque, ils ſe retirerent ſur les montagnes, dans les antres, ſur les rives de l'Oronte, pour y célébrer les ſaints Myſtères, & y vaquer

vaquer aux autres exercices de la Religion. On les pourſuivoit par-tout, & quand on les atteignoit, on les précipitoit du haut des rochers, on les brûloit dans les ſouterrains, on les noyoit dans le fleuve. On exerça les mêmes violences à Nicomédie où l'Empereur fit quelque ſéjour, en marchant contre les barbares qui attaquoient les frontières de l'Empire. Enfin les choſes furent portées ſi loin par cet ennemi de la foi, & par les Miniſtres qui le ſecondoient, que les payens mêmes eurent ſouvent horreur de ſa cruauté. Mais de même que les moyens violens employés pour anéantir le Chriſtianiſme pendant les trois premiers ſiècles, n'avoient ſervi qu'à le fortifier & à l'étendre, le zèle inhumain de Valens pour abolir le dogme de la *conſubſtantialité*, ne ſervit qu'au triomphe de la vérité, par le témoignage éclatant que lui rendirent les Paſteurs, les Solitaires & les fidèles de tous les ordres.

IV. SIÈCLE.

Au milieu de ces ravages auxquels l'Egliſe d'Orient étoit en proie, celle d'Occident jouiſſoit des avantages de la paix, ſous le gouvernement ſage de Valentinien. Ce Prince ſincérement attaché à la foi de Nicée, étoit juſte, mo-

IV. SIÈCLE.

déré, mais ferme & sévére. Il prévenoit les troubles par sa prudence, pour n'être pas dans la nécessité de les réprimer avec rigueur. Il seconda le zèle charitable & prudent des Evêques dans les mesures qu'ils prirent pour extirper l'erreur, & dessiller les yeux de ceux qu'elle avoit séduits. Il fut toujours attentif aux démarches des Ariens, & les contint par sa vigilance, sans les contraindre à changer d'opinion, & sans les persécuter. Il savoit que les pensées de l'homme sont libres, & que l'autorité civile tenteroit envain de dominer sur les ames qui ne sont point soumises à ses loix; mais il savoit aussi que l'esprit de secte est un esprit d'inquiétude & de faction, qui s'agite, fermente, se répand, & cause bientôt les plus grands désordres, si la main du Souverain ne pese pas sans cesse sur la tête de ceux que cet esprit anime, pour les empêcher de remuer. Par cette conduite pleine de sagesse & de modération, les esprits se calmoient peu à peu, & devenoient capables de goûter les raisons qu'on opposoit à l'erreur. D'un autre côté, les Synodes fréquens & nombreux qu'on assembloit, mettoient la vérité dans tout son jour, en écartant

les nuages dont la chaleur des disputes, & les préventions réciproques l'avoient couverte si long-tems. La liberté, la décence & la charité qui règnoient dans ces assemblées, en éloignoient les contentions & l'intérêt de parti, d'où naissent ordinairement la défiance & l'opiniâtreté, qui sont les plus grands obstacles à la réunion des esprits & à la paix. Ainsi l'Arianisme déclinoit de jour en jour, & l'on n'en voyoit plus que de foibles restes, lorsque la Providence conduisit Théodose au Trône impérial, pour la gloire de l'Eglise & le bonheur du Monde.

On a dû remarquer dans tout ce que nous avons dit sur l'histoire de l'Arianisme, la plus étendue & la plus funeste des hérésies qui se soient jamais élevées, que le décret de la foi dressé à Nicée, & opéré par la pluralité des suffrages, a toujours été la boussole des Athanase, des Hilaire & des autres défenseurs du dogme catholique. C'étoit toujours à ce point fixe & invariable qu'ils ramenoient les ennemis de la consubstantialité, dans la plus grande chaleur des disputes. Ainsi dans le tems que l'erreur étendoit ses rameaux de

IV. SIÈCLE.

toutes parts, & menaçoit de couvrir l'univers catholique, il ſuffiſoit de tourner les yeux vers cette lumière, pour ne ſe pas égarer. Ainſi dans toutes les queſtions qui peuvent être agitées ſur les différens objets de la foi, quel que ſoit le nombre des partiſans de l'erreur, l'éclat des vertus dont ils ſe parent; le poids des autorités qu'ils invoquent, & le preſtige des argumens dont ils s'appuient, la définition de l'Egliſe eſt le guide qu'il ne faut jamais perdre de vue. Cette règle, qui ſera de tous les ſiècles, eſt auſſi la ſeule que le ſophiſme ne puiſſe obſcurcir, & que le crédit ne puiſſe faire plier. Que de ſcandales on auroit évité! Que de maux on auroit épargnés à la Religion & à la ſociété, ſi les Chrétiens euſſent toujours été aſſez ſages pour ne s'en point écarter!

ARTICLE VIII.

Syſtême des Macédoniens & des Apollinariſtes. Naiſſance, progrès, extinction de ces deux héréſies.

MACÉDONIUS, que les Ariens avoient placé ſur le Siége de Conſtantinople, fut l'auteur de ce ſyſtême. Il avoit puiſé ſes idées en partie dans les principes d'Arius, en partie dans ceux des anciens Unitaires qui avoient précédé cet héréſiarque. Il enſeignoit que le Saint-Eſprit n'eſt pas une troiſième Perſonne en Dieu, parce qu'il ſeroit ou engendré, ce qui donneroit deux Fils, ou non engendré, ce qui feroit admettre deux Pères. Il vouloit donc que le Saint-Eſprit ne fût qu'une ſimple créature, & il ſe ſervoit des mêmes textes & des mêmes argumens pour établir cette doctrine, que les Ariens employoient pour attaquer la divinité du Verbe. Ses diſciples furent bientôt en grand nombre, attirés par l'extérieur grave, l'éloquence impoſante, les mœurs auſtères & le ton perſuaſif qui frappoient

IV. SIÈCLE.

dans le chef de cette nouvelle ſecte. Conſtance les appuya de ſon autorité, ou la déploya contre eux, ſelon qu'ils furent favorables ou oppoſés aux Ariens, qu'il vouloit rendre dominans dans l'Egliſe, & aux Catholiques, qu'il s'efforçoit de ſoumettre ou de détruire.

Avec des mœurs irréprochables & les apparences d'un homme de bien, Macédonius étoit ambitieux, ſuperbe, jaloux de la domination & de la célébrité, cruel de ſang-froid, s'irritant de la réſiſtance, & prêt à tout entreprendre pour faire adopter & prévaloir ſes opinions. Il communiqua ce caractère à ſes partiſans, parmi leſquels on remarquoit une grande quantité de Moines. De-là les ſéditions qu'ils exciterent à Conſtantinople, & dans les autres Villes, où ils étoient en aſſés grand nombre pour ſe faire redouter. On les vit plus d'une fois les armes à la main, exciter le peuple, le ſoulever contre les Magiſtrats, l'animer au carnage, & faire reculer les troupes de l'Empire, qu'il fallut employer contre eux. Quoique ſortis des Ariens, ils n'étoient pas moins leurs ennemis que des Catholiques, s'ils ne l'etoient même davantage. Ce fut par

averſion pour eux, qu'ils admîrent la conſubſtantialité, & qu'ils ſoutinrent la divinité de J. C., comme un dogme clairement révélé dans les ſaintes Ecritures. Leur foi n'en étoit pas plus pure & plus orthodoxe pour cela, puiſqu'ils diviſoient auſſi Dieu à leur manière, en refuſant l'adoration à la troiſième des Perſonnes divines. Mais c'étoit du moins un avantage pour la vérité, qu'une ſecte en combattît une autre, & que l'Egliſe trouvât des défenſeurs d'un dogme eſſentiel, dans ceux-là même qui s'élevoient avec le plus d'opiniâtreté contre un autre point de ſa doctrine.

IV. SIÈCLE.

Les Apollinariſtes tiroient leur nom d'Apollinaire, Evêque de Laodicée, qui avoit été un des plus zélés défenſeurs de la conſubſtantialité du Verbe, contre les Ariens & les ſémi-Ariens. Il les avoit combattu de vive voix & par écrit, avec tout l'avantage que donnent les grands talens employés pour une bonne cauſe. Mais enſuite, l'eſprit de ſyſtême ſi dangereux en matière de Religion, le fit tomber dans une erreur, qui cauſa le malheureux effet d'augmenter la confuſion des idées ſur la nature & les attributs du Verbe fait homme, parce qu'elle

IV. SIÈCLE.

vint dans un tems où les Ariens d'un côté, les Macédoniens de l'autre, mettoient tout en uſage pour brouiller les notions & le langage. L'erreur d'Apollinaire conſiſtoit à n'accorder qu'une ame ſenſitive à J. C., & non une ame intelligente & raiſonnable, dans la ſuppoſition que le Verbe divin lui en tenoit lieu, qu'il étoit ſa raiſon, qu'il produiſoit toutes ſes actions, & qu'il faiſoit en lui, ce que le principe intelligent opère dans les autres hommes. La ſource de cette erreur fut, comme nous l'avons déja remarqué de pluſieurs autres, la méthode infiniment dangereuſe, & trop commune alors, d'appliquer les principes de la Philoſophie aux dogmes de la foi. Pythagore avoit ſuppoſé dans l'homme deux ames, l'une intelligente & pure, qui produiſoit les actes de l'entendement, l'autre ſenſible & animale, qui étoit le ſujet des ſenſations & des paſſions. Apollinaire tranſporta ces idées dans la Théologie, & en compoſa ſon ſyſtême ſur l'eſſence & les propriétés du Verbe incarné. Cette erreur avoit quelque choſe de trop ſubtil & de trop métaphyſique, pour faire de grands progrès. Elle demandoit, pour être ſai-

IV. SIÈCLE.

ſie, des eſprits méditatifs & appliqués; c'eſt ce qui fit que dans la ſuite elle fut adoptée en partie & ſous une autre forme, par un grand nombre de Moines qu'on appella Théopaſſites, parce qu'ils ſoutenoient que la divinité avoit ſouffert, qu'elle étoit morte, & qu'elle avoit été le ſujet de tous les accidens que le Corps de J. C. avoit éprouvés. C'étoit une des conſéquences que l'on tiroit du ſyſtême d'Apollinaire, mais il ne l'avouoit pas, non plus que les autres, qui n'étoient pas moins contraires à l'Ecriture & à la doctrine conſtamment enſeignée dans l'Egliſe.

S. Athanaſe fut un des premiers à s'élever contre l'erreur des Apollinariſtes, qu'il fit condamner dans un Concile tenu à Alexandrie en 362. Elle fut également combattue par S. Grégoire de Nazianze, S. Ambroiſe & le S. Pape Damaſe, qui ne ſe contenta pas de la proſcrire dans un Concile de Rome en 374, mais qui frappa d'anathême Apollinaire lui-même, & le dépoſa.

On ne peut diſconvenir que l'Apollinariſme ne ſoit entièrement contraire aux principes de la foi, & par conſéquent une erreur juſtement proſcrite.

IV. SIÈCLE.

Cependant à juger de ſon auteur par l'idée que les écrivains eccléſiaſtiques les plus judicieux de ſon ſiècle, nous donnent de lui, on ſeroit peut-être injuſte de penſer, qu'il ait eu deſſein d'attaquer la vérité catholique, & de ſe faire chef de ſecte. » Apollinaire, dit un » ſavant critique de notre ſiècle, a » été regardé généralement comme le » premier homme de ſon tems, pour » le ſavoir, l'érudition & la piété. Nous » devons donc, ajoute-t-il, avoir beau- » coup de défiance de nos propres lu- » mières, & une grande indulgence » pour les hommes qui ſe trompent, » puiſque la ſcience, le génie & la piété » ne garantiſſent pas toujours de l'er- » reur. » Réflexion bien propre à inſpirer la modération dans les jugemens, & à corriger l'aigreur des cenſures.

Les Macédoniens & les Apollinariſtes ne furent jugés & condamnés définitivement, que dans le Concile de Conſtantinople en 381, ſous le règne de Théodoſe I. Ce prince qui avoit toutes les qualités du grand homme, & qui fut le héros de ſon ſiècle, comme Empereur & comme Chrétien, deſiroit avec ardeur de rétablir la paix dans l'Egliſe par la

réunion des esprits, s'il étoit possible, ou du moins, par une décision authentique qui pût être la règle des fidèles, sur tous les points de doctrine que les différentes sectes s'efforçoient à l'envi d'ébranler ou d'obscurcir. Dans ce dessein digne de son zèle pour la pureté de la foi & de sa piété, il convoqua les Evêques d'Orient dans la nouvelle Capitale de l'Empire. Ils s'y rendirent dans le mois de Mai, au nombre de cent cinquante, parmi lesquels on compte S. Grégoire de Nazianze, S. Méléce d'Antioche, S. Grégoire de Nisse, S. Pierre de Sébaste, S. Amphiloque d'Icone, S. Cyrille de Jérusalem, enfin tout ce que cette portion de l'Eglise avoit de Prélats plus savans, plus éclairés & plus vertueux. Le Symbole de Nicée y fut confirmé, comme l'exposition de la foi la plus authentique & la plus sacrée, d'où l'on ne pouvoit s'écarter sans cesser d'être Catholique. Mais en même tems, pour le rendre plus complet, & l'étendre aux nouvelles héréſies qui s'étoient élevées depuis, telles que le Macédonianisme & l'Apollinarisme, on y ajouta quelques paroles touchant le mystère de l'Incarnation, & l'on développa davantage

IV. SIECLE.

IV. SIÈCLE.

l'article du Saint-Esprit, en fixant par des expressions claires & précises ce qu'on doit croire sur la divinité, les caractères & les opérations de cette troisième Personne de la sainte Trinité. Ce Concile devint œcuménique par l'accession de l'Eglise d'Occident, & ses décrets acquirent ainsi l'auguste caractère de loi universelle.

ARTICLE IX.

État de l'Empire & de l'Église, depuis la mort de Valentinien I & de Valens, jusqu'à la fin de ce siècle.

LA jalousie du pouvoir absolu, le goût de la domination, l'ardeur & l'activité qui faisoient partie du caractère de Valens, & qui le rendirent auteur de tant de maux, lorsqu'il les employa contre les défenseurs de la vérité, continrent pendant quelque tems dans le devoir les barbares & les ennemis de l'Etat, ou les y firent rentrer, lorsqu'il tourna ces qualités contre eux. Mais ensuite il laissa entamer les frontières par les Goths, auxquels il céda un établissement dans la

Thrace. Ces nouveaux hôtes ayant pris les armes pour s'étendre, Valens marcha contre eux, & fut défait dans une bataille dont les Hiſtoriens comparent la perte avec celle de la bataille de Cannes, ſi meurtrière pour les Romains. Valens bleſſé dans le combat, ſe retira dans une cabane, à laquelle des ſoldats ennemis ayant mis le feu, ſans ſavoir qu'il y étoit, il périt conſumé par les flammes. Telle fut la fin de ce perſécuteur des Catholiques.

IV. SIÈCLE.

Valentinien I, qui avoit expoſé ſa fortune & ſa vie ſous le règne de Julien, plutôt que de trahir ſa Religion, ſoutint ce beau caractère lorſqu'il fut parvenu à l'Empire. Il ſe diſtingua pendant la guerre par ſon courage & ſon intelligence dans le métier des armes, & pendant la paix par ſon amour pour la juſtice, & ſon inflexible ſévérité à punir les véxations des dépoſitaires de ſon autorité, dans toutes les branches de l'adminiſtration. Les Allemands, les Maures & les Quades furent plus d'une fois repouſſés & battus tant par lui, que par ſes Généraux, qu'il ſavoit bien choiſir, & encore mieux diriger dans l'uſage de leurs talens. La Société Chrétienne fut

IV. SIÈCLE.

tranquille & floriſſante ſous ſa protection. Les Loix qu'il fit en faveur de l'Egliſe, ſont des monumens de ſa ſageſſe & de ſa piété. Heureux, s'il n'eût pas déparé tant de belles qualités par des emportemens dont les accès étoient ſi violens, qu'ils lui causèrent la mort, s'étant rompu une veine dans un de ces tranſports de colère auxquels il ſe laiſſoit aller!

L'Empire fut agité, mais il conſerva ſa gloire ſous Gratien, fils & ſucceſſeur de Valentinien I. Son père l'avoit revêtu de la pourpre dès l'âge de huit ans, & il n'en avoit que ſeize lorſqu'il prit les rênes du gouvernement. La ſtérilité dont Rome & l'Italie furent frappées de ſon tems, & la famine qui vint à ſa ſuite, excita les murmures du peuple contre lui, ou plutôt contre la Religion Chrétienne dont il étoit l'appui par ſa puiſſance, & l'ornement par ſes vertus. Maxime, Général des troupes Romaines en Bretagne, s'étant révolté dans ces circonſtances, & s'étant attaché les ſoldats & le peuple, par la promeſſe de rétablir les autels des Dieux, Gratien abandonné des ſiens, & trop foible pour réſiſter à cet ennemi, chercha ſon ſalut

dans la fuite ; mais il fut arrêté à Lyon & livré aux partiſans de l'uſurpateur, qui le maſſacrerent à l'âge de vingt-quatre ans. Ses belles qualités que les paſſions de la jeuneſſe & le pouvoir ſuprême n'avoient point altérées, le rendoient digne d'un meilleur ſort.

IV. SIÈCLE.

Son frère Valentinien II lui ſuccéda dans l'Occident. Juſtine ſa mère, femme habile, mais fière & deſpotique, gouverna ſous ſon nom, en qualité de Régente. Elle étoit Arienne, & employa tout ce que peut une femme adroite & entêtée de l'erreur, qui ſe trouve armée du ſouverain pouvoir, pour relever la ſecte qu'elle avoit embraſſée, de l'état d'abaiſſement où elle étoit tombée. Mais tous les moyens qu'elle mit en uſage échouerent contre la fermeté de S. Ambroiſe, Evêque de Milan, & jamais ſes careſſes, ſes menaces & ſes rigueurs ne purent obtenir de lui une Egliſe qu'elle demandoit pour les Ariens. Valentinien triomphant de Maxime par les armes de Théodoſe, & conduit par les ſages conſeils d'Ambroiſe, pouvoit ſe promettre une carrière longue & glorieuſe, lorſqu'il devint la victime du traître Arbogaſte, qui le fit étrangler à l'âge de vingt

IV. SIÈCLE.

ans dont il en avoit règné près de neuf. Sa mort jetta l'Empire dans la douleur & dans le deuil. Il emporta les regrets de ſon peuple dont il étoit le père & dont il ne reſpiroit que le bonheur, dans un âge où il eût été excuſable, d'être plus occupé de ſes plaiſirs que de la proſpérité publique. Des larmes que ſa fin déplorable fit répandre, les plus honorables pour lui furent celles de S. Ambroiſe qui fit ſon Oraiſon funébre, ouvrage où l'éloquence du ſentiment eſt ſi touchante, qu'il fait encore paſſer dans les cœurs, à la lecture, la tendreſſe, la douleur & les autres affections dont l'ame de l'Orateur étoit remplie.

Par cette mort, Théodoſe Empereur d'Orient reſta ſeul Maitre de l'Empire. Nommer ce grand Prince, c'eſt rappeller toutes les vertus qui peuvent rehauſſer l'éclat du Trône & honorer l'humanité; la valeur de Céſar, la clémence d'Auguſte, la bienfaiſance de Titus & de Trajan, la ſageſſe & l'application aux affaires, d'Antonin & de Marc-Aurèle, la magnificence & la piété de Conſtantin, dont il eut toutes les belles qualités, ſans les ternir par aucun de ſes défauts. Son père, nommé auſſi Théo-

doſe, grand homme comme lui, avoit eu la tête tranchée ſous le règne de Gratien, par une de ces ſupriſes auxquelles les meilleurs Princes ſont peut-être plus expoſés que les autres, parce que la flatterie & la malignité emploient plus d'art à les tromper. Gratien pour réparer cette faute, aſſocia le fils à l'Empire; ce fut un préſent qu'il fit à l'univers. Théodoſe vengea la mort de ſon bienfaiteur, & celle du jeune Valentinien, dont il avoit été le défenſeur & l'ami, plutôt que le Collégue. Ce Prince fit voir au monde ce que peut un ſeul homme, quand, avec de grandes vues & de grands talens, la ſuprême puiſſance lui ſoumet les grands moyens, & qu'il ſait les employer habilement. Tout ſembla ſe ranimer ſous ce beau règne, les Sciences, les Arts, les Loix, la valeur; & le génie Romain parut ſe réveiller du long ſommeil où il avoit langui. On auroit dit que Théodoſe avoit communiqué ſon ame à tous ceux qui participoient à ſon autorité & à l'exécution de ſes projets; Magiſtrats, Généraux, Gouverneurs, tous ceux qu'il employa, parurent dignes de ſon choix, & les Romains ſe montrerent encore ce qu'ils

IV. SIÈCLE.

avoient été si long-tems, patiens, intrépides, capables d'actions éclatantes; & propres aux entrepriſes qui exigent autant de conſtance que d'ardeur. L'Occident fut conquis deux fois & rendu à ſes Maîtres, ſans que le vainqueur ſe prévalût pour ſon propre intérêt des droits de la victoire. Il n'en garda que la gloire, & il l'augmenta par ſa généroſité. Maxime, qui ſous prétexte de ſecourir les Catholiques perſécutés par Juſtine, avoit pris les armes & marchoit à l'indépendance, fut arrêté dans ſes projets ambitieux & puni de ſon uſurpation. Eugène, qu'Arbogaſte meurtrier de Valentinien avoit placé ſur le Trône, où il n'avoit oſé monter lui-même, mais dont il s'étoit réſervé tout le pouvoir, eut bientôt le même ſort. Le courage réprima les barbares toujours remuans, la fermeté les contint, & la main qui leur fit reſpecter le joug, fut aſſez habile pour leur faire ſentir le danger de travailler à le briſer.

Les deſtins de l'Egliſe ne furent pas moins proſpères que ceux de l'Etât. Théodoſe fit reſpecter ſes décrets, conſacra ſes loix, en les fortifiant par les ſiennes, concourut aux progrès de la foi, par

l'exemple de ſa ſoumiſſion, & arrêta ceux de l'erreur, en réprimant les eſprits inquiets, & en contenant toutes les ſectes par ſa ſageſſe & ſa fermeté. Ce qui reſtoit de Temples conſacrés aux idoles fut démoli. Les hérétiques furent tous chaſſés de Conſtantinople, comme des gens factieux, toujours diſpoſés à la révolte, & non moins dangereux pour l'Etat que pour l'Egliſe. Mais ſon zèle ne l'aveugla point ſur les abus, & dans les loix qu'il fit en faveur de l'Egliſe, il ne s'écarta point des règles d'une parfaite impartialité. Il réprima l'avarice des Moines qui exhumoient les corps des Martyrs pour vendre leurs reliques; il obligea les Evêques & les Clercs à payer les dettes de ceux qui ſe réfugioient dans les Egliſes pour ſe ſouſtraire aux pourſuites, ou de les livrer à leurs créanciers; & il fit ceſſer la perſécution que quelques Chrétiens avoient excitée contre les Juifs. IV. SIÈCLE.

Ne diſſimulons pas les fautes de Théodoſe. Elles ne terniſſent pas la gloire du grand homme, lorſqu'il les reconnoît; elles la relevent même, lorſqu'il les répare. Ce Prince étoit né avec un caractère impétueux, violent, ennemi de la

IV. SIÈCLE.

réſiſtance, qui le rendoit ſévère juſqu'à la rigueur, lorſqu'il croyoit ſon autorité bleſſée, ou ſa perſonne outragée. Il ſe livroit alors au feu bouillant de ſa colère, & il n'y avoit pas de châtiment trop rude au gré de ſa vengeance. Ce fut dans un de ces premiers mouvemens qu'il ordonna le maſſacre des habitans de Theſſalonique, qui avoient tué le Gouverneur d'Illyrie dans une ſédition. Les ſoldats, à qui l'exécution de ces ordres cruels fut confiée, immolèrent plus de ſept mille hommes au reſſentiment de Théodoſe. S. Ambroiſe eut le courage de le reprendre d'une action ſi barbare, avec une force & une liberté dignes d'un homme apoſtolique. Il lui écrivit pour l'exhorter à la pénitence, en lui déclarant qu'il ne pouvoit l'admettre à la célébration des ſaints myſtères, ni recevoir ſes offrandes, tant qu'il auroit les mains ſouillées du ſang de ſon peuple. En effet, l'Empereur pouſſé par ſes courtiſans qui vouloient mettre à l'épreuve la fermeté du ſaint Evêque, lui ayant perſuadé de ſe préſenter à l'Egliſe, Ambroiſe lui en refuſa l'entrée, & le ſoumit à la pénitence publique. Le Prince moins étonné de

ce coup inattendu, que touché de la grandeur de ſon crime, dont il vit dans ce moment toute l'horreur, s'avoua coupable en préſence du peuple & de toute la Cour, & paſſa huit mois dans les exercices de la pénitence, au bout deſquels il fut abſous par S. Ambroiſe & reçu à la participation des Sacremens. Exemple de vertu dans un Souverain au-deſſus de tout éloge, & des actions de Théodoſe, la plus propre à caractériſer ſa grande ame.

Le règne de ce Prince fut comme le dernier effort que faiſoit la fortune en faveur des Romains. Sous les Souverains qui vinrent après lui, l'Empire ébranlé peu à peu, bientôt entamé par divers endroits, n'offrit plus que des reſtes languiſſans de ſon ancienne grandeur. Cette vaſte machine, trop peſante pour les foibles appuis qui la ſoutenoient, recevoit chaque jour de nouvelles ſecouſſes, & ſes pertes, qui n'étoient point réparées, préparoient ſa ruine totale. Arcadius & Honorius, qui partagèrent l'Empire, conformément aux dernières diſpoſitions de leur père, ne montrèrent au monde aucunes qualités, qui annonçaſſent le ſang de Théodoſe,

IV. SIÈCLE.

Tous deux foibles, inappliqués, nonchalans, ſans talens & ſans capacité pour les affaires, ni pour la guerre, furent tour-à-tour jouets, eſclaves & bourreaux de leurs Miniſtres, qui remplirent de troubles l'Orient & l'Occident, par leur ambition, leurs rivalités & leurs vengeances. Arcadius, en Orient, fut ſucceſſivement gouverné par Rufin, homme brave, habile, éclairé, mais jaloux de diſpoſer de tout ſous le nom de ſon maître, cruel, avare & perfide; par l'Eunuque Eutrope, qui, avec moins de talens, eut encore plus de vices; & par l'Impératrice Eudoxie, femme altière, impérieuſe, avide de richeſſes & d'honneurs, qui n'eut pas de peine à s'emparer du pouvoir, & à faire plier ſon époux ſous l'orgueil de ſes volontés. Honorius, en Occident, fut encore moins Empereut que ſon frère, ſous la Régence de Stilicon, Capitaine brave & prudent, politique profond & conſommé, qui de tuteur de ſon maître, devint bientôt ſon rival de puiſſance, & enſuite ſon oppreſſeur. Sous des Princes ſi peu capables de règner, les barbares forcèrent aiſément les barrières de l'Empire. Les

Vandales, les Suèves, les Alains, & d'autres peuples jusqu'alors inconnus, se répandirent dans les Gaules. Les Goths, sous la conduite d'Alaric, pénétrèrent jusques dans l'Italie, & se rendirent maîtres de Rome. Ainsi les enfans de Théodose livrèrent, pour ainsi dire, son héritage à ces mêmes nations que la seule terreur de son nom retenoit dans leurs forêts. Tous deux vécurent sans gloire, & moururent sans être regrettés; tous deux firent peu pour l'Eglise, qui se soutint dans sa force & sa splendeur, par ce principe de vie qu'elle a reçu de son divin auteur. Arcadius eut un démérite de plus que son frère, en persécutant S. Jean Chrysostôme, pour complaire à l'Impératrice Eudoxie, qui s'étoit déclarée l'ennemie implacable de ce grand homme.

Tel fut l'état de l'Empire & de l'Eglise jusqu'à la fin de ce siècle.

IV. SIÈCLE.

ARTICLE X.

Perſonnages illuſtres dans l'Egliſe par leurs travaux, leurs écrits & leurs ſainteté.

LE quatrième ſiècle, ſi intéreſſant par les événemens que l'Hiſtoire nous y préſente, ne l'eſt pas moins par le nombre & le caractère des hommes illuſtres que la Providence y ſuſcita pour la gloire & la défenſe de l'Egliſe. Il manqueroit quelque choſe au tableau que nous avons tracé juſqu'à préſent de ce ſiècle mémorable, ſi nous n'y ajoutions une notice abrégée de ces hommes célèbres, de leurs talens & de leurs écrits. Ils ont été à juſte titre l'admiration de leur âge, qui fut ſi éclairé, ſi fécond en tout genre; s'ils n'obtenoient pas celle du nôtre, on pourroit en conclure que nous ſommes trop frivoles pour les juger, ou trop ingrats pour mériter de jouir de leurs travaux.

S. Athanaſe eſt celui qui ſe préſente le premier ſuivant l'ordre des tems. Quand on ſe rappelle les traverſes & les agitations

agitations de ſa vie, on eſt étonné qu'il ait eu le tems d'écrire avec tant de ſoin, de profondeur & d'élégance ; & quand on conſidére la nature & la diverſité de ſes ouvrages, la vaſte érudition qu'il y fait paroître, l'étonnante variété de connoiſſances qu'il y étale, la nobleſſe & la pureté de ſon ſtyle, le ton élevé, rapide & touchant de ſon éloquence, on eſt porté à croire qu'il n'eſt jamais ſorti de ſon cabinet, & qu'il a conſumé tout ſon loiſir à méditer & à polir ſes écrits. Il en a compoſé de différens genres qu'on peut diviſer en trois claſſes, Traités philoſophiques, Ouvrages hiſtoriques, & Lettres adreſſées à diverſes perſonnes ſur les affaires de l'Egliſe & ſur les erreurs de ſon tems. Il avoit fait encore de ſavans Commentaires ſur quelques parties des ſaintes Ecritures, qui ne ſont pas venus en entier juſqu'à nous, ainſi que ſes diſcours ſur des ſujets de morale chrétienne. Parmi ſes ouvrages théologiques, on compte *le Diſcours contre les Payens*, en deux parties, coup d'eſſai de ſa plume, où il fait paroître une ſi grande connoiſſance des Sciences & des Auteurs profanes, qu'on a peine à croire que

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

cette production ſoit d'un jeune homme de vingt-deux ans; (c'étoit ſon âge alors,) *le Traité de l'Incarnation; celui du S. Eſprit; les deux Livres contre Apollinaire, & les quatre Diſcours contre les Ariens.* Il y combat les héréſies de ſon tems, l'Arianiſme, le Macédonianiſme, l'Apollinariſme, par les raiſonnemens les plus forts & les plus habilement ſuivis, par les preuves les plus méthodiquement déduites & les plus concluantes, par les ſimilitudes les plus ingénieuſes & les plus propres à éclaircir ces matières abſtraites & profondes. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ces ouvrages, & ce qui fait le plus d'honneur à la pénétration du ſaint Docteur, c'eſt qu'il y réfute d'avance les hérétiques qui ſont venus après lui, tels que les Neſtoriens, les Eutychiens, les Monothélites. Cela vient, n'en doutons pas, de ce qu'il avoit beaucoup étudié l'Ecriture & les anciens Pères, & de ce qu'il avoit approfondi le dogme dans tous ſes rapports. Les écrits hiſtoriques de S. Athanaſe comprennent ſes Apologies contre les imputations calomnieuſes des Ariens; ſa Lettre adreſſée aux Solitaires, où il trace l'hiſ-

toire de l'Arianiſme depuis ſon origine jusqu'à l'époque où il écrivoit ; & ſon Traité des Synodes, où il ſuit l'erreur dans toutes ſes variations, & où il montre le vice de cette quantité de formules, que l'incertitude des principes & l'inſtabilité de la doctrine faiſoient dreſſer chaque jour. Enfin, les Lettres du ſaint Docteur ne ſont pas la partie la moins intéreſſante & la moins inſtructive de ſes écrits. Il y traite tout à la fois le dogme, l'hiſtoire & la morale, & c'eſt toujours d'une manière ſi agréable, ſi vive & ſi animée, d'un ſtyle ſi clair, ſi naturel, ſi rempli de graces, & ſi bien proportionné à la nature des choſes, qu'on ſaiſit avec facilité ſes penſées, & qu'on entre ſans efforts dans les vérités qu'il expoſe. A l'égard du Symbole *Quicumque*, qu'on lui attribue, les critiques les plus éclairés conviennent qu'il n'eſt pas de lui, & le donnent avec aſſez de fondement à Vigile de Tapſe, Evêque de Cette en Afrique, Auteur du ſixième ſiècle, dont la méthode étoit de ſe cacher ſous le nom des anciens Pères, pour donner plus d'autorité à ſes écrits. Nous finirons cet article, en diſant, après ſaint

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

Grégoire de Nazianze, que *louer ſaint Athanaſe c'eſt louer la vertù même*; avec un autre ſaint Evêque de ſon tems, que *quand on n'a point de papier pour tranſcrire ſes ouvrages, il faut les tranſcrire ſur ſa robe & ſon manteau*; & avec M. l'Abbé de la Bléterie, dans ſon hiſtoire de l'Empereur Julien, que *S. Athanaſe fut le plus grand homme de ſon ſiècle, & que peut-être à tout prendre, l'Egliſe n'en a jamais eu de plus grand.*

S. Hilaire fut dans les Gaules & pour tout l'Occident, ce que S. Athanaſe fut dans l'Egypte & pour toute l'Egliſe d'Orient. Il mérita de ſouffrir comme lui pour la foi de Nicée, l'exil, la dépoſition, & tous les mauvais traitemens que l'héréſie, appuyée du pouvoir ſouverain ſous Conſtance, exerça contre ceux qui lui faiſoient obſtacle, & il ſut la défendre, comme lui, par des écrits ſavans, lumineux, & d'une doctrine propre à éclairer tous les ſiècles. Le ſtyle de S. Hilaire eſt mâle, nerveux, nourri du ſuc des Ecritures, mais quelquefois obſcur & difficile à ſaiſir, parce qu'il écrivit, le premier des Latins, ſur des matières théologiques, & qu'il étoit obligé d'emprunter des Grecs, ſes

modèles, pluſieurs expreſſions dont il ne trouvoit pas les équivalens dans ſa langue. Cela n'a pas empêché S. Jérôme d'appeller ce Père, *le Rhône de l'éloquence Latine*, *eloquentiæ Latinæ Rhodanus*, par alluſion à ſa manière d'écrire noble, rapide & majeſtueuſe. Son principal ouvrage eſt un grand Traité de la Trinité, diviſé en douze livres, dans leſquels il établit par l'Ecriture, la tradition & le raiſonnement, les dogmes fondamentaux de la divinité & de la conſubſtantialité du Père, du Fils & du S. Eſprit. Les Ariens & les Sabelliens y ſont réfutés avec toute la force d'un profond Théologien, & tout l'art d'un Dialecticien ſubtil. Les anciens Pères avoient une grande eſtime pour cet ouvrage; ils y puiſoient des armes contre les ennemis de la foi qu'ils avoient à combattre, & ils en conſeilloient la lecture à ceux qui avoient beſoin de s'inſtruire, ou qui étoient expoſés à diſputer contre les hérétiques.

IV. SIÈCLE.

Le ſaint Docteur fit auſſi un Traité des Synodes, à l'exemple de S. Athanaſe, mais dans un autre deſſein. Son objet dans cet ouvrage, eſt d'examiner toutes les formules de foi que les Ariens

IV. SIÈCLE.

& les ſemi-Ariens propoſerent ſucceſſivement aux Catholiques. Il procéde dans cet examen avec un eſprit de paix & de conciliation, ſon but étant de montrer que ces formules ſont ſuſceptibles d'un ſens orthodoxe; que les Evêques attachés à la vérité ne les ont entendues & acceptées que dans ce ſens conforme à la doctrine de l'antiquité; que le mot d'Ὁμοούσιος, qui avoit cauſé tant de conteſtations, pouvoit lui-même recevoir cette interprétation favorable; & que ſi la fraude avoit ſu ſe prévaloir d'une condeſcendance inſpirée par l'amour de l'unité, ceux qui s'étoient rendus faciles pour ſe rapprocher de leurs frères, ne partageoient pas le crime de la perfidie avec les méchans, encore moins celui de l'héréſie enveloppée ſous des termes équivoques & captieux, qu'on n'avoit ſaiſis & adoptés que dans leur ſignification naturelle & orthodoxe. Mais il parle bien différemment de ces formules ſi multipliées, dans ſes Remontrances à l'Empereur Conſtance, le plus important de ſes écrits, après ceux que nous venons de citer. Il les enviſage ſous le même point de vue qu'Athanaſe, & il les donne ainſi que lui, comme une

preuve de l'embarras où ſe trouvoient les Ariens, lorſqu'ils vouloient exprimer leur foi, & comme un témoignage que l'erreur rendoit contre elle-même, parce que la foi eſt une, invariable, & toujours la même dans tous les tems. On a ſouvent repris la véhémence du ſtyle que S. Hilaire emploie dans cet ouvrage, les apoſtrophes vives qu'il fait à Conſtance, les traits d'hiſtoire qu'il lui applique, & les termes durs dont il ſe ſert en lui parlant. Nous ne croyons pas manquer de reſpect au ſaint Docteur & à ceux qui l'ont imité en cela, d'avouer qu'on a peine à juſtifier une liberté ſi peu ménagée, ni par l'ardeur du zèle de la foi, ni par la grandeur du danger auquel la vérité étoit expoſée, ni par la violence des perſécutions que les fidèles eſſuyoient. Les Souverains peuvent oublier ce qu'ils doivent à Dieu, à la foi, à la piété, mais le ſujet dans quelque rang qu'il ſoit, n'eſt jamais diſpenſé de rendre ce qu'il doit à la majeſté du Trône, & à la perſonne ſacrée du Chef de l'Etat. Tel eſt, tel a toujours été l'eſprit de la Religion de J. C.

IV. SIÈCLE.

S. Baſile ſurnommé le Grand par ſon ſiècle, titre que la poſtérité lui a con-

IV. SIÈCLE.

firmé, fut, ſuivant l'expreſſion de Théodoret, *le flambeau de la Cappadoce, ou plutôt de l'univers.* La ſolitude qu'il aima toute ſa vie le cacha long-tems au monde. Il s'y forma dans le ſilence & la méditation des grandes vérités, à toutes les vertus, & il y acquit par l'étude des ſaintes Ecritures, ce fonds de lumières, cette élévation de penſées, & ce ton d'une piété affectueuſe & tendre, qu'on remarque dans ſes Ecrits. Elevé ſur le Siège épiſcopal de Céſarée ſa patrie, après la mort d'Euſébe ſous lequel il s'étoit formé, il ne changea rien à ſa manière de vivre, frugale & appliquée. On le compte parmi les plus intrépides défenſeurs de la foi de Nicée, & parmi les plus beaux génies qui aient paru dans l'Egliſe. Valens tenta inutilement d'ébranler ſa fermeté, &, n'oſa le punir de ſa réſiſtance, à cauſe de l'amour & de la vénération que le peuple catholique, & même les Payens, avoient pour lui. Son ſtyle eſt noble, plein, harmonieux; ſes penſées grandes & ſublimes; ſes raiſonnemens forts & ſerrés. Ce jugement ſera confirmé par ce que nous allons dire des pièces de différent genre qui compoſent le recueil de ſes Œuvres.

Les neuf Homélies ſur les ſix jours de la Création, appellées *Hexaméron*, ſe préſentent les premières. C'étoit de tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, l'ouvrage que S. Grégoire de Nazianze, bon juge en pareille matière, goûtoit davantage, & qu'il louoit avec le plus d'enthouſiaſme. En effet, l'ame s'éleve en le liſant, elle ſe remplit de la grandeur de Dieu que le ſaint Docteur y peint dans toute ſa majeſté; elle prend les idées les plus ſublimes de la magnificence, de la bonté, de la puiſſance ſouveraine du Créateur, de la richeſſe & de la beauté merveilleuſe de ſes œuvres. Les treize Diſcours ſur les Pſeaumes, offrent au cœur ce que la piété a de plus onctueux & de plus touchant. Les cinq Livres contre Eunomius renferment un traité complet de Controverſe, ſur tous les points de doctrine attaqués par les Ariens & par les hérétiques qui ſortirent de leurs cendres; toutes les preuves du dogme y ſont miſes dans le plus beau jour, & toutes les objections de l'erreur y ſont réfutées ou prévenues. Ses Livres *Aſcétiques*, qui comprennent l'écrit intitulé *Morales*, avec *les grandes & les petites Règles*, ſont un recueil des préceptes les plus utiles de la vie ſpiri-

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

tuelle, & des maximes les plus propres à diriger dans le chemin de la vertu, non-ſeulement les Religieux qui tendent à une haute perfection, mais encore les ſimples fidèles qui veulent vivre conformément à l'Evangile. Les *Homélies diverſes* ſont d'un ſtyle plus ſimple, & , ſi l'on peut parler ainſi, d'une éloquence plus populaire; mais elles n'en ſont que plus inſtructives, & l'on y remarque ſouvent, comme dans les autres écrits de ce grand homme, des traits ſublimes & des morceaux du genre le plus élevé, ſur-tout dans celles où il traite les points de doctrine controverſés de ſon tems, & dans celles où il fait l'éloge des Saints. Le Livre du Saint-Eſprit eſt une démonſtration complette de la divinité, des attributs & des opérations ſurnaturelles de cette troiſième Perſonne de la ſainte Trinité. C'eſt encore un modèle de l'uſage qu'on doit faire du raiſonnement dans les matières théologiques, & de la manière dont le Théologien doit expoſer, à l'avantage de ſon ſujet, les preuves que lui fourniſſent l'Ecriture & la tradition. Ce Livre a été ſi eſtimé des Anciens, qu'il ſervit de règle à pluſieurs Conciles tenus

en Orient contre les hérétiques qui nioient la divinité du Saint Esprit, & qu'on le lisoit dans ces assemblées, lorsque le saint Docteur ne pouvoit s'y trouver, comme pour le remplacer autant qu'il étoit possible, & se dédommager de son absence. Ses Lettres sont la partie la plus agréable & la plus curieuse de ce qui nous reste de lui. Son beau génie s'y montre au naturel & s'y développe sans contrainte. Elles ont encore le mérite de nous faire connoître les usages & les mœurs de ces tems heureux, où la discipline étoit dans toute sa vigueur. IV. SIÈCLE.

S. Grégoire de Nisse, digne frère de S. Basile, comme l'ont appellé les Anciens, fut d'abord engagé dans le monde, & uni par le mariage avec Théosébie, femme qui, au jugement de S. Grégoire de Nazianze, méritoit par ses vertus d'entrer dans une famille toute composée de Saints, telle qu'étoit celle de son mari. S. Grégoire quitta ensuite le monde & entra dans le Clergé, où il fut admis dans l'ordre des Lecteurs. On lui reprochoit d'avoir abandonné pendant quelque tems l'étude des saintes Lettres, pour remplir une chaire de

IV. SIÈCLE.

Rhétorique, où il n'avoit d'autres fonctions que de lire & d'expliquer les Auteurs profanes. Mais bientôt il renonça de lui-même à cet emploi, pour ne se livrer qu'à des occupations plus conformes à l'état qu'il avoit embrassé. Il vivoit dans la retraite uniquement livré à la méditation des Ecritures, à l'étude de la Religion & à la prière, lorsqu'on vint l'enlever à ces paisibles exercices & à lui-même, pour le placer sur le Siège de Nisse, Ville de Cappadoce, dans la Métropole de Césarée dont S. Basile son frère étoit Evêque. Ce fut lui qui le sacra. Dans ce rang élevé, S. Grégoire montra les vertus & la science, par lesquelles il s'étoit rendu digne d'être choisi pour commander aux autres & les instruire. Il eut beaucoup à souffrir pour la foi de la part des Ariens, sous le règne tyrannique de Valens; il fut envoyé en exil, & partagea les maux attachés à la persécution, avec les autres Confesseurs, qui soutinrent comme lui la vérité par leur courage, dans ces tems orageux. Rendu à son troupeau, lorsque l'Eglise vit briller un jour plus serein sous l'Empire de Gratien, il s'appliqua infatigablement à réparer les maux que sa longue absence

avoit cauſés. L'inſtruction de ſon peuple fut ſon principal objet, & il regarda comme ſon plus important devoir, le ſoin de lui diſtribuer le pain de la ſainte parole. C'eſt à ſon exactitude & à ſon zèle pour cette précieuſe fonction du Miniſtère évangélique, que nous devons la plus grande partie des Ouvrages qui nous reſtent de lui. Si l'on n'y trouve pas la diction pure, les penſées vives & nobles, l'éloquence majeſtueuſe & touchante qu'on admire dans S. Baſile, ſes Ouvrages n'en ſont pas moins dignes de l'eſtime que l'antiquité a montrée pour eux, & ils méritent d'entrer avec ceux du même ſiècle, dans la chaîne de la tradition, dont ils ſeront toujours un des anneaux les plus précieux. Ses Homélies ſont la portion la plus conſidérable de ce qu'il a écrit. Son goût pour l'allégorie le jette ſouvent dans le ſens figuré, qu'il pouſſa peut-être au-delà de ce que ſemble permettre le ſens propre & littéral, toujours plus ſûr, parce qu'il eſt plus naturel. On remarque la même choſe dans ſes Commentaires ſur l'Ecriture & dans ſes Diſcours moraux. Son explication de l'Oraiſon Dominicale & ſes Panégyriques des Saints, ſont parmi

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

ſes écrits ce qui paroît avoir été le plus goûté de ſon tems. On diſtingue ſurtout entre ſes éloges, ceux qu'il conſacra à la mémoire des Impératrices Flaccille & Pulcherie. Le choix qu'on fit de lui pour rendre les derniers hommages à ces deux Princeſſes, prouve l'idée avantageuſe qu'on avoit de ſon éloquence. Ses Lettres ne ſont point négligées par les Amateurs de l'antiquité, à cauſe de pluſieurs traits relatifs à la diſcipline & aux uſages de ſon tems, qu'on y trouve répandus.

S. Grégoire de Nazianze, ainſi appellé tant parce qu'il naquit auprès de la Ville de Nazianze en Cappadoce, que parce qu'il fut aſſocié au gouvernement de l'Egliſe de ce nom par ſon père qui en étoit Evêque, eſt compté avec raiſon parmi les plus grands hommes de ce ſiècle. Théologien profond, Orateur ſublime, Poëte ingénieux, Ecrivain poli dans tous les genres, il ſut traiter tous les ſujets avec le ſtyle propre qui leur convenoit, depuis les diſcours de l'éloquence la plus élevée, juſqu'aux Lettres du ton le plus familier, dans la proſe, & depuis les poëmes de la verſification la plus noble & la plus majeſtueuſe, juſ-

qu'à la ſimple épigramme, dans la Poéſie. On ne feroit que répéter ce que tous les bons Connoiſſeurs, tous les Critiques éclairés ont dit mille fois, en égalant ce Père aux plus beaux génies de l'antiquité profane; & ſi l'on ne craignoit pas de lui donner un titre qui contraſteroit peut-être trop avec le caractère que la vénération de l'Egliſe lui a imprimé, on ajouteroit qu'il fût un très-ble eſprit, en prenant ce terme dans ce qu'il ſignifie, lorſqu'on l'applique aux Écrivains d'une imagination riche & brillante, d'un goût ſûr & délicat, d'un ſtyle pur, élégant & varié. IV. SIÈCLE.

Les Ouvrages qu'il a laiſſés juſtifient ce jugement dans toute ſon étendue. Ses Oraiſons, au nombre de cinquante-cinq, ſur les matières les plus intéreſſantes du dogme & de la morale, éclairent & raviſſent l'eſprit, quand il s'attache à l'inſtruction; touchent & pénétrent le cœur, lorſqu'il s'abandonne au ſentiment. Dans les ſujets élevés, jamais l'éloquence n'a pris un vol plus hardi & plus rapide; & jamais l'art d'ennoblir les plus ſimples ne fût plus heureux, que quand il s'abaiſſe aux matières communes, & aux détails les plus ordinaires de

IV. SIÈCLE.

la morale chrétienne. Si on vouloit le comparer aux plus célébres Orateurs de la Gréce & de Rome, & lui trouver des traits de reſſemblance avec eux, on diroit qu'il eſt tour-à-tour grand & ſévere comme Démoſthene, gracieux & orné comme Iſocrate, abondant & ſoutenu comme Cicéron. Ses Poëmes, dont il avoit fait un nombre prodigieux, puiſque Suidas & S. Jérôme lui attribuent plus de trente mille vers, ſont de la plus riche poéſie, tant par les graces du ſtyle, & la douceur de l'harmonie, que par l'invention, les penſées, les ornemens & les tableaux, tantôt magnifiques & frappans, tantôt brillans & variés, toujours intéreſſans. Ses Epigrammes ont le ton naturel & ſimple qui eſt propre à ces petits ouvrages. Dans ſes Lettres, qui ſont toutes écrites du ſtyle le plus élégant, ſa plume plus libre, ſemble courir avec rapidité ſur tous les objets, qu'une imagination vive ne fait qu'appercevoir, & qu'elle peint d'un ſeul trait, ſans s'y arrêter. Mais il n'en eſt pas une qui ne renferme quelques endroits dignes de remarque, parce qu'il y ramène toujours ſans efforts, les matières de morale & d'inſtruction dont il étoit rempli.

Tel fut S. Grégoire de Nazianze, conſidéré du côté de ſes Ouvrages & par rapport à ſes talens. Il mérite encore de plus grands éloges, par ſes qualités perſonnelles & ſes éminentes vertus. Il ſentit de bonne-heure le prix de la chaſteté, & pour s'y conſacrer entièrement, il prit, jeune encore, la réſolution de vivre dans une parfaite continence. Il égala par ſa vie pauvre, auſtère & mortifiée, les Anachorètes les plus célèbres, s'il ne les ſurpaſſa pas même, par les excès de pénitence auxquels il ſe livra, pour dompter la chair & prévenir ſes révoltes. Elevé ſucceſſivement ſur deux Sièges épiſcopaux, & en ſecond lieu ſur celui de Conſtantinople, objet d'ambition pour tant d'autres, il en deſcendit deux fois par amour de la paix, aimant mieux renoncer aux honneurs & aux richeſſes, que d'être une occaſion de troubles & de diviſions dans l'Egliſe. La ſolitude étoit ſon élément. C'étoit-là qu'il reſpiroit en liberté, parce que rien ne le détournoit de ſon application à Dieu. La conformité de caractère & le rapport des inclinations, l'avoient lié d'une amitié tendre avec S. Baſile, dès le tems qu'ils fréquentoient enſem-

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

ble les Ecoles d'Athènes. Cette union dura autant que leur vie. Ils avoient le même goût pour la retraite, pour l'étude & pour la vie aſcétique. L'émulation de ces deux illuſtres amis ne contribua pas peu, aux progrès qu'ils firent l'un & l'autre, dans la carrière des Sciences & dans le chemin de la perfection. S. Baſile parvint le premier au terme; & S. Grégoire, malgré la douleur que lui cauſa ſa perte, répandit les fleurs de l'éloquence ſur ſon tombeau, & fut l'interprête des ſentimens de l'Egliſe pour ce grand homme. Privé de ſon ami, il ne ſongea plus qu'à le rejoindre dans la vie glorieuſe dont il jouiſſoit; & cette penſée lui tenant lieu de ſa préſence, fut un nouvel aiguillon qui l'excita ſans ceſſe à ſe conſommer dans la vertu, juſqu'au moment où il fut réuni en Dieu par une mort ſainte, à celui qu'il n'avoit aimé que pour Dieu.

S. Ephrem naquit en Méſopotamie avant le règne de Conſtantin, mais on ne ſait pas préciſément en quelle année. Il paſſa la plus grande partie de ſes jours dans les exercices de la vie hérémitique, ſous la conduite d'un ſaint vieillard auprès duquel il s'étoit retiré, ſur une

montagne déſerte, à quelque diſtance de Niſibe. Ses occupations dans cette profonde retraite étoient le travail des mains, l'étude des ſaintes Ecritures, la contemplation des perfections divines, & la prière. Il vécut auſſi quelques années dans un Monaſtère voiſin de Niſibe, ſous la diſcipline de S. Julien qui en étoit Abbé, perſonnage célèbre dans tout l'Orient, par ſes vertus & ſes miracles. Après s'être formé ſous de ſi excellens maîtres, & avoir perdu S. Jacques Evêque de Niſibe, ſon ami, S. Ephrem ſe rendit à Edeſſe, Ville renommée par la piété de ſes habitans, qui tendoient tous à la perfection de l'Evangile. Il y reçut le Diaconat, malgré ſa réſiſtance, & fut chargé du miniſtère de la Parole. Il le remplit avec zèle, & répandit avec abondance les tréſors de ſcience & de lumière qu'il avoit acquis dans la ſolitude. Nous n'avons qu'une partie des Diſcours qu'il avoit compoſés pour l'inſtruction du peuple d'Edeſſe; ils ſont écrits en Syriaque; c'étoit la langue du pays. Quoiqu'ils aient dû perdre beaucoup, en paſſant de cet idiôme en Grec, & de celui-ci en Latin, on y trouve du feu, de la nobleſſe, & ſur-tout, de

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

l'onction, du ſentiment, & ce ton du cœur, qui eſt naturel à une ame pénétrée des vérités qu'elle veut faire goûter aux autres. S. Ephrem s'étoit auſſi adonné à la Poéſie, & ce que nous avons de lui en ce genre, annonce l'imagination vive & féconde, les idées nobles & l'expreſſion brillante, qui font les Poëtes. Ses Œuvres ont été traduites en François, & il n'eſt guère de lectures plus propres à nourrir la piété. Ceux qui ont l'avantage de pouvoir les lire dans la Langue originale, y trouvent tant d'élégance & de ſi beaux traits d'éloquence, qu'ils doutent ſi c'eſt la richeſſe du fonds, ou les graces du ſtyle, qu'on y doit le plus admirer. Le tems de ſa mort n'eſt pas plus certain que celui de ſa naiſſance : on la place vers 378.

S. Cyrille de Jéruſalem naquit dans cette Ville, vers l'an 315. Il avoit vu dans ſa première jeuneſſe les lieux ſanctifiés par les Myſtères du Sauveur, encore ſouillés par les monumens profanes que l'impiété d'Héliogabale & d'Adrien y avoit placés. Il fut enſuite témoin des édifices magnifiques que la Religion de Conſtantin & d'Héléne ſa mère, y fit

conſtruire, pour rendre aux ſaints Lieux l'honneur qui leur étoit dû, & à la Ville du Seigneur ſon ancien luſtre. On ne ſait rien de ce Père avant ſon élévation à l'épiſcopat, ſinon que S. Maxime, Evêque de Jéruſalem, l'ordonna Prêtre, & lui confia l'inſtruction des Catéchumenes, d'après la connoiſſance qu'il avoit de ſes talens & de ſa piété. S. Maxime étant mort, il fut choiſi pour le remplacer ſur le Siège de Jéruſalem. Son épiſcopat, dont les commencemens avoient été ſignalés par l'apparition d'une Croix lumineuſe, fut agité par les perſécutions que lui ſuſcita Acace, Evêque de Céſarée, grand partiſan des Ariens. Les droits de la juriſdiction attachée à la Métropole de Céſarée, en furent le prétexte du côté d'Acace, mais le motif véritable étoit l'attachement de Cyrille à la foi de Nicée, & ſon zèle généreux contre les ennemis de la divinité de J. C. Le ſaint Evêque ſouffrit pluſieurs fois la dépoſition & l'exil pour cette cauſe, & ce ne fut qu'après la mort de Valens, qu'il ſe vit paiſible au milieu de ſon troupeau, dont le gouvernement & l'inſtruction l'occuperent tout entier, juſqu'à la fin de ſa carrière. Il la termina

V. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

en 386 après 35 ans d'épiſcopat, laiſſant la réputation d'un Père tendre, d'un Paſteur charitable, d'un Docteur profond & lumineux. Ses Catéchèſes, au nombre de vingt-trois, paſſent avec raiſon, pour un des plus précieux monumens de l'antiquité eccléſiaſtique. C'eſt le corps de doctrine le plus complet & le plus exact qui eût encore été fait dans ces tems de lumière. Tous les dogmes y ſont établis, tous les points de la foi y ſont diſcutés, toutes les objections des Payens, des Philoſophes & des hérétiques y ſont réfutées d'une manière tout à la fois ſimple, claire, ſolide & pleine de dignité. L'ordre que le ſaint Docteur y ſuit eſt celui des vérités qu'on développoit aux Catéchumènes, pendant qu'on les préparoit à recevoir le Baptême, & aux nouveaux baptiſés, dans la ſemaine qui ſuivoit immédiatement cette auguſte cérémonie. Le ſtyle de ces inſtructions eſt ſimple, naturel, grave, & parfaitement aſſorti à la nature des choſes, & aux beſoins de ceux pour qui elles étoient deſtinées. Les Proteſtans ont conteſté l'authenticité des cinq dernières Catéchèſes, appellées *Myſtagogiques*, parce qu'elles renferment l'explication

des plus SS. Myſtères, dont on ne donnoit la connoiſſance qu'à ceux qui avoient été initiés par le Baptême. Le motif qui les porte à dépouiller S. Cyrille de cette partie de ſes Ouvrages, c'eſt qu'ils y trouvent leur condamnation, dans la manière dont le ſaint Docteur s'exprime ſur la Confirmation, l'Euchariſtie & le Sacrifice. Mais les raiſons dont ils ſe ſervent pour appuyer cette aſſertion, ſont ſi foibles, que les Savans n'y ont aucun égard, & qu'ils regardent unanimement ces cinq inſtructions, comme la ſuite & le complément des dix-huit autres, qui ne ſont point conteſtées.

S. Ambroiſe, Evêque de Milan, né à Trèves, vers l'an 340, eut pour père un des plus grands Seigneurs de l'Empire, du même nom que lui, qui commandoit pour l'Empereur dans les Gaules, l'Angleterre, l'Eſpagne & une partie de l'Afrique, ce qui comprenoit la moitié de l'Occident. Il fut lui-même honoré du Commandement dans une portion conſidérable de l'Italie. Milan où il réſidoit, étoit la Ville principale de ſon Gouvernement. Cette Ville étoit diviſée ſur le choix d'un Evêque, après

IV. SIÈCLE.

la mort d'Auxence, fameux Arien qui avoit ravagé le troupeau de J. C., par ſes violences & ſes artifices. Les Catholiques & les Ariens vouloient lui donner un ſucceſſeur pris d'entre eux. Les eſprits s'échauffoient, on étoit prêt d'en venir aux mains, lorſqu'Ambroiſe accourut pour empêcher la ſédition, & rétablir le bon ordre. A ſa vue, l'émotion ſe calma, & tous les vœux s'étant réunis ſur lui, comme par miracle, on s'écria tout d'une voix: *Ambroiſe Evêque, Ambroiſe Evêque.* Etonné de l'iſſue d'une aſſemblée, où il n'avoit paru que pour contenir les factieux, il prit la fuite au premier bruit de ces acclamations du peuple, qui l'élevoit à un rang dont il connoiſſoit les devoirs & redoutoit les dangers, quoiqu'il ne fût encore que Catéchumène. Mais la réſiſtance fut vaine; la volonté de Dieu étoit trop marquée; il fallut céder. Il reçut le Baptême, & huit jours après, la conſécration épiſcopale, le choix de Dieu s'étant manifeſté aſſez clairement en ſa faveur, pour qu'on crût pouvoir s'écarter des règles ordinaires de l'Egliſe. Du moment qu'il fut Evêque, on le vit changé en un autre homme. La gloire de Dieu, la ſanctification de ſon peuple,

ple, l'extirpation de l'héréſie, le miniſtère de la Parole, & la protection des malheureux, devinrent les ſeuls objets de ſon zèle & de ſes ſoins. Il avoit été formé dans les Lettres humaines par l'étude des meilleurs modèles & les leçons des plus habiles maîtres. Mais ſon élévation inopinée à l'épiſcopat, ne lui avoit pas donné le tems de ſe préparer à la ſcience paſtorale, comme les Baſile & les Grégoire de Nazianze, par une longue étude des ſaintes Ecritures & des témoins de la tradition. Cependant il les égala bientôt en connoiſſances & en lumiéres. Son beau génie & une lecture aſſidue des Ecrivains ſacrés & des Pères, lui fit atteindre en peu de tems, les Docteurs les plus conſommés.

IV. SIÈCLE.

Nous avons fait connoître ailleurs ſes vertus épiſcopales, ſa réſiſtance intrépide aux volontés injuſtes de l'Impératrice Juſtine, ſa conduite courageuſe à l'égard du grand Théodoſe, & ſa fermeté au milieu des orages qui menaçoient ſa tête. Nous ne le conſidérons maintenant que relativement aux talens qui l'ont placé à côté des hommes les plus célèbres de ſon tems. La nobleſſe & la douceur étoient le caractère propre

IV. SIÈCLE.

de ſon éloquence. Par l'une de ſes qualités, il élevoit les eſprits & les rempliſſoit des ſublimes idées que font naître les grandes vérités de la Religion; par l'autre, il s'inſinuoit dans les cœurs, & faiſoit aimer les maximes de la Morale évangélique, les plus contraires aux penchans de la nature. Il ne falloit pas l'aller entendre, lorſqu'on vouloit perſévérer dans le vice ou dans l'incrédulité. On détournoit de ſes diſcours ceux qu'on vouloit retenir dans les engagemens du monde, & S. Auguſtin, qui eſt ici notre garant, n'ayant cherché en lui que l'Orateur intéreſſant, y trouva l'organe de la vérité, le miniſtre de la Grace, & fut l'heureuſe conquête du don de la perſuaſion, qu'il poſſédoit dans le plus haut degré. Ses Ecrits ont été regardés dans tous les ſiècles, comme un des canaux les plus purs de la tradition, & un des plus riches tréſors de morale & de piété. On y trouve réuni la force, la majeſté, l'agrément & l'onction. Il n'eſt point de vérités importantes dans la Religion, qui n'y ſoient traitées avec autant de netteté que de profondeur. Son Traité de la Foi, écrit pour l'inſtruction du jeune Prince Valentinien II; ſes Ouvra-

ges ſur la divinité du Saint Eſprit & ſur l'Incarnation, ſont d'une théologie ſi lumineuſe & ſi exacte, qu'ils ont été mis par tous les ſaints Docteurs, même de ſon vivant, au nombre des Livres où l'on doit aller puiſer la pureté du dogme, & les vrais principes de la foi. Ses Ouvrages de Morale, tels que ſes Commentaires ſur l'Ecriture ſainte, ſes Homélies & ſes divers Traités, ſont faits de manière que les diſcuſſions ſavantes, les recherches & les détails ne nuiſent point à l'agrément ; & l'intérêt que le talent ſait ajouter au fonds des choſes eſt ſi vif, qu'ils inſtruiſent & plaiſent tout à la fois. Honoré des Maîtres du Monde, applaudi de ſon ſiècle, qui préparoit le jugement de la poſtérité, aimé de ſon peuple, qui lui témoigna une tendreſſe & un attachement dont il y a peu d'exemples, cher à l'Italie, qui ſe crut menacée des plus grands malheurs lorſqu'elle le perdit, & à l'Egliſe entière, dont il défendit la foi & maintint la diſcipline avec tant de magnanimité, ce grand homme, digne d'avoir eu S. Auguſtin pour diſciple & pour panégyriſte, mourut le 4 Avril de l'an 397, entre les mains de S. Honorat

IV. SIÈCLE.

qu'il avoit placé ſur le Siège de Verceil.

IV. SIÈCLE. S. Optat de Milève, Ville de Numidie en Afrique, vécut ſous l'empire de Valentinien I & de Valens. On ne ſait rien de ſes actions. Il n'eſt connu que par les Ouvrages qui nous reſtent de ſa plume, & par les éloges que lui ont donnés les Pères du ſiècle ſuivant, entr'autres S. Auguſtin & S. Fulgence. Le premier l'égale à S. Ambroiſe, & dit de lui, comme du grand Evêque de Milan, qu'il pourroit être une preuve de la vérité de l'Egliſe catholique, ſi elle s'appuyoit ſur la vertu de ſes Miniſtres. Le ſecond le met au nombre de ceux dont Dieu s'eſt ſervi, pour nous découvrir le ſens caché des ſaintes Ecritures, & qui ont défendu la foi avec des armes victorieuſes. Son Ouvrage diviſé en ſept Livres, contre les Donatiſtes, eſt une de ces ſources précieuſes où l'on puiſe toujours avec ſuccès. Les principes qu'il y établit ſont de tous les tems, & s'appliquent à tous ceux qui déchirent le ſein de l'Egliſe, & qui s'élevent contre ſon autorité. La manière d'écrire de S. Optat approche beaucoup de celle de Tertulien, ſon compatriote; il eſt ſerré & véhément, comme lui, dans ſon ſtyle,

noble & élevé dans ſes penſées, fort & preſſant dans ſes raiſonnemens. On ne connoît pas bien l'hiſtoire des Donatiſtes, les fauſſes raiſons par leſquelles ils tâchoient de juſtifier leur ſchiſme, les reproches mal fondés qu'ils faiſoient aux Catholiques, & les fureurs preſqu'incroyables des Circoncellions, lorſqu'on n'a pas lu avec ſoin l'Ouvrage de S. Optat. S. Auguſtin en a fait un grand uſage, en écrivant contre ces opiniâtres ennemis de l'unité catholique.

IV. SIÈCLE.

S. Epiphane étoit Evêque de Salamine, Métropole de l'iſle de Chypre. Quoique ce Pere ſoit mort au commencement du cinquième ſiècle, nous le joignons aux hommes célèbres du quatrième, parce qu'il y a vécu, & qu'il l'a illuſtré par ſes vertus & ſes écrits. Il naquit dans la Paleſtine en 310, il reçut une éducation chrétienne, & ſe conſacra de bonne heure à la piété. Son goût pour l'étude des ſaintes Ecritures étoit ſi vif, qu'afin d'en acquérir plus facilement l'intelligence, il apprit pluſieurs Langues ſavantes, telles que l'Hébreu, le Syriaque & l'Egyptien. Il étoit encore jeune, lorſqu'il ſe conſacra aux exercices de la vie monaſtique, à l'exemple

IV. SIÈCLE.

de S. Hilarion, & des autres Solitaires d'Egypte & de Syrie, qu'il avoit beaucoup fréquentés. Son attachement pour ce genre de vie, fut tel, qu'il ne le quitta point lorſqu'on l'eut élevé ſur le Siége épiſcopal de Salamine, qu'on appelloit alors *Conſtantia*. Il garda toujours l'habit pauvre des Solitaires, & ne retrancha preſque rien aux pratiques de ces hommes pénitens. Cependant le ſaint Evêque faiſoit moins conſiſter la piété dans les auſtérités corporelles, que dans le combat des paſſions, & dans les œuvres de la charité. Auſſi le voyoit-on ſans ceſſe occupé au ſervice du prochain, ne craignant pas même de prendre part dans cette vue aux affaires profanes, qu'il ſavoit ſanctifier en les rapportant à cette fin. Le bien général de l'Egliſe & l'utilité particulière de ſes membres, étoient l'unique objet de ſon zèle. Ce zèle l'entraîna quelquefois trop loin, & le porta, malgré ſes lumières, à des entrepriſes contraires à la police eccléſiaſtique. La pureté du motif qui le faiſoit agir, a excuſé ſes fautes aux yeux des grands hommes qui l'ont ſuivi, & qui pleins d'eſtime & d'admiration pour lui, l'ont aſſocié aux plus ſaints Perſon-

nages & aux Docteurs les plus illuſtres de ſon tems. S'ils ont honoré ſes vertus, ils n'ont pas moins donné d'éloges à ſes Ecrits. Le plus important de ceux qu'il a laiſſé, eſt ſans contredit ſon Ouvrage hiſtorique & polémique ſur les héréſies, intitulé *Panarion*, mot grec qui ſignifie caſſette remplie de contre-poiſons. C'eſt le Traité le plus curieux & le plus complet, qu'on eût fait juſqu'alors ſur cette matière. Les Ecrivains eccléſiaſtiques qui ſe ſont occupés depuis du même objet, y ont puiſé des connoiſſances utiles ſur les principes & les opinions des anciennes ſectes. S. Auguſtin entre autres, s'en eſt beaucoup ſervi pour l'hiſtoire & la réfutation des erreurs qui s'étoient élevées avant lui. S. Epiphane prend le mot d'héréſie, dans ſon Ouvrage, ſelon le ſens étymologique, qui veut dire opinions choiſies ſur les objets de la Religion, & propres à chaque ſecte, ſoit que ces opinions ſoient conformes à la vérité, ou qu'elles lui ſoient oppoſées; c'eſt pour cela qu'il met le Judaïſme au nombre des ſociétés religieuſes dont il parle. Il n'eſt pas toujours exact dans l'expoſition des principes qu'il attribue aux différentes ſectes dont il

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE

entreprend de développer le ſyſtême, non plus que dans le jugement qu'il en porte. De-là vient, qu'il péche quelquefois contre la vérité de l'Hiſtoire & contre la Critique. Malgré ces défauts, qu'il faut ſans doute rejetter en partie ſur l'imperfection des Mémoires qu'il avoit ramaſſés, cet Ouvrage ſera toujours d'un grand ſecours à tous ceux qui voudront étudier à fond, l'hiſtoire des opinions humaines. Il eſt écrit, comme tout ce qui nous reſte de ſa compoſition, d'un ſtyle peu correct, obſcur, & où l'on trouve des endroits difficiles à entendre. Ce Père mourut l'an 403, âgé de quatre-vingts-ſept ans, dont il en avoit paſſé trente-ſix dans l'épiſcopat.

Euſébe, Evêque de Céſarée en Paleſtine, où il naquit vers l'an 274, eſt un des plus célèbres Ecrivains de l'antiquité eccléſiaſtique, & des plus ſavans hommes qui aient paru de ſon tems. Ce n'eſt pas ſur ſa conduite dans l'épiſcopat que nous établirons ſon éloge; au contraire, nous ne pouvons que déplorer l'uſage qu'il fit du talent qu'il eut de s'inſinuer auprès des Grands, & de ſe mettre en crédit à la Cour. On peut dire que ſous ce point de vue, il fut un

homme d'autant plus dangereux, qu'il eut plus d'habileté, d'esprit & de fineſſe. Conduit par Euſébe de Nitomédie, ſon parent, moins recommandable par la ſcience, mais non moins artificieux que lui, il fut un des fléaux de l'Egliſe, par la protection ouverte qu'il accorda aux Ariens auprès de Conſtantin, qui le conſidéroit à cauſe de ſon ſavoir, par l'ardeur qu'il montra toujours à pourſuivre S. Athanaſe, & par la duplicité de ſa conduite & de ſon langage, dans toute la grande affaire de l'Arianiſme. Quelques Critiques ſe ſont efforcés de juſtifier ſa foi, en rejettant ſes fautes ſur ſon ambition & ſa politique. Nous croyons au contraire, qu'une pareille apologie ne ſerviroit qu'à le faire paroître plus coupable, en le repréſentant comme un de ces hommes fourbes & adroits, qui ſacrifient tout à l'intérêt de leur amour propre, & à la faveur dont ils ſont eſclaves. La cauſe de l'Egliſe eſt indépendante du mérite perſonnel de ceux qui la ſoutiennent ou qui la combattent, & l'on ne fait rien perdre à la foi, en avouant qu'Euſébe avec tout ſon eſprit & toutes ſes belles connoiſſances, fut au fond un des ennemis de la vé-

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

rité les plus décidés, quoiqu'il s'étudiât à cacher ſes vrais ſentimens ſous les dehors ſpécieux d'un ami de la paix, qui cherchoit à concilier les différens partis. Ce jugement n'eſt point hazardé; toutes les démarches d'Euſébe montrent qu'il fut tel en effet, que nous le peignons ici.

Malgré ſes liaiſons avec Arius, & les mouvemens qu'il s'étoit donné pour le remettre en grace auprès de S. Alexandre, qui l'avoit condamné le premier, Euſébe parut l'abandonner au Concile de Nicée, où il figura dans tout l'éclat que donnent la faveur & les talens. Il fut l'organe de cette illuſtre Aſſemblée auprès de Conſtantin, qu'il harangua au nom de tous les Evêques, avec cette éloquence & cette dignité qui lui étoient naturelles. Enſuite, après quelques diſcuſſions ſur les ſentimens des anciens Pères touchant la divinité de J. C., & ſur le ſens du mot ὁμοούσιος, ou conſubſtantiel, il ne balança point à adopter cette expreſſion, & à ſouſcrire à la condamnation d'Arius. Heureux ſi par tout le reſte de ſa conduite il eût ſoutenu ce témoignage rendu à la foi! Mais on ne peut diſſimuler que tout le cours

de ſa vie n'ait été un tiſſu d'intrigues contre S. Athanaſe, contre les autres défenſeurs de la vérité catholique, & contre la vérité elle-même. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'eſt qu'après avoir vécu à la tête d'un parti contraire à l'Egliſe, il mourut ſans ſe rapprocher d'elle, & ſans ſe repentir au moins du mal qu'il avoit fait, s'il n'étoit pas en ſon pouvoir de le réparer. Exemple fameux, qui doit faire trembler les hommes médiocres, puiſque le plus rare mérite, & les plus vaſtes connoiſſances, ne mettent pas à l'abri de l'erreur.

On a toujours admiré dans les Ouvrages d'Euſébe une profonde érudition, une parfaite connoiſſance de l'antiquité ſacrée & profane, une éloquence noble, un ſtyle pur, élégant, & une critique sûre, qui l'ont fait regarder avec raiſon comme l'Ecrivain le plus judicieux, & le plus ſavant homme de ſon ſiècle. Les plus importans de ſes Ecrits ſont d'abord, l'Hiſtoire eccléſiaſtique en dix Livres, qui commence avec le miniſtère public de J. C., & finit à la défaite de Licinius par Conſtantin en 323; monument précieux qui a fait donner à Euſébe le titre de Père de l'Hiſtoire eccléſiaſtique.

IV. SIÈCLE.

L'on y trouve tous les événemens qui intéreſſent l'Egliſe pendant les trois premiers ſiècles ; les perſécutions, les héréſies, les diſputes ſur le dogme & la diſcipline, les loix impériales pour & contre la Religion, les Ecrivains eccléſiaſtiques & la ſucceſſion des grands Siéges. On place à la ſuite de ſon hiſtoire, & dans le même dégré d'eſtime, la préparation & la démonſtration évangélique, Ouvrage le plus ſavant qui ait jamais été fait, pour établir la divinité de la Religion Chrétienne, ſans excepter ce que les Modernes ont écrit de mieux ſur cette matière. L'érudition & le raiſonnement s'y prêtent un ſecours mutuel ; tous les ſyſtêmes religieux y ſont diſcutés, appréciés ; toutes les ſectes philoſophiques y ſont jugées. Il a fallu, pour en amaſſer les matériaux, fouiller avec un courage infatigable dans tous les dépôts de Littérature qui exiſtoient alors, & le plus beau génie pour les mettre en ordre. C'eſt avec raiſon que Scaliger & d'autres Savans modernes ont appellé cet Ouvrage d'Euſébe, un travail divin ; & ce qui le rend encore plus précieux pour nous, ce ſont les fragmens qu'il y a conſervés, de plu-

sieurs Auteurs anciens dont, sans lui, nous ignorerions les sentimens & les noms mêmes. IV. SIÈCLE.

Lactance, (Lucius Firmianus Lactantius) né en Afrique, on ne sait pas précisément quelle année, est encore un des Ecrivains illustres de ce siècle. Il avoit étudié les Belles-Lettres & l'Eloquence sous le fameux Arnobe, & il enseigna lui-même à son tour ces Sciences, avec tant de succès, qu'il fut choisi par Constantin, pour être Précepteur du César Crispe, son fils. Lactance, qui étoit né dans l'Idolâtrie, avoit embrassé le Christianisme, lorsque l'éducation de ce jeune Prince lui fut confiée. Dans un poste si honorable, qui le mettoit à portée des graces & qui devoit le conduire à la fortune, Lactance, au témoignage d'Eusébe de Césarée, vécut dans la retraite, & conserva l'amour de la pauvreté à laquelle il s'étoit consacré, en se soumettant au joug de J. C. Il étoit très-versé dans la Littérature profane, surtout dans la connoissance des Poëtes & des Philosophes, qui étoient les Théologiens & les Moralistes du Paganisme. Devenu Chrétien, il employa utilement à la défense de la vraie Religion, ce

IV. SIÈCLE.

qu'il avoit puiſé dans ces ſources étrangères. C'eſt ce qu'on remarque principalement dans ſes *Inſtitutions divines*, l'ouvrage le plus étendu & le plus intéreſſant que nous ayons de lui. Il eſt diviſé en ſept livres, & il a pour objet la réfutation de tout ce qu'on avoit oppoſé juſqu'alors à la Religion chrétienne. Comme Lactance avoit étudié à fond la Mythologie payenne & les ſyſtêmes philoſophiques, maître de ſon ſujet, & le maniant avec habileté, il eſt plein de force, dans tout ce qu'il dit pour montrer la folie du Polithéiſme, & la futilité des idées allégoriques ſous leſquelles on prétendoit en couvrir l'abſurdité. Mais n'ayant pas approfondi de même la doctrine des Pères & la théologie orthodoxe, il n'eſt pas ſi heureux quand il entreprend d'expoſer & d'établir nos dogmes. Cela n'a pas empêché S. Jérôme, de le regarder comme un des plus ſavans hommes de ſon tems, ni de dire, que ſon ſtyle eſt un fleuve d'éloquence. C'eſt en effet cette pureté, cette grace & cette abondance d'une diction coulante & nombreuſe, qui lui ont mérité le titre de *Cicéron Chrétien*, *Tullius Chriſtianus*, que lui ont donné

les Ecrivains eccléſiaſtiques les plus éclairés, qui ſont venus après lui. On ignore le tems de ſa mort.

ARTICLE XI.

Schiſmes des Donatiſtes en Afrique ; des Euſtathiens & des Mélétiens à Antioche ; de Félix & d'Urſicin à Rome ; de Lucifer de Cagliari en Sardaigne.

UNE querelle particulière de deux hommes ambitieux & jaloux, qui virent avec dépit l'élévation de celui qu'ils croyoient moins digne qu'eux de l'épiſcopat, enfanta le ſchiſme déplorable des Donatiſtes. Il ravagea l'Afrique pendant plus d'un ſiècle, & l'ivreſſe furieuſe dont ſes partiſans furent tranſportés, devint ſi horriblement atroce, qu'elle fit peut-être commettre plus de crimes, & répandre plus de ſang dans cette partie du monde, que les haines mutuelles de Marius & de Sylla, de Céſar & de Pompée. Ce ſeroit le plus terrible exemple qu'on trouveroit dans l'Hiſtoire, des barbaries & des

IV. SIÈCLE.

excès monſtrueux, auquel l'eſprit de ſecte eſt capable d'entraîner les hommes, ſi l'on n'avoit pas vu ces effroyables ſcènes renouvellées avec la même cruauté pendant nos dernières guerres de Religion. Il eſt bon de mettre quelquefois ces tableaux ſanglans ſous les yeux des hommes, pour leur apprendre combien l'eſprit de parti eſt redoutable dans ſes effets, & combien il eſt intéreſſant pour la ſociété qu'on l'étouffe dès ſon berceau.

Menſurius, Evêque de Carthage, meurt, les Evêques de la Province d'Afrique s'aſſemblent pour lui donner un ſucceſſeur. Le choix tombe ſur Cécilien, & il eſt ordonné par Félix, Evêque d'Aptunge, du conſentement unanime de tous ceux qui avoient droit de concourir à ſon élection. Deux Membres du Clergé de Carthage, qui aſpiroient à l'épiſcopat, ſe joignent à une femme puiſſante qui conſervoit une haine ſecrète contre Cécilien, parce qu'il avoit voulu régler ſa piété, en lui apprenant à ne recevoir que de l'Egliſe les objets de ſa vénération & de ſon culte. Unis d'intérêt, ils concertent enſemble les moyens de ſe venger, &

ils n'en trouvent pas de plus sûr que de faire casser l'ordination de Cécilien. Botrus & Célestius échauffent les esprits par leurs déclamations, & Lucile, c'est le nom de cette femme vindicative, les rend encore plus persuasifs par l'argent qu'elle fait passer de leurs mains dans celles du peuple. Les ennemis de Cécilien forment bientôt un corps nombreux; on y compte des Evêques; ils s'assemblent en Concile à Carthage, & y appellent ceux de Numidie, qui se plaignoient de n'avoir pas été invités à l'élection de Cécilien. La magnificence des répas que Lucile leur sert, & des présens qu'elle leur fait, achève de les rendre favorables à ses vues. Cécilien est cité, son peuple l'empêche de comparoître. Félix, son consécrateur, est accusé d'avoir livré les Ecritures & les vases sacrés pendant la persécution, crime qu'on égaloit à celui de l'apostasie. Les deux Evêques ajournés sont déposés, & l'ordination de Cécilien déclarée nulle, d'après le faux préjugé que le crime des Ministres de l'Eglise entraîne la nullité des Sacremens qu'ils conférent. Majorin est placé sur le Siège de Carthage; le schisme est déclaré.

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

Conſtantin avoit conquis l'Afrique par ſa victoire ſur Maxence. Il craignit que la chaleur de cette querelle, & les animoſités qui en pouvoient naître, n'intéreſſaſſent la fidélité de ſes nouveaux ſujets. Il employa l'autorité pour étouffer ces troubles naiſſans & ramener la paix; mais il ne put y réuſſir. Le mal devint encore plus grand, lorſqu'après la mort de Majorin, les ſchiſmatiques eurent élu à ſa place Donat, différent de l'Evêque des Caſes-noires qui portoit le même nom, & qui avoit été un des auteurs du ſchiſme. Celui-ci étoit un homme recommandable par pluſieurs belles qualités, ſavant, éloquent, intégre dans ſes mœurs; mais fier, impérieux, entreprenant, incapable de céder, n'ayant d'autre paſſion que celle de dominer, réuniſſant en un mot tout ce qu'il faut pour être à la tête d'une ſecte, & lui procurer du luſtre. Donat, qui mérita de donner ſon nom au parti, ſut bientôt accréditer le ſchiſme par ſes vertus apparentes, en même tems qu'il employoit ſes talens & ſon eſprit à le juſtifier. Le préjugé déjà ſi répandu en Afrique contre la validité des Sacremens adminiſtrés par les tra-

diteurs, lui fournit un moyen ſpécieux qu'il eut l'habileté de faire valoir. Il l'érigea en principe, & il l'étendit à tous les Miniſtres tombés dans le péché. Il concluoit de-là que tous les pécheurs ont ceſſé d'être membres de l'Egliſe, & par une autre conſéquence, il concentra bientôt les Juſtes, les Elus, en un mot, la véritable Egliſe, dans ſa communion, toutes les autres étant ſorties du bercail & s'étant exclues du troupeau, en participant au crime des traditeurs, par leur union avec eux. Ainſi le ſchiſme acquit par l'erreur une ſorte de conſiſtance qu'il n'avoit point encore; il devint une ſecte raiſonnée: il eut une doctrine & des principes qui lui furent propres, & qui ſervirent à tenir ſes partiſans réunis ſous le même drapeau. C'étoit le but de Donat; par-là, il ſe trouvoit à la tête d'un corps de ſociété diſtingué de tous les autres; & quand il lui eut inſpiré ſon orgueil, ſon mépris pour tous les autres hommes, ſon eſprit d'indépendance à l'égard de quelque autorité que ce fût, ce corps devint ſi audacieux, ſi formidable, que les deux puiſſances ne purent arrêter ſes ravages, ni mettre un frein à ſes fureurs.

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

La mort de Donat n'apporta aucun changement aux affaires de l'Egliſe d'Afrique ; ſon eſprit ne ceſſa point d'animer ſes partiſans. Qu'on employât les voies de conciliation, qu'on tentât les moyens de rigueur pour vaincre leur opiniâtreté, on échouoit toujours. Réſiſtant également aux avances & aux menaces, à la douceur & à la ſévérité, ils répondoient à l'indulgence par l'audace, & aux châtimens par la fureur. Ils en vinrent enfin à ce point de fanatiſme & d'emportement, que s'étant armés, & courant en troupes, ils portoient par-tout le feu, le fer, le pillage & la mort. Perſonne n'étoit à l'abri de leurs violences. La réſiſtance & la force ne les arrêtoient pas. Ils provoquoient contre eux-mêmes ceux qui s'armoient pour ſe défendre de leurs attaques, non moins acharnés à leur propre perte qu'à celle de leurs ennemis, & non moins ſatisfaits de recevoir la mort, qu'animés à la donner. Maſſacrer, c'étoit, dans leurs idées, exercer une juſte vengeance contre les ennemis de Dieu ; & mourir couvert de ſang, c'étoit recevoir la couronne du martyre. Cette frénéſie alla ſi loin, qu'on les vit

par bandes s'élancer du haut des montagnes & des rochers, se jetter dans les bûchers qu'ils allumoient eux-mêmes, & se précipiter sur le fer des soldats qu'on envoyoit contre eux. Voilà ce qu'on appella *Circoncellion*, secte cruelle & forcenée qui, heureusement pour l'humanité, n'a jamais eu de semblable, & qui remplit toute l'Afrique de carnage & d'horreur jusqu'au règne des enfans de Théodose. L'incendie ne cessa de ravager & de consumer, que quand le feu qui l'excitoit ne trouva plus d'aliment.

IV. SIÈCLE.

Alors on en revint aux discussions & aux argumens. La fureur étant épuisée par les transports auxquels elle s'étoit abandonnée, les esprits devinrent capables de raisonnement; on entra de part & d'autre, Donatistes & Catholiques, en dispute réglée; on tint des conférences; les esprits se rapprochoient à mesure que les haines réciproques perdoient de leur activité; on commençoit à se voir sans horreur, & l'on tendoit peu à peu du côté des Donatistes, à souscrire aux conditions de paix que les Catholiques ne cessoient de proposer. Tel étoit l'état de ce schisme funeste à la

IV. SIÈCLE.

fin du quatrième siècle. Mais il ne fut entiérement éteint que dans le siècle suivant. La gloire de consommer ce grand ouvrage étoit réservée à S. Augustin, comme nous le verrons, quand nous serons arrivés aux tems qui furent témoins de cet heureux événement.

Si le schisme d'Antioche ne causa pas des ravages si affreux que celui d'Afrique, il jetta néanmoins cette Eglise dans un état bien déplorable, par la division qu'il mit entre les Catholiques des deux partis, & par sa longue durée, qui fut de plus de quatre-vingts ans. Un motif bien louable en soi fut la première cause de cette facheuse scission, je veux dire l'attachement du Clergé & du peuple orthodoxe à la foi de Nicée. S. Eustathe, Evêque d'Antioche, avoit travaillé pendant tout son épiscopat à inspirer à son peuple un zèle ardent pour la vérité, & un grand éloignement, tant pour les Ariens décidés, que pour tous ceux qui participoient à leurs sentimens, tels que les Eusébiens. Ces dispositions étoient dans toute leur force, lorsque S. Eustathe mourut dans son exil l'an 338, après avoir beaucoup souffert pour la foi. La perte du saint Pasteur, loin de ralentir

le zèle de la vérité dont il avoit rempli son troupeau, ne fit que l'augmenter; de son vivant, la portion la plus saine des Catholiques s'étoit entièrement séparée des Ariens, tandis qu'une autre portion plus nombreuse communiquoit avec eux. Cette diversité de conduite fut la seconde cause du schisme, & acheva de développer les semences de division, qui n'avoient pas encore fait tout leur progrès. Mélèce, homme recommandable par toutes les vertus qui doivent briller dans un Evêque, fut placé sur le Siège d'Antioche, par cette portion du Clergé & du peuple, qui n'avoit pas rompu de communion avec les Eusébiens. L'autre portion, qui suivoit les principes de conduite que S. Eustathe avoit établis, ne voulut pas reconnoître le nouvel Evêque, qui fit vers eux toutes les démarches & toutes les avances que la charité peut inspirer, afin de les ramener à l'unité.

Les choses étoient en cet état, lorsque Lucifer de Cagliari passa par Antioche, en revenant de son exil, après la mort de Constance. Il essaya de réunir les deux partis qu'on distinguoit déjà par les noms d'Eustathiens & de Méléciens, tant il y avoit d'éloignement entre eux.

IV. SIÈCLE.

N'ayant pu y réuſſir, par la réſiſtance opiniâtre des Euſtathiens, qui rejetterent tout accommodement, il eut l'imprudence de ſe prêter à leur deſir, & de leur donner un Evêque, en impoſant les mains au Prêtre Paulin, homme d'une foi pure, d'une vie exemplaire, & que l'Egliſe d'Antioche eût été heureuſe d'avoir pour Paſteur dans tout autre tems. Cette démarche mit le dernier ſceau à la diviſion, qui ſe changea bientôt en haine de part & d'autre, par les imputations odieuſes dont on ſe chargea réciproquement, & qui devint un mal général pour toute l'Egliſe; par la diverſité de ſentimens & de conduite qui s'introduiſit à ce ſujet, entre les Evêques d'Orient & ceux d'Occident. Les Orientaux reconnoiſſoient pour Evêque légitime S. Mélece & ſes ſucceſſeurs; les Occidentaux au contraire ne communiquoient qu'avec Paulin & ceux qui furent élus après lui. Cette affligeante diviſion, dont ce ſiècle ne vit pas la fin, dura juſqu'à l'élection de S. Alexandre, qui fut élevé ſur le Siége d'Antioche vers l'an 414. Son éloquence touchante, & ſa charité plus perſuaſive encore, procurerent la réunion des deux partis oppoſés.

opposés. Cet heureux événement devint le sujet d'une fête publique, & fut célébré par tous les témoignages d'une joie sincére, au grand regret des ennemis de l'Eglise, toujours disposés à se réjouir de ses maux & à s'attrister de ses avantages. Quel sujet de triomphe n'avoit-ce pas été pour eux, & quel scandale pour les fidèles, de voir à la fois trois Evêques dans Antioche, deux Catholiques & un Arien, qui s'anathématisoient mutuellement ? Après de pareils exemples, combien ne doit-on pas craindre tout ce qui tend à rompre l'unité ?

IV. SIÈCLE.

Elle fut rompue deux fois dans l'Eglise de Rome pendant ce siècle. Le premier de ces schismes fut celui de Félix, Diacre de l'Eglise Romaine, qui profitant de l'absence du Pape Libère, exilé par ordre de Constance, se fit ordonner furtivement par des Evêques Ariens ; & le second celui d'Ursicin ou Ursin, qui se forma un parti dans la Capitale du Monde, & devint concurrent de S. Damase, canoniquement élu après la mort de Libère. Tous les deux firent peu de progrès & furent chassés de Rome avec mépris par le peuple, quoique l'un fût appuyé de toute l'autorité de Constance,

IV. SIÈCLE.

& que l'autre eût invoqué la protection de Valentinien II. Le premier de ces Princes fut obligé d'abandonner Félix, parce qu'il étoit trop odieux aux Catholiques de Rome, pour qu'il osât entreprendre de le ſoutenir; & le ſecond conſentit à l'excluſion d'Urſicin, lorſqu'il eut fait examiner l'affaire dans un Concile tenu à Aquilée en 381, & qu'il ſe fut convaincu, que ce faux Pontife étoit un ambitieux & un intrus. Ainſi le calme fut rétabli dans l'Egliſe de Rome.

Le ſchiſme dont Lucifer, Evêque de Cagliari en Sardaigne, fut auteur, faiſoit craindre des ſuites plus fâcheuſes, parce qu'il avoit pour principe la ſévérité, qui réuſſit preſque toujours à ſe faire des partiſans. D'ailleurs les vertus éminentes de Lucifer, ſon grand ſavoir, & le témoignage éclatant qu'il avoit rendu à la foi, étoient propres à donner beaucoup d'autorité à ſon opinion. Elle conſiſtoit à regarder comme des lâches & des traîtres à la vérité, les Evêques Catholiques, qui pour le bien de la paix conſentoient à vivre en communion avec ceux qui avoient favoriſé l'Arianiſme ſous Conſtance, ſelon le décret du Concile d'Alexandrie en 362. Lucifer, qui

avoit approuvé cette condeſcendance, ne mettoit point de différence entr'eux & les Ariens mêmes, & il ſe ſépara également des uns & des autres. Mais ce même excès de rigueur qui fut la cauſe de ſon ſchiſme, fut auſſi celle du peu de progrès qu'il fit. A peine s'étoit-il étendu dans quelques contrées de la Sardaigne, de l'Eſpagne & des Gaules, lorſqu'il tomba comme de lui-même faute de partiſans. Lucifer y perſévéra juſqu'à ſa mort, arrivée en 371 ou 372.

ARTICLE XII.

Pratiques. Diſcipline. Gouvernement de l'Égliſe.

LES uſages de ce ſiècle ſont à peu près les mêmes que ceux du ſiècle précédent. On voit pratiquer les jeûnes & les abſtinences, célébrer les fêtes, obſerver les cérémonies & le rit de la ſainte Liturgie, comme on avoit fait juſques-là dans les grandes Egliſes, où le Clergé étoit nombreux, telles que celles de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, &c. Mais le culte extérieur, comme nous l'avons déja

IV. SIÈCLE.

remarqué, ſans rien changer à ce qu'il devoit être par ſa nature, & à ce qu'il avoit toujours été pour le fond, dans les tems de la plus grande contrainte, prit au dehors une forme nouvelle, par l'ordre, la ſplendeur & la majeſté qu'on donna aux différentes parties de l'Office public. Ce fut le fruit de la liberté rendue à l'Egliſe par Conſtantin. La Pſalmodie alternative, déja en uſage dans l'Orient, s'introduiſit en Occident, par l'exemple & les ſoins de S. Ambroiſe, qui l'établit dans l'Egliſe de Milan, pendant la perſécution que l'Impératrice Juſtine lui fit ſouffrir.

Ce que la piété d'Héléne & de Conſtantin leur inſpira, pour la reſtauration & l'embelliſſement des ſaints lieux, où ſe ſont opérés les Myſtères de la Rédemption, fut l'origine d'une dévotion qui s'accrédita de plus en plus dans la ſuite, je parle des pélerinages. Cette pratique commença dans l'Orient. On alloit révérer la Croix du Sauveur, ſon Sépulcre, le lieu de ſa naiſſance, & les autres endroits que ſa préſence ou ſes miracles avoient conſacrés. On s'y rendoit à certains jours des contrées voiſines, pour y ranimer ſa ferveur, par la vue de ces ob-

jets si respectables & si chers à la piété. Peu à peu l'Occident imita une coutume fondée sur une curiosité si louable, & dans les siècles suivans, on se rendit en foule à Jérusalem, des Provinces les plus reculées de l'Europe. Ce furent, dans la suite des tems, ces voyages dévots qui donnerent naissance aux Croisades, comme nous le verrons, lorsque nous serons arrivés à l'époque de ces guerres sacrées.

IV. SIÈCLE.

Une pratique de dévotion particulière à ce siècle, étoit de se faire baptiser dans le Jourdain, non qu'on attribuât une vertu spéciale aux eaux de ce fleuve, mais parce qu'on les regardoit comme ayant été sanctifiées par le Baptême de J. C. Ceux qui ont voulu excuser Constantin, de n'avoir reçu qu'à la mort ce Sacrement, qui fait & consacre le Chrétien, donnent pour raison de ce délai, le desir qu'il avoit depuis long-tems de recevoir le caractère d'enfant de Dieu, & la rémission des péchés, dans les mêmes eaux où le Sauveur des hommes s'étoit soumis au Baptême de la Pénitence.

Les Evêques profiterent aussi de la paix rendue à l'Eglise par la conversion des

IV. SIÈCLE.

Césars, pour célébrer les saints Mysteres avec une pompe & une magnificence, qui étoient impraticables, tandis que la Religion cachée sous terre, pour ainsi dire, n'avoit pas d'autres Temples que les cavernes, & souvent d'autres Autels que les mains des Sacrificateurs. Les Basiliques superbement bâties & richement ornées, que la libéralité des Empereurs & des fidèles donna moyen d'élever de toutes parts, fit naître l'idée de donner aux cérémonies religieuses, tout l'éclat propre à frapper les sens, & à imprimer dans les esprits la vénération due au souverain Etre. Mais cet éclat n'avoit rien de contraire à la simplicité majestueuse qui caractérisoit le culte Chrétien, dès les premiers tems de la Religion. Il y eut des voiles précieux pour couvrir les Autels & les Vases sacrés, des Croix en or & en argent, des Candélabres, des lampes, & d'autres instrumens destinés au service ou à l'ornement des Eglises. Les Pontifes, les Prêtres, les Diacres & les autres Ministres eurent des habits distingués, pour exercer les saintes cérémonies, quoiqu'on ne leur eût pas encore donné la forme qu'ils ont reçue depuis. On y em-

ployoit les toiles fines & les riches étoffes, qui étoient ordinairement l'ouvrage des vierges consacrées à Dieu, des veuves & des autres femmes pieuses. Elles y représentoient en broderie differens traits de l'histoire du Sauveur, ou divers emblêmes sacrés, tels que le bon Pasteur portant sur ses épaules la brebis qu'il a retrouvée. On gravoit aussi ces représentations historiques & ces pieux symboles, sur les calices & les autres vases qui servoient au sacrifice.

IV. SIÈCLE.

Lorsqu'on eut la liberté de construire des Eglises, on s'empressa d'y transporter les corps des Martyrs, qui reposoient pour la plupart dans des lieux éloignés & peu honorables. On les plaçoit ordinairement sous l'Autel, conformément à ce qui est dit au Chap. 6. de l'Apocalypse de S. Jean, ℣. 9... *J'ai vu sous l'Autel, les ames de ceux qui avoient souffert la mort pour la parole de Dieu, & pour la confession de son nom.* C'est pour cela qu'on donnoit aux Autels la forme de tombeaux, forme qu'ils ont conservée long-tems, & que le goût de l'antiquité leur a fait rendre de nos jours, dans plusieurs Eglises récemment construites ou décorées. Le motif des trans-

IV. SIÈCLE.

lations, étoit quelquefois d'enrichir une Ville, ou une Egliſe, des précieuſes dépouilles des ſaints Martyrs, qui ont ſcellé la foi de leur ſang, & des ſaints Confeſſeurs, qui lui ont rendu témoignage, avec une fermeté dont ils deſiroient que la mort fût le prix. Ainſi Conſtance fit-il tranſporter à Conſtantinople en 356, le corps de S. Timothée, diſciple de S. Paul & premier Evêque d'Ephèſe, & en 357, ceux des Apôtres S. André & S. Luc. D'autres fois, c'étoit pour tirer ces reſtes précieux, des endroits peu décens & même ignorés, où les fidèles les avoient cachés durant la perſécution, & leur procurer les honneurs qui leur ſont dûs, en les expoſant à la vénération du peuple. Ainſi vit-on S. Ambroiſe tranſférer à la Baſilique de Milan, nommée aujourd'hui Ambroiſienne, les reliques des SS. Gervais & Protais que Dieu lui avoit découverts par révélation. Ces tranſlations étoient célebrées avec un appareil auſſi pompeux qu'édifiant, & ſouvent Dieu y manifeſtoit ſa puiſſance & la gloire de ſes ſerviteurs, par un grand nombre de miracles. Tels furent ceux qu'il opéra dans la tranſlation des ſaints Martyrs dont nous venons de parler, &

dont S. Auguſtin fut témoin. La plus ancienne tranſlation de reliques dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire de l'Egliſe, eſt celle des corps de S. Pierre & de S. Paul, faite à Rome par le Pape S. Sixte le 29 Juin de l'an 238.

IV. SIÈCLE.

Les Conciles étoient devenus plus fréquens, à meſure qu'il étoit plus libre & plus facile de les aſſembler. Mais cette facilité même eut des inconvéniens, lorſque les grandes héréſies, telles que l'Arianiſme & le Macédonianiſme dans ce ſiècle, le Neſtorianiſme, l'Eutychianiſme, &c. dans les ſiècles ſuivans, eurent entraîné beaucoup d'Evêques dans les partis qu'ils formerent. Ces Evêques hétérodoxes s'aſſembloient, pour ſtatuer ſur les intérêts de leur ſecte; & les déciſions qui émanoient de ces ſynodes, jettoient néceſſairement autant de confuſion dans les matières qui concernent les mœurs & la diſcipline, que dans celles qui ſont relatives au dogme & à la foi.

Quoique les querelles de Religion & la rivalité des partis ſoient peut-être le levain le plus propre à développer les paſſions, & que les richeſſes, la conſidération & l'autorité attachées aux pre-

IV. SIÈCLE.

mières places de l'Egliſe, fuſſent de puiſſans reſſorts pour les ambitieux & les eſprits jaloux de la domination, les mœurs du Clergé, dans tous les ordres, conſervoient encore leur ancienne ſimplicité. Les ſaints Evêques, qui étoient en ſi grand nombre, vivoient ſans faſte, ſéparés du monde, & uniquement occupés des fonctions ſpirituelles. La retraite étoit leur aſyle le plus chéri ; la prière & l'inſtruction du peuple qui leur étoit confié, rempliſſoient tous leurs momens. Pluſieurs même portoient les pratiques de la pénitence, & l'amour de la pauvreté auſſi loin que les Anachorétes les plus auſtères, comme nous l'avons remarqué de S. Baſile, de S. Grégoire de Nazianze, & comme on l'admira tant de fois dans une infinité d'autres Prélats, tant en Orient qu'en Occident. Si leur zèle les tiroit quelquefois de la ſolitude où ils aimoient à cacher leurs vertus, s'il les portoit même à ſe montrer chez les Grands & à la Cour des Princes, c'étoit toujours pour l'utilité de l'Egliſe. Tantôt ils voloient au ſecours du troupeau que l'erreur mettoit en danger, par les artifices & la ſéduction, par les menaces & la violence, car elle em-

ployoit tour-à-tour ces différens moyens pour tromper, ou pour intimider; tantôt ils alloient interposer leur médiation, pour terminer les divisions & pacifier les différends; tantôt enfin ils paroissoient devant les Empereurs, pour implorer la protection de ces Maîtres de la terre en faveur des malheureux, éclairer leur Religion que les méchans s'efforçoient de surprendre, & leur faire connoître les règles ecclésiastiques, que les passions de ceux qui les environnent, leur faisoient quelquefois violer.

IV. SIECLE.

La Hiérarchie, déjà formée dans les siècles précédens, ainsi que nous l'avons vu, s'étendit, se fortifia dans celui-ci, & y acquit même une gradation plus marquée & plus régulière. A la tête des Evêques, & dans le plus haut degré de la Juriſdiction, on voyoit ceux de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie & de Jérusalem. Après les quatre Patriarches venoient les Exarques ecclésiastiques, dont l'autorité, modélée sur celle des Exarques civils que Constantin avoit créés, s'étendoit sur plusieurs Provinces. Ensuite marchoient les Métropolitains, qui n'avoient inspection que sur une seule Province plus ou moins étendue, sui-

IV. SIÈCLE.

vant le diſtrict de la Métropole civile dont ils étoient Evêques. Immédiatement au-deſſous d'eux étoient les Archevêques dont la puiſſance embraſſoit pluſieurs Evêchés ſoumis à leur inſpection ; enfin la dernière claſſe étoit compoſée des ſimples Evêques, bornés au territoire d'une ſeule Egliſe, & qui avoient à leurs ordres, ainſi que les autres Prélats, des Prêtres, des Diacres & des Miniſtres inférieurs, dont ils ſe ſervoient pour l'inſtruction des fidèles, l'adminiſtration des Sacremens, les diverſes fonctions du culte public, l'emploi des revenus affectés à l'Egliſe, & la diſtribution des aumônes.

Au faîte de cet édifice majeſtueux, & dans le premier degré de l'ordre ſacerdotal, paroiſſoit l'Evêque de Rome, non-ſeulement parce que ſa puiſſance patriarchale s'étendoit ſur tout l'Occident, mais encore parce que la Primauté étoit, par l'inſtitution même de J. C. l'apanage eſſentiel de ſon Siège. On le reconnoiſſoit dans toute l'Egliſe, comme le Chef des Paſteurs, le centre de l'unité catholique. Ce fut en conſéquence de ces idées, reçues depuis le commencement de l'Egliſe, que le Concile de Sar-

dique en 347, compoſé, ſuivant l'opinion commune, de plus de trois cents Evêques, parmi leſquels on comptoit S. Athanaſe, conclut à renvoyer au Pontife de Rome la réviſion des cauſes perſonnelles des Evêques, déja jugées dans les Conciles provinciaux. Les appellations à Rome ne peuvent avoir une origine plus certaine, ni un motif plus reſpectable, puiſque, ſuivant les propres paroles du Concile de Sardique, c'eſt pour honorer la mémoire de S. Pierre dans ſes ſucceſſeurs, que ce droit leur eſt déféré.

IV. SIÈCLE.

C'étoit de même, par un effet de la ſupériorité des Evêques de Rome, & de l'éminence reconnue de leur dignité, que les autres Evêques s'adreſſoient à eux dans leurs doutes, pour avoir leur déciſion ſur divers points de doctrine & de police eccléſiaſtique. Les réponſes que les Papes faiſoient à ces conſultations, ſont appellées décrétales, parce qu'elles ont toujours eu la force & l'autorité d'un décret, ſur les points qui en étoient l'objet. La plus ancienne des décrétales eſt celle du Pape S. Syrice, adreſſée à Himérius Evêque de Tarragone en Eſpagne. Cette pièce n'eſt pas

IV. SIÈCLE.

seulement précieuse, parce qu'elle est la première de son genre, au jugement des Critiques, & qu'elle atteste la possession où étoient les Pontifes Romains, de prononcer sur les matières que les autres Évêques soumettoient à leurs décisions, mais encore par le fonds des choses qu'elle renferme. On y voit qu'il y avoit dès-lors en Espagne des Communautés religieuses de l'un & de l'autre sexe; que la pénitence publique empêchoit le mariage & suspendoit l'exercice des fonctions militaires, & que l'âge des Ordinans, de même que les interstices à garder d'un Ordre à l'autre, étoient déjà réglés, ou qu'ils le furent par cette ordonnance. Il falloit avoir trente ans pour être Acolythe & Sous-Diacre; n'avoir eu qu'une femme, l'avoir épousée vierge; avoir mené une vie honnête & irréprochable; cinq ans de plus pour le Diaconat, après avoir promis la continence; encore cinq ans pour la Prêtrise, & enfin dix ans de plus, qui font cinquante ans en tout, pour l'Episcopat; les pénitens publics ne pouvoient être admis dans le Clergé, même après la pénitence accomplie.

Il fut réglé dans le Concile de Conf-

tantinople tenu en 381, qui quoiqu'uniquement compoſé d'Evêques orientaux, eſt devenu œcuménique par l'adhéſion de l'Occident, que l'Evêque de Conſtantinople auroit le premier rang après celui de Rome, parce que la Ville de ſon Siége étoit la ſeconde de l'Empire, & la première après l'ancienne Capitale du Monde. Ce ne fut d'abord qu'un ſimple rang d'honneur accordé au Paſteur de la Ville impériale, bientôt ce fut une juriſdiction fort étendue. Les Peres du Concile, en faiſant ce réglement, ne prévoyoient pas qu'il deviendroit la ſource des plus grands démêlés, entre les Patriarches de Conſtantinople & les ſouverains Pontifes, & qu'il ſeroit le premier germe d'un ſchiſme, qui rend encore les deux moitiés de l'Egliſe étrangères l'une à l'autre.

IV. SIÈCLE.

Nous acheverons le tableau de l'Hiſtoire & des mœurs de l'Egliſe, pendant ce ſiècle, par faire connoître une inſtitution qui dut ſa naiſſance au ſiècle précédent, mais qui ne fut dans tout ſon éclat que vers le milieu de celui-ci. On ſent que nous voulons parler des Solitaires & des Moines.

On ne peut refuſer ſon admiration à

IV. SIÈCLE.

ces hommes extraordinaires, qui renoncerent à toutes les eſpérances du ſiècle, pour s'enſevelir tout vivans dans les déſerts, & qui s'exercerent à un genre de martyre d'autant plus pénible, qu'il duroit toute la vie. Il y en avoit de deux ſortes, les Solitaires ou Anachorêtes, qui vivoient ſéparés de tout commerce, & qui habitoient ſous des cabanes qu'ils ſe conſtruiſoient au fond des retraites les plus cachées, ou dans des cavernes que la nature elle-même avoit creuſées; & les Cénobites, qui ſe réuniſſoient pour s'exercer en commun à la pratique de la perfection évangélique, ſous la conduite d'un Supérieur, auquel on donnoit le nom d'Abbé. S. Paul, S. Antoine, S. Pacome, S. Hilarion, S. Nil, S. Macaire, S. Arsène, & une infinité d'autres, ont illuſtré ces deux genres de vie par leurs vertus & leurs prodiges. Ce que Ruffin & Caſſien, qui avoient eu la pieuſe curioſité de viſiter les déſerts d'Egypte & de Syrie, & qui avoient étudié les mœurs de ces merveilleux habitans des ſolitudes, nous en racontent, ſeroit incroyable, ſi les mêmes faits n'étoient pas atteſtés par d'autres témoins du plus grand poids, tels que les Athanaſe, les

Jérôme, les Sulpice Sévére & les Théodoret. Ces modèles de pénitence & de renoncement au monde, eurent bientôt des imitateurs dans l'Occident. S. Martin de Tours eſt un des plus illuſtres, & peut-être le premier qui marcha ſur leurs traces ; du moins eſt-il certain que le monaſtère qu'il bâtit auprès de Poitiers, en un lieu appellé Ligugé, eſt le premier qu'il y ait eu dans les Gaules. Mais dans la ſuite des tems, ces aſyles de la piété ſe multiplierent à l'infini dans toutes les contrées de l'Europe où la Religion avoit pénétré, ſurtout lorſque la Règle de S. Benoît, bientôt ſuivie de la fondation de Clugny & de Cîteaux, eut donné l'exiſtence à ces grands Corps religieux qu'on a depuis appellé des Ordres ; familles éternelles, qui ſe perpétuent par les ſujets qu'elles ne ceſſent de s'incorporer, & qui ont pris de ſiècle en ſiècle tant de formes différentes, que c'eſt une étude d'en ſuivre la filiation & d'en connoître le régime. Nous aurons ſoin de décrire l'origine, les progrès & l'objet de ces pieuſes inſtitutions, à meſure que nous parviendrons aux époques marquées par les faits qui les ont rendues célèbres dans l'Egliſe.

IV. SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

Il s'eſt trouvé dans tous les tems des hommes hardis & téméraires dans leurs jugemens, devenus plus communs encore de nos jours, qui ont oſé cenſurer avec aigreur l'établiſſement des Ordres Monaſtiques, leur nombre ſi multiplié ſous diverſes Régles, & l'étendue que chacun d'eux a ſucceſſivement acquiſe. Ils regardent ces familles ſtériles & fécondes tout enſemble, comme nuiſibles à la ſociété qu'elles tendent, diſent-ils, à détruire & à ruiner inſenſiblement. Pour répondre à cette injuſte cenſure, il ſuffit d'obſerver que la Religion chrétienne, bien-loin de tendre à détruire la ſociété, ne ſe propoſe au contraire que de la rendre floriſſante dans le phyſique & dans le moral, en mettant un frein aux paſſions deſtructives qui ſont, par rapport à l'un & à l'autre, ſes plus redoutables ennemis; que les inſtitutions monaſtiques ſont fondées ſur l'eſprit & les principes du Chriſtianiſme, dont l'objet eſſentiel eſt d'unir l'homme avec Dieu, en le détachant de tout ce qui eſt périſſable & paſſager; & qu'enfin ſi la multiplication & l'accroiſſement des Ordres religieux arrivoient à un point qui pût donner de l'ombrage à la ſociété

civile, le Magiſtrat politique dont l'autorité s'étend ſur la police extérieure de tous les Corps admis dans l'Etat, aura toujours des moyens sûrs de les renfermer dans de juſtes bornes, & la puiſſance ſpirituelle ſera toujours diſpoſée à le ſeconder, dans tout ce qui aura le bien public pour objet. IV. SIÈCLE.

Le Clergé frappé des grands exemples de vertu qu'on admiroit dans les Cénobites, étoit excité par-là à ſe rapprocher de ce genre de vie, autant que les devoirs du miniſtère eccléſiaſtique le pouvoient permettre. C'eſt dans cette vue que de ſaints Evêques établirent la vie commune parmi leurs Clercs. Ils avoient la même demeure, la même table, pratiquoient les mêmes exercices, & ſuivoient la même règle. L'Evêque étoit à leur tête, & ſon exemple étoit un puiſſant aiguillon pour les porter à l'amour de la retraite, de l'étude & de la prière, à la modeſtie, au déſintéreſſement, à l'eſprit de paix, au zèle du ſalut des ames, enfin à toutes les vertus propres de leur état, dans leſquelles ils travailloient à ſe perfectionner avec une ſainte émulation. S. Euſébe, Evêque de Verceil dans ce ſiècle, &

IV. SIÈCLE.

S. Auguſtin dans le ſuivant, ſont regardés comme les premiers inſtituteurs de cette régularité cléricale. C'eſt l'origine des Chanoines réguliers, qui ont formé depuis différentes Congrégations, comme on le verra dans la ſuite de cette Hiſtoire.

CHRONOLOGIE DES CONCILES.

QUATRIÈME SIÈCLE.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

Alexandrinum, par S. Pierre, Evêque d'Alexandrie, où Mélèce, Evêque de Lycople, eſt dépoſé pour divers crimes. 301. Sur l'époque de ce Concile, voyez D. Cellier, tom. III, page 678.

* *Cirtenſe*, de Cirte, ou Zerte en Numidie, tenu le 5 Mars par onze ou douze Evêques, preſque tous coupables d'avoir livré, pendant la perſécution, les ſaintes Ecritures. Ils ſe donnent réciproquement l'abſolution de ce crime. Ces Evêques traditeurs furent les premiers auteurs du ſchiſme des Donatiſtes, & les Evêques catholiques ſe ſervirent dans la ſuite avantageuſement contre ces ſchiſmatiques, des actes du Concile de Cirte. On y élut pour Evêque de la même Ville le Sous-Diacre Sylvain, qui étoit auſſi traditeur. On lit 305.

dans les actes de ce Concile, qu'il se tint le 5 Mars, Dioclétien étant Consul pour la huitième fois, & Maximien pour la septième, ce qui revient à l'an 303 de J. C. Mais on ne peut douter qu'il n'y ait faute à cette date; & S. Augustin qui la rapporte dans ses livres contre Cresconius, remarque ailleurs, que dans l'exemplaire de ces actes produit à la conférence de Carthage, on lisoit qu'il avoit été assemblé l'année d'après le neuvième Consulat de Dioclétien & le huitième de Maximin, le troisième des Nones de Mars, c'est-à-dire, le 5 Mars 305. C'est la véritable leçon, comme le prouve D. Cellier, tome III, page 686.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

305 ou 306. *Alexandrinum*, d'Alexandrie, sous S. Pierre, Martyr. Mélèce, Evêque de Lycopolis, convaincu d'avoir abandonné la foi, d'avoir sacrifié aux idoles, & de plusieurs autres crimes, y fut déposé; & sans se soucier de se justifier dans un autre Concile, il commença un schisme qui duroit encore cent cinquante ans après. (*Tillemont.*)

311. *Carthaginense*, où Cécilien est nommé Evêque de la même Ville. Les Evêques de Numidie s'assemblent aussi à Carthage

au nombre de ſoixante-dix, y dépoſent Cécilien, & ordonnent à ſa place Majorin. C'eſt ce qui forma le ſchiſme des Donatiſtes. (*Tillemont.*) IV. SIÈCLE. An de J. C.

Romanum, ſous le Pape Melchiade, ſur l'affaire des Donatiſtes. Ce Concile, commencé le 2 Octobre, dura trois mois. Cécilien y fut abſous, & Donat, Evêque des Caſes-Noires, condamné comme chef des Donatiſtes. (*Tillemont.*). 313.

Arelatenſe, d'Arles, aſſemblé le premier Août de tout l'Occident, par ordre de Conſtantin. Cécilien y eſt abſous de nouveau, & les Donatiſtes encore condamnés. Ils en appellent à l'Empereur, qui les condamne rigoureuſement à Milan, vers la fin d'Octobre 316. 314.

Ancyranum, d'Ancyre, Métropole de la Galatie, par Vital d'Antioche, entre Pâques & la Pentecôte, où l'on fit vingt-cinq canons, dont la plupart regardent ceux qui étoient tombés au tems de la perſécution. On leur impoſe diverſes pénitences, ſelon le degré & les circonſtances du crime. Le neuvième canon eſt remarquable en ce qu'il porte, que ſi un Diacre, au moment de ſon ordination, a déclaré qu'il ne peut 314 ou environ.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

passer sa vie dans le célibat, il peut se marier ensuite, sans pour cela être interdit de ses fonctions; mais s'il s'est abstenu de faire cette déclaration, il ne peut plus songer au mariage; ou s'il prend une femme, il faut qu'il abdique le Diaconat. Dans le douzième, il est défendu aux Chorévêques d'ordonner des Prêtres ou des Diacres. C'est la première fois, dit D. Cellier, qu'il est parlé des Chorévêques.

314 ou 315. *Neocæsareense*, de Néocésarée, peu de tems après celui d'Ancyre, par Vital d'Antioche. Il traite de la discipline, & fait quatorze ou quinze canons.

321 ou environ. *Alexandrinum*, où le Prêtre Arius & neuf Diacres furent excommuniés tout d'une voix par S. Alexandre & par tout son Clergé.

321. D'Alexandrie II, où S. Alexandre, à la tête de cent Evêques d'Egypte, condamne de nouveau Arius & ses sectateurs, qui soutenoient qu'il y avoit eu un tems où le Fils n'avoit point été, & qu'ainsi il n'étoit point parfaitement Dieu.

321. * *Bithynienſe & Paleſtinum*, de Bithynie & de Palestine. Deux Conciles en faveur des Ariens, tenus par le crédit d'Eusébe

d'Eusébe de Nicomédie principalement.

Alexandrinum, tenu par Osius, que Constantin y avoit envoyé pour la réunion de S. Alexandre avec Arius. Les Ariens sont condamnés dans ce Concile, de même que les Colluthiens, qui soutenoient que Dieu n'est point l'auteur du mal physique, comme il ne l'est point du péché. (*Tillemont.*) IV. SIÈCLE. An de J. C. 324.

NICÆNUM, de Nicée en Bithynie, depuis le 19 Juin jusqu'au 25 Août; (c'est le premier Concile général) tenu en présence de l'Empereur Constantin : il y avoit trois cent dix-huit Evêques de toutes les parties de l'Empire. La foi de la *consubstantialité* du Fils de Dieu avec son Père y fut définie, & signée par les Eusébiens mêmes, fauteurs d'Arius. Il y fut anathématisé avec tous ses sectateurs, & banni. Osius présidoit au nom du Pape S. Silvestre, qui avoit envoyé à Nicée deux de ses Prêtres, avec ordre de consentir à tout ce qui s'y décideroit. Osius y dressa le Symbole que nous appellons encore aujourd'hui de Nicée, & tout le monde l'approuva, excepté Arius & peu de ses disciples déclarés. Les Méléciens se réunirent à l'Eglise pour la plupart. La 325.

IV. SIÈCLE. An. de J. C.

fête de Pâques fut fixée au Dimanche après le quatorze de la Lune. On y dreſſa vingt canons ſur la diſcipline, qui ſont reçus dans l'Egliſe univerſelle. Les Arabes y en ajoutent ſoixante-treize autres, qui ſont admis comme légitimes par toutes les ſectes d'Orient, & dont Abraham Echellenſis s'eſt efforcé de prouver l'authenticité. L'Egliſe Grecque fait mention des Pères de Nicée, le 29 Mai.

Dans un manuſcrit du Vatican, cité par Riccioli, (Chronol. reform. IX, 4) le ſymbole de Nicée eſt daté du 19 Dæſius de l'an 636 de l'Ere d'Alexandre (ou des Grecs) indiction 13, ſous le Conſulat de Paulin & de Julien; ce qui revient au 19 Juin de l'an de J. C. 325.

Peu de tems après ce Concile, il s'en tint un autre de quelques Evêques, où Euſébe de Nicomédie, & Théognis de Nicée, reconnus pour chefs des Ariens, quoiqu'ils euſſent ſigné la *conſubſtantialité*, furent dépoſés, & relégués dans les Gaules par Conſtantin. Environ après deux ans d'exil, ils en furent rappellés par le même Empereur, & rétablis dans leurs Siéges.

Alexandrinum, le 27 Décembre, où S. Athanaſe eſt ordonné à la place de S. Alexandre, mort au mois d'Avril de cette année. (*Pagi.*) Le P. Manſi place ce Concile en 328. IV. SIÈCLE. An de J. C. 326.

* *Antiochenum*, d'Antioche, par les Ariens. S. Euſtache, qui en étoit Evêque, y eſt fauſſement accuſé d'un crime honteux, & en conſéquence dépoſé. Quelques anciens mettent ce Concile à Nicomédie. (*Tillemont.*) Le Père Manſi (*Suppl. Conc. T. I.*) le rapporte à l'an 327 ou environ. 331.

* *Cæſareenſe*, de Céſarée en Paleſtine, par les Ariens, calomniateurs de S. Athanaſe. Ce Saint ne ſe rendit point à ce Concile, quoiqu'il y eût été appellé, & les Ariens lui en firent un grand crime auprès de Conſtantin. 334.

* *Tyrienſe*. Ce Concile nombreux tenu au mois d'Août & de Septembre, ſe paſſa en tumultes excités par les Euſébiens contre S. Athanaſe, qui ſe retira avant la fin. Il y fut outrageuſement calomnié, & enfin dépoſé par les Ariens. 335.

* *Jeroſolymitanum*, pour la dédicace de l'Egliſe du ſaint Sépulcre, où les Evêques du Concile de Tyr furent appellés par Conſtantin. Dans celui de Jéruſa- 335.

lem commencé le 13 Septembre, Arius
IV. fut reçu à la communion de l'Eglise par
SIÈCLE. les Eusébiens, après avoir présenté au
An de J. C. Concile, & auparavant à Constantin, une profession de foi équivoque & captieuse, où le mot de *consubstantiel* ne se trouvoit point, ni aucun autre équivalent. S. Athanase fut banni dans les Gaules sur la fin de la même année 335, & il arriva à Trèves en Février 336.

336. * *Constantinopolitanum*, de Constantinople, où Marcel d'Ancyre fut déposé & excommunié par les Ariens. Mort subite d'Arius pendant ce Concile, où les Eusébiens vouloient le faire recevoir à la communion par S. Alexandre de Constantinople. On attribue cette mort aux prières de ce Saint & à celles de S. Jacques de Nisibe.

338. * *Constantinopolitanum*, par les Ariens, où S. Paul, Evêque de Constantinople, est déposé sur une fausse accusation. (*D. Cellier, T. III.*)

339. * *Antiochenum*, par les Ariens, en présence de l'Empereur Constance, où Pistus, Prêtre de la Maréote, est ordonné à la place de S. Athanase. (*D. Cellier, ibid.*)

Alexandrinum, d'Alexandrie, où S. Athanase avoit été envoyé par Conſtantin le Jeune en 338. Ce Concile d'environ cent Evêques, réfuta dans une Lettre circulaire toutes les calomnies avancées contre S. Athanase par les Eusébiens. (*Pagi.*) Labbe ſe trompe, en rapportant ce Concile à l'an 339. (*Edit. Venet. T. II.*) IV. SIÈCLE. An de J. C. 340.

Gangrenſe, de Gangre en Paphlagonie. Nous rapportons ici le Concile de Gangre, parce que Denys le Petit, dans ſa Collection, en place les vingt canons avant ceux du Concile d'Antioche qui ſuit. On ignore ſa véritable époque. Voyez Tillemont & Pagi.

Antiochenum, d'Antioche, pour la Dédicace de l'Egliſe. Il y avoit quatre-vingt-dix-ſept Evêques, dont quarante Ariens. Ceux-ci donnèrent leur profeſſion de foi. Elle ne diſoit point & elle ne nioit point que le Fils fût conſubſtantiel au Père; mais les Catholiques s'en contentèrent, puiſqu'ils communiquèrent avec les Ariens. On y fit, après le Dédicace de l'Egliſe, deux autres profeſſions de foi contre le Sabellianiſme, toutes deux Catholiques, & enfin vingt-cinq canons. (*Pagi*) 341.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

* Les quarante Evêques Ariens élurent enſuite du Concile, & à Antioche même, Grégoire, qu'ils envoyèrent à Alexandrie à la place de S. Athanaſe, qu'ils regardoient comme dépoſé depuis le Concile de Tyr. Ce Grégoire s'y fit recevoir en qualité d'Evêque avec des cruautés inouies, que S. Antoine avoit prédites.

Nous ne parlons point d'une quatrième formule équivoque, compoſée par les mêmes Ariens dans leur Conciliabule après le Concile. Voyez *Pagi*.

342. *Romanum*, vers le mois de Juin, ſous le Pape Jules. S. Athanaſe y eſt pleinement juſtifié de toutes les calomnies que les Ariens avoient avancées contre lui. Marcel d'Ancyre, qu'ils pourſuivoient de même, y prouva également ſon innocence. Ce Concile étoit de cinquante Evêques. Le Pape écrivit au nom de tous une lettre magnifique aux Orientaux, qui avoient d'abord demandé le Concile, & qui refuſèrent enſuite d'y venir. Ce Concile eſt daté de l'indiction 15. C'eſt la première fois que cette date ſe trouve employée par les Latins. Les Editeurs des Conciles placent celui-ci, mais mal, en 341. (*Pagi.*)

* *Antiochenum*, par les Ariens. Ils y firent une nouvelle profeſſion de foi, qui pour ſa longueur fut appellée *Macroſtiche*, ou à longues lignes. Elle auroit été Catholique, ſi le mot *conſubſtantiel* s'y fût trouvé. Elle fut préſentée par les Députés Orientaux au Concile ſuivant. (*Tillemont.*) Le P. Manſi place ce Concile vers la fin de 343.

IV. SIÈCLE. An de J. C. 345.

Mediolanenſe, de Milan, par les Catholiques. Ils refusèrent de ſouſcrire la nouvelle profeſſion de foi préſentée par les Orientaux, en déclarant que celle de Nicée leur ſuffiſoit, & qu'ils ne vouloient rien au-delà. (*Tillemont.*) Ce Concile eſt de l'an 344, ſelon le Père Manſi. 346.

Sardicenſe, de Sardique en Illyrie, commencé au mois de Mai, d'environ cent ſoixante-dix Evêques, cent Occidentaux & les autres Orientaux. S. Athanaſe y étoit. Ses ennemis voyant le Concile en règle, & qu'ils n'y prévaudroient point, ſe retirèrent confus. S. Athanaſe y fut encore juſtifié, & confirmé dans la communion de l'Egliſe. Les chefs de ſes ennemis, au nombre de huit Evêques, y furent dépoſés & excommuniés. Grégoire mis à ſa place, le 347.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

fut de même. On n'y fit point de nouvelle profession de foi : celle de Nicée fut déclarée suffisante ; mais on y fit vingt canons, presque tous proposés par Osius. Ces canons, dans la suite, ont été souvent confondus avec ceux de Nicée. Il y en a un qui permet à un Evêque condamné par un Concile particulier, d'appeller à Rome, s'il se croit injustement condamné ; & au Pape de nommer de nouveaux Juges, s'il croit l'appel bien fondé.

* Pendant le Concile, les Orientaux, au nombre de quatre-vingt, se retirèrent à Philippopolis en Thrace, & de-là écrivirent une lettre, où ils excommunioient entre autres Osius, S. Athanase & le Pape Jules. Ils dressèrent une profession de foi, qui n'a rien de remarquable que l'omission affectée du terme *consubstantiel*. Depuis ce dernier prétendu Concile de Sardique, l'Orient fut quelque tems divisé de l'Occident, & les Ariens continuèrent d'exercer de grandes violences en Orient. Le P. Mansi (Suppl. Conc. Tom. I.) place ces deux Conciles en 344 ; sur quoi il est réfuté par le P. Mamachi.

347 ou environ. *Latopolitanum*, de Latople en Egypte,

composé d'Evêques & de Moines, devant lesquels S. Pacôme rend compte des dons extraordinaires qu'il avoit reçus de Dieu. (*Edit. Venet. tom. II.*) IV. SIÈCLE. An de J. C. 347.

Mediolanense, de Milan, contre Photin, Evêque de Sirmich, qui nioit la Trinité, & disoit que J. C. étoit un pur homme, qui n'existoit point avant Marie. Ursace & Valens y abjurèrent l'Arianisme, & furent réunis à l'Eglise, dont ils avoient été séparés à Sardique. Le P. Mansi place en 346 ce Concile, sur une lettre du Pape Libère, écrite en 354, dans laquelle il est dit que les Evêques s'étoient assemblés huit ans auparavant à Milan, pour déposer Photin.

* *Antiochenum*, d'Antioche, par les Ariens, où l'Evêque Etienne est déposé. Mansi rapporte ce Concile à l'an 345. 348.

* *In Numidia*, par les Donatistes Circoncellions, au sujet de Marculfe, un de leurs Evêques, que Macaire, envoyé par l'Empereur Constant en Afrique, avoit fait mourir. Cette assemblée députa dix de ses membres à ce Prince, pour lui faire des plaintes sur la conduite de Macaire. (*Mansi.*) 348.

Carthaginense, de Carthage, sous l'Evêque Gratus. Ce Concile étoit de 348 ou 349

toute l'Afrique, & l'on y fit treize canons sur la discipline.

IV. SIÈCLE. An de J. C. 349.

Jerosolymitanum, de Jérusalem, par l'Evêque S. Maxime, à la tête de quinze autres. On y écrivit une lettre synodale en faveur de S. Athanase, qui étoit alors à Jérusalem, & qui s'en retournoit avec l'agrément de l'Empereur Constance, à son Eglise, après la mort de Grégoire l'intrus.

349. *Romanum*, de Rome, contre Photin, au mois de Janvier. Ursace & Valens y rétractèrent, en présence du Pape Jules, tout ce qu'ils avoient dit contre S. Athanase, & lui écrivirent des lettres de communion. Le P. Mansi place ce Concile en 348. Le P. Hardouin le partage en deux : l'un tenu en 349, où Valens & Ursace se rétractèrent; l'autre célébré en 351, où l'on condamna l'hérésie & la personne de Photin; sur quoi il est réfuté par l'Editeur de Venise. (T. II.)

349 ou environ. *Cordubense*, de Cordoue, par Osius. Le Cardinal d'Aguirre le croit national. On y confirma tout ce qui s'étoit fait à celui de Sardique. (*Edit. Venet. tom. II.*)

351. * *Sirmiense*, de Sirmich en basse Pannonie, contre Photin, que les Ariens y déposent. Ils y dressèrent un nouveau

formulaire, toujours ſuſpect à cauſe de ſes auteurs & de l'omiſſion affectée du mot *conſubſtantiel*. Manſi aſſigne ce Concile à l'an 358.

Ægyptiacum, d'Egypte, par ſoixante-quinze Evêques Catholiques, qui écrivirent une lettre ſynodique au Pape Libère en faveur de S. Athanaſe. (*Manſi, Suppl. Conc. tom. I.*) 352.

Romanum, de Rome, ſous le Pape Libère, pour S. Athanaſe, accuſé par les Orientaux, & ſoutenu par un plus grand nombre d'Egyptiens. 352.

* *Arelatenſe*, d'Arles en Provence, par les Ariens, ſoutenus par l'Empereur Conſtance. Photin de Sirmith, Marcel d'Ancyre, & S. Athanaſe y ſont condamnés. Vincent de Capoue, Légat du Pape Libère, conſent à ces trois condamnations. S. Paulin de Trêves, qui refuſe de ſouſcrire à celle de S. Athanaſe, eſt exilé, & meurt dans ſon exil en 358. Le P. Manſi rapporte ce Concile à l'an 354. 353.

* *Antiochenum*, d'Antioche, par trente Evêques Ariens, qui dépoſent de nouveau S. Athanaſe, & mettent George, homme de la lie du peuple, à ſa place. (*Sozomene, Liv.* 4.) Le P. Manſi met ce Concile en 356. 354.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

* *Mediolanenſe*, de Milan, par les Ariens & par les Occidentaux, au nombre de plus de trois cents, en préſence de l'Empereur Conſtance. Son formulaire Arien y fut rejetté par le peuple; mais S. Athanaſe y fut condamné par les Evêques; Euſébe de Verceil, Denys de Milan, & Lucifer de Cagliari furent exilés; & le Diacre Hilaire, Envoyé du Pape Libère, y fut fouetté ſur le dos par les eunuques Ariens, excités par Urſace & Valens retournés à l'Arianiſme. 355.

Gallicanum, peut-être de Poitiers, ou de Toulouſe, peu de tems après le Concile de Milan. S. Hilaire & les autres Evêques Catholiques des Gaules s'y ſéparèrent de la communion de Saturnin, de Valens & d'Urſace, & accordèrent à leurs partiſans un délai pour revenir de leur égarement. (*Manſi, Sappl. tom. I*) 355.

* *Biterrenſe*, de Béſiers, avant le mois de Juin. S. Hilaire, qui s'y oppoſa à Saturnin d'Arles & aux autres Ariens, y fut peut-être dépoſé; du moins il eſt certain que peu après il fut envoyé en exil par l'Empereur Conſtance. 356.

* *Sirmienſe II*, de Sirmich, où les 357.

Ariens dreſsèrent un nouveau formulaire, plus mauvais que pluſieurs autres dreſſés auparavant. C'eſt celui que le grand Oſius eut le malheur de ſigner, trop peu en garde contre l'équivoque des termes dont les Ariens ſe ſervoient. Manſi rapporte ce Concile à l'an 359. IV. SIÈCLE. An de J. C.

* *Cæſareenſe*, de Céſarée en Paleſtine, par Acace, ou S. Cyrille de Jéruſalem eſt dépoſé. (*Socrate*, *Hiſtoire Eccl. L. 2. Ch. 40.*) 357 ou 358.

* *Antiochenum*, d'Antioche, par l'Evêque Eudoxe, qui en avoit uſurpé le Siège, & par d'autres Evêques Ariens. Ils y condamnèrent les mots *conſubſtantiel* & *ſemblable en ſubſtance.* 358.

Melitinenſe, de Mélitène dans la petite Arménie, où l'on dépoſa Euſtathe, Evêque de Sébaſte. (*Edit. Veneta, tome II.*) 358.

Neocæſareenſe, de Néocéſarée dans le Pont, où le même Euſtathe eſt de nouveau dépoſé (*Ib.*) 358.

Romanum, de Rome, où l'Antipape Félix, à la tête de quarante-huit Evêques, condamne Urſace & Valens, & même l'Empereur Conſtance, comme hérétiques. (*Baluze, nova Coll.*) 358.

* *Ancyranum*, d'Ancyre en Galatie, 358.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

par les ſemi-Ariens. Ils y condamnent la ſeconde formule de Sirmich de l'an 357, & ils enſeignent le *ſemblable en ſubſtance*. Manſi met ce Concile en 359.

358. * *Sirmienſe III*, de Sirmich, où, contre l'uſage de l'Egliſe, on dreſſa une nouvelle formule, datée du 22 Mai. On y donne à Conſtance le titre de *Roi éternel*, qu'on y refuſe au Fils de Dieu. Le Pape Libère eſt rétabli, après avoir ſigné ce formulaire, qui cachoit le poiſon de l'Arianiſme ſous des termes ſuſceptibles d'un ſens orthodoxe : mais ce qu'on ne peut excuſer dans ce Pontife, c'eſt d'avoir conſenti à la condamnation de S. Athanaſe, qui n'avoit d'autre crime aux yeux de l'Empereur & des Ariens, que ſon attachement inviolable à la foi. Manſi place ce Concile en 359.

359. *Ariminenſe*, de Rimini en Italie, d'environ quatre cents Evêques. Il n'y en avoit qu'environ quatre-vingt qui fuſſent Ariens. Les Catholiques, ſéparés des Ariens, confirmèrent la foi de Nicée & condamnèrent de nouveau Arius, avec toutes ſes erreurs. Ils condamnèrent auſſi, le 21 Juillet, Urſace, Valens & quelques autres, comme hérétiques. Le Concile auroit pu ici ſe ſéparer ; mais

l'ordre d'envoyer des députés à l'Empereur, les retint à Rimini.

IV. SIÈCLE.

* L'Empereur par ſes délais engagea, vers le 10 Octobre, les députés Catholiques à ſigner, à Nice en Thrace, un nouveau formulaire Arien, qui fut envoyé à Rimini, & enfin reçu par tous les Evêques du Concile, qui finit ainſi malheureuſement, après avoir ſi bien commencé. Urſace, Valens & quelques autres de leurs amis, en portèrent la nouvelle à l'Empereur. Le Pape Libère & quelques autres Evêques Occidentaux rejettèrent le nouveau formulaire de Conſtance.

An de J. C.

* *Seleucienſe*, de Séleucie, le 27 Septembre, où les Orientaux s'aſſemblèrent en même tems que les Occidentaux à Rimini. Il s'y trouva des demi-Ariens au nombre de cent cinq, des Anoméens ou purs Ariens environ quarante, & des Catholiques environ quinze, entre leſquels étoit S. Hilaire exilé. Le Concile ſe paſſa en diſputes entre les ſemi-Ariens & les Anoméens qui rejettoient le *ſemblable en ſubſtance*; il n'y fut proprement rien conclu. Les députés des uns & des autres allèrent trouver l'Empereur à Conſtantinople,

359.

qui y assembla un nouveau Concile.

IV. SIÈCLE. An de J. C. 360.

**Constantinopolitanum*, au commencement de l'année, où l'on fit signer à tous les Evêques la formule de Rimini, en y ajoutant une défense de se servir de l'expression de *semblable en substance*. De-là on envoya cette formule par tout l'Empire, pour la faire souscrire par tous les Evêques absens; ce qui remplit alors l'Eglise de troubles effroyables & d'une infinité de prévaricateurs. S. Hilaire, qui étoit pour lors à Constantinople, demanda audience à l'Empereur par un écrit, où il fit voir l'absurdité de tant de nouvelles formules de foi, & s'offrit de la prouver en présence du Concile. L'Assemblée refusa son défi, & le fit renvoyer à Poitiers, comme un homme qui troubloit l'Orient.

360. *Parisiense I*, de Paris, sous Julien l'Apostat, déclaré Auguste dans la même Ville au mois de Mai en cette année. On y rejette, à la sollicitation de S. Hilaire nouvellement arrivé de Constantinople, la formule de Rimini, dressée par les Ariens, & on s'en tint à celle de Nicée. Pagi prouve que ce Concile s'est tenu en 360; d'autres le rapportent à 361, & même quelques-uns à 362.

On tint, dans le même tems, plusieurs autres Conciles dans les Gaules, par les soins de S. Hilaire de Poitiers, dont Dieu se servit particulièrement pour préserver & délivrer l'Occident de l'héréſie Arienne. IV. SIÈCLE. An de J. C.

Antiochenum, en présence de l'Empereur Constance, où l'on élit S. Mélèce, Evêque d'Antioche. Constance l'exila trente jours après son élection. 361.

* *Antiochenum*, où les Ariens, dominant après l'exil de S. Mélèce, retranchent de leur formule, qui est la dernière des Ariens, le *semblable en substance*, comme le dit Sozomène expressément. (*Pagi.*) 361.

Alexandrinum, où S. Athanase & plusieurs Confesseurs exposent ce qu'on doit croire de la Trinité & de l'Incarnation. Ils y décident qu'il faut recevoir avec affection les Evêques séduits par les Ariens, & les Ariens mêmes, s'ils reviennent sincérement à l'Eglise. 362.

Cette douceur déplut à Lucifer de Cagliari, qui étoit à Antioche, & sa rigueur le jetta dans le schisme, appellé depuis *des Luciférians*. Il augmenta aussi celui d'Antioche, en y ordonnant pour Evêque Paulin, que les Méléciens ne

voulurent point reconnoître. Ce ſchiſme
IV. d'Antioche, commencé à la dépoſition
SIÈCLE. de S. Euſtathe en 331, ne finit qu'en
An de J. C. 415, ſous l'Evêque Alexandre.
362. *Theveſtanum*, de Theveſte en Numidie, où Primaſe, Evêque de Lemelle en Mauritanie, ſe plaint des violences que les Donatiſtes avoient exercées contre ſon peuple. C'eſt tout ce qu'on en ſait. (*Dom Cellier.*)

363 ou environ. * *Zelenſe*, de Zèle dans le Pont, où les ſemi-Ariens dreſsèrent une profeſſion de foi. (*Manſi, ſuppl. tom. I.*)

363. *Alexandrinum*, au mois de Juillet ou d'Août, aſſemblé de toute l'Egypte par S. Athanaſe, pour ſatisfaire à la demande que lui avoit faite l'Empereur Jovien, de lui envoyer une expoſition de la vraie foi. Dans la réponſe, ſaint Athanaſe exhorte l'Empereur à s'attacher à la foi de Nicée, &c. (*Pagi.*)

363. *Antiochenum*, au mois d'Octobre, par S. Mélèce & les Evêques de ſon parti. S. Jérôme, attaché à Paulin, blâme ce Concile, en donnant un mauvais ſens à ce qui en avoit un bon. (*Pagi.*)

364. * *Lampſacenum*, de Lampſaque en Myſie, vers le mois d'Août, par les Macédoniens. Ils y réglèrent que l'on

suivroit par toutes les Eglises la confession de foi de Séleucie, proposée auparavant à la Dédicace de l'Eglise d'Antioche. Ils dirent anathême au formulaire de Rimini, quoiqu'ils l'eussent eux-mêmes signé. Pagi & D. Maran mettent ce Concile en 364; d'autres le rapportent, mais mal, à l'an 365.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

Romanum, où l'on reçoit les députés du Concile de Lampsaque, avec la confession de foi dont ils étoient chargés. (*Mansi.*) C'est peut-être le même que celui de 366. 364.

* *Nicomediense*, où l'Empereur Valens force Eleusius de Cyzique, demi-Arien, d'embrasser la communion des Ariens. Eleusius se repentit de sa faute dans le moment, & de retour chez lui, il voulut abdiquer l'épiscopat, mais son peuple l'en empêcha. (*Socrate*, *L.* 4. *C.* 6. 7.) D. Cellier met ce Concile en 366. 365.

Romanum, où les Macédoniens présentent au Pape Libère un écrit, par lequel ils embrassent purement & simplement la foi de Nicée. Socrate & l'Histoire Tripartite rapportent cet écrit avec la lettre synodique de Libère aux Macédoniens convertis : lettre qui fixa, par 366.

la ſuite, la croyance des Egliſes d'Orient, & mit fin aux diſputes ſur la Trinité.

IV. SIÈCLE.

An de J. C. 366 ou environ. *Laodicenum*, de Laodicée dans la Phrygie Pacatienne. Il eſt célébre par ſes ſoixante canons ſur diverſes matières de diſcipline, principalement touchant les rits & la vie cléricale. Le ſoixantième règle le canon des Ecritures, dans lequel il omet Judith, Tobie, la Sageſſe, l'Eccléſiaſtique, les Machabées & l'Apocalypſe. On ignore l'année préciſe de ce Concile. Voyez *Pagi*.

366. *Tyanenſe*, de Tyane en Cappadoce, où les Macédoniens réunis apportent les lettres de communion du Pape Libère & des autres Evêques d'Occident, & de concert avec les Catholiques orientaux, indiquent un Concile à Tharſe pour confirmer la foi de Nicée. Mais l'Empereur Valens, à l'inſtigation des Ariens, leur fit défenſe de s'aſſembler. (*Tillemont.*) Pagi met ce Concile en 365.

367. *Romanum I*, par quarante-quatre Evêques, au ſujet d'une accuſation d'adultère, formée par les Schiſmatiques contre le Pape Damaſe. On croit que ce fut dans ce Concile que furent condamnés les Paterniens, autrement dits

Vénuſtiens, qui attribuoient au diable la formation des parties inférieures du corps humain, & permettoient de les faire ſervir à toutes ſortes de crimes. (*Edit. Venet. tom. II.*) IV. SIÉCLE. An de J. C.

**Antiochenum*, d'Antioche en Carie, où trente-quatre Evêques Aſiatiques ſoutiennent la profeſſion de foi de la Dédicace de l'Egliſe d'Antioche, comme étant l'ouvrage du Martyr S. Lucien. (*Tillemont.*) 367.

Romanum II, par le Pape Damaſe, où l'on condamne Urſace & Valens. (*Tillemont.*) Pagi met ce Concile en 367. 369.

Alexandrinum, d'où St. Athanaſe écrit au Pape Damaſe pour le remercier de ce qu'il a condamné Urſace & Valens. Il voudroit qu'on en eût fait autant à Auxence de Milan: ce qui paroît avoir occaſionné le Concile de Rome de 372. 370 ou environ.

In Cappadociâ, en Cappadoce, vers le mois de Juin. L'Empereur Valens ayant diviſé la Cappadoce en deux Provinces, établit la Ville de Tyane pour Métropole de la ſeconde. L'Evêque de Tyane, en vertu de cette diviſion, s'étant voulu attribuer le titre & les droits de 372.

Métropolitain, S. Baſile s'y oppoſa; ſur quoi l'on aſſembla ce Concile, où l'on accorda les deux parties en multipliant les Evêchés de la Cappadoce. (*D. Maran, Vita S. Baſilii. Manſi, ſuppl. Conc. tom. I.*)

IV. SIÈCLE. An de J. C.

372. *Romanum III*, ſous le Pape Damaſe. Quatre-vingt-treize Evêques y excommunièrent Auxence de Milan, & y traitèrent de la conſubſtantialité du ſaint Eſprit. (*Pagi.*) Tillemont place ce Concile à la fin de 371.

372. *Antiochenum*, d'Antioche, par ſaint Mélèce, à la tête de cent quarante-ſix Evêques. On y reçoit la lettre ſynodique du Pape Damaſe, apportée par le Diacre Sabin, auquel on en remet une autre pour ce Pape. C'eſt la quatre-vingt-douzième de celles de S. Baſile. (*Manſi, ſuppl. Conc. tom. I.*)

372 ou environ. *Nicopolitanum*, dans la petite Arménie, ſur les confins de la Cappadoce, par Théodoſe, Evêque de cette Ville. S. Baſile, comme il paroît par ſa lettre 187, y aſſiſta, & y ayant ramené de ſes erreurs Euſtathe de Sébaſte, il l'obligea de ſigner la profeſſion de foi qui ſe trouve dans la lettre 77 de ce Père. Euſtathe retourna depuis à ſes

erreurs. On traita vraiſemblablement auſſi dans ce Concile de l'état des Egliſes d'Arménie, dont ſaint Baſile & Théodoſe avoient été nommés viſiteurs par le Comte Térentius. (*Edit. Venet. tom. II, p.* 1056. IV. SIÈCLE. An de J. C.

Valentinum, de Valence en Dauphiné, le 22 Juillet. On y fit quatre canons, dont le dernier eſt : Qu'il n'eſt pas plus permis de porter faux témoignage contre ſoi-même que contre un autre. (*Pagi.*) Le Père Manſi rapporte ce Concile à l'an 375, mais mal, puiſqu'il eſt daté du Conſulat de Gratien & d'Equitius. 374.

Romanum IV, ſous le Pape Damaſe, contre Apollinaire & Timothée, qui prétendoient que J. C. n'avoit point d'ame humaine, mais que le Verbe de Dieu animoit ſon corps, &c. *Voyez* Pagi, qui rectifie pluſieurs Hiſtoriens ſur ce Concile. 374.

Illyricum, de l'Illyrie, où l'on décide que le Fils & le Saint-Eſprit ſont une même ſubſtance avec le Père. L'empereur Valentinien confirma le décret de ce Concile par un reſcrit, portant ordre de publier par-tout la Trinité conſubſtantielle. (*D. Cellier.*) Pagi met 375.

ce Concile en 372 ou 373; Hardouin en 374.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

* *Ancyranum*, d'Ancyre en Galatie, où le Préfet Démosthène, à l'instigation des Ariens, fait déposer Hypsius, Evêque de Parnassée, & non d'Ancyre. (*Mansi, suppl. Conc. tom. I.*)

375 ou environ.

375 ou environ. * *Nyssenum*, de Nysse dans le Pont, où S. Grégoire de Nysse est condamné, quoique absent, & déposé, sur les accusations des Ariens. (*Mansi, ibid.*)

376. *Romanum V*, par le Pape Damase, où l'on condamne Lucius, usurpateur du Siège d'Alexandrie. (*Mansi, ibid.*)

375. * *Puzense*, de Puze, ou Pépuze en Phrygie, par les Aëtiens, où l'on décide qu'il faut célébrer la Pâque avec les Juifs. (*Edit. Venet. T. II.*) Fabricius met ce Concile en 368.

375. * *Cizicenum*, de Cyzique, en faveur des semi-Ariens, Macédoniens & Eunomiens. (*Edit. Venet. T. II. Mansi, suppl. T. I.*)

377. *Romanum VI*, par S. Damase vers la fin de l'année, où l'on condamne l'hérésie des Apollinaristes & celle des Marcellianistes. Damase écrivit, au nom de ce Concile, une lettre aux Orientaux, dans laquelle il condamnoit toutes les

les héréſies du tems. C'eſt la deuxième de celles de ce Pontife. (*Tillemont*, *Manſi*). IV. SIÈCLE.

Romanum VII, en faveur de Damaſe contre ſes accuſateurs & ſur d'autres matières. Nous avons la lettre de ce Concile à Valentinien, par laquelle on le prie de faire exécuter ſon reſcrit de 367, portant que l'Évêque de Rome jugeroit les cauſes des autres Évêques. (*D. Cellier.*) An de J. C. 378.

Iconienſe, d'Icone, par S. Amphiloque. Ce Prélat, après la délibération du Concile, donne à certains Évêques les éclairciſſemens qu'ils lui avoient demandé ſur le Concile de Nicée & ſur le S. Eſprit. Le P. Manſi doute ſi ce Concile eſt le même que celui dont parle S. Baſile (*Ep.* 202.) & où il aſſiſta. 378.

Romanum VIII, ſous Damaſe, contre divers hérétiques & contre les partiſans d'Urſicin. C'eſt à ce Concile que ſe rapporte la lettre ſynodique de Damaſe, qu'on lit dans Théodoret, L. 5. C. 10. (*Edit. Venet. T. II. Manſi, ſuppl. T. I. D. Cellier, T. V.*) 379.

Antiochenum, d'Antioche en Syrie, par S. Mélèce & cent quarante-ſix Orientaux, au mois d'Octobre. On y ſouſcrit 379.

la lettre ſynodale du Concile tenu à Rome en 377. (*D. Cellier, T. V.*) Le P. Manſi met ce Concile en 378.

IV. SIÈCLE.

Mediolanenſe, de Milan, par Saint Ambroiſe & les Évêques de ſa Province, où l'on reconnoît l'innocence de la vierge Indicia, accuſée de s'être laiſſée corrompre. (*Edit. Venet. T. II.*)

An de J. C. 380 ou environ,

* *Africanum*, d'Afrique, par les Donatiſtes, où l'on condamne Tichonius, Donatiſte, qui ſoutenoit par écrit & de vive voix que la vraie Égliſe eſt répandue par toute la terre. (*Edit. Venet. T. II.*)

380 ou environ.

Cæſarauguſtanum, de Saragoſſe, par douze Évêques, le 4 Octobre, contre les Priſcillianiſtes, ſecte dont l'héréſie étoit un compoſé des erreurs des Gnoſtiques, des Manichéens & des Sabelliens. Le P. Manſi penſe que ce n'eſt pas dans ce Concile, mais dans un autre tenu l'année précédente au même lieu, que les Priſcillianiſtes furent condamnés pour la première fois.

380.

**Antiochenum*, d'Antioche. Les Ariens condamnés à céder les Égliſes d'Antioche aux Catholiques, tinrent en cette Ville, au mois de Décembre, un Concile, d'où ils écrivirent à Eunomius &

380.

à ceux de leur parti, pour leur demander leur communion; mais ils ne l'obtinrent qu'à condition d'anathématiſer Aëce & ſes livres. (*Manſi, ſuppl. Conc. T. I.*)

IV. SIÈCLE. An de J. C. 381.

CONSTANTINOPOLITANUM, de Conſtantinople, commencé au mois de Mai, & fini le 30 Juillet. Second Concile général, convoqué par Théodoſe. S. Mélèce d'Antioche y préſide juſqu'à ſa mort, arrivée pendant la tenue du Concile. S. Grégoire de Nazianze, élu Evêque de Conſtantinople, y préſide enſuite avant ſa retraite; Timothée d'Alexandrie après S. Grégoire, & enfin Nectaire, nommé à ſa place Évêque de Conſtantinople par Théodoſe, quoiqu'il ne fût point encore baptiſé. Le Concile étoit de cent cinquante Évêques. Il dreſſa le Symbole que nous chantons aujourd'hui à la Meſſe. On y a ajouté depuis le *Filioque*. On y condamna tous les hérétiques du tems, & on y fit pluſieurs canons. Celui qui donne la prérogative d'honneur, ou le ſecond rang après le Pape à l'Évêque de Conſtantinople, a dans la ſuite ſouffert beaucoup de difficultés de la part de Rome. Ce Concile d'Orient n'a été général que par l'acceptation de toute l'Égliſe. (*Pagi.*)

IV. SIÈCLE. An de J. C.

Aquileienſe, d'Aquilée, au mois de Septembre, ſous S. Valérien d'Aquilée & S. Ambroiſe de Milan. Il n'y avoit que trente-deux ou trente-trois Évêques; mais il étoit de tout l'Occident par ſes députés. Pallade & Secondien, Évêques d'Illyrie, Ariens, y furent dépoſés.

381. *Italicum*, d'Italie, vraiſemblablement à Milan, par S. Ambroiſe. Maxime le Cynique, chaſſé du Siège de Conſtantinople, s'étant préſenté à cette aſſemblée, y eſt reconnu ſous ſes allégations pour Évêque légitime, & Nectaire, qu'on avoit mis à ſa place, regardé comme un intrus. On y condamna auſſi les Apollinariſtes. Le Concile rendit compte de ſes opérations à l'Empereur Théodoſe par deux lettres que nous avons. (*Edit. Venet. tom. II.*)

382. *Conſtantinopolitanum*, de Conſtantinople, au commencement de l'été, pour appaiſer les diviſions, particuliérement d'Antioche, dont Flavien avoit été nommé Évêque au Concile de Conſtantinople de 381, du vivant de l'Évêque Paulin. Il y a une lettre de ce Concile aux Occidentaux, où la foi de la Trinité & de l'Incarnation eſt très-bien expoſée. (*Fleuri.*)

Romanum IX, d'où le Pape Damaſe & les Évêques d'Occident adreſsèrent leurs lettres ſynodales à Paulin d'Antioche, ſans écrire à Flavien. (*Fleuri.*) Le P. Manſi penche à renvoyer ce Concile au mois de Septembre ou d'Octobre 383. IV. SIÈCLE. An de J. C. 382.

Conſtantinopolitanum, de Conſtantinople, où Théodoſe aſſemble toutes les ſectes ſchiſmatiques au mois de Juin, dans le deſſein de les réunir à l'Égliſe. Les chefs des Ariens, des Eunomiens & des Macédoniens s'y trouvèrent. On eſſaya de les ramener à la foi catholique; mais rien ne fut capable de vaincre l'opiniâtreté de ces hérétiques; ce qui engagea l'Empereur à donner contre eux une loi, qui eſt la XIe. du Code Théodoſien. 383.

Burdigalenſe, de Bordeaux, contre les Priſcillianiſtes. Priſcillien appella de ce Concile à l'Empereur, & les Évêques eurent la foibleſſe de le ſouffrir; au lieu qu'ils devoient, dit Sulpice Sévère, le condamner par contumace, ou réſerver ce jugement à d'autres Évêques, & non pas laiſſer à l'Empereur le jugement de crimes ſi manifeſtes. Maxime, à la réquiſition d'Ithace, & contre la promeſſe 384 ou environ.

faite à S. Martin, condamna à mort Priſcillien, avec quelques-uns de ſes ſectateurs.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

C'eſt avec les Ithaciens que S. Martin, quelque tems après, communiqua, pour ne point déſobéir à Maxime, & pour ſauver la vie à des malheureux qui alloient être égorgés. S. Martin, dit Sulpice Sévère, nous avouoit de tems en tems avec larmes, qu'il ſentoit une diminution de puiſſance pour délivrer des poſſédés, à cauſe de cette malheureuſe communion où il s'étoit engagé pour un moment.

385. * *Trevirenſe*, de Trêves, où l'on reçoit à la communion l'Évêque Ithace, qui avoit fait condamner, cette même année, l'héréſiarque Priſcillien au dernier ſupplice. (*Conc. Germ. tom. I.*)

386. *Romanum*, de Rome, le 6 Janvier, par le Pape Sirice & quatre-vingt Évêques. On y fit ſur la diſcipline divers Réglemens, dont le plus remarquable a pour objet le célibat des Prêtres & des Diacres. On peut voir le réſultat de ce Concile dans la lettre ſynodique du Pape S. Sirice, dont le P. Couſtant a très-bien prouvé l'authenticité.

386. *Carthaginenſe*, de Carthage. Les

Évêques d'Afrique y approuvent la lettre synodique du Pape Sirice, & confirment, par un nouveau canon, ce qu'il avoit réglé sur le célibat des Prêtres & des Diacres. (*Marca, Mansi.*)

IV. SIÈCLE. An de J. C.

Leptense, de Leptes en Afrique. On y fit neuf canons, tirés de la lettre synodale de S. Sirice. (*Mansi, suppl. Conc. tom. I.*) 386 ou environ.

Nemausense, de Nîmes. S. Martin refuse de s'y trouver C'est tout ce que nous en savons. (*Dom Cellier.*) D'autres rapportent ce Concile à l'an 393. 389 ou environ.

Antiochenum, d'Antioche, où l'on défend aux enfans de Marcel, Évêque d'Apamée, tué par les idolâtres, de poursuivre la vengeance de sa mort. (*Edit. Venet. tom. II*) 389.

Romanum, de Rome, par le Pape Sirice, contre l'héréſiarque Jovinien. (*Edit. Venet. tom. II.*) 390.

Mediolanense, de Milan, vers le mois d'Avril, contre le même Jovinien & ses sectateurs. Nous en avons la lettre au Pape Sirice. 390.

C'est en ce Concile, ou dans un autre qui le suivit de près, que la condamnation des Ithaciens, faite l'année précédente, fut confirmée, Ithace déposé

IV. SIÈCLE. de l'épiſcopat, excommunié & envoyé en exil, où il mourut environ deux ans après.

An de J. C. C'eſt encore dans ce même Concile que S. Ambroiſe apprit le maſſacre de ſept mille perſonnes à Theſſalonique, pour lequel le même ſaint impoſa dans la ſuite la pénitence publique à Théodoſe, & lui fit porter une loi qui ſuſpendoit les exécutions de mort pendant trente jours.

390. *Carthaginenſe*, de Carthage, ſous l'Évêque Généthlius, le 17 Mai, dans le Palais *in Prætorio*. On y fit pluſieurs Réglemens de diſcipline, qui ne ſont pas venus juſqu'à nous. (*D. Cellier.*)

390. *Carthaginenſe*, de Carthage, ſous l'Évêque Généthlius, le 16 Juin, dans l'Égliſe de ſainte Perpétue. On voit, entre les treize canons qu'on y fit, que l'Évêque étoit le Miniſtre ordinaire de la Pénitence, & le Prêtre ſeulement en ſon abſence, en cas de néceſſité & par ſon ordre. Ce Concile pourroit bien n'être qu'une continuation du précédent.

391 ou environ. *Antiochenum*, où l'Évêque Flavien, avec trois autres Évêques & pluſieurs Prêtres & Diacres, anathématiſa les Meſſaliens qui regardoient les Sacre-

mens comme inutiles, & mettoient toute la perfection du Chrétien dans la prière ſeule. (*D. Cellier.*)

IV. SIÈCLE. An de J. C. 391.

Sidenſe, de Side en Pamphylie, par S. Amphiloque, Évêque d'Icone, à la tête de vingt-cinq Évêques, contre les Meſſaliens. (*D. Cellier.*) L'Éditeur de Veniſe met ce Concile & le précédent en 383.

Capuanum, de Capoue, au mois de Décembre, ſur le ſchiſme d'Antioche. Il renvoie l'examen des deux Evêques Evagre & Flavien aux Évêques d'Égypte; mais il accorde, par proviſion, la communion à tous les Évêques d'Orient qui profeſſoient la foi catholique. La cauſe de Bonoſe, Évêque de Naiſſe en Myſie, accuſé de nier la perpétuelle virginité de Marie, & de ſoutenir les erreurs de Photin, y eſt renvoyée au jugement des Évêques voiſins. On croit que S. Ambroiſe fut le Préſident de cette aſſemblée. 391.

* *Sangarenſe*, de Sangare en Bythynie, par les Novatiens, contre Sabbatius, Prêtre de leur ſecte, qui vouloit faire ſchiſme à l'occaſion de la Pâque. Il y fut décidé que chacun feroit la Pâque tel jour qu'il voudroit, pourvu qu'on ne ſe 393.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

séparât point de la communion des autres. D. Cellier met ce Concile en 392.

393. *Hipponense*, Concile général de l'Afrique, tenu à Hippone le 8 Octobre. S. Augustin, simple Prêtre alors, s'y trouva, y prêcha par l'ordre des Évêques, & y combattit les Manichéens. On y ordonna qu'on tiendroit tous les ans un Concile de toute l'Afrique, tantôt à Carthage, tantôt dans quelque autre Province, & cet usage s'observa jusqu'en 407. On y régla que l'Évêque de Carthage indiqueroit tous les ans à ses collègues le jour de Pâques de l'année suivante. Enfin on y fit quarante-un canons, qui servirent de modèles aux Conciles suivans.

393. * *Cabarsussianum*, de Gabarsussi dans la Byzacène, où cent Évêques Donatistes condamnèrent, en son absence, Primien Évêque de leur parti à Carthage, pour divers crimes, & mirent le Diacre Maximien, son accusateur, à sa place. (*Baluze.*)

394. * *Cavernense*, des Cavernes de Suses près de Carthage, où cinquante-trois Évêques Donatistes confirmèrent la condamnation de l'Évêque Primien. (*Edit. Venet.*)

* *Bagaienſe*, de Bagais ou Vagais en Numidie. Trois cent dix Évêques du parti de Primien, qui étoit préſent, le déclarent innocent, & condamnent Maximien abſent. (*Aug. L. 3. contra Creſcon. C. 53.*) 394.

Conſtantinopolitanum, de Conſtantinople, le 29 Septembre, au ſujet des différends entre deux Évêques qui ſe diſputoient le Siège de Boſtre, Métropole d'Arabie. Il fut décidé que le nombre de trois Évêques, qui eſt ſuffiſant pour l'ordination, ne ſuffit point pour la dépoſition. Nectaire de Conſtantinople y préſidoit en préſence de Théophile d'Alexandrie & de Flavien d'Antioche. 394.

Hipponenſe, d'Hippone. S. Auguſtin y fut ordonné Évêque contre les règles, malgré lui, du vivant de Valère, par l'autorité de ce Concile, un peu avant Noël. (*Tillemont.*) 395.

Carthaginenſe III, ſous Aurèle, le 26 Juin. Quarante-huit Évêques y aſſiſtèrent. Nous avons cinquante canons qui portent le nom de ce Concile; mais on en ſoupçonne quelques-uns d'avoir été ajoutés des Conciles ſuivans. 397.

Bizacenum, de la Byzacène, où l'on 397.

ordonne de ſe conformer aux canons
IV. du Concile d'Hippone de l'an 393.
SIÈCLE. (*Edit. Venet. tom. II.*)
An de J. C. *Carthaginenſe IV*, le 8 Novembre,
398. de deux cent quatorze Évêques. On y fit cent quatre canons, la plupart touchant l'ordination & les devoirs des Évêques & des Clercs. Il n'eſt point ſuppoſé, comme les Proteſtans le prétendent; mais quelques-uns des cent quatre canons ne ſont point de ce Concile. (*Pagi*)

399. *Carthaginenſe*, le 27 Avril, ſous Aurèle. Deux Évêques y furent députés pour obtenir des Empereurs une loi qui défendît d'enlever des Égliſes ceux qui s'y réfugioient, prévenus de quelques crimes.

399. *Alexandrinum*, d'Alexandrie, par l'Évêque Théophile, contre les Origéniſtes & contre les quatre grands frères en particulier. La lettre ſynodique de ce Prélat, traduite en Latin par S. Jérôme, ſe trouve (*Ep.* 92.) parmi les lettres de ce Père dans l'édition de Vérone. Le P. Pagi & M. de Tillemont paroiſſent ſe tromper en rapportant ce Concile à l'an 401. Voyez *Manſi, ſuppl. Conc. tom. I.*

Hieroſolimitanum, de Jéruſalem, par l'Évêque Jean, où l'on approuve la lettre ſynodique de Théophile contre les Origéniſtes. *Voyez* la lettre ſynodique de l'Évêque Jean dans S. Jérôme. (*Ep. 93 de l'édition de Vérone.*) — IV. SIÈCLE. An de J. C. 399.

Cyprium, de Chypre, contre les Origéniſtes. (*Baluze*, *Conc.*) L'Éditeur de Veniſe le met en 401. — 399.

Toletanum I, de Tolède, le 7 Septembre. On y fit vingt canons. Pluſieurs Priſcillianiſtes y furent reçus à la communion de l'Égliſe, après avoir condamné leurs erreurs. On promet auſſi de recevoir les Évêques de Galice engagés dans les mêmes erreurs, s'ils ſouſcrivent à la formule envoyée par le Concile, en attendant, diſent les Pères, ce que le Pape, ce que Simplicien, Évêque de Milan, & les autres Évêques écriront. C'eſt la première fois que l'on trouve l'Évêque de Rome nommé ſimplement le Pape comme par excellence. (*Fleuri.*) La déciſion de ce Concile ayant excité un ſchiſme dans l'Eſpagne, l'Évêque Hilaire fut député au Pape Innocent. Nous avons la réponſe de ce Pontife adreſſée aux Évêques qui avoient compoſé le Concile de Tolède. Innocent — 400.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

y approuve leur décision, blâme la conduite de ceux qui en avoient pris occasion de rompre l'unité, & réforme plusieurs abus qui s'étoient glissés dans les ordinations. Cette lettre, écrite l'an 405 ou 407, & publiée dans les nouvelles collections des Conciles, a donné lieu de croire qu'il s'étoit célébré un Concile à Tolède, l'une de ces deux années; mais on s'est trompé. (*Ferréras, tom. I, p.* 418.)

400. *Romanum*, de Rome, par le Pape Anastase. On y décida que les Clercs ou Evêques Donatistes ne seroient point maintenus dans leurs grades, lorsqu'ils reviendroient à l'Église catholique. (*Ed. Venet. tom. II.*)

CHRONOLOGIE DES PAPES.

QUATRIÈME SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

XIX. S. MARCEL.

An de J. C. 308.

MARCEL fut élevé ſur le Siège de Rome, après une vacance de trois ans ſix mois & vingt-cinq jours. La conformité du nom de Marcel avec celui de ſon prédéceſſeur, a fait quelquefois confondre l'un avec l'autre, comme ſi ce n'étoit qu'un même Pape, enſorte qu'Euſébe & S. Jérôme ne parlent que de Marcellin; mais on s'eſt mépris. Marcel & Marcellin ſont deux Papes différens. Parmi pluſieurs preuves très-certaines, nous avons l'Épitaphe que S. Damaſe a faite de Marcel, qui ne permet pas d'en douter, & qui eſt en même tems un glorieux témoignage de ſon zèle pour les règles de la pénitence. Marcel a tenu le Siège de Rome depuis le 19 de Mai de l'an 308, jour de ſon ordination,

jusqu'au 16 de Janvier de l'an 310. (*Tillemont*)

IV. SIÈCLE.

XXX. S. EUSÉBE.

An de J. C. 310. Eusébe, successeur de Marcel, n'a fait que paroître sur le Siège de Rome, l'ayant seulement tenu quatre mois & six jours, depuis le 20 Mai de l'an 310 jusqu'au 26 Septembre de la même année. Ce saint Pape mourut en Sicile, où il avoit été vraisemblablement exilé pour la foi; mais son corps fut rapporté à Rome. (*D. Coustant, Mansi.*)

XXXI. S. MILTIADE ou MELCHIADE.

311. Miltiade succéda à Eusébe le 2 Juillet de l'an 311, après une vacance de plus de neuf mois, dont on ignore la raison. Il est mort le 10 ou le 11 de Janvier de l'an 314, ayant seulement tenu le Siège deux ans six mois & neuf jours. Ce fut sous le pontificat de Miltiade que l'Église Romaine vit le changement le plus agréable qu'elle eût pu désirer, par la conversion de Constantin & sa victoire sur Maxence. Ce double événement délivra l'Église du joug de la persécution des Payens. Trois siècles entiers

avoient ſuffi, & ſur-tout les dix dernières années de la perſécution, pour faire voir que la Religion chrétienne eſt l'ouvrage de Dieu, & qu'étant appuyée ſur lui ſeul, elle eſt invincible à tous les efforts des hommes. Il étoit tems qu'après avoir couronné les pécheurs, Dieu convertît auſſi les Empereurs, qu'il fît voir qu'il veut que tous les hommes ſoient ſauvés, & qu'il accomplît la promeſſe qu'il avoit faite par la bouche d'Iſaïe, ch. 49. ℣. 22 & 23. *Je m'en vais étendre ma main vers les Nations, & j'éleverai mon étendard devant tous les peuples... Les Rois ſeront vos nourriciers, & les Reines vos nourrices; ils vous adoreront en baiſſant le viſage contre terre.*

IV. SIÈCLE. An de J. C.

XXXII. S. SILVESTRE.

Silveſtre fut donné pour ſucceſſeur à Miltiade le 31 Janvier de l'an 314. Il tint le S. Siège vingt-un ans & onze mois, juſqu'au 31 Décembre de l'an 335, qu'il mourut. La paix dont l'Égliſe jouiſſoit ſous le Pontificat de Silveſtre fut troublée par l'Arianiſme, qui commença d'éclater vers l'an 319. Cette funeſte héréſie fit dans la ſuite, principalement ſous l'empire & par la protection de

314.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

Conſtance, des ravages plus cruels dans l'Égliſe, que n'en avoient fait les plus grandes perſécutions des Empereurs payens. La perſécution des Ariens fit auſſi des Martyrs, mais beaucoup plus d'apoſtats.

XXXIII. S. MARC.

336. Marc fut placé le Dimanche 18 Janvier de l'an 336, ſur le Siège de Rome, qu'il ne remplit que ſept mois & onze jours, étant mort le 7 Octobre de la même année.

XXXIV. S. JULE.

337. Jule, Romain, fut élu le Dimanche 6 Février de l'an 337, pour remplir le Siège de Rome, vacant depuis quatre mois par la mort de Marc. Il gouverna glorieuſement cette Égliſe pendant quinze ans deux mois & ſix jours, juſqu'au 12 d'Avril de l'an 352, qui eſt le jour de ſa mort & celui de ſa fête. Son nom eſt célèbre dans les faſtes de l'Égliſe par la généroſité avec laquelle il a défendu la cauſe de S. Athanaſe, ou plutôt la cauſe de l'Égliſe. Nous avons ſur ce ſujet une excellente lettre de lui, ou de ſon Concile, aux Euſébiens, dans

laquelle la vérité eſt défendue avec une vigueur digne du chef des Évêques. On peut dire ſans flatterie, avec M. de Tillemont, que c'eſt un des plus beaux monumens de l'antiquité. Ce Pape ordonna, ſuivant Anaſtaſe le Bibliothécaire, que tous les actes eccléſiaſtiques ſeroient dreſſés par le Primicier des Notaires.

XXXV. LIBÈRE.

Libère, Romain, ſucceſſeur de Jule, fut placé ſur le Siège de Rome le 22 Mai de l'an 352. Rien de plus grand, de plus héroïque, que la fermeté avec laquelle il réſiſta l'an 355 à l'Empereur Conſtance, qui le preſſoit de ſouſcrire à la condamnation de S. Athanaſe; mais rien de plus triſte & de plus déplorable, que ce qu'il fit enſuite pour obtenir ſon rappel de Bérée, où il étoit en exil. Néanmoins cette faute qu'il répara bientôt, n'empêcha point que ſa mémoire ne fût en vénération dans l'Égliſe. S. Ambroiſe, S. Baſile & pluſieurs autres, en parlent avec éloge & le qualifient de bienheureux. Libère eſt mort le 24 Septembre de l'an 366, après avoir tenu

352.

le Siège de Rome quatorze ans quatre mois & deux jours.

IV. SIÈCLE.

XXXVI. S. DAMASE.

An de J. C. 366.

Damaſe, natif d'Eſpagne, fut élu après la mort de Libère, pour remplir le Siège de Rome qu'il tint dix-huit ans & environ deux mois, juſqu'au 10 ou 11 Décembre de l'an 384. Le P. Pagi met l'ordination de Damaſe le premier d'Octobre de l'an 366, & ſa mort le 10 Décembre 384. Il eut un fâcheux antagoniſte dans la perſonne d'Urſin ou d'Urſicin, que l'ambition porta à ſe faire ordonner Evêque de Rome le même jour que Damaſe. Un parti conſidérable appuya cet Antipape, & en vint pluſieurs fois aux mains avec celui de Damaſe. Urſin banni de Rome l'an 366 par le Préfet, trouva moyen d'y rentrer le 15 Septembre de l'an 367; mais il en fut de nouveau chaſſé le 15 Novembre ſuivant, & relégué dans les Gaules. Son éloignement ne rétablit pas néanmoins entièrement la paix. Damaſe eut beaucoup à ſouffrir des ſchiſmatiques, qui attaquèrent ſa réputation par des calomnies; mais il fut pleinement juſtifié, demeura toujours poſſeſſeur du

Pontificat. S. Jérôme, qui vint à Rome sur la fin de l'an 382, fut étroitement lié avec S. Damase & lui servit de Secrétaire. Les écrits de ce Pape annoncent un esprit des plus polis & des plus cultivés de son tems.

XXXVII. S. SIRICE.

Sirice, Romain de naissance, fut élu vers le 22 Décembre 384 pour succéder à Damase. Cette élection fut unanime, malgré les efforts d'Ursin, qui, revenu d'exil, se présenta de nouveau pour occuper le Saint-Siège. L'an 385, le 10 Février, Sirice écrivit à Himère, Évêque de Tarragone, une lettre, où il répond à plusieurs articles sur lesquels ce Prélat l'avoit consulté. Les Savans regardent cette lettre comme la première Décrétale qui soit authentique. Ce seroit cependant mal à propos qu'on rejetteroit comme des pièces supposées, toutes les lettres des prédécesseurs de S. Sirice. Il s'en trouve en effet plusieurs de très-véritables, qu'on peut voir dans le recueil des lettres des Papes de D. Coustant. Sirice condamna Jovien & ses sectateurs, par une lettre adressée aux Évêques l'an 389. Ce Pape mourut le 25,

384.

Novembre 398, après avoir gouverné l'Égliſe près de quatorze ans.

IV. SIÈCLE. An de J. C. 398.

XXXVIII. S. ANASTASE.

Anaſtaſe, Romain, appellé par S. Jérôme, *Vir inſignis*, & dont il dit que Rome ne mérita pas de jouir long-tems, ſuccéda à S. Sirice ſur la fin de l'an 398. Pagi prétend qu'il fut ordonné le 5 de Décembre; il ne lui donne que trois ans & dix jours de Pontificat, & place ſa mort le 4 Décembre de l'an 402. M. de Tillemont lui donne trois ans & quelques mois, & met ſa mort le 27 Avril 402. M. Muratori l'aſſigne au 14 Décembre 401.

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES D'ANTIOCHE.

QUATRIÈME SIÈCLE.

IV. SIÈCLE. An de J. C. 314.

XXI. VITAL.

VITAL, ſuivant S. Jérôme, fut placé ſur le Siége d'Antioche, lorſque la paix des Egliſes commençoit à prendre conſiſtance, c'eſt-à-dire, après la mort de l'Empereur Maximin, arrivée en 313. Son nom ſe trouve parmi les ſouſcriptions des Conciles d'Ancyre & de Néocéſarée, célébrés l'un & l'autre l'an 314. Il fit rétablir l'Egliſe de la Palée, ou de la vieille Ville d'Antioche, qui avoit été détruite pendant la perſécution. Nicéphore & Théophane lui donnent environ ſix ans d'épiſcopat, c'eſt-à-dire, qu'il mourut vers l'an 320.

XXII. S. PHILOGONE.

IV. SIÈCLE. An de J. C. 320.

Philogone, ſucceſſeur de Vital, fut tiré du barreau pour être mis à la tête de l'Egliſe d'Antioche, & paſſa tout-à-coup, dit S. Chriſoſtôme, du Tribunal des Magiſtrats ſéculiers à celui des Princes de l'Egliſe. Il fit paroître beaucoup de fermeté pendant la perſécution de Licinius. Il acheva la réconſtruction de l'Egliſe de la Palée. S. Alexandre, Evêque d'Alexandrie, après avoir chaſſé Arius de ſon Egliſe, lui écrivit contre cet héréſiarque, comme à un défenſeur des dogmes apoſtoliques. M. de Tillemont place ſa mort au 20 Décembre de l'an 323, les Bollandiſtes la mettent en 322.

XXIII. PAULIN.

322 ou 323.

Paulin, natif d'Antioche, étoit Evêque de Tyr, lorſque S. Philogone mourut. Le peuple d'Antioche alors le révendiqua, dit Euſébe, comme un bien qui lui étoit propre, & le mit ſur le Siège, que la mort du Saint laiſſoit vacant. Mais il le tint fort peu de tems, étant mort l'an 324, ou dans le commencement de l'année ſuivante.

XXIV.

XXIV. S. EUSTATHE.

IV. SIÈCLE. An de J. C. 324 ou 325.

Euſtathe, né à Side en Pamphilie, fut transféré du Siège de Bérée en Syrie, qu'il occupa d'abord, ſur celui d'Antioche. Cette tranſlation ſe fit à la demande du peuple & du clergé d'Antioche. Elle fut approuvée par le Concile de Nicée, où le Prélat ſe trouva, & où il eut l'honneur de haranguer l'Empereur Conſtantin. Le zèle qu'il fit paroître dans cette aſſemblée contre Arius, lui attira la haine des ſectateurs de cet héréſiarque. L'an 331, Euſébe de Nicomédie & Euſébe de Céſarée le firent dépoſer dans un Concile tenu à Antioche même, ſur une fauſſe accuſation dont ils étoient les auteurs. L'Empereur Conſtantin, dont ils ſurprirent la Religion, le relégua enſuite à Philipes en Macédoine. L'année & le lieu de ſa mort ſont incertains. M. de Tillemont place cet événement vers l'an 337. Mais Socrate & Sozomène atteſtent qu'Evagre fut ordonné l'an 370 Evêque de Conſtantinople par Euſtathe, qui avoit été, diſent-ils, Evêque d'Antioche, & demeuroit alors caché dans la Capitale de l'Empire. Ils ajoutent que les Ariens, irrités de cette ordination,

le firent exiler à Byzie dans la Thrace.
IV. S. Jérôme dit qu'il mourut à Trajano-
SIÈCLE. ple, Ville de cette Province ; d'autres
An de J. C. le font mourir dans le premier lieu de son exil.

XXV. PAULIN II, *hérétique.*

331. Paulin fut placé sur le Siège d'Antioche par les Eusébiens, après la déposition d'Eustathe. Comme il n'étoit pas Arien déclaré, plusieurs Catholiques ne firent pas difficulté de communiquer avec lui ; mais d'autres demeurèrent séparés de sa communion & de celle de ses successeurs. On les nomma les Eustathiens. Paulin ne tint le Siège d'Antioche qu'environ six mois. (*Pagi*, *Tillemont.*) Le P. le Quien ne parle point de cet Evêque, qu'il confond avec le premier Paulin.

XXVI. EULALIUS, *hérétique.*

331. Eulalius fut substitué, par les Eusébiens, à Paulin. Il mourut l'an 332.

XXVII. EUPHRONIUS, *hérétique.*

332. Euphronius fut tiré de Césarée en Cappadoce, dont il étoit Evêque, pour remplir le Siège d'Antioche. Cette place

ne lui fut accordée qu'au refus d'Eusébe de Césarée, à qui elle avoit été d'abord offerte. Euphronius étoit Arien, mais si dissimulé, que l'Empereur Constantin l'avoit proposé lui-même pour Antioche, le croyant bon Catholique. Il mourut l'an 333.

XXVIII. PLACILLE.

Placille ou Flacille fut donné pour successeur à Euphronius. L'an 335 il présida, dans le mois d'Août, au Concile de Tyr, où il se rangea du parti des Ariens contre S. Athanase & les Évêques d'Égypte. Le 13 Septembre suivant, il présida de même au Concile de Jérusalem, où l'on reçut Arius à la communion. L'an 341, on le voit encore à la tête du Concile d'Antioche, & toujours favorable aux Ariens. M. de Tillemont met sa mort en 345, le P. Mansi en 342. 333.

XXIX. ÉTIENNE, *hérétique.*

Étienne, Prêtre, autrefois dépose pour ses impiétés, fut choisi par les Ariens pour succéder à Placille. L'an 347, étant venu au Concile de Sardique, il fut du nombre de ceux qui s'enfuirent à Phili- 343.

IV. SIÈCLE. Au de J. C.

popoli, voyant que cette assemblée ne vouloit condamner ni S. Athanase ni les autres défenseurs de la vérité. L'an 348, les Eusébiens furent obligés de le déposer pour une fourberie détestable qu'il commit envers les députés du Concile de Sardique. (*Tillemont.*) Le P. Mansi, qui place le Concile de Sardique en 344, met la déposition d'Étienne en 345.

XXX. LÉONCE, *hérétique.*

348. Léonce, Phrygien de nation & Prêtre, fut mis par les Eusébiens à la place d'Étienne. Il n'étoit pas meilleur que son devancier. Il fut le maître d'Aëtius, chef des Anoméens, qu'il fit Diacre en 350, & qu'il fut presqu'aussi-tôt contraint de déposer. Léonce étoit d'autant plus dangereux, qu'il masquoit son impiété sous les dehors de la modération. Les Prêtres Flavien & Diodore eurent soin de prémunir les Catholiques contre les piéges qu'il leur tendoit. Il mourut l'an 357 ou au commencement de l'année suivante. (*Tillemont, Bollandus, le Quien.*)

XXXI. EUDOXE, *hérétique.*

358. Eudoxe, Evêque de Germanicie,

s'empara du Siège d'Antioche après la mort de Léonce, par le crédit des eunuques du Palais. La même année il tint un Concile, où il condamna le *consubstantiel* & le *semblable en substance*. L'an 359, étant au Concile de Séleucie, il se déclara pour les purs Ariens; ce qui engagea la plus saine partie de cette assemblée à le déposer. Mais peu de tems après, il trouva moyen de se faire placer sur le Siège de Constantinople.

XXXII. ANIEN.

Anien fut nommé, par le Concile de Séleucie, pour remplacer Eudoxe sur le Siège d'Antioche, dont il étoit Prêtre. Mais Acace de Césarée & les Ariens de son parti le firent envoyer aussi-tôt en exil. Depuis on n'entendit plus parler de lui. (*Tillemont, le Quien, Orsi.*) 359.

XXXIII. S. MÉLÈCE. EUZOIUS *l'intrus.*

Mélèce, successeur d'Anien, fut élu par le Concile d'Antioche, en présence de l'Empereur Constance. Il étoit alors à Bérée, où il s'étoit retiré après avoir quitté l'Evêché de Sébaste en Arménie. Sur la nouvelle de son élection, il arriva 361.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

à Antioche avant que le Concile fût séparé. Il prêcha devant cette assemblée le jour de son intronisation, & prêcha la foi de Nicée au grand étonnement des Ariens. L'Empereur, séduit par leurs artifices, l'exila au bout de trente jours à Mélitine en Arménie, lieu de sa naissance.

Euzoius, Diacre d'Alexandrie, & privé de son rang par S. Alexandre pour avoir embrassé le parti d'Arius, fut mis à sa place. Alors les Catholiques se séparent ouvertement des Ariens, & commencent à tenir leurs assemblées à part. Les Eustathiens regardent Mélèce lui-même comme un intrus, font schisme avec les autres Catholiques, & se rassemblent sous la conduite du Prêtre Paulin. Euzoius jouit de son usurpation jusqu'en 376, époque de sa mort. Les Ariens lui donnèrent pour successeur Dorothée, qui fut chassé l'an 381. (*Bolland.*)

XXXIV. MÉLÈCE & PAULIN *ensemble.*

362. Mélèce, après la mort de l'Empereur Constance, revient à son Eglise en vertu de l'Edit de Julien, qui rappelloit tous

les Évêques exilés. Il y trouve Paulin, ordonné peu auparavant Évêque d'Antioche par Lucifer de Cagliari. Alors toute l'Église Catholique se partage entre les deux compétiteurs. L'Orient étoit pour Mélèce, l'Occident avec l'Égypte pour Paulin. Ce schisme dura 85 ans. Mélèce subit, l'an 365, un second exil, qui fut de peu de durée, & un troisième plus long en 370, l'un & l'autre par l'ordre de l'Empereur Valens. Rendu enfin à son Église l'an 378, il convient avec Paulin, que celui des deux qui survivroit à l'autre, demeureroit seul Évêque d'Antioche. L'an 381, Mélèce préside au Concile de Constantinople, & y meurt sur la fin de Mai de la même année. Ses grandes qualités lui méritèrent le surnom de Divin. Les Évêques le pleurèrent comme leur père. Son corps fut reporté à Antioche avec une pompe qui n'avoit point d'exemple. L'Occident, qui lui avoit refusé la communion pendant sa vie, lui a enfin rendu justice après sa mort, en le plaçant au nombre des Saints.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

XXXV. PAULIN. & FLAVIEN *ensemble.*

Flavien, Prêtre d'Antioche, fut subs- 381.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

tué à Mélèce par les Catholiques de ſon parti, contre la foi du traité fait entre lui & Paulin. Le Concile de Conſtantinople approuva néanmoins cette élection. Paulin, accompagné de S. Epiphane, ſe rendit peu de tems après à Rome. Il aſſiſta au Concile qui s'y tint l'an 382. Il reprit enſuite la route d'Antioche, où il mourut vers le mois de Septembre 388. (*Bolland.*)

XXXVI. FLAVIEN & ÉVAGRE *enſemble.*

388. Évagre prit la place de Paulin, qui l'avoit ordonné pour ſon ſucceſſeur avant que de mourir. L'an 390, l'Empereur Théodoſe donne ordre aux deux compétiteurs de ſe rendre au Concile de Capoue, qui ſe tint l'année ſuivante, pour y ſubir le jugement de cette aſſemblée ſur leurs prétentions. Flavien ayant fait défaut, l'affaire eſt renvoyée aux Évêques d'Égypte. Flavien les récuſe. Les Occidentaux, irrités de cette conduite, preſſent l'Empereur d'envoyer ce Prélat à Rome. Sur ces entrefaites, Évagre meurt l'an 392.

FLAVIEN *seul.*

IV. SIÈCLE. An de J. C. 392.

Flavien, après la mort de ſon rival, vient à bout d'empêcher que ſes partiſans ne lui donnent un ſucceſſeur, mais il ne peut le faire entrer dans ſa communion. L'an 398, il eſt rétabli dans celle de Rome, par la médiation de S. Chryſoſtôme & de Théophile d'Alexandrie, avec lequel il s'étoit réconcilié. Alors tous les Évêques d'Orient ſe réunirent à lui. Les ſeuls Euſtathiens d'Antioche perſiſtent dans le ſchiſme. L'an 404, (peut-être le 26 Septembre) Flavien meurt, avec la réputation de l'un des plus ſaints & des plus éloquens Prélats de ſon ſiècle.

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES DE CONSTANTINOPLE.

AVERTISSEMENT.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

CONSTANTINOPLE, appellée Byſance avant que Conſtantin le Grand en eût fait la Capitale de l'Empire, eut pour premier Evêque Philadelphe, ſous l'empire de Sévère & de Caracalla, c'eſt-à-dire, au commencement du troiſième ſiècle. Ce Prélat & ſes ſucceſſeurs n'eurent aucune prérogative au-deſſus des autres Évêques; ils furent même ſoumis au Métropolitain d'Héraclée en Thrace, tant que Byſance demeura dans le rang des Villes ordinaires. Mais lorſqu'elle eut acquis le titre de nouvelle Rome, ſes Évêques commencèrent à jouir d'une conſidération particulière, qui s'étant accrue inſenſiblement, leur fit décerner

au premier Concile général de Conſtantinople, le ſecond rang après celui de Rome, ſans toutefois leur attribuer aucune juriſdiction ſur d'autres Égliſes. On voit néanmoins que S. Chryſoſtôme prenoit ſoin de celles d'Aſie & de Thrace, qu'il y ordonnoit des Évêques, & qu'il y exerçoit une ſorte de droit précaire qu'on nomme *de prévention*, en quoi il fut imité par ſes ſucceſſeurs Atticus & Flavien. Les choſes ſubſiſtèrent en cet état juſqu'au Concile de Chalcédoine, où l'Évêque de Conſtantinople obtint l'autorité Patriarchale ſur ces Égliſes, ſur celles du Pont & des Nations barbares : autorité dans laquelle il ſe maintint malgré la réclamation du Pape S. Léon, l'oppoſition de l'Évêque d'Éphèſe, & le reſcrit de l'Empereur Marcien, pour conſerver à chaque Égliſe ſes anciennes prérogatives. Les Évêques de Conſtantinople obtinrent par la ſuite, uſurpèrent ou entreprirent de s'attribuer d'autres priviléges, que nous ferons connoître dans le cours de cet article.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

I. PHILADELPHE.
II. EUGÊNE.
III. RUFIN.
IV. MÉTROPHANE.

Ces quatre premiers Évêques de Conſtantinople ſont aſſez peu connus. Philadelphe, comme on l'a dit, vivoit au commencement du IIIe. ſiècle. On donne la troiſième année de Gordien, c'eſt-à-dire, l'an 240 de J. C., pour la première de l'épiſcopat d'Eugêne, qui fut, dit-on, de vingt-cinq ans. Rufin, qui lui ſuccéda l'an 265, tint le Siège neuf ans. S'il n'y eut point de vacance après lui, il faut donner quarante-deux ans de gouvernement à Métrophane qui le remplaça; car celui-ci mourut en 316 ou 317.

V. ALEXANDRE.

317. Alexandre ſuccède à Métrophane dans le Siège de Byſance. L'an 322, S. Alexandre d'Alexandrie lui écrit pour lui faire part de la condamnation qu'il avoit prononcée l'année précédente contre l'héréſiarque Arius. L'an 325, il aſſiſta au Concile de Nicée, dont il fit publier à ſon retour les actes dans les iſles Cy-

clades. L'an 336, il s'oppoſe au rétabliſſement d'Arius, que Conſtantin avoit fait venir à Conſtantinople, & refuſe de l'admettre dans ſon Égliſe. Arius voulant ſurmonter la réſiſtance du ſaint Prélat, meurt ſubitement un Samedi au ſoir. Alexandre, ſuivant le P. Pagi & M. de Tillemont, ceſſa de vivre la même année, vers le mois d'Août. Le P. le Quien prolonge les jours de ce Prélat juſqu'en 340. Mais nous nous en tenons au ſentiment des premiers.

VI. PAUL.

Paul, Prêtre de Conſtantinople, fut élu pour remplir le Siège de cette Égliſe, malgré les efforts des Ariens qui vouloient y placer Macédone, un de leurs partiſans décidés. L'an 338, l'Empereur Conſtance, à la ſollicitation de ces hérétiques, aſſembla un Concile à Conſtantinople, où Paul fut dépoſé ſur une calomnie détruite par ſon auteur même. L'Empereur le relègue enſuite dans le Pont. 336.

EUSÉBE, *hérétique intrus.*

Euſébe, Evêque de Nicomédie, chef de la faction Arienne, fut transféré ſur 338.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

le Siége de Conſtantinople, après la dépoſition de Paul. La plus grande occupation de cet intrus fut de noircir, par des calomnies, les Catholiques dans l'eſprit de Conſtance, comme il avoit fait auprès de Conſtantin. L'an 341, il aſſiſta au Concile d'Antioche, où il fit un perſonnage digne de lui. Il mourut ſur la fin de la même année ou au commencement de la ſuivante.

PAUL *rétabli & chaſſé de nouveau.*

VII. MACÉDONE.

342. Paul fut rétabli ſur le Siège de Conſtantinople par les Catholiques, après la mort d'Euſébe, en l'abſence de l'Empereur. Macédone, ſon ancien rival, lui fut oppoſé de nouveau par les Ariens. Les deux partis en viennent aux armes. Le Général Hermogène envoyé pour appaiſer la ſédition, eſt mis à mort. Conſtance, à ſon retour, chaſſe l'Evêque Paul, & laiſſe Macédone en place, ſans toutefois approuver ſon élection.

PAUL *rétabli pour la troiſième fois; puis encore chaſſé.*

347. Paul remonta ſur ſon Siège pour la

troiſième fois, en vertu du décret du Concile de Sardique, qui rétabliſſoit tous les Évêques Catholiques dépoſés par les Ariens. Le crédit de l'Empereur Conſtant le ſervit beaucoup en cette occaſion. Il demeure paiſible juſqu'à la mort de ce Prince, arrivée l'an 350. Sur la fin de cette année, il eſt chaſſé de nouveau, & relégué à Cucuſe, où les Ariens le firent étrangler.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

MACÉDONE *ſeul.*

Macédone demeura maître du Siège de Conſtantinople par le dernier exil de l'Évêque Paul. Il n'employa ſon crédit & ſon autorité qu'à vexer les Catholiques & les Novatiens. Mais dans la ſuite, il irrita les Ariens purs, en ſe rangeant du côté des ſemi-Ariens. L'an 360, ceux-là s'étant aſſemblés dans une eſpèce de Concile à Conſtantinople, le dépoſèrent le 15 du mois Grec Péritius, ſuivant Évagre, c'eſt-à-dire, le 15 Février. Macédone, retiré dans une terre, reparut ſous l'empire de Julien, forma la ſecte des Pneumatomaques, appellés auſſi de ſon nom Macédoniens, & mourut peu après. 350

IV. SIÈCLE.

VIII. EUDOXE.

An de J. C. 360. Eudoxe, Évêque d'Antioche, fut transféré ſur le Siège de Conſtantinople par l'aſſemblée qui dépoſa Macédone. Il ordonne, l'année même de ſa tranſlation, Évêque de Cyzique, Eunome, fameux Arien, qu'il eſt obligé de dépoſer l'année ſuivante. L'an 364, il eſt dépoſé lui-même, mais ſans effet, par le Concile de Lampſaque, compoſé de Macédoniens, pour avoir refuſé d'y comparoître. L'an 367, il conféra le baptême à l'Empereur Valens, qui promit, en recevant ce Sacrement, de maintenir la doctrine de l'Arianiſme. L'an 370, vers le mois de Mai, Eudoxe mourut à Nicée en ſacrant Eugêne, Evêque de cette Ville.

IX. ÉVAGRE.
DÉMOPHILE, *intrus.*

370. La mort d'Eudoxe fut ſuivie d'une double élection. Celle des Catholiques tomba ſur Évagre, & celle des Ariens ſur Démophile, Évêque de Bérée en Thrace. Le premier eſt auſſi-tôt envoyé en exil par l'Empereur Valens. Quatre-vingt Clercs, députés par les Catholi-

ques, vont trouver ce Prince à Nicomédie pour réclamer leur Evêque. Valens, pour toute réponſe, les fait embarquer ſur un vaiſſeau, où l'on mit le feu par ſes ordres lorſqu'il fut en pleine mer. Démophile, maître de toutes les Égliſes de Conſtantinople, tantôt perſécute ouvertement les Orthodoxes, tantôt fait ſemblant d'adopter leur doctrine. L'an 380, le 26 Novembre, il eſt chaſſé par l'Emperenr Théodoſe. L'an 383, il ſe trouve à la conférence que ce Prince fit tenir au mois de Juin à Conſtantinople entre les chefs des différentes ſectes. Il meurt l'an 386.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

X. S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE. MAXIME LE CYNIQUE.

Grégoire, fils de Grégoire & de Nonne, né l'an 329 (*Tillemont.*) dans le territoire de Nazianze, Coadjuteur de ſon père dans l'Évêché de Nazianze, puis Adminiſtrateur de l'Évêché de Saſimes, qu'il abandonna l'an 375 pour ſe retirer à Séleucie, vint à Conſtantinople après la mort de l'Empereur Valens, pour prendre ſoin de cette Égliſe. Il n'avoit accepté que malgré lui cette commiſſion, dont Pierre d'Alexandrie, à la 379.

demande de pluſieurs Évêques aſſemblés
IV. Antioche, l'avoit chargé. Mais preſque
SIÈCLE. auſſi-tôt ce même Pierre envoya Maxi-
An de J. C. me, Philoſophe Cynique, pour remplir le Siège de Conſtantinople. Celui-ci fut chaſſé par le peuple, après avoir néanmoins reçu l'ordination en ſecret. Le Pape Damaſe réprouva cette ordination. L'an 381, l'élection de Grégoire eſt confirmée au Concile de Conſtantinople. Mais les murmures des Évêques Égyptiens l'engagent à donner ſon abdication. L'Égliſe de Conſtantinople ſe vit par-là privée de l'une des plus grandes lumières & du plus zélé défenſeur de la Religion catholique.

XI. NECTAIRE.

381. Nectaire, Sénateur de Tarſe & ſimple catéchumène, eſt choiſi par l'Empereur Théodoſe entre pluſieurs Candidats qui lui furent préſentés, pour remplir le Siége de Conſtantinople. Il reçoit l'ordination épiſcopale en préſence du Concile tenu dans cette Ville. L'an 390, à l'occaſion d'un ſcandale arrivé dans ſon Égliſe, il ſupprime la charge de Pénitencier, laiſſant à chaque fidèle la liberté de ſe choiſir tel Prêtre qu'il voudroit

pour recevoir ſa confeſſion & le conduire dans ſa pénitence, ſoit publique, ſoit ſecrète, ſuivant l'ordre établi par les canons. Tous les Évêques d'Orient imitèrent en ce point la conduite de Nectaire. (*Tillemont.*) L'an 394, il préſide au Concile de Conſtantinople tenu le 29 Septembre. L'an 397, il meurt le 27 Septembre, ſuivant l'Hiſtorien Socrate, après ſeize ans & trois mois d'épiſcopat.

XII. S. JEAN CHRYSOSTOME.

Jean, Prêtre de l'Égliſe d'Antioche, ſurnommé Chryſoſtôme à cauſe de ſon éloquence admirable, né à Antioche l'an 344, fut choiſi par l'Empereur Arcade, à la demande du clergé & du peuple, pour ſuccéder à Nectaire. L'an 398, le 26 Février, il fut ordonné par Théophile, Patriarche d'Alexandrie, après mille pratiques ſourdes employées par ce Prélat pour empêcher la promotion de Jean. L'an 401, il ſe rend en Aſie, où il dépoſa ſix Évêques ordonnés à prix d'argent par Antonin d'Éphèſe, mort l'année précédente. La même année, il ſe brouille avec Théophile, pour avoir donné retraite aux grands Frères que ce

IV. SIÈCLE. An de J. C.

Prélat avoit chaſſé. L'an 403, au mois de Juin, Théophile, à la ſollicitation de l'Impératrice Eudoxie, aſſemble le Concile du *Chêne* dans un fauxbourg de Chalcédoine, où il dépoſe S. Chryſoſtôme en ſon abſence. Le ſaint Prélat eſt envoyé auſſi-tôt en exil. Le peuple ſe ſoulève à cette occaſion. Un tremblement de terre qui arrive dans ces entrefaites à Conſtantinople, engage l'Impératrice à le faire rappeller. L'an 404, condamné dans un nouveau Concile tenu peu avant Pâques, il eſt exilé le 10 Juin à Cucuſe dans la petite Arménie; de-là on le transfère à Arabiſſe, enſuite à Pityunte ſur le Pont-Euxin. Il meurt ſur la route à Comane le 14 de Septembre 407, la 3e. année de ſon exil; la 10e. de ſon épiſcopat, à l'âge de 60 ans. La ſupériorité de ſes talens, l'éminente ſainteté de ſa vie, & le zèle avec lequel il attaqua les vices des Grands dans ſes diſcours, firent tous ſes crimes aux yeux de ſes perſécuteurs.

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE.

QUATRIÈME SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

XVIII. S. ACHILLAS.

An de J. C. 311.

ACHILLAS, ordonné Prêtre & mis par S. Pierre à le tête de l'École d'Alexandrie, le remplaça, vers la fin de 311, dans le Siège de cette Égliſe. L'an 312, il reçoit à la communion eccléſiaſtique le Diacre Arius, que ſon prédéceſſeur en avoit retranché, pour ſon attachement au ſchiſme de Mélèce; il l'élève enſuite à la Prêtriſe. Achillas meurt vers le 13 Juin de la même année. (*Tillemont, Pagi, Renaudot, le Quien.*)

XIX. S. ALEXANDRE.

Alexandre fut ſubſtitué à S. Achillas, 312.
Son adminiſtration, dans le commencement, fut troublée par les mouvemens des Méléciens. L'an 321, il excommunie le Prêtre Arius, qui commença cette

IV. SIÈCLE. An de J. C.

année à publier ſon héréſie contre la divinité de J. C. (*Voyez la Chronol. des Conciles.*) L'an 325, il aſſiſte, avec ſon Diacre Athanaſe, au Concile de Nicée. L'an 326 il meurt, le 22 de Pharmuti, un Lundi le 17 Avril, ſuivant Pagi, Tillemont & Montfaucon. Le P. Manſi, (*ſupplem. Concil. T. I.*) recule cet événement juſqu'en 328.

XX. S. ATHANASE.

326 ou 328.

Athanaſe, Diacre d'Alexandrie, déſigné par S. Alexandre pour ſon ſucceſſeur, eſt ordonné le 27 Décembre, malgré les efforts qu'il avoit fait pour s'enfuir. Devenu odieux aux Ariens dès le Concile de Nicée, où il avoit combattu leur chef, ils ne ceſsèrent de le perſécuter durant ſon épiſcopat, comme il ne ceſſa de les refuter de vive voix & par écrit. L'an 335, ſur leurs calomnies, il eſt relégué à Trêves par l'Empereur Conſtantin. Rappellé l'an 338, après la mort de ce Prince, il eſt dépoſé l'année ſuivante dans un Conciliabule d'Antioche, où l'on ordonne à ſa place Piſtus, Prêtre de la Maréote. Il part ſur la fin de cette même année pour Rome, où il fit un ſéjour de dix-huit mois, ou

environ, mais non continus. De retour dans ſon Égliſe, il eſt de nouveau dépoſé l'an 341 par les Ariens, qui ordonnent à ſa place Grégoire de Cappadoce. L'an 349, ſuivant Tillemont, 346, ſelon Manſi, il eſt rétabli par les ſoins de l'Empereur Conſtant, après la mort de Grégoire, maſſacré cette année par le peuple d'Alexandrie. L'an 355 le 19 Février, il eſt encore obligé de fuir, pour échapper aux recherches du Duc Syrien. George de Cappadoce, élu par les Ariens l'an 354 pour le remplacer, arrive à Alexandrie le 24 Février 355. Il eſt maſſacré le 24 Décembre 361. Délivré de ce rival, Athanaſe rentre dans ſon Égliſe au mois de Février 362. Mais la faction arienne lui oppoſe preſque auſſi-tôt un nouvel antagoniſte dans la perſonne de Lucius. Cet uſurpateur, appuyé de la protection de l'Empereur Julien, oblige Athanaſe à s'enfuir au mois d'Octobre, & à ſe tenir caché pendant tout le règne de ce Prince. Il reparoît au mois de Février 364, ſous le règne de Jovien, qui ordonne qu'il reprenne ſon Siège, & que Lucius en ſoit chaſſé. Athanaſe vécut depuis ce tems en paix, & mourut au milieu de

IV. SIÈCLE. An de J. C.

son peuple, le 18 Janvier de l'an 373;
IV. comme le prouve M. Assemani, (*Ka-*
SIÈCLE. *lend. Univ. T. VI, p. 299*) & non le 2
An de J. C. Mai de la même année.

XXI. PIERRE II.

373. Pierre, élu par les Catholiques pour remplacer S. Athanase, est aussi-tôt mis en prison par Lucius & les Ministres de l'Empereur Valens. S'étant échappé de ses liens, il se sauve à Rome, d'où il ne revient que l'an 378. A son retour, en qualité de premier Evêque d'Orient, il met, à la demande de plusieurs Prélats, S. Grégoire de Nazianze à la tête de l'Église de Constantinople. Il change d'avis peu après, nomme à la même place le Philosophe Maxime, & envoie trois Évêques d'Égypte pour l'ordonner. Pierre mourut l'an 380, le 20 de Machir, ou 14 Février.

XXII. TIMOTHÉE.

380. Timothée, frère de Pierre II, lui succède. L'an 381, il se rend au Concile de Constantinople. Voyant cette assemblée mal disposée à son égard, il se retire. Timothée mourut l'an 385, le 26 d'Épiphi, ou 20 Juillet.

XXIII.

XXIII. THÉOPHILE.

IV. SIÈCLE. An de J. C. 585.

Théophile, Archidiacre d'Alexandrie, monte ſur le Siège de cette Égliſe le 23 Juillet, après la mort de Timothée. L'an 398, il réuſſit à terminer le grand ſchiſme d'Antioche. L'an 399, il ſe réconcilie avec les Moines Antropomorphites d'Égypte, qu'il avoit traité durement, à raiſon de cette erreur. L'an 401, il ſe tourne contre les Moines de Nitrie, partiſans d'Origène, & les fait chaſſer par le Préfet d'Égypte. L'an 403, il ſe déclare contre S. Chryſoſtôme, Évêque de Conſtantinople, & le fait dépoſer dans le Conciliabule du Chêne. L'an 412, le 18 de Paophi, (15 Octobre) Théophile meurt ſéparé de la communion du S. Siège, pour avoir opiniâtrément refuſé de mettre le nom de S. Chryſoſtôme dans les Dyptiques. La haine implacable qu'il fit paroître contre ce grand homme, s'eſt retournée contre lui-même, & rendra éternellement ſa mémoire odieuſe à la poſtérité.

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES DE JÉRUSALEM.

QUATRIÈME SIÈCLE.

IV. SIÈCLE.

XXXVIII. HERMON.

An de J. C. 302. HERMON succéda à Zabdas. Eutychius lui donne, ainsi que Nicéphore & Théophane, neuf ans d'épiscopat, d'où M. de Tillemont conclut qu'il mourut l'an 311. On pourroit cependant prolonger la durée de son gouvernement jusqu'en 312, attendu que la Chronique d'Eusébe met en l'année suivante la promotion de son successeur. Les Ménées des Grecs célèbrent sa mémoire le 7 Mars, & lui attribuent la gloire d'avoir envoyé plusieurs Évêques en mission parmi les Nations barbares, & sur-tout dans la Scythie du Mont-Taurus.

XXXIX. MACAIRE.

313. Macaire fut élevé l'an 313 sur le Siége de Jérusalem. L'an 321, Alexandre, Evêque d'Alexandrie, lui écrivit contre Arius, qu'il avoit condamné pour la seconde fois. L'an 325, il assista au Con-

cile de Nicée, assemblé contre cet héré- IV.
siarque. L'an 326 ou 327, il concou- SIÈCLE.
rut à la découverte des instrumens de la An de J. C.
Passion du Sauveur, & fit l'épreuve de
la vraie Croix sur des malades, qu'elle
guérit. M. de Tillemont conjecture qu'il
vécut jusqu'en 331. L'Eglise Romaine
honore sa mémoire le 10 Mars.

XL. MAXIME III.

Maxime, suivant S. Jérôme & Sozo- 331.
mène, succéda immédiatement à Ma-
caire, dont il avoit été Coadjuteur. Il
étoit un des Confesseurs que l'Empereur
Maximien avoit condamné aux mines,
après leur avoir fait crever l'œil droit &
couper le jarret. Macaire l'avoit d'abord
ordonné pour l'Evêché de Diospolis;
mais à la prière du peuple de Jérusa-
lem, il le retint pour l'aider dans ses
fonctions & donna un autre Evêque aux
Diospolitains. L'an 335, s'étant trouvé
au Concile de Tyr assemblé contre S.
Athanase, il en sortit par le conseil de
S. Paphnuce, Evêque de Thmuis, voyant
que la faction Arienne y dominoit. Mais
la même année il eut la foiblesse, à ce
qu'il paroît, de souscrire à la condam-
nation du saint Evêque d'Alexandrie au
Concile de Jérusalem. L'an 349, il ré-

IV. SIÈCLE. Au de J. C

para cette faute dans un autre Concile tenu au même lieu : non-seulement il y reçut solemnellement à la communion S. Athanase qui étoit présent, mais il écrivit une Lettre synodale en sa faveur. Socrate & Sozomène disent qu'il fut déposé la même année par Acace de Césarée, & envoyé en exil, où il mourut. Mais le silence de S. Jérôme sur ce double événement, & les circonstances où on le place, semblent en prouver la fausseté. (Voyez *la nouvelle Edition de S. Cyrille de Jérusalem, Pref. p. XVIII & seq.*) La mort de Maxime arriva sur la fin de 349, ou au commencement de l'année suivante.

XLI. S. CYRILLE.

350 ou 351.

Cyrille, Prêtre de l'Eglise de Jérusalem, fut placé sur le Siège de cette Eglise vers la fin de 350 ou au commencement de 351, après une vacance de plusieurs mois. Il fut ordonné par Acace de Césarée, qui, bien que déposé par le Concile de Sardique, continuoit ses fonctions de Métropolitain de la Palestine. Cette ordination fit naître, sur la foi de Cyrille, des soupçons qu'il fortifia par ses liaisons avec Basile d'Ancyre, Eustathe de Sébaste & d'autres semi-Ariens. Mais

bientôt il diſſipa ces nuages, en manifeſtant la pureté de ſa doctrine. L'an 357 ou 358, Acace s'étant brouillé avec lui pour un ſujet qu'on ignore, le dépoſa dans un Concile, le chaſſa de ſon Egliſe, & mit un nommé Eutichius à ſa place. L'an 359, Cyrille ſe fit rétablir par le Concile de Séleucie, où Acace lui-même fut dépoſé. L'an 360, Acace fit ſubir à S. Cyrille dans le Concile de Conſtantinople une nouvelle dépoſition, qui fut ſuivie d'un nouvel exil. Rappellé ſur la fin de 361 par l'Empereur Julien, avec tous les autres Évêques bannis ſous Conſtance, il gouverna paiſiblement ſon Égliſe juſqu'en 367. Alors il ſe vit obligé de la quitter pour la troiſième fois, en vertu de l'Édit de Valens, qui renvoyoit en exil tous les Prélats que Julien avoit fait revenir. Pendant ſon abſence, qui fut de plus de onze ans, le Siège de Jéruſalem fut envahi ſucceſſivement par Irénée & par Hilarion. L'an 378, il eut part au rappel de tous les Évêques exilés, par où Théodoſe conſacra les prémices de ſon empire. L'an 381, il aſſiſta au Concile général de Conſtantinople dont il ſouſcrivit les actes. L'an 386, il meurt à Jéruſalem le 18 Mars,

VI. SIÈCLE. An de J. C.

IV. SIÈCLE. jour auquel les Égliſes Grecque & Latine célèbrent ſa mémoire.

XLII. JEAN II.

An de J. C. 386. Jean, appellé Sylvain par quelques anciens, ſuccéda l'an 386 à S. Cyrille. Il avoit été Moine & ordonné Prêtre par le ſaint Prélat. L'an 392, il impoſa les mains à S. Porphyre pour l'Évêché de Gaza. L'an 394, il commença à ſe brouiller avec S. Épiphane & S. Jérôme, au ſujet d'Origène, qu'il refuſoit de condamner L'an 397, Théophile, Patriarche d'Alexandrie, le réconcilia avec S. Jérôme. L'an 404, il ſe déclare pour S. Chryſoſtôme, contre le même Théophile. L'an 415, trompé par l'héréſiarque Pélage, il l'abſout dans le Concile de Dioſpolis, en même tems qu'il condamne ſes erreurs; ſur quoi S. Auguſtin & le Pape Innocent lui écrivirent pour le déſabuſer. La même année le 26 Décembre, il fait la tranſlation des Reliques de S. Étienne, nouvellement découvertes dans l'Égliſe de Sion. L'an 417, il meurt dans la trente ou trente-unième année de ſon épiſcopat. Pluſieurs anciens Auteurs reſpectables ont parlé de ce Prélat avec éloge. Le P. Pagi met ſa mort en 416.

CHRONOLOGIE

DES EMPEREURS Romains.	DES ROIS SASSANIDES des Perſes.

QUATRIÈME SIÈCLE.

IV. SIÈCLE. An de J. C.

SÉVÈRE eſt déclaré Céſar par Herculius l'an 305, & Auguſte par Galère l'an 306 : Herculius le fait mourir l'an 307.

MAXIMIN, eſt créé Céſar par Dioclétien l'an 305 ; ſe fait lui-même proclamer Auguſte en 308. Frappé d'une plaie mortelle qui le jette dans une eſpèce de rage, il meurt l'an 313.

CONSTANTIN dit le Grand, né en 274, eſt proclamé Auguſte l'an 306 ; devient ſeul Maître de tout l'Empire en 323 : il meurt l'an 337.

CONSTANTIN II, dit le Jeune, né l'an 316 ; proclamé Auguſte & Empereur l'an l'an 337 ; il périt l'an 340.

CONSTANCE II, le ſecond & le plus célèbre des enfans de Conſtantin le Grand, né en 317 ; prend en 337 le titre d'Auguſte & d'Empereur ; il devient en 353 Maître de tout l'Empire. Il meurt en 361.

CONSTANT, troiſième fils du Grand Conſtantin, né l'an 320 ; déclaré Céſar en 333 ; prend le titre d'Auguſte en 337 ; devient Maître unique de l'Occident après la

HORMISDAS II, fils de Narsès, ſuccède à ſon père en 303. Il meurt l'an 310, après ſept ans cinq mois de règne.

SAPOR II, fils poſthume d'Hormiſdas II, eſt déclaré ſon ſucceſſeur avant que de naître. Il meurt l'an 380, après un règne de ſoixante-dix ans.

ARTAXERCÈS II, frère, d'autres diſent proche parent de Sapor II, devient ſon ſucceſſeur en 380 ; meurt l'an 384.

SAPOR III, fils de Sapor II, remplace Artaxercès II en 384 ; meurt vers l'an 389.

VARANANE III, fils de précédent, monte ſur le Trône en 389. On place ſa mort en 399.

ISDEGERDE I, fils de Sapor III, commence à l'an 399 ; meurt en 420.

IV. SIÈCLE. Au de J. C.

mort de son frère Constantin. Il est tué l'an 350, par la faction de Magnence.

JULIEN l'APOSTAT, né l'an 331, déclaré César en 355; proclamé Auguste en 360; meurt l'an 363.

JOVIEN, né l'an 331, est élu Empereur en 363. Il meurt l'an 364.

EMPEREURS D'OCCIDENT.	EMPEREURS D'ORIENT.
VALENTINIEN I, né l'an 321; élu Empereur en 364. Il meurt en 375.	VALENS, né l'an 328; fait Auguste par Valentinien, son frère, en 364. Il a la même année l'Orient en partage. Il meurt l'an 378.
GRATIEN, né en 359; fait Auguste par Valentinien, son père, l'an 367; lui succède en 375; devient Maître de l'Orient, après la mort de Valens. Il meurt en 383.	THÉODOSE le Grand, né en 346. Gratien se l'associe, & lui donne l'Empire d'Orient en 379. Il réunit dans sa personne tout l'Empire par la mort de Valentinien II. Meurt l'an 395.
VALENTINIEN II, né en 371; proclamé Empereur en 375; succède, l'an 383, à Gratien son frère: il est dépouillé de ses Etats, en 387, par le tyran Maxime. Arbogaste fait étrangler Valentinien en 392.	
HONORIUS, second fils de Théodose, né l'an 384; fait Auguste en 393; est déclaré Empereur d'Occident en 395: meurt d'hydropisie en 423.	ARCADE, son frère, né en Espagne l'an 377; est fait Auguste en 383; devient Empereur d'Orient en 395. Meurt en 408.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES ARTICLES.

Contenus dans ce premier Volume.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE, Pag. 1
Plan particulier de cet Ouvrage ; méthode qu'on y a ſuivie ; ſa deſtination & ſon uſage, 107

PREMIER SIÈCLE.

ARTICLE PREMIER. *Etat politique des Nations à la naiſſance du Chriſtianiſme,* 133
ART. II. *Sentimens des Peuples & des Philoſophes ſur la Religion & la Morale, à la naiſſance du Chriſtianiſme,* 139
ART. III. *Commencemens de l'Egliſe. Formation de la Société chrétienne,* 147
ART. IV. *Ecrits des Apôtres,* 165
ART. V. *Hérétiques & autres ennemis de la Foi pendant le premier ſiècle,* 180
ART. VI. *Epreuves & perſécutions auxquelles l'Egliſe fut expoſée dès le premier ſiècle,* 188
Chronologie des Conciles, 222
——— des Papes, 226
——— des Patriarches de l'Egliſe d'Orient. 234
——— des Patriarches d'Antioche, 238
——— des Patriarches d'Alexandrie, 240

Chronologie des Patriarches de Jéruſalem, 242
Synchroniſme des Souverains, 244
Chronologie des Empereurs Romains, & des Rois Arſacides des Parthes, depuis J. C. 247

SECOND SIÈCLE.

ART. I. *Etat politique de l'Empire & du reſte du Monde pendant le ſecond ſiècle,* 249
ART. II. *Du Polythéiſme & des Sectes philoſophiques,* 257
ART. III. *Progrès du Chriſtianiſme,* 261
ART. IV. *Perſonnages illuſtres,* 268
ART. V. *Des Hérétiques qui parurent dans ce ſiècle, & de leurs divers ſyſtêmes,* 286
Chronologie des Conciles, 296
——— des Papes, 298
——— des Patriarches d'Antioche, 304
——— des Patriarches d'Alexandrie, 306
——— des Patriarches de Jéruſalem, 309
——— des Empereurs Romains, & des Rois Arſacides des Parthes, 315

TROISIÈME SIÈCLE.

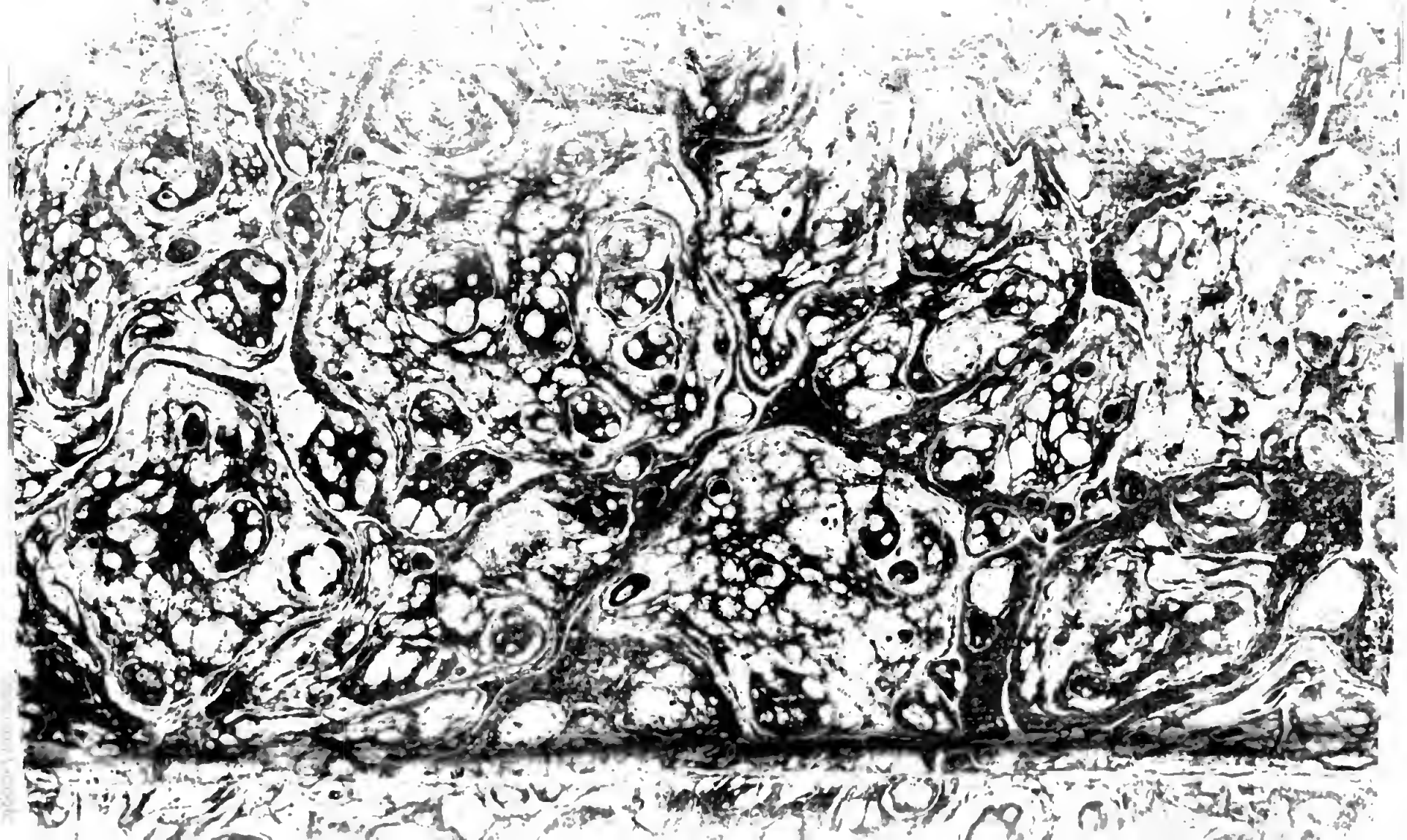
ART. I. *Tableau politique de l'Empire Romain & des Nations qui l'environnoient,* 317
ART. II. *Etat du Polythéiſme & de la Philoſophie,* 323
ART. III. *Nouveaux progrès du Chriſtianiſme. Combats de l'Egliſe ; perſécutions ; Martyrs,* 327
ART. IV. *Réflexions ſur la Lettre de Pline, Gouverneur de Bithynie & du Pont, écrite à*

l'Empereur Trajan, au ſujet des Chrétiens, & ſur la réponſe de ce Prince, 338
ART. V. *Perſonnages célèbres dans l'Egliſe,* 361
ART. VI. *Héréſies. Schiſmes. Diſputes ſur quelques points de diſcipline,* 372
ART. VII. *Conciles. Diſcipline. Mœurs & uſages de l'Egliſe,* 383
ART. VIII. *Pénitence publique; ſon origine; ſes règles & ſes progrès.* 390
ART. VIII. *Conſéquences qui réſultent des progrès du Chriſtianiſme pendant les trois premiers ſiècles,* 404
Chronologie des Conciles, 415
des Papes, 423
des Patriarches d'Antioche, 435
des Patriarches d'Alexandrie, 440
des Patriarches de Jéruſalem, 443
des Empereurs Romains; des Rois Arſacides des Parthes, & des Rois Saſſanides des Perſes, 445

QUATRIÈME SIÈCLE.

ART. I. *Coup-d'œil général de l'Empire & des autres Puiſſances politiques,* 451
ART. II. *Etat du Polythéiſme & des Syſtêmes religieux que la philoſophie oppoſoit au Chriſtianiſme,* 457
ART. III. *Etat de l'Egliſe depuis le commencement du quatrième ſiècle juſqu'à la converſion de Conſtantin,* 463
ART. IV. *Etat floriſſant de l'Egliſe depuis que Conſtantin fut devenu ſeul Maître de l'Empire,* 469

ART. V. *Commencement de l'Arianiſme ; ſes progrès & ſes ravages ſous Conſtantin & Conſtance ſon fils*, 479
ART. VI. *Etat de l'Egliſe ſous les règnes de Julien & de Jovien*, 513
ART. VII. *Etat de l'Egliſe ſous les règnes de Valens, Empereur d'Orient, & de Valentinien I, Empereur d'Occident*, 526
ART. VIII. *Syſtême des Macédoniens & des Apollinariſtes. Naiſſance, progrès, extinction de ces deux héréſies*, 533
ART. IX. *Etat de l'Empire & de l'Egliſe depuis la mort de Valentinien I & de Valens, juſqu'à la fin de ce ſiècle*, 540
ART. X. *Perſonnages illuſtres dans l'Egliſe par leurs travaux, leurs écrits & leur ſainteté*, 552
ART. XI. *Schiſme des Donatiſtes en Afrique ; des Euſtathiens & des Méléciens à Antioche ; de Félix & d'Urſicin à Rome ; de Lucifer de Cagliari en Sardaigne*, 591
ART. XII. *Pratiques. Diſcipline. Gouvernement de l'Egliſe*, 603
Chronologie des Conciles, 621
——— des Papes, 663
——— des Patriarches d'Antioche, 671
——— des Patriarches de Conſtantinople, 682
——— des Patriarches d'Alexandrie, 693
——— des Patriarches de Jéruſalem, 698
——— des Empereurs Romains, d'Occident & d'Orient ; & des Rois Saſſanides des Perſes, 705

Fin de la Table.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI
627381